



BIBLIOTECA

NAZIONALE

B. Prov.

VIII

74

NAPOLI

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

87 C 13



Armadio

XVII

G.

Palchetto

Num.° d'ordine

32

B. Prov.

VIII

14

29

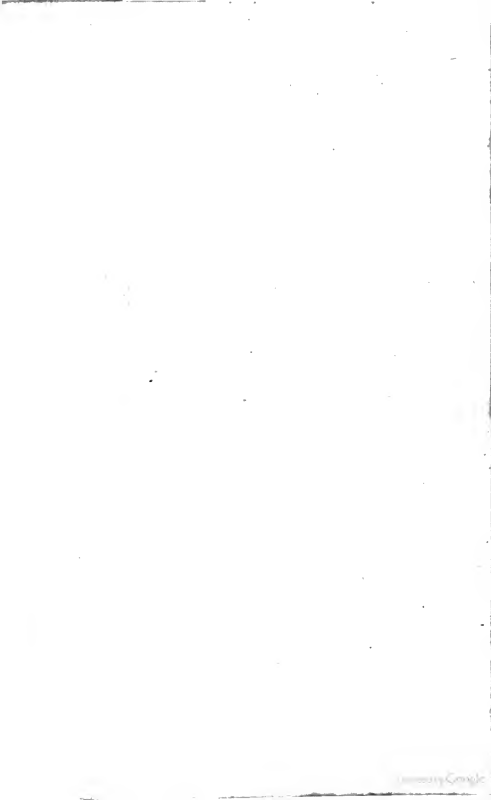
4

11



CLARISSE HARLOWE.

TOME HUITIÈME.



64 12 65

CLARISSE HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et feule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

*Faite sur l'Édition originale revue par Richardson;
ornée de figures du célèbre Chodowiecki, de Berlin.*

Dédiée & présentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

*Humanos mores nosse volenti
Sufficit una Domus.*

TOME HUITIÈME.



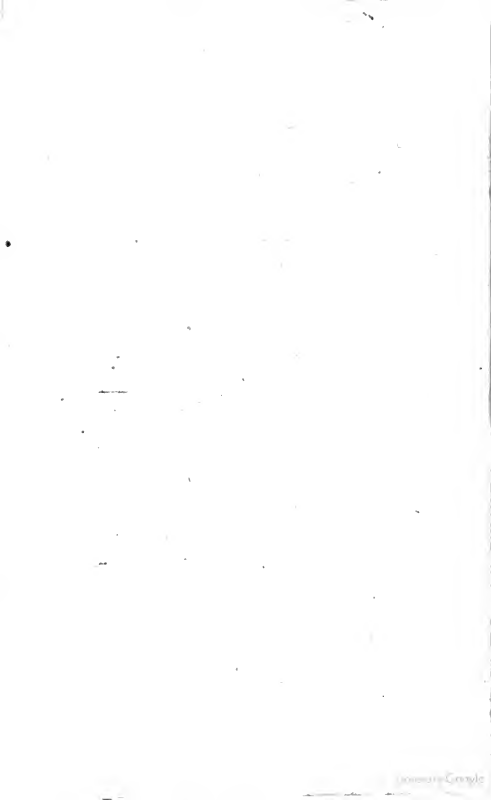
A GENÈVE,

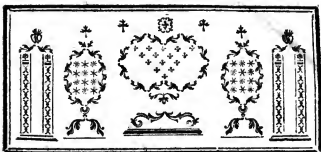
Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-
Libraires. Et se trouve à PARIS,

Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Augustins.
BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

MDCCCLXXXVL







HISTOIRE

D E

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE 1^{ère}.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi au soir, 18 Juillet.

JE quitte Miss Harlowe. On m'a fait entrer dans son anti-chambre, où je l'ai trouvée assise dans un fauteuil, le visage pâle & dans un grand affoiblissement. Elle a fait un effort pour se lever lorsqu'elle m'a apperçu; mais n'ayant pu se soutenir: pardonnez, Monsieur, m'a-t-elle dit. Je devrois me lever pour vous remercier de vos

A iij

généreux soins. En vérité, je suis blâmable de m'être fait tant presser pour revenir ici. C'est un paradis, en comparaison du triste lieu dont vous m'avez tirée. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Il y avoit long-temps, bien long-temps que j'avois cessé d'en voir. Je commençois à m'étonner, a-t-elle ajouté avec un sourire, de ce qu'ils pouvoient être tous devenus.

La garde & Mde. Smith, qui m'avoient introduit, ont eu la discrétion de se retirer. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi : vous paroîsiez, Monsieur, a-t-elle repris, d'un caractère humain. Quelques mots qui vous sont échappés dans ma prison, m'ont fait juger que ma triste histoire ne vous est pas inconnue. Si vous la savez en effet, vous devez convenir que j'ai été traitée avec bien de la barbarie ; & cela par un homme de qui je ne le méritois pas.

J'ai répondu que j'étois assez informé, pour la regarder avec toute la vénération qu'on a pour le mérite d'une sainte, & pour la pureté d'un ange.

(¶) J'allois continuer, lorsqu'elle m'a interrompu : Point de ces exagérations, Monsieur : point de ces louanges qui ne m'appartiennent point. — Je voulus faire l'apologie de ma sincé-

rité : je citai le mot de *politesse*, qu'il falloit bien distinguer de la *flatterie*. — Il n'y a point de *politesse*, dit-elle, où manquent la justice & la vérité : quelque mérite que j'aie pu avoir, je n'ai plus maintenant de vanité à satisfaire. — Je défavouai toute intention de chercher à lui faire des complimens : tout ce j'avois dit, tout ce que je lui dirois, n'étoit que l'effet d'une sincère vénération. Les récits que m'avoit faits d'elle mon malheureux ami lui avoient assuré ce sentiment dans mon cœur. (b)

Je lui ai parlé alors de votre désespoir, de votre repentir, de la résolution où vous êtes de réparer le passé par toutes les satisfactions qui sont en votre pouvoir ; & j'ai insisté fortement sur votre innocence à l'égard de sa dernière infortune. Ses réponses ont été nettes. « Je ne puis
« penser à lui sans une peine extrême. Les réparations dont vous parlez sont impossibles. La
« dernière violence dont vous tâchez de le justifier, n'est rien en comparaison de celles qui
« l'ont précédée. Les premières étoient irréparables, inexcusables. Celle-ci pouvoit s'expier.
« Elle ne feroit pas même fâchée de se voir
« convaincue que vous n'êtes pas capable de
« tant de bassesse. Cependant, après des lettres
« forgées, après de fausses & basses suppositions

« de faits & de personnes de sa propre famille ,
« de quelles noirceurs ne doit-il pas être
« capable ? »

J'aurois souhaité pouvoir m'étendre sur l'interrogatoire que vous avez soutenu devant votre famille ; sur la résolution que vous aviez prise dès auparavant de l'épouser , si vous aviez obtenu d'elle les quatre mots que vous désiriez ; sur l'ardeur avec laquelle tous vos parens souhaitent l'honneur de son alliance , & sur la députation de vos deux cousines envoyées par la famille pour engager Miss Howe dans vos intérêts. Mais lorsque j'ai commencé à toucher tous ces points, elle m'a dit, en m'interrompant, que cette cause étoit devant un autre tribunal ; que c'étoit le sujet des dernières lettres de Miss Howe ; & qu'elle se proposoit de lui marquer là-dessus ses idées, aussitôt que ses forces le permettroient.

Je suis revenu à vous justifier particulièrement sur la dernière aventure , avec d'autant plus d'espérance de succès , qu'elle avoit eu elle-même la générosité de souhaiter de vous trouver innocent. J'ai parlé de la lettre furieuse que vous m'avez écrite à cette occasion. Après m'avoir regardé un moment , elle m'a demandé si j'avois cette lettre sur moi. — Je lui ai dit que je

l'avois. — Elle a fouhaité de la voir. — Sa curiosité m'a jeté dans un horrible embarras. Car vous devez sentir combien de choses passent entre nous autres libertins pour ingénieuses ou badines, qui doivent être choquantes pour les yeux ou les oreilles d'une femme délicate ! d'ailleurs, tes lettres les plus sérieuses ont un air de légèreté, de fausse bravade, cherchant toujours à sortir, par de mauvaises plaisanteries, du sujet qui l'affecte le plus : & celles qui feroient le plus d'honneur à tes sentimens, sont en général les moins ostensibles. Je lui ai fait entendre cette observation à mots couverts ; & je me ferois volontiers dispensé de la satisfaire. Mais elle m'a si fort pressé, que j'ai pris le parti de lui lire quelques endroits, & de passer sur ce qui me paroîtroit capable de lui déplaire.

(¶) Je m'attends bien à quelque imprécation de ta part pour cette condescendance ; mais j'ai mieux aimé lui complaire, que de me rendre suspect moi-même ; & de m'ôter par-là le pouvoir de te servir auprès d'elle, après un si heureux début. D'ailleurs ce que je pouvois lui dire pouvoit-il augmenter la mauvaise opinion qu'elle a de toi ?

Tu te souviens, je suppose, du contenu de

ta lettre de fureur (*) : Voici quelles ont été ses remarques sur les différens passages que je lui en ai lus. Sur tes deux premières lignes, *tout est perdu, perdu !* juste ciel ! Belford, que vais-je faire ? Malédiction sur tous mes complots & mes inventions !

Oh ! quelle légèreté, quelle insensibilité pour ses crimes doit avoir un cœur qui a pu dicter à la plume ces vains emportemens de libertin ! (b)

J'ai passé tes malédictions contre tes parentes, dont tu étois devenu le *Sigisbée*, & je lui ai lu les sept paragraphes suivans, jusqu'à ton exécration vœu, trop révoltant pour en offenser son oreille. Ce que je lui ai lu a produit les remarques que tu vas lire : « Les ruses & les inventions
« qu'il maudit, & le triomphe de ses vils agens,
« à la découverte de ma retraite, sont une preuve
« que toute sa criminelle conduite étoit prémé-
« ditée ; & je ne doute pas non plus que ses
« horribles parjures & tous ses cruels artifices
« ne fussent dans ses idées autant d'inventions
« brillantes, de jeux d'esprit & de merveilleuses
« finesse, pour démontrer sans doute la supé-
« riorité de ses talens. — O mon cruel, cruel
« frère ! sans toi, je ne ferois pas tombée dans

(*) Voyez Lettre LXIV, tome VII.

« les mains d'un aussi méprisable & aussi dangereux corrupteur ! — Mais continuez , Monsieur , je vous prie , continuez. »

A cet endroit , *m'apprendras-tu , malheureux pronosticateur , où ma punition doit finir ?* Elle a soupiré : & lorsque j'ai lu ces quatre mots , *priez peut-être le ciel pour ma réforme !* n'ajoutez-vous rien , m'a-t-elle dit en soupirant encore : Le malheureux ! en versant une larme pour toi ! — sur ma foi , Lovelace , je suis persuadé qu'elle ne te hait pas. Elle prend du moins un vif intérêt à ton bonheur futur. Quelle femme as-tu choisie pour l'objet de tes outrages !

Elle a fait une réflexion assez sévère sur moi-même : à la lecture de ces mots : *jette-toi à ses genoux , & demande-lui pardon pour moi.* « Vous aviez tous votre leçon , m'a-t-elle dit. Vous aviez la vôtre , Monsieur , lorsque vous êtes venu pour me délivrer. Je vous ai vu à genoux ; j'ai pris cet excès de condescendance pour une marque d'humanité , & le mouvement d'un cœur bon & obligeant. Pardon , Monsieur ; mais je ne savais pas que ce ne fût que simple fidélité à vos instructions. »

Ce reproche m'a piqué. Je n'ai pu supporter l'humiliation de passer dans son esprit pour

une misérable machine, pour un Joseph Lemar, pour un Tomlinson ; & j'ai entrepris avec quelque chaleur de lui ôter cette idée avilissante. Mais elle m'a fait encore une fois des excuses, en me disant que j'étois l'ami déclaré d'un homme, dont elle étoit fâchée de pouvoir dire avec raison que l'amitié ne faisoit d'honneur à personne. Elle m'a prié de continuer ; mais je ne m'en suis pas trouvé mieux.

A l'endroit où tu dis que *j'ai toujours été son ami & son avocat*, elle m'a fait un argument sans réplique. « Je vois, m'a-t-elle dit, qu'il a toujours eu contre moi de criminels dessein, & que vous ne les avez pas ignorés. Plût au ciel que dans quelque moment de bonté, & sans aucun danger pour vous, la seule horreur du mal vous eût porté à me donner avis d'une bassesse que vous n'aprouviez pas ! Mais je vois qu'entre vous autres hommes, la ruine d'une fille innocente est un mal plus léger, qu'une action généreuse qui vous rendroit infidèles aux secrets d'une amitié criminelle. »

Après cette sévère, mais juste réflexion, j'aurois voulu passer la ligne suivante, quoique j'en eusse lu les premiers mots, sans y faire attention ; mais elle m'a forcé d'achever. *Qua*

ne donnerois-je pas aujourd'hui pour t'avoir écouté !
 Voici sa remarque. « Ainsi, Monsieur, vous
 « voyez que si vous aviez servi heureusement
 « à prévenir le malheur dont j'étois menacée,
 « vous en recevriez aujourd'hui les remerciemens
 « de votre ami rendu à ces réflexions. C'est
 « une satisfaction qui, j'en suis persuadée, fera
 « toujours la récompense de celui qui a la force
 « de prévenir ou d'arrêter le mal. Je suis rede-
 « vable, sans doute, à votre obligeante inten-
 « tion : mais vous vous êtes fait une loi d'hon-
 « neur de garder son secret, une loi d'autant
 « plus étroite apparemment, que le secret vous
 « a paru plus noir. Cependant, permettez-moi
 « de souhaiter, M. Belford, que vous deveniez
 « capable de sentir le plaisir que goûte un bon
 « naturel dans *une amitié vertueuse*. Il n'en est
 « point d'autre qui mérite ce nom sacré. Vous
 « paroissez d'un bon naturel ; j'espère pour votre
 « propre intérêt, que vous en éprouverez quel-
 « que jour la différence ; & lorsque vous serez
 « à ce point, souvenez-vous de Miss Howe &
 « de Miss Clarisse Harlowe (car je vois que
 « vous savez mon histoire en grande partie) ;
 « qui étoient les plus heureuses créatures de
 « la terre dans la jouissance de leur amitié mu-
 « tuelle, jusqu'au moment où cet homme ,

« votre ami..... » Elle s'est arrêtée & s'est détournée de moi.

(¶) A l'endroit où tu te traites d'*infâme & vil intrigant* ! « O quel cœur endurci, qu'un homme qui se charge du crime sans en sentir la honte & le remords. » (b)

Lorsque tu me recommandes de t'informer du traitement qu'elle a reçu ; & que tu ajoutes, *malheur à ceux qui auroient eu l'audace de la maltraiter* ! Son indignation s'est allumée tout-d'un-coup. « Quel homme que votre ami, Monsieur ? Est-il audace égale à la sienne ? Est-ce à lui de s'arroger le droit de punir les coupables ? Tous les mauvais traitemens que j'ai pu recevoir dans cette occasion, n'ont pas approché de ceux..... » Elle s'est arrêtée ici quelques momens. . . . « Cependant qui le punira lui-même ? L'effronté scélérat ! lui seul est donc en droit d'outrager l'innocence ! Il fait apparemment sur la terre le rôle du grand ennemi du genre-humain ; il exerce à son gré ses punitions sur les méchans subalternes qui lui servent à faire le mal. »

Mes réflexions sont devenues ici fort sombres. Qu'ai-je fait ? me suis-je dit alors à moi-même ? Ce caractère sauvage va m'accuser de l'avoir trahi, en lisant une partie de sa lettre à

cette dame si pénétrante. Cependant, si tu en es fâché, je crois qu'en bonne justice, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Qui croiroit que pour donner des preuves de ta sincérité, & te disculper d'une odieuse accusation, je n'aie pas dû communiquer quelques endroits les plus favorables d'une lettre que tu n'as écrite à ton ami, que pour le convaincre de ton innocence? Mais un mauvais cœur & une mauvaise cause font d'étranges sources d'embarras. Ainsi laissons la cause répondre de ses effets.

Je me suis bien gardé de lui lire la belle commission que tu me donnes, de maudire tes femmes pendant une heure entière, & les noms de *dragons* & de *serpens*, dont tu les qualifies, quoiqu'ils leur conviennent si bien. Si je m'étois arrêté à cet endroit, on m'auroit dit avec raison, que tu connoissois de tout temps le caractère de ces infâmes créatures; infâme que tu es toi-même, d'avoir conduit la vertu & la pureté même dans ce détestable cloaque.

(¶) J'ai terminé ma lecture à l'article où tu finis toi-même ta lettre, à ces mots : *une ligne ! une seule ligne ! un royaume pour quelques lignes !* en lui disant néanmoins pour m'excuser de supprimer tant de passages, qu'ils étoient pleins d'emportemens plus violens encore; &

que je les passois , parce qu'ils ne pouvoient servir qu'à me prouver à moi la sincérité de l'écrivain, & que son oreille étoit trop délicate pour les entendre. (b) « En voilà assez
« de lu , Monsieur ; votre ami est un homme
« des plus méchans. Je comprends qu'il vouloit
« établir sur moi son pouvoir , à toutes sortes
« de prix ; & ses actions ne m'ont que trop
« appris à juger quelles étoient ses intentions.
« Je suppose que vous connoissez son vil Tom-
« linson. Je suppose..... ; mais que servent les
« discours ? Jamais il n'y eut d'exemple d'un
« cœur si faux & d'une trahison si préméditée. »
(Rien n'est plus vrai , pensai-je en moi-même.)
« Quels sermens ne m'a-t-il pas faits ! Quelles
« ruses n'a-t-il pas inventées ? & dans quelle
« vue ? Uniquement pour ruiner une jeune &
« malheureuse fille , dont il devoit être le pro-
« tecteur , & qu'il avoit privée lui-même de
« toute autre protection ! »

Ici elle s'est levée. — Elle a tourné la tête , en portant son mouchoir à ses yeux. Je suis demeuré en silence. Après quelques momens , elle s'est rapprochée de moi en me regardant d'un air plus tranquille : « Je me flatte , m'a-t-elle dit ,
« de parler à un homme qui a le cœur mieux
« placé. Je vous rends grâces , Monsieur , des
obligeans ,

« obligeans , quoiqu'inutiles efforts que vous
 « avez faits en ma faveur , soit qu'ils soient
 « venus de votre pitié seule , ou de votre hon-
 « nêteté , ou de ces deux motifs ensemble. Ils
 « ont été sans effet ; peut-être parce qu'ils n'ont
 « pas été assez pressans ; & je n'en accuse que
 « moi-même. Je ne méritois peut-être pas dans
 « votre opinion , la peine qu'il vous en eût
 « coûté pour me sauver. J'ai pu vous paroître
 « une créature étourdie , qui s'étoit dérobée à
 « ses vrais amis , à ses protecteurs naturels , &
 « qui devoit par conséquent subir toutes les
 « suites de sa témérité. »

Je t'aurois mal servi , en lui apprenant quelle
 force j'ai toujours mise dans mes représentations
 & dans mes instances. Mais je l'ai assurée que
 j'avois embrassé sa cause avec zèle , sans autre
 motif qu'un mérite auquel je n'avois jamais rien
 connu d'égal ; que je ne pensois point à te dé-
 fendre ; mais que tu n'avois jamais cessé de
 rendre justice à sa vertu ; que c'étoit la force
 de cette conviction qui caufoit aujourd'hui tes
 regrets , & qui te faisoit désirer avec une passion
 si vive , de te voir en possession d'un si inesti-
 mable trésor. . . . J'allois continuer. Elle m'a
 coupé la voix. « C'en est assez & même trop ,
 « m'a-t-elle dit , sur ce sujet, Monsieur. Si votre

« ami veut m'accorder la grâce de ne jamais
« paroître devant moi , c'est tout ce qui me
« reste à lui demander. Jamais, jamais, (serrant
« fortement ses deux mains ensemble,) je ne
« le reverrai , si je puis l'éviter sans avoir re-
« cours aux voies criminelles du dernier dé-
« sespoir. »

Que pouvois-je répondre pour toi ? Il n'au-
roit pas été prudent de toucher en ce moment
la même corde. Peut-être me ferois-je attiré la
défense absolue , non-seulement de lui reparler
de toi , mais de me présenter jamais à sa porte.
Je me suis réduit à lui proposer indirectement
des secours pécuniaires. J'ai oublié de te dire
qu'à l'endroit de ta lettre où tu m'ordonnes de
lui faire accepter tout l'argent que je pourrois
lui faire prendre , elle avoit répété plusieurs
fois , d'un ton fort vif , *non , non , non , non*.
Je n'ai pas eu la hardiesse de lui renouveler
ouvertement cette proposition , & mes termes
ont été si obscurs , qu'elle a pu feindre de ne
pas m'entendre.

En vérité , je ne connois personne au monde ,
homme ou femme , que je craignisse plus de
défobliger , ou dont je fusse plus fâché de mé-
riter le reproche. Elle a dans ses manières une
dignité si vraie , sans aucune teinture de cet

orgueil ou de cette arrogance qu'on est tenté de mortifier ; l'œil si perçant & néanmoins si adouci par des rayons de bonté , qu'elle commande & impose le respect à tout le monde. Il me semble que j'ai une sorte de *saint amour* pour cette femme angélique ; & c'est un de mes étonnemens , que tu aies pu conserver tes noirs desseins , après avoir conversé un quart-d'heure avec elle. Gardée comme elle l'étoit par la piété , la prudence , la vertu , la dignité , la naissance , la fortune , & par une pureté de cœur , que je crois sans exemple , il n'y a qu'un vrai démon qui ait pu entreprendre de forcer tant de barrières. Cependant tu l'as fait , & ton orgueil est encore tenté de s'en applaudir !

Pour moi , je reconnois de plus en plus que je ne devois pas me contenter d'élever ma voix & de prendre parti par mes reproches contre tes viles intentions. A la vérité , il m'est venu plus d'une fois à l'esprit de tenter quelque chose en sa faveur. Mais , misérable que j'étois ! de fausses notions d'honneur , comme elle a droit de me le reprocher , ont toujours eu la force de me retenir ; avec le scrupule , que je ne devois la connoissance de tes vues qu'à tes communications volontaires. D'ailleurs , dans la maudite maison où tu l'avois menée , & veillée

comme elle étoit par toi-même & par tes agens infernaux, je me suis figuré, te connoissant comme je te connois, que le fruit de mes soins n'eût été que de hâter sa ruine. Je puis ajouter que te voyant tenu en respect par sa vertu, arrêté par tes remords, n'oser les premiers jours attenter à sa personne : en voyant que sans connoître la bassesse de tes desseins, elle t'avoit plus d'une fois obligé de les abandonner & de prendre la résolution de lui rendre une justice honorable pour toi-même ; j'étois porté à me persuader que la force de son mérite pourroit triompher à la fin de la corruption de ton cœur.

C'est mon opinion, si tu persistes dans le dessein de te marier, que tu n'as rien de mieux à faire que de lui procurer la visite de tes vraies tantes & de tes cousines, & de les engager à plaider pour toi. Dans ces circonstances, il est à craindre qu'elles n'aient quelque éloignement pour une visite. Mais leurs lettres du moins & celles de Milord M... appuyées des sollicitations de Miss Howe, peuvent opérer quelque chose en ta faveur. Cependant c'est une simple espérance, qui n'est fondée que sur mes desirs pour ton bien. Je crois au fond, que Miss Harlowe préféreroit la mort à toi. Les deux femmes qui la gardent sont persuadées, sans connoître

la moitié de ses peines , que son cœur est mortellement atteint , & que sa vie est sans ressource.

En prenant congé d'elle , je l'ai suppliée de ne pas épargner mes services , & de permettre que je m'informe de sa santé. Elle ne m'a répondu que par une inclination de tête , que j'ai prise pour un consentement.



LETTRE II.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 19 Juillet.

(¶) JE me suis rendu ce matin chez Mde. Smith, où l'on m'a dit que la nuit avoit été fort mauvaise ; mais que cependant elle étoit levée. J'ai envoyé chercher son honnête pharmacien. Il est venu ; il a approuvé mon idée d'appeler le Docteur H... J'ai chargé les femmes de lui annoncer sa visite , qui d'abord n'a pas paru lui faire plaisir. Cependant elle n'a fait aucune objection ; mais après un silence , elle leur a demandé ce qu'ils lui conseilloient. Elle avoit des effets de prix : son intention étoit d'en faire de l'argent , de quelques-uns du moins , aussitôt qu'elle le

pourroit ; mais à présent elle n'avoit pas une seule guinée à présenter au Docteur pour ses honoraires.

Mde. Lovick lui a dit qu'elle avoit cinq guinées dans sa bourse , & qu'elles étoient à son service.

Elle en accepteroit trois , dit-elle , si elle vouloit prendre ce bijou. (Et elle a tiré une bague de son doigt) , jusqu'à ce qu'elle pût les lui rendre ; mais à cette seule condition.

Comme on lui avoit annoncé que j'étois en bas avec M. Goddard , elle a demandé à me dire un mot , avant de recevoir le Docteur.

Je suis monté. Je l'ai trouvée assise dans un grand fauteuil , la tête appuyée sur un oreiller ; Mde. Smith & la veuve aux deux côtés du fauteuil ; la garde derrière , tenant dans ses mains une phiole d'esprit de corne de cerf : Clarisse tenoit elle-même des sels dans sa main.

Dès que je suis entré , elle a levé sa tête , & m'a demandé si le Docteur connoissoit M. Lovelace ?

Je lui ai dit que non , & que je croyois même que vous ne l'aviez jamais vu de votre vie.

Le Docteur est-il de vos amis ?

Oui Madame : & c'est un brave & habile homme ; je pouvois le citer comme un des

premiers dans sa profession. M. Goddard a dit aussi qu'il ne connoissoit pas de meilleur médecin.

Je n'ai, dit-elle, qu'une condition à faire, avant de recevoir cet honnête Docteur, c'est qu'il ne refusera pas d'accepter de moi ses honoraires. Si je suis pauvre, Monsieur, je n'en suis pas moins fière. Je ne veux point avoir d'obligation à personne ; non, Monsieur, je ne le veux point. Je me soumets à cette visite, parce que je ne veux pas paroître ingrate envers le peu d'amis qui me reste, ni mériter le reproche d'obstination de ceux de mes parens qui s'intéressent encore à moi, & qui pourroient un jour, pour leur satisfaction particulière, s'enquérir de la manière dont je me ferois comportée pendant ma maladie. Ainsi, Monsieur, vous savez ma condition, empêchez qu'on ne me chagrine : je suis très-mal & hors d'état de disputer long-temps là-dessus.

Quand je l'ai vue si déterminée, je lui ai dit que puisqu'elle l'exigeoit, on se conformeroit à ses volontés.

En ce cas, Monsieur, le Docteur peut entrer. Mais je ne serai pas en état de répondre à beaucoup de questions. — Madame, a-t-elle dit à sa garde, vous pouvez lui rendre compte, là près de la fenêtre, de la nuit que j'ai passée,

& de l'état où vous m'avez vue ces deux derniers jours. Et M. Goddard , s'il se trouve ici , peut lui dire ce que j'ai pris. Je vous en prie, qu'on me questionne le moins possible.

Le Docteur est entré , & lui a fait son respectueux compliment , avec cette politesse aimable qu'on vante en lui. Elle y a répondu par un de ces regards gracieux , où se peignent si bien sa douceur & sa bienveillance. — J'ai voulu me retirer : mais elle m'a ordonné de rester.

Le Docteur lui a pris la main. Le lys n'étoit pas aussi blanc. En effet , Madame , vous êtes très-foible ; mais permettez - moi de vous dire , que vous pouvez vous faire plus de bien vous seule , que toute la faculté ensemble. Ensuite il s'est retiré vers la fenêtre : & après une courte conférence avec les femmes , il est venu nous joindre , moi & M. Goddard , à l'autre fenêtre , & d'une voix basse : nous ne pouvons rien faire ici , dit-il , il n'y a que des cordiaux & de la nourriture à conseiller. — Quelle est la famille de cette Dame ? Elle paroît être une personne de qualité ; & quoiqu'elle soit très-mal , on voit que c'est une bien belle femme. Elle est Demoiselle , je présume ?

Je lui ai répondu à l'oreille qu'*oui* : que son histoire étoit des plus extraordinaires ; & que

je lui en aurois dit plusieurs circonstances, si je l'avois trouvé chez lui la veille ; que sa famille avoit été cruelle à son égard ; mais qu'elle ne pouvoit entendre nommer ses parens, sans se faire des reproches à elle-même, quoiqu'ils fussent beaucoup plus blâmables qu'elle.

Je savois que je ne me trompois pas, dit le Docteur. Une histoire d'amour, M. Goddard ! une aventure d'amour, M. Belford ! Il y a une personne dans le monde qui pourroit lui faire plus de bien, que toute la faculté.

M. Goddard a exposé au Docteur, qu'il avoit craint que sa maladie ne fût dans l'ame ; & qu'il l'avoit traitée d'après cette idée : & il a détaillé son traitement au Docteur, qui l'a approuvé. Ensuite il s'est rapproché de la malade, & reprenant sa charmante main : ma belle jeune Dame, lui a-t-il dit, vous aurez fort peu besoin de nos secours. C'est vous-même qui devez en grande partie être votre propre médecin. Allons, chère Dame : pardonnez une familiarité que m'inspire la tendresse ; votre aspect inspire l'amour autant que le respect ; & l'on peut excuser cette familiarité dans le père de plusieurs enfans, dont quelques-uns sont plus âgés que vous : allons, tâchez d'égayer un peu vos esprits. Prenez la ferme résolution de faire tout ce qui sera en

vosre pouvoir, pour vous bien porter, & bientôt vous vous sentirez mieux.

Vous êtes extrêmement obligeant, Monsieur; je prendrai tout ce que vous prescrirez. Mes esprits ont été troublés. Oui, je serai mieux, je le crois, avant de me retrouver dans un état plus fâcheux. Les soins de ces bonnes amies, que vous voyez autour de moi, (en montrant les femmes) ne seront pas payés d'ingratitude. Le Docteur a écrit son ordonnance : il eût bien voulu éviter de prendre aucun salaire. Comme sa maladie, lui a-t-il dit, seroit beaucoup plus sûrement guérie par les soins & les égards de l'amitié, que par les ordonnances du médecin, elle lui seroit beaucoup d'honneur en voulant recevoir plutôt ses conseils en ami, que ses ordonnances comme médecin. Elle a répondu qu'elle verroit toujours avec grand plaisir un homme aussi aimable & aussi bon : que ses visites entretiendroient dans son cœur un sentiment d'indulgence pour son sexe; mais que si elle oublioit en lui sa qualité de médecin; elle craignoit de perdre de la confiance qu'elle avoit dans sa science, & que cette confiance lui étoit nécessaire pour procurer la guérison qui étoit le but de ses visites.

Il a encore insisté, mais de la manière la plus

polie ; disant qu'il passoit devant sa porte des deux & trois fois par jour. — Elle lui a dit qu'en ce cas elle auroit toujours l'occasion & le plaisir de le voir sous le titre qu'il avoit l'honnêteté de proposer ; qu'il étoit des offres généreuses pour la personne qui les faisoit, que ne pouvoit accepter honorablement celle à qui elles étoient faites : qu'à la vérité elle n'étoit pas fort riche actuellement ; & il devoit voir par l'offre qu'il falloit qu'il acceptât, qu'elle considéreroit beaucoup plus ses facultés présentes, que son mérite à lui, ou le plaisir qu'elle recevroit de ses visites.

Nous sommes sortis tous ensemble : & comme le Docteur & M. Goddard étoient extrêmement curieux de savoir quelque chose de plus de son histoire, M. Goddard a proposé d'entrer dans un café voisin, où je leur ai fait en confidence un court récit de ses aventures : je vous ai épargné autant que j'ai pu ; & cependant vous concevez aisément, qu'on ne pouvoit rendre à cette Dame une justice des plus ordinaires, sans vous charger beaucoup. (b)

A trois heures après-midi.

Je viens de retourner chez Smith : on m'assure qu'elle est un peu mieux , & qu'elle l'attribue à la gracieuse visite du médecin, dont elle

se loue beaucoup , ainsi que de M. Goddard ; disant qu'ils lui marquent une affection & des soins vraiment *paternels*. Pauvre Demoiselle ! toute sa vie s'étant passée sous les ailes de ses parens , aujourd'hui qu'elle se voit abandonnée de sa famille , elle trouve quelque chose de paternel dans ces soins , comme elle nomme *maternels* ceux qu'elle reçoit de Mde. Lovick & de Mde. Smith , pour remplacer à ses propres yeux le père & la mère que son cœur respectueux ne cesse pas de regretter !

Mde. Smith m'a dit , qu'après que nous fûmes sortis , elle lui avoit donné la clef de ses malles & de ses tiroirs , & qu'elle l'avoit priée de faire , avec Mde. Lovick , un inventaire de son linge & de ses habits. Après cette revue , qui s'est faite en sa présence , elle leur a proposé de chercher à vendre deux de ses robes de parures ; l'une qu'elle n'a jamais portée ; l'autre qu'elle n'a pas mise trois fois. Ce dessein m'a causé une peine extrême. *Peut-être t'en causera-t-il un peu aussi à toi !!!* (¶) Elle donne pour raison , qu'elle ne vivra point assez pour en faire jamais d'autre usage ; que sa sœur & ses autres parentes dédaigneroient de les porter ; que sa mère ne pourroit souffrir la vue de rien qui lui eût appartenu ; qu'elle a besoin d'argent ; qu'elle

ne veut avoir obligation à personne , tandis qu'il lui reste des effets qu'elle n'a point occasion d'employer. (b) Cependant , comme ces deux robes sont très- riches , elle n'espère pas , dit-elle , qu'on en puisse trouver ce qu'elles ont coûté.

Les deux femmes , embarrassées de ses instances , ont pris le parti de me consulter. Des habits si précieux leur ont fait prendre une idée plus haute encore de son rang & de sa fortune. Ce ne pouvoit être qu'une Dame de qualité , & elles m'ont pressé de leur apprendre plus particulièrement son histoire. Je leur ai dit qu'elle est effectivement d'une naissance & d'une fortune distinguées , en leur laissant croire qu'elle étoit mariée. Mais j'ai cru devoir lui laisser à elle-même le récit de ses disgraces , dans le temps & la forme qu'elle jugera convenables. J'ai ajouté seulement qu'elle avoit été traitée avec une indignité qu'elle ne méritoit pas , & qu'elle étoit un modèle d'innocence & de pureté. — Tu supposeras aisément qu'elles ont témoigné leur étonnement , qu'il y eût un homme au monde , capable de cette barbarie envers une aussi belle créature.

A l'égard des deux robes , j'ai conseillé à Mde. Smith , de seindre qu'après quelques recherches

elle avoit trouvé un ami, qui acheteroit volontiers la plus riche ; mais d'ajouter, pour éloigner d'elle toute défiance, qu'il vouloit y trouver de l'avantage. Je lui ai laissé vingt guinées que j'avois sur moi, comme une partie du paiement, & je lui ai recommandé de l'engager adroitement à s'en défaire pour quelque chose de plus.

Je vais passer cette nuit à Edgware avec le pauvre Belton, dont je te parlerai dans ma prochaine lettre ; mais avec la résolution d'être demain à Londres ; & je laisse cette lettre pour ton courrier, s'il arrive pendant mon absence.

Adieu.

LETTRE III.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(En réponse à la Lettre I.)

Au château de M... *Mercredi, 19 Juillet.*

Tu crains avec raison, que je ne te soupçonne de quelque perfidie, lorsque tu n'a pas fait difficulté de communiquer ma lettre. Qui croiroit, me demandes-tu, que tu n'aies pas dû lire quelques endroits, les plus favorables, d'une lettre que j'écris à mon ami, pour le

convaincre de mon innocence ? *Je t'apprendrai, qui.* C'est celui qui, dans la lettre même où il me fait cette question, dit à l'ami qu'il expose au ressentiment de sa belle, qu'il y a dans mes lettres les plus sérieuses, un air de légèreté & de mauvaise plaisanterie, qui fait que celles qui feroient le plus d'honneur à mes sentimens, sont précisément les moins offensibles. Que penfes-tu maintenant de ta folie condamnée par ta propre bouche ? Deviens, je te l'enjoins, plus circonfpect à l'avenir, & que cette grossière imprudence soit la seule de son espèce.

« Elle ne peut penser à moi sans une peine extrême. Vains emportemens de libertin ! Un si dangereux & si méprisable intrigant ! Un homme dont l'amitié ne fait honneur à personne ! Un cœur endurci ! Un méchant homme ! Un homme qui fait le rôle des ministres de l'enfer ! » A-t-elle tenu, a-t-elle pu, a-t-elle osé tenir ce langage ? & le tenir à celui dont elle loue l'humanité, & qu'elle préfère à moi pour cette vertu, tandis que cette humanité dont il fait parade, n'est exercée qu'à ma prière, & qu'elle ne peut l'ignorer ? N'est-ce pas me ravir l'honneur de mes bonnes œuvres ? Admirable fondement pour ta fine distinction entre le *ressentiment* & la *vengeance* ! Mais tu seras toujours malheu-

reux dans tes idées ; & ton partage est de ne concevoir les choses qu'à demi ou de réussir mal à les exprimer.

L'éloge que tu fais de son ingénuité , est une autre de tes bisarreries. Je ne pense pas comme toi de ses longues plaintes & de ses vaines exclamations. Que peut-elle se proposer ? Seroit-ce de t'inspirer un *saint amour* ? Au diable ton extravagance. Dans toute autre vue néanmoins , n'est-il pas choquant de se représenter une femme si charmante , tête à tête avec un libertin , & jasant avec lui d'une offense qu'elle ne peut pardonner ? Je souhaiterois beaucoup que ces chastes personnes eussent un peu plus de modestie dans leur colère. Il seroit fort étrange que Robert Lovelace prétendît avoir plus de véritable délicatesse que Miss Clarisse Harlowe , sur un point qui en demande une extrême. Peut-être engagerai-je sa nourrice Norton , ou sa chère Miss Howe , par quelqu'un de mes agens , à faire reproche à cette chère novice de ses trop libres & trop publiques expressions.

Mais pour parler sérieusement , je t'assure que , malgré le ton méprisant avec lequel elle t'a demandé d'où me venoit l'audace de m'arroger le droit de punir celle d'autrui , je ne pardonnerai jamais à cette maudite Sinclair la dernière violence

violence dont elle s'est rendue coupable contre une femme si accomplie. Les barbares insultes des deux nymphes, dans les visites qu'elles lui ont rendues, & le choix de la plus horrible caverne qu'elles aient pu trouver, dans la vue sans doute de lui faire renaître du goût pour leur maison, (¶) & la proposition plus horrible encore qu'elles ont osé lui faire d'un homme qui payât la dette pour elle; piège que lui a tendu, je n'en doute pas, cette infernale Sally, pour tenter, la croyant une femme ordinaire, son cœur plein de ressentiment & de désespoir, & la perdre entièrement dans mon estime, & me provoquer à l'abandonner dans ma fureur à leur impitoyable barbarie; ce sont autant d'outrages que, pour m'exprimer dans son style, je ne peux, ni ne veux jamais pardonner.— (b)

Pour l'opinion que la Lovick & la Smith ont de son état mortel, c'est un langage de femme, dans lequel je suis surpris que tu donnes si facilement, toi qui as vu *mourir* & *ressusciter* tant de belles. Je veux t'apprendre ce qui combat cette idée: sa jeunesse & son admirable constitution; le plaisir qu'elle a toujours pris à faire du bien, & pour lequel elle se croyoit née; plaisir qu'elle goûtera plus que jamais, puisque mon défaut, comme tu fais, n'est pas une

humeur avare & fordide ; sa piété qui lui fournira des motifs de patience contre des maux inévitables ; la considération du triomphe qu'elle a remporté sur moi par sa résistance , & sur toute la bande , par sa fuite heureuse ; l'innocente & intacte pureté de ses intentions , & l'orgueil intérieur de n'avoir pas mérité le traitement qu'elle a souffert.

Comment s'imaginer qu'avec tant de réflexions consolantes , une femme puisse mourir de chagrin ? Au contraire , je ne doute pas qu'en revenant de la consternation où l'a jetée cette dernière & indigne disgrâce , (horreur dont il n'y a que des malheureuses de son propre sexe qui pussent se rendre coupables ,) son cœur calmé par le temps ne se r'ouvre à l'amour. Ses idées recommenceront à rouler sur le nœud conjugal. La gaieté , la vivacité renaîtront naturellement dans son ame , & elle s'acquittera de toutes ses évolutions avec autant de liberté que de plaisir , quoique avec moins de l'une & de l'autre , que si la chère petite orgueilleuse avoit pu se croire élevée au-dessus du reste de son sexe , dans tout le cours de sa carrière.

En me faisant le récit de ses amères investives contre ton pauvre ami , tandis que tu étois devant elle , je vois ta fotte figure , les doigts dans la bouche. Tu me demandes ce que tu *aurois*

pu répondre pour moi ? Ne t'ai-je pas suggéré dans mes lettres précédentes , mille choses qu'un peu de zèle t'auroit fait rappeler pour ma justification ou pour mon excuse.

Mais venons aux circonstances présentes. Il est vrai , comme mon courier te l'a dit , qu'avant l'officieuse infamie de cette Sinclair , Miss Howe s'étoit engagée de s'employer en ma faveur auprès de son amie. Cependant elle a dit à mes cousines , qu'elle étoit persuadée que son amie ne me pardonneroit jamais. (¶) Je t'envoie les copies de tout ce qui s'est passé à cette occasion entre mes cousines Montaigu , Miss Howe , moi , Lady Betty , Lady Sarah & Milord M.... (b) J'ai une extrême impatience de savoir ce que Miss Howe peut lui avoir écrit , pour la faire consentir à recevoir la main de *l'effronté scélérat* , de *l'homme dont l'amitié ne fait honneur à personne* , du *méchant* , du *très-méchant homme*. Les deux lettres ont passé par tes mains. Si je les avois eues dans les miennes , peut-être la cire du cachet se seroit-elle fondue sous mes doigts ardens , (sans même avoir recours au secret de la poste ,) & les plis se seroient ouverts d'eux-mêmes , *comme ont fait d'autres plis* , pour satisfaire ma curiosité. Je te trouve bien coupable , Belford , de n'avoir pas imaginé quelque moyen de mes les envoyer

par un exprès à cheval. Tu aurois pu dire que le messager , qui apporta la seconde , les avoit reprises toutes deux. J'aurois eu le temps de les transcrire , & de les renvoyer comme de la part de Miss Howe , & personne n'en auroit rien su que nous deux.

(¶) C'est une charmante fille que Miss Howe ! tant de vivacité , une si aimable pétulance ! Je ne parle pas de l'épouser ; mais que j'aurois envie de tenir ce folâtre oiseau dans ma cage ! Comme je la ferois sautiller , voltiger autour , tant qu'elle laisseroit une de ses plumes à chaque fil d'archal ! Si j'avois débuté par elle , je suis sûr , comme je te l'ai déjà dit (*), qu'elle ne m'eût pas donné la moitié autant de peine que j'en ai eu avec sa charmante amie. Car les filles passionnées ont le poulx vif & variable ; & un joli cavalier peut s'amuser à son gré de leurs *inégalités*. Toujours dans les extrêmes , vous n'avez besoin que de savoir les provoquer & les apaiser tour-à-tour ; hausser & baisser le ton ; les chagriner & leur demander pardon , & vous donner quelquefois le mérite de la patience , & d'avoir beaucoup à souffrir d'elles : & alors , si vous savez les surprendre dans un moment d'indulgence , le

(*) Voyez Lettre XXIII , Tome VI.

reproche qu'elles se font intérieurement de vous avoir maltraité, les livre entièrement à votre discrétion.

Mais ne me parlez pas de ces filles d'une humeur paisible & contemplative, qui ne sortent jamais de leur caractère sans une forte raison, & lorsqu'une fois on leur en a donné sujet, rarement vous pardonnent-elles, ou vous offrent-elles une seconde occasion de les offenser.

C'est en partie la crainte de me trouver dans ce cas avec ma chère Miss Harlowe, qui m'a déterminé à la conduire dans un lieu où je croyois impossible qu'elle pût m'échapper, quand même je ne réussirois pas dans mes premières tentatives. Sans ce motif, la veuve Sorlings m'auroit autant convenu que la veuve Sinclair. Car je n'ai pas été long-temps à voir, qu'il n'y avoit rien à se promettre avec elle de la crédulité; qu'elle étoit à l'épreuve des persuasions amoureuses; que la raison n'abandonnoit jamais son amour; que sa pénétration & son bon sens lui faisoient haïr tous les complimens qui manquoient de vérité & de naturel. Qu'aurois-je pu gagner avec elle dans tout autre lieu? Et même dans cette demeure où tout me favorisoit, combien de temps n'ai-je pas été tenu en respect, en dépit de la violence de mes penchans naturels,

& des instigations *dénaturées*, (c'est le nom que je leur dois à présent,) de ces viles créatures, & reprimé par la seule force de sa dignité innée, & de cette pureté visible d'ame & de mœurs qui remplit quiconque la voit, sinon de ce saint amour dont tu parles (*), au moins d'une vénération profonde? Autrement tu crois bien qu'il m'étoit facile de jouer le rôle d'un honnête galant, d'un amant délicat, ou du moins d'un joli cavalier séduisant, & qui a l'art de flatter & de plaire. (b)

Mes tantes qui voient traîner en longueur la négociation dont elles ont le succès tant à cœur, se disposent à reprendre le chemin de leurs terres, après avoir tiré de moi l'unique sûreté qu'elles puissent avoir en pareille occasion; c'est-à-dire, ma parole pour la célébration, si l'on consent à m'accepter.

(¶) Mais enfin, t'entends-je demander, es-tu dans la résolution de faire réparation, si on t'en laisse le pouvoir?

Je t'avouerai franchement, Belford, que mon cœur fait de temps à autre des mouvemens rétrogrades, lorsque je songe sérieusement à l'irrévocable cérémonie. Nous ne renonçons pas

(*) Voyez Lettre I ce volume.

fi aisément au désir de notre cœur , & à ce que nous croyons essentiel à notre bonheur, quelque déraisonnable , quelque absurde que puisse paroître aux autres notre attente ou notre espérance. Il y aura toujours des retours en arrière ; des ardeurs renaissantes qui se ranimeront au premier incident favorable , à la première lueur la plus incertaine , malgré le découragement de cent mauvais succès , & cela diminue le plaisir que nous causeroient sans cela des ouvertures opposées.

Il est honteux , ami , de se mentir d'homme à homme. Je t'avouerai donc que je n'aime point le mariage ; mon cœur n'est point pour lui : même avec une *Clarisse*. Cependant je songe toujours sérieusement à l'épouser.

Mais je fais souvent cette réflexion : si la chère personne laissoit le temps & mon repentir , les prières de ma famille , la médiation de Miss Howe adoucir ses ressentimens , (qu'il faut distinguer avec toi de la vengeance , dont tu l'as si finement exemptée) (*) & que r'ouvrant son cœur à l'inclination qu'elle en a chassée , elle consentît à m'accompagner à l'autel. — Combien d'éloquentes périodes de ta

(*) Voyez Lettre LXX , Tome VII.

façon perdues ; combien de charmantes exclamations de la sienne gâtées ! — Et quel couple de vieux patriarches nous deviendrions tous deux ensemble , tournant sans cesse autour du même pivot , comme le cheval de moulin , faisant d'une année à l'autre des garçons & des filles , cherchant des nourrices pour leur premier âge , ensuite des gouverneurs & des gouvernantes ; leur enseignant des leçons que leur père n'a jamais pratiquées , & qui n'ont pas rendu sa mère meilleure , diront ses parens à elle. Peut-être à la fin , quand la vie ne sera plus pour nous qu'un état d'inertie monotone & insipide , & que je commencerai à désirer d'oublier mes friponneries passées , quelles consolantes réflexions nous ferons en voyant toutes ces folies revivre dans la personne & la conduite de tant de jeunes petits Lovelaces , avec autant , ou même probablement plus de dépense & de chagrins pour les père & mère ; & en voyant les filles s'évader avec des galans qui n'auront pas la moitié de mes talens ingénieux ; avec d'épais lourdauds , comme cela pourroit bien arriver , qui n'auroient pas l'esprit de donner à leurs créatures une seule excuse honnête de leur foiblesse , différente de ces raisons grossières & avilissantes qu'ils tireroient du sexe ou de la nature.

Ah, Belford ! qui peut soutenir ces idées choquantes ? Qui le pourroit, surtout à mon âge, & avec autant d'inclination à mal faire ? Je suis pleinement convaincu d'une chose, c'est qu'un homme qui se propose de se marier & de jouir en paix de ses propres réflexions, sans craindre les repréfailles ou les suites de son exemple, ne doit jamais songer à se faire libertin.

Cela sent bien la *conscience*, n'est-ce pas, Belford ?

Mais dans la résolution où je persiste toujours, & dans mon incertitude actuelle, le parti que j'ai à prendre, c'est de ranimer mes facultés qui ont été comme engourdies par l'épaisse fumée de Londres, par ma longue prison & ma servitude auprès de ma belle entêtée, & dont j'ai tiré si peu de fruit ; c'est de redonner du ton & du ressort aux fibres relâchées de mon ame, qui ont été tiraillées par des convulsions comme les nerfs d'un paralytique, par le tumulte continuel qu'elle a excité dans mes esprits, & de me remettre en état d'offrir à Miss Harlowe un mari digne d'elle ; ou si j'ai le malheur d'être rejeté, de retrouver ma gaieté ordinaire, & montrer à d'autres belles de ce sexe enchanteur, que je ne suis pas découragé par les dif-

ficultés que j'ai trouvées auprès de ce charmant individu ; & que je suis également disposé à faire tous mes efforts pour leur être aussi agréable qu'auparavant. (b) Un tour de France & d'Italie sera mon remède pour le dernier de ces deux cas. Miss Harlowe oubliera dans l'intervalle tout ce qu'elle a souffert de son ingrat Lovelace ; quoiqu'il soit impossible que son Lovelace oublie jamais une femme dont il désespère de rencontrer l'égale , quand il feroit le tour du monde.

Si tu ne te lasses point de m'écrire , pour t'acquitter de la dette énorme , que pendant quelques semaines mes lettres sans nombre & sans fin t'ont imposée , je tâcherai de réprimer , malgré leur importun & fréquent retour , les desirs que j'ai d'aller à la ville , pour me jeter aux pieds de la divinité de mon cœur. Il m'en coûtera beaucoup ; mais la politique & l'honnêteté me prêteront leurs secours , pour m'aider à tenir ma promesse & l'engagement que tu as contracté auprès d'elle. Je ne veux point l'irriter par de nouvelles offenses. Au contraire , je suis résolu de laisser à ses ressentimens le temps de s'apaiser , afin que tout ce qu'elle pourra faire désormais en ma faveur , ait la grâce & le mérite d'une action volontaire.

Hickman, (j'ai une mortelle aversion pour cet homme-là,) me demande par un billet que je viens de recevoir, une entrevue pour vendredi prochain chez M. *Dormer*, notre ami commun. Les affaires qu'il peut avoir avec moi ont-elles donc besoin de l'entremise d'un ami *commun*? Cette proposition m'a l'air d'un défi. Qu'en distu Belford? Je ne lui promets pas d'être trop civil. Il s'est mêlé de bien des choses! D'ailleurs je lui porte un peu d'envie, par rapport à Miss *Howe*; car si je ne me trompe point dans l'idée que j'ai de lui, il est impossible que cette *virago* puisse jamais l'aimer.

(¶) Tout le monde sait que la mère, (toute impertinente qu'est la fille quelquefois,) prend sa fille à la gorge, pour lui faire avaler cet amour malgré elle; sa mère est une des femmes les plus violentes de toute l'Angleterre, & son défunt mari a succombé dans la lutte conjugale, à qui auroit le dessus? Il a passé le pas, faute de pouvoir ni céder ni vaincre. (b)

Charmant sujet d'espérance pour un homme d'intrigue, lorsqu'il a raison de croire qu'une femme sur laquelle il a des vues, est sans inclination pour son mari. (¶) Quels peuvent être les principes & la vertu d'une épouse, qui n'a pour se défendre contre la tentation, que le sen-

timent de son devoir & l'engagement de sa foi ; sans affection qui l'y attache. (b)

Il y a long-temps que tu ne m'as rien dit du pauvre Belton. Informe-nous particulièrement de tout ce qui a rapport à lui. C'est un honnête garçon. Je lui crois d'autres embarras qui le chagrinent que ceux de sa Thomassine.

(c) Tu ne te feras pas avisé de lui prêcher conscience & réforme : dis, l'as-tu fait ? Tu ne devrois pas prendre avec lui pareilles libertés , à moins que tu ne le jugeasses absolument incurable. Un homme en mauvaise santé & languissant ne peut pas soutenir le sérieux de ces idées , comme tu le peux toi , sans être ni meilleur ni pire. — Le repentir , suivant mon idée à moi , & la pénitence sont des choses à proposer , quand un homme jouit d'une pleine santé & de la vigueur de ses esprits. Car à quoi un homme est-il propre , lorsqu'il n'est plus lui-même , & qu'il n'est plus le maître de ses facultés ? Et voilà pourquoi , à ce que je conçois , le repentir sur le lit de mort est regardé comme une chose fort équivoque & assez inutile.

Quant à moi , je me flatte que j'ai encore bien du temps devant moi : car j'ai l'intention de me réformer un jour. Je fais de temps en

temps des réflexions fort sérieuses. Et pourtant je crains un peu la vérité de ce que me dit un jour ma charmante, *qu'un homme n'étoit pas toujours le maître de se repentir quand il le vouloit*. Elle vouloit dire sans doute, *de persévérer*; car j'ai eu mille fois des mouvemens, des accès de repentir.

En jetant les yeux sur les deux articles précédens, il me semble y appercevoir quelque espèce de contradiction; mais je ne veux pas m'y arrêter davantage. Le sujet est trop sérieux: je ne le comprends pas trop clairement en ce moment. Prenons-en un plus gai. (b)

Nous passons ici le temps, Mowbray, Tourville & moi, aussi gaiement que nous le pouvons sans toi. Je souhaite ne pas allonger les jours gouteux de Milord M... par la joie que nous lui donnons. C'est un avantage, je crois t'en avoir fait la remarque ailleurs, que les pécheurs de notre sexe ont sur l'autre en amour. Tandis qu'une malheureuse femme, les pauvres chères ames! soupire dans un coin, ou qu'elle cherche les bois & les déserts pour gémir, & se lamenter sur le renversement de ses espérances; nous pouvons, nous, boire, manger, courir le cerf, & bannir par de nouvelles amours le souvenir de celles qui nous affligent. Cepen-

dant , tout livrés que nous sommes à la joie , mes réflexions sur les injures que cette divine femme a reçues , troublent souvent tout-à-coup mes plaisirs. Je compte qu'après m'avoir tourmenté à son gré , elle me permettra de réparer ses maux & les miens. C'est là ma consolation.

Tu vois que mes sentimens font encore honnêtes. Bats des aîles , Belford , & applaudis-moi par tes croassemens.

LETTRE IV.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin , 20 Juillet.

HÉLAS ! ma très- chère amie , quelles doivent avoir été vos souffrances ? Que je me représente amèrement les angoisses de votre situation dans une aventure si humiliante ! En plein jour , en pleine rue ! Je ne verrai donc jamais de fin aux infortunes d'une chère amie , qui a été si malheureusement entraînée & jetée dans les mains d'un infâme libertin ! Que j'ai souffert en recevant votre lettre , qui est d'une autre main que la vôtre , & que vous n'avez fait que

diſter ! Vous devez être fort mal. Chère amie ! Mais je n'en ſuis pas ſurpriſe. (¶) Je me flatte que le mal vient de la conſuſion, du trouble, de l'étonnement de vos eſprits, & que ce n'eſt qu'un abattement paſſager dont vous pourrez vous rétablir, plutôt que d'un abandon à la triſteſſe, qui pourroit produire des effets dont la ſeule idée me fait frémir. (b) Ah, ma chère ! quel que ſoit votre état, il ne faut pas que le courage vous abandonne. Non, il ne faut pas vous livrer au défefpoir. Juſqu'aujourd'hui vous n'avez aucune faute à vous reprocher. Mais le défefpoir ſeroit abſolument votre faute, & la plus terrible où vous puſſiez jamais tomber.

Je ne puis ſupporter que vos lettres ſoient d'une autre main que de la vôtre. Ma chère amie, écrivez-moi vous-même, ſ'il eſt poſſible, quelques lignes. Elles ranimeront mon cœur, ſurtout ſi elles m'apprennent que votre ſanté ſe rétablit. J'attends votre réponse à ma lettre du 13. Nous l'attendons tous avec impatience. Milord & les Dames ſont des perſonnes d'honneur. Ils ont une paſſion extrême de vous voir entrer dans leur famille. Votre miſérable eſt ſi repentant, ſuivant leur propre témoignage, & vos parens ſi implacables ! (¶) Votre dernière

disgrace, quoiqu'une suite de ses ordres généraux, est cependant arrivée contre sa volonté & à son insçu, & il en est si vivement affecté, que ma mère est dans l'opinion que vous devez absolument être sa femme; surtout si cédant à mes vœux exprimés dans ma lettre & à ceux de toute la famille, vous étiez disposée à vous rendre, avant cette horrible aventure.

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'écrivis, mardi dernier, à Miss Montagu, dans le chagrin d'apprendre qu'on ne savoit ce que vous étiez devenue, & sa réponse, avec un billet de Milord & de ses sœurs. Le misérable y a joint aussi quelques lignes. Mais je vous avoue que le tour de sa requête me déplait. Avant que de vous solliciter plus vivement en sa faveur, j'ai pris la résolution d'employer un ami, pour tirer de sa propre bouche des preuves de sa sincérité, & pour m'assurer si son cœur a conduit sa plume, indépendamment du désir de sa famille. Cependant mon cœur se révolte à la seule supposition qu'il y ait quelque ombre de fondement pour cette question, lorsque la femme est *Miss Clarisse Harlowe*. Mais je crois avec ma mère que le mariage est à présent le seul moyen qui vous reste de mener une vie tranquille & supportable, il ne faut plus dire
heureuse.

heureuse. Aux yeux du public même toute la honte seroit pour lui, & votre triomphe en paroîtroit plus glorieux aux yeux de ceux qui vous connoissent.

Je suis obligée de partir incessamment avec ma mère pour l'isle de Wight, où ma tante Harman, dont la santé décline beaucoup, désire de nous voir avant sa mort. M. Hickman doit aussi, je pense, nous accompagner. (¶) Sa sœur, dont nous avons tant entendu parler, vint l'autre jour nous faire visite avec son Lord. Elle se sent pour moi la plus vive affection, ou du moins elle le dit.... Elle m'a paru justifier parfaitement sa réputation. (b) Il seroit mortel pour moi d'entreprendre ce voyage, sans avoir la satisfaction de vous embrasser. Cependant ma mère, toujours jalouse de son autorité, qu'il lui arrive souvent de compromettre à force d'en vouloir user, exige que pour notre première entrevue, j'attende le moment de vous féliciter sous le nom de Mde. Lovelace. Lorsqu'on m'aura rendu compte de la réponse de votre misérable aux questions qu'on doit lui faire de ma part, & que vous m'aurez marqué vous-même votre sentiment sur ma lettre du 13, je vous expliquerai plus ouvertement le mien. Le porteur se propose de

faire tant de diligence qu'il me promet d'être aujourd'hui à Londres. Puisse-t-il revenir avec les plus heureuses nouvelles !

ANNE HOWE.



LETTRE V.

MISS CLARISSE HARLOWE à MISS HOWE.

Jeudi au soir.

VOUS me faites une peine sensible, très-chère Miss Howe, par l'ardeur même de votre noble & constante amitié. Ma réponse sera courte, parce que je ne suis pas bien, quoiqu'un peu mieux que ces derniers jours, & parce que j'en prépare une plus longue à votre lettre du 13. Mais je vous déclare d'avance, que je ne veux point de cet homme là. N'en foyez pas fâchée contre moi. Non, ma chère, je n'en veux point. Ainsi dispensez-vous, je je vous en supplie, de l'épreuve où vous voulez mettre sa bonne foi.

Le courage ne m'abandonne pas, & j'ose espérer qu'il ne m'abandonnera jamais. Ma situation n'est-elle pas heureusement changée ? Et

j'en rends grâces au ciel, je ne suis plus prisonnière dans une odieuse maison. Je ne suis plus entre les mains de cet homme, & à la merci de ses noirs desseins. Je ne suis plus obligée de me dérober au jour pour l'éviter. Un de ses intimes amis embrasse avec chaleur mes intérêts, & s'engage à le tenir éloigné de moi, & cela de son propre aveu. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Tous mes effets & mes habits m'ont été renvoyés. Le misérable rend témoignage lui-même à mon honneur.

Il est vrai que mes forces sont extrêmement affoiblies. Mais j'ai un excellent médecin, le Docteur H., & un honnête homme dans M. Goddard. Ils me traitent, ma chère, avec des soins *paternels*. Je m'apperçois aussi que mon ame commence à se fortifier, & je crois quelquefois sentir que je suis au-dessus de mes infortunes. Cependant il m'arrivera plus d'une fois de retomber dans l'abattement. Je dois m'y attendre. Et puis la malédiction de mon père... ; mais vous me ferez un reproche, de mêler cette triste idée au récit de mes consolations.

C'est à vous-même, très-chère amie, que je recommande instamment de ne pas vous laisser trop profondément affecter de mes disgraces.

(¶) Ce feroit armer d'une pointe nouvelle plusieurs des traits que j'ai reçus, & qui font maintenant émouffés & moins sensibles. (b) Si vous voulez contribuer à mon bonheur, prenez soin du vôtre, chère amie, & tournez les yeux sur l'agréable carrière, qui est ouverte devant vous. Vous rendriez bien peu justice à votre Clarisse, si vous n'étiez pas persuadée que la plus grande satisfaction qu'elle puisse éprouver dans cette vie, est de vous y voir heureuse. Ne pensez plus à moi, mon unique amie, que pour nous voir toutes deux dans les temps passés, & supposez-moi partie pour un long..., pour un très-long voyage! N'arrive-t-il pas souvent que les plus chers amis, appelés par la voix de leur patrie, se séparent avec la certitude d'être séparés un grand nombre d'années, & quelquefois avec la crainte trop fondée de l'être pour jamais.

(¶) Aimez-moi cependant toujours; mais en vous détachant peu-à-peu de moi. Je ne suis plus ce que j'étois, lorsque nous étions, je puis le dire, comme des amans inséparables. Nos vues doivent être à présent bien différentes. Déterminez-vous, ma chère, à rendre un honnête homme heureux, parce que c'est un honnête homme qui doit vous rendre heureuse aussi,

Adieu, ma très-chère amie! Adieu, ma chère Miss Howe! Mais je ne ferai pas long-temps sans vous écrire encore, je l'espère! (b)



(c) LETTRE VI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

(En réponse à la Lettre III.)

Jeudi, 20 Juillet.

J'AI lu au pauvre Belton l'article de votre lettre, où vous vous informez de sa santé, & nous parlez de la manière agréable dont vous passez le temps avec vos autres amis au château de M.... Il poussa un grand soupir. Vous étiez tous bienheureux, dit-il. — Je suis fâché que ç'ait été là sa réflexion; car le pauvre garçon s'en va, & à grands pas. Il espère que le changement d'air le rétablira, joint à l'agréable & joyeuse compagnie au milieu de laquelle je l'ai laissé. Mais rien, j'ose le dire, ne peut le sauver.

C'est une terrible chose pour un jeune homme indulgent & facile, que d'avoir à combattre à-la-fois une maladie de langueur, & une maîtresse qui vous minent toutes deux. Il faudroit

D ij

un acte de violence pour se défaire de la dernière; & il ne lui reste pas assez de vigueur & de fermeté pour l'exécuter avec courage. Sa maison est à Thomassine, & non pas à lui. Il n'est pas entré chez lui depuis quinze jours. Il erre comme un vagabond d'auberge en auberge, entrant dans chacune, uniquement dans le dessein de se rafraîchir, puis y restant deux ou trois jours sans pouvoir en sortir, & ne sachant trop où aller, s'il en sort. Sa maladie est en lui, & il ne peut la fuir, ni s'en séparer.

Les enfans de sa maîtresse, (qu'il croyoit autrefois les siens) sont assez forts & assez insolens pour le coudoyer dans sa propre maison, en passant devant lui : tenant le parti de leur mère, ils le chassent en quelque sorte de chez lui, & lorsqu'il est sorti, ils font des orgies avec les tristes débris de sa fortune. Leur mère, qui autrefois étoit si tendre, si soumise, si attentive à le prévenir, que nous le nommions tous heureux, & son genre de vie celui qu'il faisoit préférer, est maintenant si impérieuse, si insolente, qu'il ne peut disputer avec elle, sans faire un tort infini à sa santé. Il est donc réduit à la défensive d'un homme affoibli & vaincu par le chagrin, & qui perd toujours du terrain, lui qui jadis fut pendant tant

d'années un agresseur déterminé, n'importe à quel ennemi il avoit affaire. Quel déplorable changement ! — Il se compare lui-même au lion décrépît de la fable , gifant sur la terre & recevant sur la face l'ignominieux coup-de-pied de l'âne.

J'ai entrepris sa cause. Il m'a permis , non sans difficulté , de le mettre en possession de sa propre maison , & d'y placer avec lui sa malheureuse sœur , qu'il a négligée jusqu'à présent , parce qu'elle étoit malheureuse.

Il est dur , me dit-il , & le pauvre garçon pleuroit en me le disant , qu'il ne me soit pas permis de mourir tranquille dans ma propre maison. Voilà le fruit qui revient du bonheur si vanté d'entretenir des maîtresses ! Quoiqu'il n'ait appris que depuis peu l'infidélité de la sienne , il paroît clair maintenant qu'elle a duré si long-temps , qu'il n'y a pas lieu de croire que les enfans soient de lui ; cependant avec quelle tendresse il les aimoit !

A quoi attribuerons - nous donc , Lovelace , la tendresse qu'un père supposé montre si fréquemment pour les enfans d'un autre ? Qu'est-ce donc , je te prie , que ce que nous appelons *nature & affection naturelle* ? Un homme doit-il se vanter de sagacité & de pénétration ,

lorsqu'on peut l'amener si aisément à nourrir, à élever & même à aimer, & souvent à préférer le fruit du crime d'un autre homme avec sa femme ou sa maîtresse, comme on fait nourrir & aimer à une poule, à une oye les œufs & même les petits d'autres oiseaux de leur espèce ?

Permetts-moi de te demander si ce qu'on appelle instinct dans les animaux, ne les rend pas plus capables de discerner leur propre progéniture, beaucoup plus aisément que nous ne pouvons faire avec notre raison & notre sagacité si vantées par l'homme ? Si quelques maris qui ont des femmes d'une vertu équivoque considéroient bien sérieusement cette réflexion, je crois que leur ardeur défordonnée pour le gain en seroit bien refroidie, lorsqu'ils ne pourroient savoir, (secret que possède leur compagne,) pour les enfans de qui ils se donnent tant de mal, travaillant sans relâche, & peut-être raptant & trompant ceux avec qui ils ont affaire; & si ce sont les enfans de leurs amis, de leurs voisins, ou plus certainement de leurs parens, du côté de la femme pourtant.

Mais je ne pousserai pas cette idée aussi loin que je le pourrois, parce qu'en lui donnant trop d'extension, la conséquence pourroit être préjudiciable aux sentimens de la nature & au bien

de la société, puisque les femmes vertueuses seroient peut-être plus exposées à souffrir des méfiances & des caprices des maris qui auroient un mauvais cœur ou une mauvaise tête, que celles qui savent couvrir leurs fautes par l'artifice & l'hypocrisie, moyens auxquels une épouse vertueuse ne peut avoir recours. Cependant cette réflexion, prise en général & renfermée dans de justes bornes, peut avoir de très-bons effets; elle mèneroit à rechercher la bonne éducation, les bonnes inclinations, & une vertu bien établie, comme des qualités préférables à l'argent, lorsqu'un homme qui n'est point déterminé uniquement par la figure & les traits de la personne, cherche autour de lui une compagne digne de partager sa fortune, & une mère de ses futurs enfans qui doivent être les héritiers de tous ses biens, & jouir des fruits de son industrie & de son travail.

Mais revenons au pauvre Belton.

Si j'ai besoin de votre assistance & de celle de nos camarades pour réinstaller ce pauvre diable dans sa maison, je vous le ferai savoir. On vient de me dire tout-à-l'heure que Thomassine déclare qu'elle n'en sortira jamais; car il paroît qu'elle soupçonne qu'on prend des mesures pour la faire déloger. Elle dit qu'elle est

Mde. Belton, & qu'elle est en état de prouver son mariage.

Si elle se donne ces airs pendant la vie de Belton, que ne fera-t-elle pas après sa mort ?

Ses fils menacent tous ceux qui oseroient insulter leur mère. Ils parlent de leur père (c'est ainsi qu'ils nomment le pauvre Belton) comme d'un père dénaturé.

Probablement que leur véritable père est toujours à la maison, & toujours en ennemi, passant pour le cousin de l'épouse, suivant l'usage, & aujourd'hui c'est son cousin le *protecteur*.

J'ose dire qu'il n'y a presque point de femmes entretenues qui n'entretiennent à leur tour, & qui ne répande avec profusion sur leur favori *particulier*, ce qu'elles tiennent de l'extravagante folie de leur amant en titre.

Je tâcherai de me passer de votre secours, si je peux. J'imagine que ce sera ici l'histoire de ces anciens Sarmates, qui revenant dans leurs foyers après une absence de plusieurs années, trouvèrent leurs esclaves en possession de leurs femmes: de façon qu'ils n'avoient pas seulement pour adversaires leurs femmes infidelles, & leurs esclaves, mais encore les enfans de ces esclaves, devenus des hommes & résolus de défendre leurs mères & leurs pères affranchis depuis long-temps.

Mais les nobles & braves Sarmates dédaignant d'attaquer leurs esclaves à armes égales, se pourvurent seulement de la même sorte de fouets avec lesquels ils les châtioient auparavant, & en se montrant à eux avec ces armes à la main, ils firent fuir tous ces lâches devant eux. — En mémoire de quoi, jusqu'à ce jour, la devise de la monnoie de Novogorod en Russie, ville des anciens Sarmates, est un homme à cheval tenant un fouet à la main.

Le pauvre diable vous en veut de ne l'avoir pas pressé davantage d'être de votre partie au château de M. . . . Il est sûr, dit-il, que c'est à Mowbray qu'il doit une invitation aussi légère de la part de quelqu'un dont les instances en pareil cas étoient ordinairement si pressantes. Il dit qu'il n'oubliera jamais le propos que lui a tenu Mowbray. « Pourquoi, Tom, lui dit un jour ce brutal, en lâchant un jurement, te voit-on triste & languissant comme un poulet qui a la pépie ? Tu devrois t'évertuer un peu plus, ou bien te soumettre à faire la quarantaine dans la solitude, si tu ne veux pas infecter toute la couvée. »

Pour moi, si ce pauvre diable n'étoit pas dans la détresse, & malheureux dans ses affaires comme dans son imagination, je ferois las de vous tous.

Tel est le goût que j'ai pris pour la conversation, telle est mon admiration pour les sentimens & la conduite de cette divine femme, que je me passerois pendant un mois entier, même de ta compagnie, pour être admis une seule heure à la sienne; & je suis très-content de moi de voir qu'ayant toujours fait si grand cas de ta société, je sois capable de cette préférence, de mon propre mouvement, je puis le dire.

Après tout, c'est une bien diabolique vie que celle que nous avons menée, & de voir à quoi elle aboutit dans un petit nombre d'années! de voir à quel état déplorable la santé du pauvre Belton est fîtôt réduite! & d'observer en même-temps, comme chacun de vous abandonne & fuit cet être malheureux, comme on voit les rats déserter d'une maison qui tombe en ruine: ces réflexions doivent bien aider un homme à jeter les yeux sur le passé & sur ses compagnons mal choisis, & sur une vie si mal employée.

Ce sera bientôt votre tour à chacun de vous autres, si la justice de votre pays ne vient pas à la traverser.

Tu es le seul de toute notre bande, à moins que tu ne veuilles m'excepter aussi, qui aies conservé ta santé & ta fortune.

Si Mowbray a le bonheur de n'avoir pas encore

altéré sa fanté , il le doit à son tempérament robuste : mais son bien diminue visiblement d'année en année.

Les trois quarts des biens considérables de Tourville sont déjà dissipés ; & ce qui en reste suivra bientôt le même chemin.

Le pauvre Belton ! nous voyons où il en est réduit ! son seul bonheur est de n'avoir pas longtemps à vivre , pour sentir le besoin.

Toi , tu as trop d'orgueil & trop de prudence pour être jamais dénué ; & pour te rendre justice , tu as un cœur assez généreux pour assister ceux de tes amis qui tomberoient dans la misère , & tu ne manqueras pas de le faire , si tu vis jusqu'à ce temps-là. Mais je pense que tu seras obligé de rendre compte de tes actions plutôt que tu ne crois. — Peut-être que les amis de ceux que tu as injuriés te casseront la tête : car si tu échappes à ce destin de la part des Harlowes , tu iras cherchant & provoquant le danger & la vengeance , jusqu'à ce que tu trouves à la fin la vengeance. Et cela , soit que tu te maries ou non. Car la vie nuptiale , à moins que l'âge ne lui prête son secours , ne te guérira pas de cet esprit d'intrigue qui ne t'abandonne jamais , en dépit de tes momens de bon sens & de réflexion , en dépit de tes belles résolutions passagères.

Eh bien , je te supposerais reposant tranquillement dans le tombeau de tes honnêtes ancêtres.

Jetons un coup d'œil dans l'avenir , & voyons quelle sera la fin de Tourville & de Mowbray (car Belton sera peut-être dans la poussière avant toi , supposant que ta mort prématurée te sauve de l'échaffaud.)

Vois-les réduits , comme cela doit arriver , par l'excès de leurs débauches & de leurs dissipations à la pauvreté qui en est la suite inévitable , & réfugiés dans quelque sale & obscur galetas , abandonnés à l'indifférente & inattentive assistance de quelque vieille femme dégoûtante , que la pauvreté seule peut forcer à rendre ces derniers soins à des hommes qui ont fait les plus horribles ravages parmi les jeunes personnes de son sexe.

Alors quels tristes gémissemens sortiront de leurs organes affoiblis ! Ces mâles & fortes voix seront changées en sons grêles & plaintifs de lamentation & de pitié ! Leurs griffes autrefois si offensives & si robustes seront impuissantes & inutiles à eux-mêmes ! — Cette colonne si droite , si fière aujourd'hui refusera de soutenir leur tête douloureuse ; & ce globe , d'où sont partis tant de maux & d'attentats , se penchera tristement sur leurs épaules tremblantes. Alors quelles

hideuses grimaces défigureront leurs visages , au milieu des reproches inutiles que se renverront & le cœur & la tête. Une bouche desséchée & distendue , des joues décharnées , des mâchoires pendantes ! tous hideux & grondans comme l'animal immonde auquel ils auront ressemblé pendant leur vie ; & se disant : j'ai été un grand misérable ! ... Oh si je pouvois rappeler ma vie passée ! — Confessant leurs crimes à la pauvre vieille , qui ne peut les absoudre ! Les fantômes imaginaires de tant de vierges profanées — de tant de matrones souillées , errans devant leurs yeux ! & croyant voir l'affreux satan dans le miroir où se peindra leur figure , grincer les dents derrière la glace & les remplir d'une éprouvante & d'une horreur visibles dans toute leur personne.

Pour moi , si je peux trouver quelque honnête famille , & me faire écouter de la sœur ou de la fille , comme l'augmentation récente de ma fortune me met en état de proposer un riche établissement , je vous abandonne tous , & je mènerai dorénavant la vie d'un être raisonnable plutôt que de continuer celle d'une brute. (b)



LETTRE VII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jcudi soir.

J'AI été forcé de reprendre mes vingt guinées. Je ne fais comment ces femmes s'y sont pris : je suppose qu'en voyant qu'on avoit trouvé sitôt à vendre ce riche habillement, elle se fera défiée que c'étoit moi qui avois avancé l'argent, & elle n'a pas voulu laisser aller l'habit. Mais Mde. Lovick a vendu depuis pour quinze guinées quelques superbes dentelles qui valoient bien trois fois le prix : sur cette somme elle a dans l'instant remis les trois guinées qu'elle lui avoit empruntées, pour payer le médecin, dans une maladie causée par le plus féroce de tous les hommes. *Tu fais son nom.*

Il paroît que le docteur est venu la voir ce matin, & qu'il a encore eu un léger débat avec elle pour ses honoraires. Elle a exigé de lui de les recevoir toutes les fois qu'il viendrait, soit qu'il écrivît ou non, dans la crainte qu'il ne donnât ses ordonnances verbalement à Mde. Lovick ou à la garde, afin de se ménager un prétexte de ne rien accepter.

II

Il lui dit que quand même il ne seroit pas médecin, il n'auroit pu s'empêcher de venir tous les jours s'informer de la santé & de l'état d'une personne aussi accomplie. Il ne prétendoit point lui faire un compliment en refusant les honoraires qu'elle lui offroit : mais il savoit que sa santé ne pouvoit pas éprouver de variations assez soudaines pour qu'elle eût besoin de ses visites journalières. Elle devoit donc lui permettre de s'enquérir de sa santé à la porte en passant ; & qu'il éviteroit de monter, s'il falloit qu'on le récompensât pécuniairement d'une satisfaction qu'il étoit si jaloux de se procurer à lui-même.

Ils finirent par une espèce d'arrangement : il fut convenu qu'il recevrait ses honoraires toutes les autres fois : elle ne consentit à cette visite gratuite qu'avec peine, en lui disant que quoi qu'elle fût à présent dans la disgrâce & le dénuement, cependant elle avoit une riche fortune qui lui appartenoit de droit & qu'on ne devoit pas regarder à la dépense, soit qu'elle vécût ou qu'elle mourût. Mais elle ajouta qu'elle se soumettoit au compromis, dans l'espérance qu'elle le verroit toutes les fois qu'elle en trouveroit le temps & l'occasion ; car elle avoit sincèrement pour lui & pour M. Goddard, d'après

leur conduite obligeante, un respect presque filial.

J'espère que lorsque tu viendras à Londres, tu chercheras à faire connoissance avec ce digne docteur, & que tu le remercieras de ce qu'il l'a reconciliée avec un sexe que tu lui as donné tant de sujet de détester. *Adieu.* (b) (*)

LETTRE VIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M.... *Vendredi, 21 Juillet.*

JE sors de mon entrevue avec cet Hickman. C'est une espèce d'homme aussi empesté que ses manchettes. Tu fais, Belford, que je ne l'aime point : on ne reconnoît pas volontiers du mérite dans ceux qu'on a pris en aversion, pas même le mérite qui leur appartient ; (¶) mais c'est sérieusement & sans prévention que je le trouve si guindé, si affecté, si minutieux, & cependant si épais & si lourd, que je parierois que tu n'as jamais vu sa ressemblance que dans ton miroir. (b)

Il faut te raconter la comédie que je me suis donnée à ses dépens. J'étois chez Dormer, lors-

(*) Ici finit le Tome V anglais.

qu'il y est arrivé dans sa voiture : il m'a proposé de faire avec lui un tour de jardin : les cérémonies ne finissoient pas, c'étoient des excuses sans nombre sur la liberté qu'il alloit prendre : — enfin , après cent & cent monosyllabes balbutiés , il avoit commencé à me dire qu'il venoit... qu'il... qu'il étoit venu pour me voir , à la prière de sa chère Miss Howe , à l'occasion ,... à l'occasion de Miss Harlowe. La patience m'a manqué. — Hé bien, Monsieur, parlez, lui ai-je dit ! Vous me permettrez de vous dire que si votre livre est aussi long que la préface, nous avons pour une semaine de lecture.

Tu trouveras ce début un peu brusque ; mais avec ces formalistes il n'y a rien de mieux que de les décontenancer d'abord. Les a-t-on jetés hors de leur route ? ils tombent dans une défiance d'eux-mêmes , dont ils ont beaucoup de peine à revenir. Alors un honnête homme , qu'ils ont eu l'impertinence d'attaquer , a le dessus du vent pendant toute la conférence.

Il a porté la main au menton. A peine savoit-il ce qu'il devoit dire. Cependant après parenthèses sur parenthèses , apologies sur apologies , en imitation apparemment des digressions de Swift à la louange des digressions : je présume, Monsieur, je présume, a-t-il répété, que ce n'est

pas sans votre participation que les deux demoiselles Montaigu, vos cousines, ont fait une visite à Miss Howe, au nom de Milord M..., de Milady Sadleir & de Milady Lawrance ?

(Tu suppléeras aux liaisons, qui jetteroient de l'embarras dans mon récit.)

Je ne l'ignore pas, Monsieur. Miss Howe reçut le jour suivant une lettre signée de Milord & de ces deux dames, à laquelle je joignis aussi quelques lignes : l'avez-vous vue, Monsieur ?

Je ne puis dire qu'elle me l'ait cachée; c'est même le principal motif de cette visite. Miss Howe, (vous me pardonnerez, Monsieur,) trouve dans ce petit nombre de lignes, un air de légèreté (pardon Monsieur) qui lui fait douter si c'est bien sérieusement que vous lui demandez ses sollicitations auprès de son amie. (*)

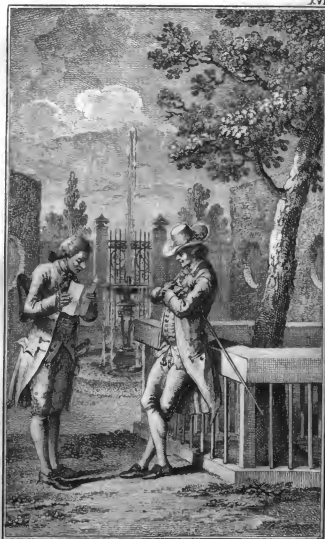
Croyez-vous, M. Hickman, que Miss Howe me permît de m'expliquer de vive voix avec elle ?

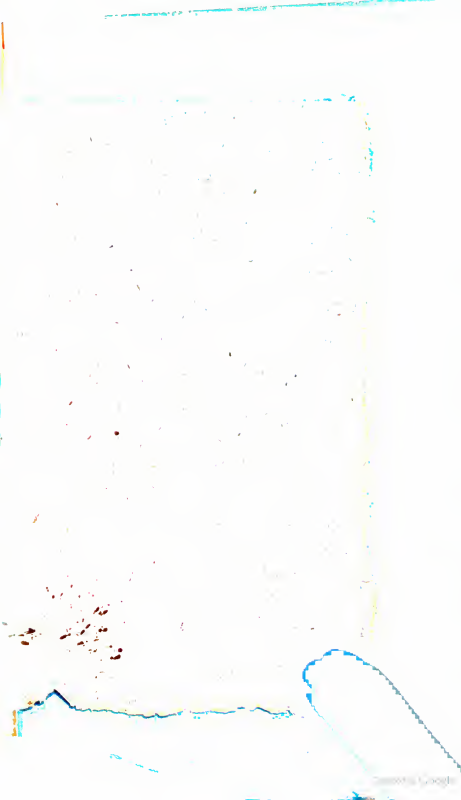
Oh! Monsieur, je ne le crois pas. Miss Howe, j'en suis sûre, ne voudroit pas vous donner cette peine.

Je ne regarde point cela comme une peine, M. Hickman; je suis prêt à vous accompagner chez Miss Howe & je dissiperai tous ses scrupules.

(*) Voyez le billet de M. Lovelace à Miss Howe, à la fin de la Lettre LXV, Tome VII.









Nous sommes seuls, vous avez votre carrosse, j'y monte avec vous. — Allons, Monsieur, nous nous expliquerons en chemin.

(Il a hésité, il s'est agité d'un côté, puis de l'autre; il a plissé ses manchettes, tiré les nœuds de sa perruque, caressé sa cravate qui étoit assez longue pour lui servir de bavette.)

Je ne retourne pas directement chez Miss Howe, Monsieur, a-t-il dit enfin; il feroit aussi convenable, Monsieur, que vous eussiez la bonté de me charger de vos explications.

Quels sont donc ses scrupules, M. Hickman?

Mais, Monsieur, Miss Howe remarque dans les lignes qui sont de vous.... que vous dites.... mais voyons, Monsieur, j'en ai pris une copie, la voici : (la tirant de sa poche.) Voulez-vous me permettre, Monsieur? Vous commencez par *chère Miss Howe*.

Je me flatte M. Hickman, que ce n'est pas l'offenser.

Non, Monsieur, non, pas la moindre offense. (Il s'arrangeoit en effet pour lire.)

Vous servez-vous de lunettes, M. Hickman?

Des lunettes, Monsieur! (en levant sur moi sa large face,) pourquoi me faites-vous cette question? Se sert-on de lunettes à mon âge, Monsieur?

C'est l'usage d'Espagne à toutes sortes d'âges,

M. Hickman, pour conserver les yeux. N'avez-vous jamais lu *Prior* (*), M. Hickman?

Je l'ai lu, Monsieur. Chaque nation, comme chaque individu a ses usages. Je vois le but de votre question, mais vous savez que ce n'est pas l'usage d'Angleterre.

Avez-vous jamais vu l'Espagne, M. Hickman?

Non, Monsieur, j'ai vu la Hollande.

La Hollande, Monsieur! jamais la France ni l'Italie? (J'étois résolu de voyager avec lui dans le pays d'*Embaras*.)

Non, Monsieur, je ne puis dire que j'aie encore fait ce voyage.

Je suis surpris, Monsieur, qu'ayant passé la mer....

Quelques affaires m'avoient appelé à Rotterdam. Je fus obligé de revenir presque aussitôt.

Fort bien, Monsieur : vous alliez lire; ayez la bonté de continuer.— Il a remis son papier devant ses yeux, comme si sa vue eût été moins jeune que le reste de sa personne; & lisant une première ligne : où je dis : *après les honorables noms qui précèdent*, &c. il s'est arrêté.

Affurément, (en tournant les yeux vers moi;)

(*) Célèbre poète anglais, qui parle de cet usage dans une de ses pièces,

personne ne révoquera l'honneur de Milord en doute, ni celui des nobles dames qui ont signé la lettre.

Je me flatte, M. Hickman, que le mien n'est pas plus suspect.

Je continuerai, Monsieur, s'il vous plaît.... *J'aurois pu me dispenser d'en signer un qui m'est presque aussi odieux, que je sais qu'il l'est pour vous. — Ce, que je sais qu'il l'est pour vous.....*

Hé bien, M. Hickman ? Je suis obligé de vous interrompre là. Dans ce que j'ai écrit à Miss Howe, j'ai souligné le mot, *je fais*. J'ai eu mes raisons pour cela : Miss Howe a fort maltraité mon caractère. Je ne lui ai jamais fait de mal, son langage m'a très-fort blessé. J'imagine, Monsieur, que vous êtes venu de sa part pour m'en faire des excuses.

Miss Howe, Monsieur, est une jeune personne extrêmement polie. Elle n'est point accoutumée à parler mal de personne.

C'est une raison de plus, Monsieur, pour m'offenser de ses discours.

Vous savez, Monsieur, quelle est son amitié...

Il n'y a point d'amitié qui puisse justifier des libertés du genre de celles que Miss Howe a prises avec ma réputation. (Je crois que le pauvre Hickman a commencé à regretter sa

commiffion ; il m'a paru tout-à-fait déconcerté.)

N'avez-vous pas entendu fouvent Mifs Howe traiter mon nom avec un grand....

Il m'a interrompu, Je ne fuis pas venu , Monsieur , dans le deffein de vous infulter ni de vous braver ; mais vous favez combien Mifs Harlowe & Mifs Howe font amies. Je crains que vous n'ayez pas eu pour Mifs Harlowe tous les égards que mérite une auffi belle jeune dame , & fi la chaleur de l'amitié peut avoir engagé Mifs Howe dans ce que vous nommez *des libertés*, il me femble qu'une ame un peu généreufe doit regretter plutôt d'y avoir donné fujet , que....

J'entends le refte , Monsieur ; mais ce reproche me déplairoit moins dans la bouche d'une femme , que dans celle d'un homme d'épée. J'ai une paffion extrême d'entretenir Mifs Howe , & je fuis perfuadé que bientôt nous nous accorderions parfaitement. Les ames généreufes font alliées & s'entendent à demi mot. Je vous prie , M. Hickman , ayez la bonté de m'introduire chez Mifs Howe.

Monfieur , je puis annoncer votre défir à Mifs Howe , fi vous le fouhaitez.

Oui , M. Hickman ; vous m'obligerez beaucoup. Mais , je vous prie , continuez de lire.

Il a lu effectivement d'un bout à l'autre, comme si je n'avois pu me souvenir de quatre mots que j'avois écrits. Lorsqu'il est arrivé à l'endroit où je parle de corde, de prêtre & de bourreau : ces expressions, Monsieur, n'ont-elles pas l'air d'un badinage ? Miss Howe n'en juge pas autrement. Vous savez trop bien, Monsieur, que Miss Howe n'a pas le pouvoir de vous envoyer au gibet.

Eh croyez-vous qu'elle le fît, M. Hickman, si cela dépendoit d'elle ?

Vous ajoutez, Monsieur, a-t-il continué, que Miss Harlowe est la plus outragée de toutes les personnes de son sexe. Je fais qu'elle se ressent vivement de ces outrages que vous avouez, jusqu'à faire douter à Miss Howe qu'elle puisse jamais vous pardonner ; & que malgré ce désir où toute votre famille paroît être de voir finir cette triste aventure par un heureux mariage, & que Miss Howe s'intéresse auprès de son amie ; Miss Howe croit trouver dans cette partie de la lettre un juste sujet de craindre que vos intentions ne soient pas sérieuses, & que votre complaisance pour vos parens n'ait plus de part à cette offre de lui rendre justice, que votre inclination. C'est là-dessus - qu'elle souhaite de

connoître vos véritables sentimens , avant que de s'engager plus loin.

Pensez-vous , M. Hickman , que si je suis capable de tromper ma propre famille , j'aie assez d'obligation à Miss Howe , qui m'a traité avec si peu de ménagement , pour lui faire un aveu que je ne ferois pas à mes proches ?

Pardonnez , Monsieur , mais Miss Howe s'est figuré que votre lettre la mettoit en droit de vous demander par moi quelque explication sur ce que vous lui avez écrit.

Hé bien , Monsieur Hickman , vous me voyez ; vous me connoissez déjà un peu ; que vous semble de moi ? Plaifantai-je ou parlai-je sérieusement ?

Je vois , Monsieur , que vous êtes un homme aimable... & d'une humeur enjouée.... & tout le reste ; mais ce que je demande , au nom de Miss Howe , c'est de savoir , si vous vous joignez réellement & de bonne foi avec vos parens , pour souhaiter qu'elle s'emploie à vous réconcilier avec Miss Harlowe.

Ne doutez pas que je ne fusse charmé de me voir réconcilié avec une personne que j'aime uniquement , & que je n'eusse beaucoup d'obligation à Miss Howe , si elle pouvoit me procurer un si heureux dénouement.

Fort bien, Monsieur ; & vous n'avez aucune objection à faire contre le mariage qui est l'objet & la condition de cette réconciliation ?

Je n'ai jamais eu de goût de ma vie pour l'état du mariage. Je dois vous parler franchement, M. Hickman.

J'en suis fâché, Monsieur : le mariage me paroît un état fort heureux.

Je souhaite, Monsieur, que vous le trouviez conforme à vos idées.

C'est ce qui n'est pas douteux pour moi, & j'ose dire, Monsieur, que vous en jugeriez de même, si vous étiez le mari de Miss Harlowe.

Oh, si j'étois capable de trouver du bonheur dans le mariage, ce seroit sans doute avec elle.

Vous me surprenez extrêmement, Monsieur. Ainsi, vous ne pensez donc pas à épouser Miss Harlowe, après ce qui s'est passé, après le cruel traitement....

Eh quel cruel traitement, s'il vous plaît ? Je ne doute pas qu'une personne si délicate n'ait représenté, sous des couleurs trop fortes, ce qui passeroit pour une bagatelle à d'autres yeux que les siens.

Vous me pardonnerez, Monsieur : mais si ce qu'on m'a fait entendre n'est pas une exagéra-

tion, c'est quelque chose de plus que des bagatelles dont elle a à se plaindre.

Apprenez-moi donc, M. Hickman, ce qu'on vous a fait entendre. Je vous promets de répondre sincèrement aux accusations.

Vous savez mieux que personne, Monsieur, ce que vous avez fait. Vous reconnoissez dans votre lettre que Miss Harlowe est la plus outragée de toutes les femmes & celle qui le méritoit le moins.

Oui, Monsieur, je le reconnois & je n'en souhaite pas moins d'apprendre ce qu'on vous a fait entendre. Ma réponse aux questions que Miss Howe me fait par vous dépend peut-être de cet éclaircissement.

Puisque vous êtes si pressant, Monsieur, vous ne sauriez vous offenser si je m'explique. Ne convenez-vous pas d'abord que vous avez promis à Miss Harlowe le mariage... & tout le reste ?

J'entends, Monsieur : je suppose que vous m'accusez d'avoir voulu obtenir *tout le reste* sans le mariage.

Vous badinez, M. Lovelace. Je fais que vous passez pour un homme d'esprit ; mais souffrez que je vous le demande ; ne traitez-vous pas cette affaire un peu trop légèrement ?

Lorsqu'une faute est commise, & qu'elle est

par conséquent sans remède , il ne reste d'autre parti que de s'en consoler : c'est la manière dont je souhaiterois que Miss Harlowe voulût penser aussi.

Et moi , je pense , Monsieur , qu'il ne convient jamais de tromper une femme. Je pense que les promesses qu'on fait aux femmes , engagent pour le moins autant que celles qu'on fait à tout autre.

Je suis persuadé que vous le pensez , M. Hickman , & je suis persuadé aussi que vous êtes un des meilleurs hommes du monde.

Ma parole , Monsieur , est un lien sacré pour moi. La différence du sexe n'y change rien.

Je loue vos principes & le ciel me préserve de vous en détourner ! Mais encore , Monsieur , que vous a-t-on dit de plus ? (Tu juges , Bel-ford , que je devois être assez curieux de savoir dans quel jour ma future moitié avoit représenté notre aventure à Miss Howe , & jusqu'où Miss Howe avoit poussé les confidences avec son Hickman.)

Cela est étranger , m'a-t-il dit , à mon objet présent.

Mais considérez , M. Hickman , que cela fait partie du mien. Vous ne devez pas vous attendre que je réponde à vos questions , si vous

refusez de satisfaire à la mienne. De grâce qu'avez-vous donc appris ?

Hé bien , Monsieur , puisque vous me forcez de parler , on m'a dit que Miss Harlowe avoit été conduite dans une très-mauvaise maison.

Il est vrai que les hôtes de cette maison ne se sont pas trouvés aussi honnêtes qu'ils auroient dû l'être. Mais que vous a-t-on dit encore ?

On m'a dit , Monsieur , qu'on avoit pris d'étranges avantages sur cette jeune dame : j'ignore d'ailleurs en quoi.

Vous l'ignorez , dites-vous ? quoi , vous ne pouvez du moins le deviner ? — Je vais donc vous l'apprendre , Monsieur. Peut-être s'est-on échappé à quelques libertés pendant son sommeil. Croyez-vous que jamais on n'ait pris les mêmes avantages avec une femme ? Vous savez , M. Hickman , que les femmes ont peu de confiance , pendant leur sommeil , aux hommes les plus modestes. Pourquoi cette crainte , si elles ne s'attendoient pas qu'on tirât quelque avantage de ces occasions ?

Mais n'avoit-on rien employé pour rendre le sommeil de Miss Harlowe plus profond ?

Précisément , M. Hickman , voilà la question. Je voudrois savoir si Miss Harlowe se plaint de quelque chose de pareil.

Je n'ai pas lu tout ce qu'elle peut avoir écrit. Mais, autant que je suis informé, cette affaire est des plus noires. Excusez-moi, Monsieur.

Je vous excuse, M. Hickman : mais dans cette supposition même, croyez-vous qu'on n'ait jamais trompé une femme avec le vin ou autre liqueur semblable ? Croyez-vous que la femme la plus prudente & la plus vigilante du monde ne pût pas se méprendre sur une liqueur plus forte que celle qu'elle croiroit boire, dans une grande soif, après quelque fatigue & dans des jours aussi brûlans ? Croyez-vous, en un mot, que si Miss Harlowe a été plongée dans un profond sommeil par ce moyen, elle fût la première femme sur laquelle on eût pris quelque avantage ?

Sous ce point de vue même, M. Lovelace, l'affaire n'est rien moins qu'un badinage. Mais je crains qu'elle ne soit beaucoup plus grave.

Et quelles raisons avez-vous de le craindre, Monsieur ? qu'en a dit Miss Howe ? expliquez-vous de grâce. J'ai plus d'un motif pour vous en presser.

Ce que je puis ajouter, Monsieur, c'est que Miss Howe même n'est pas informée de tous les détails. Son amie lui promet de l'en instruire, si le ciel lui conserve la vie. Mais elle lui en a

dit assez , pour faire juger que cette affaire est très-mauvaise.

Je suis ravi que Miss Harlowe ne soit pas encore entrée dans les détails. Puisqu'elle est capable de cette modération , vous pouvez dire à Miss Howe que ni elle ni aucune femme dans l'univers ne peut être plus vertueuse que ne l'est jusqu'à ce jour Miss Harlowe , quant à l'ame & à la volonté. Dites-lui que j'espère qu'elle ne fera jamais informée des circonstances ; mais qu'en effet Miss Harlowe a été traitée indignement. Dites-lui que sans savoir quel récit Miss Harlowe en a fait , j'ai une si haute opinion de sa véracité , que j'en signerois aveuglément la vérité dans tous les points , de quelques traits qu'elle ait pu me noircir ; dites-lui que j'ai trois reproches à faire à son amie ; le premier , de me refuser l'occasion de réparer mes injustices ; le second d'être si prompte à les publier , qu'elle m'expose à ne pouvoir jamais les couvrir avec un peu d'honneur pour elle & pour moi. Cette explication , M. Hickman , vous paroît-elle un peu répondre au motif de votre visite ?

J'avoue , Monsieur , que ce langage est celui d'un homme d'honneur. Mais vous avez parlé de trois reproches , que vous aviez à faire à Miss

Mifs Harlowe ; puis-je vous demander quel est le troisieme ?

Je ne fais , Monsieur , si je dois vous le déclarer : peut-être aurez-vous peine à le croire : mais quoique ma divine Clarisse ne soit capable de dire que la vérité , il peut arriver qu'elle ne la dise pas entière....

(¶) Je vous prie , Monsieur.... mais il est peut-être indiscret.... Cependant vous piquez singulièrement ma curiosité. Surement il n'y a pas d'inconduite à reprocher à cette jeune dame. J'espère qu'il n'y en a aucune. Je suis sûr que si Mifs Howe ne croyoit pas son amie irréprochable en tout , elle ne s'intéresseroit pas autant en sa faveur , malgré la tendresse de son amitié pour elle.

J'aime trop Mifs Harlowe , M. Hickman ; pour chercher à lui faire aucun tort dans l'estime de Mifs Howe , surtout dans sa situation actuelle , lorsqu'elle est abandonnée de tous ses autres amis. Mais peut-être auriez-vous bien de la peine à me croire , si je vous disois.... (b)

Je serois extrêmement surpris & affligé (en m'interrompant) & Mifs Howe ne le seroit pas moins , que la conduite de sa malheureuse amie vous eût mis dans le cas de lui devoir cette apparence de discrétion : car je vous crois trop

galant homme , pour être capable de faire tomber l'ombre du soupçon sur elle , dans la vue de vous excuser. Vous me pardonnerez , Monsieur...

Oui , oui , M. Hickman , il suffit que vous m'ayez assuré de l'honnêteté de vos intentions. Je prends quelquefois un ton libre , mais j'accorde la même liberté aux autres. Je serois très-fâché , je le répète , qu'il m'échappât jamais rien qui pût rabaisser Miss Harlowe dans l'estime d'une amie qu'elle croit la seule qui lui reste.

Peut-être ne convient-il pas que je sois informé de votre troisième reproche contre cette infortunée dame ; mais à l'exception de son implacable famille , je ne connois personne qui ait jamais conçu le moindre doute de son honneur. Un jour à la vérité , Mde. Howe , après avoir reçu la visite d'un de ses oncles , nous dit , qu'elle craignoit qu'il n'y eût de son côté quelque foiblesse à lui reprocher ; mais jamais je n'ai entendu d'ailleurs....

Comment , Monsieur , (en prenant un ton & m'approchant de lui d'un air qui l'a fait reculer de deux pas ,) quel langage ! Savez-vous que le doute sur l'honneur de cette dame approcheroit ici du blasphème ? Miss Harlowe est plus pure qu'une vestale ; car les vestales ont quelquefois brûlé de leurs propres feux ? Non ,

depuis l'origine du monde , jamais aucun siècle n'a produit , ni ne produira dans l'avenir , j'ose l'affirmer , une femme aussi belle , aussi jeune , qui , éprouvée comme elle l'a été , ait triomphé de ces épreuves , comme elle en a triomphé. Apprenez , Monsieur , qu'on n'a jamais rien vu , rien entendu , qui soit comparable pour l'honneur à Miss Harlowe.

Monsieur , Monsieur , pardon : à Dieu ne plaise que je doute de son honneur. Je n'ai rien dit qui puisse recevoir cette interprétation : Je suis rempli pour elle du plus profond respect. Miss Howe la chérit comme son ame ; ce qu'elle ne feroit pas , si elle ne lui connoissoit une vertu égale à la sienne.

Egale à la sienne , Monsieur ! J'ai de fort hautes idées de la vertu de Miss Howe : mais j'oserois dire....

Quoi , Monsieur ! qu'oserez-vous dire de Miss Howe ? Je me flatte que vous ne présumerez pas d'attaquer ici sa vertu.

Présumer , M. Hickman ? c'est ce terme , M. Hickman , que je trouve assez *présomptueux*.

L'occasion qui y donne lieu le feroit beaucoup plus , M. Lovelace , s'il étoit vrai qu'elle fût cherchée à dessein , permettez-moi de vous le dire.

Je ne suis point un homme prompt à m'offenser, surtout lorsque je fais l'office de médiateur. Mais je n'entendrai jamais en silence parler au désavantage de Miss Howe.

Ce ton me plaît, M. Hickman; je ne condamne point votre chaleur dans cette *occasion* que vous supposez. Mais ce que je voulois dire seulement, c'est qu'à mon avis il n'y a point de femme au monde, qui doive se comparer à Miss Harlowe, jusqu'à ce qu'elle ait résisté aux mêmes épreuves, & qu'elle y ait tenu la même conduite. Vous voyez, Monsieur, que je vous prête des armes contre moi-même, vous le voyez; mais tout libertin qu'on me croit, je n'entreprendrai jamais de plier la règle du juste & de l'injuste au niveau de mes actions.

Je trouve, Monsieur, de la droiture dans ce langage. Je dirai qu'il est plein de noblesse; quel malheur, souffrez cette réflexion, que le même homme qui est capable d'un si beau sentiment, n'ait pas toujours la force d'y conformer ses actions!

C'est un autre point, M. Hickman. Chacun a ses vices, comme ses vertus. Je ne souhaiterois pas à Miss Howe d'être jamais exposée aux épreuves de Miss Harlowe: & je me réjouis qu'elle n'en ait point à redouter d'une aussi

bonne ame que vous. (Pauvre Hickman ! Il m'a paru incertain s'il devoit prendre cette félicitation pour un compliment ou pour une raillerie.) Mais , ai-je continué , puisque votre curiosité me paroît émue , & que je ne dois pas vous laisser partir avec le moindre doute qui puisse être injurieux à la plus admirable de toutes les femmes , je suis porté à vous communiquer mon troisième sujet de reproche.

Monfieur , comme il vous plaira.... Il y auroit peut-être de l'indiscrétion.

Il ne peut y en avoir beaucoup , M. Hickman. Que penseriez-vous M. Hickman , & quel feroit l'étonnement de Mifs Howe , si je vous disois que son admirable amie est d'autant plus déterminée contre moi , qu'elle songe à encourager , & fans doute par un sentiment de vengeance , les prétentions d'un autre amant ?

Que me dites-vous , Monfieur ? Ah ! c'est une supposition qui me paroît impossible. Je vous assure hardiment que si Mifs Howe pouvoit se l'imaginer , elle n'y donneroit jamais son approbation. Quelque averfion que vous lui jugiez pour vous , & quoiqu'elle condamne votre conduite envers son amie , je fais que fuivant son opinion , Mifs Harlowe ne doit jamais avoir d'autre mari que vous , & qu'il

n'y a point de troisième parti pour elle entre le titre de votre époux ou le célibat.

La vengeance & l'obstination , M. Hickman , portent les femmes & les meilleures femmes à d'étranges extrémités. Pour le plaisir de crever les deux yeux à l'homme dont elles se croient offensées , elles sont capables de s'en arracher un.

Je ne fais que répondre à ce langage , Monsieur ; mais il me paroît impossible que Miss Harlowe souffre les soins d'un autre amant , & sitôt , encore ! on nous assure au contraire , Monsieur , qu'elle est fort mal & d'une extrême foiblesse.

Ce n'est pas dans ses ressentimens qu'elle est faible. Croyez-moi là-dessus ; je suis bien informé de tous ses mouvemens , & soit que vous le croyiez ou non , je puis vous dire qu'elle me refuse dans la vue d'un autre amant.

Est-il possible ?

Rien n'est plus vrai , sur mon ame ! Croyez-vous qu'elle n'en ait pas communiqué quelque chose à Miss Howe ?

Non assurément , Monsieur , si Miss Howe en avoit le moindre soupçon , je ne vous importunerois pas aujourd'hui par cette visite que je vous fais de sa part.

Vous voyez donc que je ne me suis pas

trompé. Quoique Miss Harlowe ne soit pas capable d'un mensonge, elle n'a pas découvert à son amie toute la vérité.

Que dire sur de pareilles choses? (en baissant les yeux d'un air stupide & embarrassé.)

Dites, parlez, M. Hickman. Qui rendra compte des mouvemens & des actions d'une femme passionnée & offensée? — De ma seule connoissance, je pourrois vous raconter un nombre infini d'histoires qui vous apprendroient des effets terribles de l'inconcevable ressentiment des femmes & de tout ce dont ce sexe est capable, quand il est contrarié dans ses vues. (¶) Par exemple, une Miss Dorrington, dans le feu de l'âge & des passions (peut-être ne la connoissez-vous pas) s'est enfuie avec le laquais de son père, parce qu'il n'avoit pas voulu la donner à un bas officier dont elle étoit tombée subitement amoureuse pour l'avoir vu passer par hasard sous sa fenêtre. — Une Miss Savage qui s'est mariée au cocher de sa mère, parce que sa mère n'avoit pas voulu lui laisser faire le voyage de Galles, dans la crainte où elle étoit que sa jeune Miss ne se mariât avec un cousin éloigné, d'une fortune très-inégale & pour lequel elle avoit pris de l'amour, dans un séjour d'une semaine qu'il avoit fait chez

elle. — Et la jeune veuve Sanderfon, qui se croyant méprisée d'un jeune homme de famille, comme un autre *Sara Stout*, se mit dans la tête de se noyer. — Et encore Miss Sally Anderson, (vous avez sûrement entendu parler de celle-là), qui se voyant maltraitée de son oncle pour avoir écouté un parti au-dessous d'elle, dans son dépit, se jeta dans les bras d'un laid manant, d'un apprentif cordonnier, s'évadant avec lui dans la paire de souliers même qu'il venoit de chauffer à son pied, quoiqu'elle n'eût jamais vu d'homme auparavant, & qu'elle l'ait toujours détesté depuis. Elle finit par prendre de l'opium pour oublier sa propre folie. (b) Mais peut-on demander un exemple plus fort que celui d'une jeune personne telle que Miss Harlowe, qui depuis quelque temps & dans le fâcheux état de sa santé, non-seulement encourage, mais flatte & recherche un des plus odieux monstres qu'on ait jamais vus ? Je ne crois pas qu'il soit à propos d'en informer Miss Howe. Cependant peut-être feriez-vous bien aussi de l'en avertir. Ses conseils pourroient servir à ramener son amie d'une aussi bizarre extravagance.

Oh si ! oh, quel est mon étonnement ! Miss Howe ne fait pas un mot de ce que vous m'ap-

prenez. Elle ne la verra jamais, si tout ce que vous me dites-là est vrai.

Oh cela est vrai, très-vrai, M. Hickman, comme il est vrai que je vous parle. Une figure hideuse, plus laide.... que la mienne.

Que la vôtre, Monsieur ! Assurément vous êtes un des plus beaux hommes de l'Angleterre.

Hé bien, le monstre qu'elle me préfère ainsi par dépit, est d'une maigreur, d'une difformité... & il est mis !.... Vous n'avez rien vu de si révoltant, à peine a-t-il un habit sur le dos : à peine est-il chaussé, quoiqu'il ait un grand vilain front chauve, il se refuse une perruque pour le cacher, il est avare comme l'enfer, & cependant horriblement riche.

Vous plaisantez sûrement, Monsieur : avec une mesure ordinaire d'esprit, il n'est pas toujours aisé de suivre ceux qui en ont autant que vous. Mais, Monsieur, s'il y a quelque vérité dans cette peinture, qui peut-elle regarder ? Quelque juif, sans doute, quelque misérable, dont la présomption est fondée sur les disgrâces de Miss Harlowe ; & votre vivacité vous le fait revêtir de toutes ces couleurs bisarres.

Comment un misérable ! le monstre a de riches domaines dans toutes les provinces d'Angleterre ; il en a aussi dans les pays étrangers,

C'est apparemment quelque gouverneur des Indes Orientales, s'il faut vous en croire. Je me rappelle que Miss Harlowe a voulu quitter sa patrie. Mais après tout, Monsieur, je m'imaginais encore que c'est un badinage, car on auroit entendu parler de lui.

Parler de lui ! oui, oui, Monsieur, nous avons tous entendu parler de lui, mais personne n'est tenté de le voir de près ni de se familiariser avec lui, à l'exception de Miss Harlowe ; & le tout par un esprit de vengeance comme je vous l'ai dit.... en un mot, son nom est *la mort* ; — *la mort*, Monsieur, en frappant du pied & haussant le ton ; ce qui l'a fait reculer d'une toise dans l'excès de sa surprise.

Tu n'as jamais vu de visage si déconcerté. Il a paru aussi effrayé que si l'horrible squelette s'étoit présenté devant ses yeux avant qu'il eût son compte prêt ; & lorsqu'il s'est un peu remis, sa main s'est attachée à compter les boutons de sa veste, comme s'il eût dit son chapelet. Voilà, Monsieur, ai-je continué, quel est à présent le favori de cette divine personne, voilà celui à qui cette fille céleste fait sa cour. Mais j'espère encore que leur union n'aura pas lieu.

Au fond, mon homme a marqué plus de fermeté que je ne m'y étois attendu. — Je suis venu,

Monfieur, m'a-t-il dit gravement, avec la qualité de conciliateur. Elle m'oblige de me pofféder. Mais autant que j'aime la paix, (en fe rapprochant de moi) & que je fuis charmé d'y pouvoir contribuer, autant, Monfieur, je fuis peu difpofé à fouffrir qu'on m'infulte.

(Après avoir pouffé la raillerie fi loin, le prendre au mot eût été mal à moi. Cependant je lui dois quelque chofe. J'ai fur le cœur la préfomption qui lui a fait jeter les vues fur Mifs Howe.)

Je fuis perfuadé, M. Hickman, que votre deffein n'eft pas de me défier, comme le mien n'a pas été de vous faire une offenfe. Dans cette opinion, je ne balance point à vous faire des excufes. C'eft mon humeur. Je ne penfe point à bleffer, mais la gaieté fait mon caractère, & mon cœur eft ennemi du chagrin; il m'eft impoffible d'être grave fix minutes de fuite. Je fuis, je crois, defcendu du vieux chancelier More (*) & je plaifanterois jufques fur l'échaffaud: mais vous pouvez recueillir de cet entretien que je préfère Mifs Harlowe, & cela fur les motifs les mieux fondés, à toutes les femmes de l'univers: & je m'étonne qu'a-

(*) Nous l'appelons *Thomas Morus*. Tout le monde fait quels furent fon caractère & fa fin.

près ce que j'ai signé, & ce que j'ai promis & fait promettre par des parens tels que les miens, on puisse douter que je ne sois charmé de la prendre pour ma femme, à toutes les conditions qu'il lui plaira de m'imposer. Je reconnois devant vous, M. Hickman, que je l'ai indignement outragée. Si j'ai le bonheur d'obtenir sa main, je déclare que je veux être le meilleur de tous les maris. Cependant j'ajoute, comme je le dois, que si son chagrin continue d'éclater, & de nous divulguer tous deux, il est impossible que notre union se fasse avec honneur pour l'un & pour l'autre, & quoique mes craintes se soient exprimées d'un ton badin, je tremble, Monsieur, qu'elle ne ruine entièrement sa santé, & qu'en cherchant la mort lorsqu'elle peut l'éviter, elle ne se mette hors d'état de s'en garantir, lorsqu'elle aura repris plus de goût pour la vie.

Ce langage simple & honnête a fait reparoître un air de satisfaction sur le visage renfrogné de M. Hickman; il s'est dit plusieurs fois mon très-humble & très-dévoué serviteur, pendant que je le conduisois jusqu'à son carrosse, & je lui ai rendu presqu'autant de fois son compliment. Ainsi s'est terminée la scène avec Hickman,

L E T T R E IX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponse aux Lettres I, V & VI. de ce vol.

Vendredi soir, 21 Juillet.

QUELQUES mots sur tes dernières lettres, que je trouve assez choquantes. Je veux joindre ce petit nombre de paragraphes au récit de mon entrevue avec Hickman & t'envoyer le tout par le même courier.

Il me semble que l'esprit de réforme te saisit de bonne heure. La mort lente de ton oncle & ton assiduité auprès de son lit, où tu as observé ses progrès, t'ont préparé par degrés à cette métamorphose. Mais suis ton chemin, comme je suivrai le mien. Le bonheur consiste à trouver du plaisir dans ce qu'on fait : si tu en veux prendre à traîner une vie mélancolique, tant mieux pour toi ; c'est être aussi heureux que si tu étois gai ; avec cette différence que tu trouveras peu de gens qui veuillent partager ton genre de bonheur.

Cependant la santé de ma charmante me jette dans une extrême inquiétude. C'est absolument

l'effet de sa dernière & maudite aventure ; elle triomphoit auparavant & de moi & de la troupe infernale. Je te crois bien persuadé que je n'y ai aucune part , & je me flatte qu'elle l'est aussi ; le reste , comme je te l'ai dit mille fois , n'est qu'un accident ordinaire , un peu distingué seulement par des circonstances peu communes. Voilà tout. Pourquoi donc tant de rigueur de sa part & de la tienne ?

La vente de ses habits & de ses dentelles a quelque chose , je l'avoue , de révoltant. Quelle dureté , quelle injustice dans ses barbares parens , qui ont entre les mains l'argent qu'elle a laissé & de gros arrérages d'une terre qui lui appartient ! Ils les retiennent exprès pour la jeter dans l'embarras ; mais ne dépend-il pas d'elle de recevoir plus d'argent qu'elle n'en a besoin , de son amie , de cette vaine & impertinente Miss Howe ? Et moi , crois-tu que toute ma joie ne fût pas de la servir ? Qui peut donc l'obliger de vendre ses habits si ce n'est la perversité de son sexe ? Et supposé que son intention soit de me faire enrager , je ne fais pas trop si je ne dois pas m'en réjouir. D'autres belles se feroient pendues ou noyées dans le chagrin d'avoir été trompées. Ma charmante fait tomber sa vengeance sur ses habits. Les passions

agissent différemment suivant les cœurs & prennent la teinture du caractère; d'ailleurs crains-tu que l'avarice ne m'empêche de lui rendre le triple de ce qu'elle aura vendu? Ce n'est donc pas là, Belford, un objet bien sérieux.

Tu vois combien elle est sensible aux attentions polies de son médecin. Juge par-là combien elle doit l'avoir été à sa dernière disgrâce & à l'horrible imprécation de son père. Mais tu dois en conclure que si j'obtiens seulement la permission de la voir, j'espère avec raison que ma conduite, mon repentir, mes satisfactions, produiront quelque heureux effet sur elle. Tu passes trop facilement condamnation sur mes torts. Je te dis fort sérieusement que toute accomplie qu'elle est, les ardesntes sollicitations de mes proches, la médiation de ce petit démon de Miss Howe, & les commissions que tu remplis en mon nom, sont de si fortes marques de la déférence & de la haute estime qu'on a pour elle, & de la sincérité de mes sentimens, que je ne vois rien à faire de plus. Crois-moi, laissons l'affaire dans l'état où elle est à présent, & donnons-lui le temps d'y penser un peu mieux.

(¶) Disons un mot du pauvre Belton. J'avoue que j'ai d'abord été un peu troublé en apprenant

la déloyauté de sa Thomassine ; son hypocrisie , qu'elle a su cacher pendant tant d'années ! Il y a quelque temps qu'on m'avoit donné quelques avis de sa bassesse , & je me proposois de t'en parler la première fois que je t'aurois vu. A dire vrai , son œil m'a toujours paru suspect ; tu fais que l'œil est la fenêtre par où l'ame se fait jour. Plus d'une femme qui ne voudroit pas se montrer ouvertement à la porte , se dévoile par un signe adroit & intelligible échappé de ces lucarnes.

Mais Tom n'a jamais su se conduire avec intelligence : c'étoit un garçon des plus infoucians ; jamais il ne vouloit donner un coup-d'œil à ses affaires. La fortune que lui a laissée son oncle , a fait sa ruine. Femme ou maîtresse , le premier venu se seroit approprié son bien.

Je lui ai plusieurs fois dit un mot de sa foiblesse sur cet article , & du danger où il étoit , de devenir la proie des gens adroits & fripons ; mais il avoit la peine & le travail en aversion. Il fuyoit de cent lieues les comptes de sa maison , comme il voudroit aujourd'hui , le pauvre malheureux , éviter aussi le compte de sa conduite. S'il n'avoit pas eu une femme pour le dépouiller , son cocher , son valet , eussent été son premier ministre , & l'auroient également dévalisé.

Malgré

Malgré cela , j'ai cru bien des années que sa maîtresse lui étoit au moins fidelle. Je croyois du moins que ses enfans étoient de lui , quoique d'une constitution & d'une structure plus grossières & plus fortes que la sienne. Je supposois que ces membres charnus & ces larges muscles étoient l'ouvrage de la pleine & forte fanté de la mère ; car ce n'est pas une nymphe délicate & mignonne ; & d'ailleurs Tom , il y a quelques années , avoit une voix & un air plus mâles. Depuis il s'est effilé ; sa voix est devenue grêle , le pauvre malheureux ! & sifflante dans son gosier rétréci , à force de cracher ses poumons.

Il se plaint , dis-tu , de ce que nous l'avons tous délaissé. Après tout , Belford , il n'est pas amusant de voir un homme qu'on aime , mourir par degrés , sans qu'on puisse le soulager. Il y a des amitiés qui ne vivent qu'au fond de la bouteille. Je ne voudrois pas qu'on reprochât à la mienne pour mes vassaux d'être de ce genre. Cependant il est inévitable qu'avec des cœurs joyeux , dont la gaieté a formé la liaison & l'intimité , l'amitié ne se fane un peu , quand la cause qui les avoit ainsi rapprochés vient à cesser. Ne pourroit-on pas au lieu de qualifier ces sortes de liaisons du titre d'*amis* , les désigner plus proprement par le nom de *camarades*. Mais le lien

qui m'attache , tient plus avant dans mon cœur. Je suis encore aussi disposé que jamais à faire tout ce qui peut dépendre de moi pour l'obliger.

Et pour preuve de la sincérité de ce sentiment & de mon désir de le tirer d'embarras en ce qui a rapport à sa Thomassine , veux-tu lui proposer un expédient qui m'est venu tout récemment dans la tête ? le voici. J'engagerai Thomassine & sa canaille , (supposé que Belton soit bien convaincu qu'il n'est pas leur père ;) dans une partie de plaisir. Elle s'est toujours piquée de complaisance pour moi. Ce seroit une partie sur l'eau dans un bateau qu'on loueroit pour aller à Tilbury , à l'isle de Shepey ou à Medway , & il ne s'agit que de faire chavirer le bateau ; moi je nage comme un poisson ; un autre bateau seroit-là tout prêt à recueillir les personnes que je désignerois , de crainte de malheur ; & après ; si Tom veut sacrifier à la décence , une paire d'habits de deuil suffira pour les trois défunts. Il y a plus : on pourroit faire faire le plongeon au prétendu cousin , & qui fait s'ils ne seroient pas jetés sur le rivage , se tenant l'un l'autre par la main ? C'est-là , diras-tu , une preuve d'amitié fort extraordinaire.

En attendant , tâche de l'engager à venir nous trouver ; il n'aura jamais été mieux reçu de sa

vie. S'il ne veut pas absolument venir, qu'il voie en quoi je puis le servir; & j'ajusterai une paire d'ailes à mes épaules, & il me verra m'abattre d'un vol sur sa fenêtre à son premier commandement.

Mowbray & Tourville se proposent de te faire chacun une lettre, & je laisse à ces rudes écuyers le soin de te traiter comme tu le mérites pour la peinture dégoûtante que tu fais de leur fin future. Il est aisé d'y voir que tes turpitudes se font présentées à ta face, & t'ont fait frissonner. Voilà ce qui t'a fait, dans les remords de ta propre conscience, tracer ce maudit tableau. Je te fais mon compliment sur ce que tu as engagé le vieux satan à te placer de si bonne heure le miroir (*) devant les yeux. Sûrement tu étois sérieux en écrivant cet article, & tu sentoies au fond de ton ame de cruels aiguillons; car quel cœur endurci ne faudroit-il pas avoir pour se faire un badinage de tracer pareil portrait?

Que répondre à tes résolutions de repentir & de mariage? Je voudrois te voir examiner d'abord lequel des deux doit marcher le premier. Si tu prends mon conseil, tu trancheras court,

(*) Voyez Lettre v ce volume.

& tu commenceras par le mariage. En veux-tu favoir la raison ? c'est que vraisemblablement le repentir viendra bientôt à la suite fondre sur toi , & dans l'un tu trouveras tous les deux.



L E T T R E X.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi , 21 Juillet , à midi.

M'ÉTANT présenté ce matin à la porte de la divine Clarisse , (je peux bien lui donner cette épithète , comme tu vas le voir) elle m'a fait la grâce de me recevoir aussitôt que je me suis nommé.

Elle avoit passé une nuit supportable , & quoique foible & dans un état de langueur & de dépérissement visibles , elle se trouvoit mieux qu'hier. Mde. Lovick & Mde. Smith , qui étoient avec elle , lui ont reproché tendrement d'avoir écrit avec trop d'application pour ses forces , & de s'être levée dès cinq heures du matin. — Elle a répondu que son sommeil n'avoit pas été si tranquille depuis plusieurs mois ; qu'à son réveil elle s'étoit senti la tête libre , l'esprit assez calme , & qu'ayant plus d'une affaire à régler ,

dans le peu de temps qui lui restoit peut-être ; elle devoit être bonne économe de tous ses momens. Elle avoit écrit à sa sœur , a-t-elle ajouté ; & n'ayant pas été contente de sa première lettre , elle l'avoit recommencée deux ou trois fois ; mais elle étoit résolue de faire partir son dernier essai.

Elle croit pouvoir juger , m'a-t-elle dit , par quelques-unes de mes expressions , que j'étois informé de tout ce qui la concernoit , elle & sa famille ; & par conséquent que je ne devois pas ignorer le terrible vœu de son père , dont elle avoit eu le malheur de voir l'accomplissement dans la partie qui regardoit ses espérances temporelles. C'étoit une forte raison de trembler pour l'autre , & cette crainte l'avoit obligée d'écrire à sa sœur , pour en obtenir la révocation. J'espère , m'a-t-elle dit , que mon père se laissera fléchir , ou je me croirai bien misérable. Cependant j'ai beaucoup d'inquiétudes sur la réponse ; (& elle a poussé un soupir de frayeur ,) car ma sœur a le cœur bien dur.

Je me suis livré à quelques réflexions assez libres sur l'injustice & la cruauté de sa famille , s'ils ne retiroient pas cette malédiction si peu méritée. Elle m'en a fait un reproche , dans des termes si respectueux pour tous ses parens , que

s'ils persistent à rester implacables, ils doivent paroître doublement coupables.

(¶) Elle m'a dit que je ne devois pas blâmer ses parens ; que c'étoit un reproche qu'elle avoit à faire à Miss Howe. Quelle devoit être, a-t-elle dit, l'énormité de sa faute, pour faire si mal juger des meilleurs parens qu'il y ait au monde, tels qu'avoient toujours été les siens pour elle, avant qu'elle les eût désobligés, & leur faire un crime de se ressentir de la témérité d'une enfant, dont ils avoient droit d'attendre de meilleurs fruits, d'après le soin qu'ils avoient pris de son éducation ! Il y avoit à la vérité quelques circonstances bien fâcheuses dans son histoire ; mais mon ami étoit en état de me dire que, dans toute cette fatale aventure, personne qu'elle n'avoit agi contre son caractère. Elle se soumettoit donc à la peine qu'elle avoit encourue. S'ils avoient quelque chose à se reprocher, c'étoit de ne pas chercher à s'instruire de quelques circonstances qui excuseroient un peu sa faute, & de la punir sans l'entendre, en la supposant même encore plus criminelle qu'elle ne l'étoit.

Par le ciel !.. *J'allois te maudire, Lovelace. Comme chaque trait de perfection dans cette incomparable créature te condamne à chaque instant ! tu*

pourras bien te regarder comme le plus maudit de tous les hommes , si elle vient à mourir. (b)

Je pris le moment où je la voyois capable de tant de générosité & d'indulgence pour la supplier d'étendre sa bonté sur un homme dont le cœur étoit déchiré du repentir de ses offenses, & qui mettroit toute l'étude de sa vie à les réparer. Les deux femmes ont voulu sortir, lorsqu'elles ont vu prendre ce tour à notre entretien. Elle s'y est opposée, & me regardant d'un œil plus sévère, elle m'a dit que si je retombois encore sur un sujet pour lequel je connoissois son aversion, cette visite devoit être la dernière : mes bons offices, a-t-elle ajouté, n'étoient plus de saison en votre faveur ; puisqu'elle avoit commencé une réponse sur le même sujet, à la lettre où Miss Howe la pressoit par les mêmes argumens, conformément au vœu de tes dignes & nobles parens. Vous pouvez lui déclarer, m'a-t-elle dit, que je renonce à lui du fond du cœur ; mais que malgré toute la certitude de cette résolution, il n'y entre aucune chaleur de ressentiment. Au contraire, dites-lui, que je m'efforce de disposer mon cœur à le plaindre, (pauvre malheureux ! quel compte n'a-t-il pas à rendre pour ses parjures !) & que je me croirois bien mal préparée pour l'état où j'aspire,

si je n'étois pas capable , après quelques efforts de plus ; de me vaincre & de lui pardonner. (¶) J'espère , (en joignant ses mains & les levant avec ses yeux vers le ciel ,) que mon bon père que j'ai sur la terre , me donnera l'exemple que nous a donné à tous mon père céleste , & qu'en pardonnant à sa fille tombée , il lui enseignera à pardonner à l'homme qui , je l'espère , n'aura pas détruit mon bonheur éternel , comme il a détruit mon bonheur temporel !

Arrête-toi ici , misérable ! ... Mais je n'ai pas besoin de te le dire. — Pour moi , je ne puis aller plus loin (b)

LETTRE XI.

BELFORD , (*En continuation.*)

(¶) Tu imagineras aisément combien ce langage & ce procédé m'ont pénétré dans le moment , en voyant que le seul souvenir , en les transcrivant , m'a forcé de quitter la plume. Les deux femmes avoient les larmes aux yeux. (b) Je me suis senti le cœur si ferré , que j'ai gardé le silence quelques momens. Enfin je lui ai donné

les noms *d'excellence & de bonté incomparable*, avec un son de voix altéré, dont j'ai rougi un peu moi-même devant les deux femmes. Mais où trouver la force de se défendre contre une générosité si sublime dans une si jeune personne, contre tant de charmes qui donnoient de la grâce à ce qu'elle disoit ! « C'est un ange, ai-je dit, que je vois devant mes yeux, (& j'ai d'un mouvement involontaire fléchi le genou.) J'ai peine à m'empêcher de me prosterner & de vous demander vos inspirations pour m'entraîner après vous dans le monde où vous aspirez. Cependant que puis-je dire ? Etre sublime, ouvrez-moi du moins quelque moyen de vous servir ; & faites, s'il est possible, que j'aie la gloire de contribuer à votre satisfaction, pendant que vous resterez au milieu de nous. »

Je me suis arrêté. Elle n'a pas répondu. — J'ai repris : n'avez-vous pas de commission, dont il vous plaise de m'honorer ? abandonnée comme vous êtes de vos parens, & livrée à des étrangers, quoique gens d'honneur & d'un caractère qui me paroît mériter votre confiance, ne puis-je vous être utile pour quelque message, pour quelque lettre à porter, à recevoir ; pour quelque visite à rendre à votre père, à vos oncles, à votre frère, à votre sœur, à Miss

Howe , à Milord M...., à ses sœurs ou à ses nièces ? N'y a-t-il pas quelque office auquel vous puissiez m'employer indépendamment des vues de mon ami , & du désir que j'ai de l'obliger ? De grâce , Madame , ayez la bonté d'y penser.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos offres. Je ne vois actuellement , m'a-t-elle dit , aucune occasion de les accepter. Je verrai quel résultat j'aurai de la lettre que j'ai écrite. Jusqu'alors....

Ma vie & ma fortune , lui ai-je dit en l'interrompant , sont dévouées à votre service. Permettez-moi de vous observer que vous êtes ici sans parens , sans secours , & je connois assez votre malheureuse situation , pour juger qu'elle vous prive de tous les moyens de vous faire des amis. — Elle alloit m'interrompre , & j'ai lu dans le sérieux de ses regards un air de défense. — Je vous demande , Madame , la permission de continuer. J'ai cherché vingt fois une occasion pour vous faire cette ouverture. Jusqu'à présent la hardiesse m'a manqué. Puisque la glace est rompue , souffrez seulement que je prenne la qualité de votre banquier. Je fais que les obligations vous pèsent ; mais vous n'en aurez à personne. Votre bien vous suffit , s'il étoit

entre vos mains , & je consens à me rembourser par les voies ordinaires , soit que le ciel vous conserve ou vous reprenne la vie. Je vous assure de plus que mon malheureux ami ne saura jamais ni mes offres , ni que vous les ayez acceptées. Permettez que cette bagatelle... Et j'ai laissé tomber derrière son fauteuil un billet de banque de cent livres sterlings que j'avois apporté dans cette vue. Tu n'en aurois jamais rien su , si j'avois pu l'engager effectivement à le recevoir.

(¶) Vous me faites beaucoup de peines , M. Belford , m'a-t-elle dit , par ces offres pleines d'humanité ; & cependant en considérant la société dans laquelle je vous ai vu , je ne suis pas fâchée de vous connoître capable de ce généreux sentiment. Il me semble que j'en ai de la joie , pour l'honneur de l'espèce humaine ; de voir qu'il n'y ait qu'un seul homme au monde , qui soit tel que celui que vous & moi connoissons ; mais pour votre offre obligeante , quelle qu'elle soit , si vous ne la reprenez pas , vous m'affligerez beaucoup. Je n'en ai nul besoin. J'ai assez d'effets à moi , qui ne me seront jamais utiles , pour fournir à mes nécessités actuelles. Et si je me trouvois dans ce cas , je puis recourir à Miss Howe. Je lui ai promis de m'adresser de préférence à elle. Ramassez votre billet , si vous

aimez la paix & la tranquillité. N'insistez pas davantage, & elle m'a dit cela d'un air d'impatience.

De grâce, Madame, un seul mot. — Pas une syllabe, Monsieur; jusqu'à ce que vous ayez ramassé le billet que vous avez laissé tomber. Je n'ai aucun doute sur l'honneur & l'obligeance de votre offre; mais je vous prie de ne pas ajouter un mot de plus sur cet article. Je ne pourrois le supporter. Elle alloit se baisser elle-même quoiqu'avec peine. Alors je me suis hâté de la prévenir, & je l'ai conjurée de me pardonner un offre qui, je le voyois, lui avoit fait beaucoup plus de peine que je ne m'y étois attendu dans la pureté de mes intentions. Je ne pouvois supporter qu'une ame telle que la sienne fût exposée à des embarras de cette nature, parce que la privation d'une abondance dans laquelle elle étoit née, pourroit l'affecter & la gêner dans le cours de ses vertueuses intentions. (b)

« Vous êtes bien obligeant, Monsieur, & votre
« bonté vous fait juger trop favorablement de
« moi; mais j'espère que rien n'aura le pou-
« voir d'affoiblir mes principes. La décadence
« de ma santé servira de plus en plus à m'y
« confirmer. Ceux qui m'ont fait languir quel-
« ques jours dans une prison, s'étoient promis

« fans doute que cette cruelle méthode me for-
 « cerait d'entrer dans toutes leurs vues ; mais
 « j'ose espérer que j'ai reçu du ciel une ame
 « que les infortunes temporelles ne peuvent
 « avilir dans les points essentiels. Les personnes
 « de cette espèce connoissent peu la force des
 « principes naturels , (pardonnez à cette espèce
 « de vanité ,) lorsqu'elles se figurent que la
 « prison ou le besoin puisse les faire oublier ,
 « & porter à une bassesse volontaire une ame
 « bien née , pour éviter des maux qui ne sau-
 « roient durer plus que la vie ; » (¶) & alors
 elle s'est détournée de moi vers la fenêtre avec
 une dignité qui répondoit à son discours , &
 qui montrait que dans cet instant elle étoit déjà
 toute ame , & que le corps avoit comme dis-
 paru. (♪)

Quelle grandeur ! il n'est pas surprenant qu'une
 vertu si bien établie ait résisté à tes artifices ;
 & que , pour arriver à ton malheureux but ,
 elle t'ait forcé d'avoir recours à d'horribles in-
 ventions qui lui ont ôté l'usage des sens. Les
 deux femmes ont paru extrêmement touchées ;
 Mde. Lovick surtout , que j'ai entendu qui disoit
 à l'oreille de l'autre : « ce n'est point une femme ,
 « Madame , c'est un ange que nous avons avec
 « nous. »

(¶) Je réitérai mes offres d'écrire à quelqu'un de ses parens , & je lui dis , qu'ayant pris la liberté d'informer le docteur H... du cruel mécontentement de sa famille ; comme d'une des peines les plus sensibles de son cœur , il avoit proposé d'écrire lui-même pour faire connoître à ses parens l'état fâcheux de sa santé , si pourtant elle le trouvoit bon.

C'est une grande bonté dans le docteur , répondit-elle ; mais elle prioit qu'on ne fît aucune démarche de cette nature sans sa participation & son consentement ; elle vouloit attendre à voir l'effet de sa lettre à sa sœur : tout ce qu'elle pouvoit espérer , c'étoit que son père retireroit sa malédiction , préliminaire nécessaire avant d'obtenir la dernière bénédiction qu'elle imploreroit ensuite ; qu'au reste ses parens croiroient qu'elle ne pouvoit jamais trop souffrir , qu'elle étoit en effet résignée à souffrir ; car il ne pouvoit plus rien lui arriver maintenant qui pût lui faire souhaiter de vivre.

Mde. Smith est descendue , & remontant presque aussitôt , elle a demandé si Madame & moi ne dînerions pas avec elle aujourd'hui : que c'étoit le jour de ses nêces. Elle avoit , disoit-elle , engagé Mde. Lovick , & elle n'auroit point d'étrangers , si nous voulions lui faire cette faveur.

La charmante créature a soupiré & secoué la tête : *Le jour de nocces!* a-t-elle répété ; je vous souhaite , Mde. Smith , une longue fuite de pareils jours ; mais vous voudrez bien m'excuser.

M. Smith est monté , & lui a demandé la même grâce. Ils se sont tous deux adressés à moi pour l'obtenir.

J'acceptois leur offre sans difficulté , leur dis-je , à condition que la jeune dame y consentiroit aussi , & je suspendrois volontiers un engagement que j'avois pour ce jour-là. (b)

Alors elle nous a priés de nous asseoir. « Vous
« m'avez témoigné plusieurs fois , a-t-elle dit
« en s'adressant aux deux femmes , quelque désir
« d'apprendre de moi une partie de mon histoire.
« Aujourd'hui que vous me paroissez libres ,
« & que M. Belford , à qui j'ai diverses raisons
« de croire que toutes mes aventures sont con-
« nues , peut vous rendre témoignage de la
« vérité de mon récit , je veux satisfaire votre
« curiosité. »

Les deux femmes ont marqué beaucoup d'empressement pour l'entendre. Elles se sont assises & M. Smith aussi. Elle a commencé une narration que je m'efforcerai de répéter ici dans ses propres termes ; car je suis persuadé , Lovelace , qu'il vous paroîtra fort important de savoir quel

tour elle donne à vos barbaries, & de connoître le fond de ses sentimens. Vous jugerez vous-même quel fonds vous devez faire sur les espérances que vos amis conservent en votre faveur.

« Lorsque j'ai pris ce logement, dit-elle, je
« ne me proposois pas d'y faire un long séjour.
« C'est ce que je vous dis alors, Mde. Smith,
« & j'évitai par cette raison de me faire con-
« noître autrement que pour une jeune & mal-
« heureuse créature, que l'artifice avoit enlevée
« aux meilleurs parens du monde, & que le
« ciel venoit de sauver des plus dangereuses
« mains. Je me crus obligée de vous donner
« cette courte explication, pour diminuer votre
« surprise, à la vue d'une jeune fille qui se sau-
« voit dans le fond de votre boutique, trem-
« blante, hors d'haleine, vêtue d'une mauvaise
« robe par-dessus la sienne, demandant tout-à-
« la-fois asyle & protection, n'ayant que sa
« parole à donner pour votre paiement, &
« portant tous ses effets dans un mouchoir de
« poche. Ma subite absence, lorsque je me suis
« vue arrêtée pendant trois jours & trois nuits,
« a dû redoubler votre étonnement : & quoique
« M. Belford, qui fait peut-être mieux que
« moi-même la plus noire partie de mon his-
« toire, vous ait prévenues, (comme vous me
« l'avez

« l'avez dit, Mde. Lovick,) que je suis plus
 « malheureuse que coupable, je me crois obli-
 « gée de ne pas laisser à d'honnêtes gens le
 « moindre doute sur mon caractère.

« Il faut donc vous apprendre que dans une
 « occasion, (je pourrois dire dans une seule
 « occasion; mais elle étoit essentielle) j'ai été
 « un enfant défobéissant pour les plus indul-
 « gens des parens; car ce que d'autres nom-
 « ment cruauté dans leur conduite, ne vient
 « que de l'excès de leur tendresse, & de la
 « douleur qu'ils ont eu de me voir si mal ré-
 « pondre à leurs espérances.

« J'ai reçu, mais d'abord de l'aveu de ma
 « famille, les visites d'un homme de naissance
 « & de fortune, & en même-temps, comme
 « la suite l'a prouvé, du plus méchant caractère,
 « dont il y ait, je crois, jamais eu d'exemple.
 « Mon frère, qui est un jeune homme fort
 « entêté, se trouvoit alors absent. A son retour,
 « une ancienne inimitié lui fit désapprouver
 « hautement les visites d'un homme qu'il con-
 « noissoit mieux que moi. Il avoit beaucoup
 « d'ascendant sur notre famille. Après m'avoir
 « présenté plusieurs autres partis, qu'on me
 « laissa la liberté de rejeter, il introduisit un

« homme extrêmement désagréable , choquant
« même pour les yeux de toute personne in-
« différente. Je ne pus l'aimer. Tous mes pro-
« ches ne laissèrent pas de s'unir pour me
« forcer de le prendre. Une rencontre sanglante
« entre mon frère & le premier , leur avoit
« inspiré pour celui-ci des sentimens de haine.
« Pour abrégér , ils me firent une prison de
« ma chambre , & je me vis si maltraitée , que ,
« dans un accès de chagrin , je pris la réso-
« lution de m'évader avec l'objet de leur aver-
« sion. Vous condamnerez ce dessein ; mais
« j'étois persécutée sans ménagement. Cependant
« je me repentis presqu'aussitôt , & je me dé-
« terminai à demeurer , sans me défier néan-
« moins , ni de son honneur , ni de son amour ,
« parce que personne ne m'en jugeoit indigne &
« que j'avois une fortune qui n'étoit pas mé-
« prisable ; mais j'eus l'imprudence , (mes parens
« disent , comme ils le croient encore , la mé-
« chanceté préméditée , & m'accusent toujours
« de les avoir quittés volontairement ,) j'eus la
« folie de lui accorder un entretien particulier.
« Je fus trompée , bien indignement trompée ;
« je dois le dire , quoique toutes les jeunes per-
« sonnes , dont le malheur a commencé par une
« témérité de la même nature , puissent appor-

« ter la même excuse & se plaindre de la même
« surprise.

« Après m'avoir fait passer quelque temps
« chez une honnête fermière de campagne, &
« s'être conduit honorablement avec moi, il
« me conduisit dans un fort beau logement à
« Londres, pour y attendre d'autres arrange-
« mens ; mais le temps ne m'a que trop appris
« dans quel infâme lieu j'étois tombée : il le
« favoit ; cette connoissance entroit dans ses
« desseins. Londres étoit un pays étranger pour
« moi. D'où seroient venues mes défiances ?
« Ne me demandez pas d'explication sur la suite.
« Quelles inventions, quels cruels artifices n'a-
« t-on pas employés ? Car je ne lui ai pas donné
« la moindre occasion, pas le moindre avantage
« qui puisse m'être reproché. »

Ici se couvrant le visage de son mouchoir
pour cacher ses pleurs, elle s'est arrêtée un
moment : ensuite elle s'est hâtée de reprendre,
pour écarter apparemment un odieux souvenir :
« Je me suis échappée enfin de cette maison
« abominable, & le ciel m'a conduite dans la
« vôtre. M. Belford m'oblige de croire que
« mon cruel persécuteur n'a point eu de part
« à ma dernière infortune ; mais je ne doute
« pas que le but de ceux qui m'ont fait cet

« outrage, n'ait été de me faire rentrer dans
« cet infâme logement ; car je ne leur dois
« rien.... à moins , a-t-elle ajouté d'un ton
« plus foible & plus attendri, s'essuyant encore
« les yeux, que je ne doive *leur payer ma*
« *ruine ?* »

Je vous assure, Madame, lui ai-je dit, que
tout coupable qu'il est sur tout le reste, il est in-
nocent de ce dernier attentat.

« Soit, a-t-elle repris, je souhaite qu'il le
« soit. Cet outrage, quelque douloureux qu'il
« ait été pour moi, est un des plus légers que
« j'aie souffert. Mais vous pouvez observer ici,
« Mde Lovick, pour satisfaire la curiosité que
« vous m'avez témoignée ce matin, que *je n'ai*
« *jamais été mariée*. M. Belford ne peut avoir
« ignoré que je n'étois pas sa femme : & je dé-
« clare aujourd'hui que je ne le ferai jamais.
« Cependant je rends grâces au ciel de ce que
« je ne suis pas une créature coupable.

« A l'égard de mes avantages naturels, je suis
« née d'une famille distinguée. J'ai par mes pro-
« pres droits, provenus des bontés de mon
« grand-père, une fortune au-dessus du commun,
« indépendante de mon *père même*, si je le
« voulois ; mais je ne le voudrai jamais. Mon

« père est très-riche. J'ai pris un nom qui n'est
 « pas le mien, lorsque je suis entrée dans cette
 « maison : c'étoit dans la vue de me dérober
 « au perfide, qui s'engage désormais, par la
 « bouche de M. Belford, à finir ses persécu-
 « tions. Mon nom réel, vous le savez, est
 « Harlowe ; *Clarisse* Harlowe. Je n'ai pas encore
 « vingt ans ; j'ai une excellente mère, une
 « femme bien née & d'un grand sens.... digne
 « d'une meilleure fille. J'ai aussi un bon père.
 « Ils m'idolâtroient tous deux ! J'ai deux oncles
 « d'un fort bon caractère, jouissant d'une im-
 « mense fortune, jaloux de l'honneur de leur
 « famille, que j'ai blessé. Je faisois la joie de
 « leur cœur. C'étoient trois maisons, avec celle
 « de mon père, que je pouvois dire à moi.
 « Ils vouloient m'avoir chez eux tour à tour,
 « & j'étois quelquefois le sujet d'une tendre
 « querelle entr'eux. Je passois deux mois chez
 « l'un, deux chez l'autre, fix chez mon père,
 « & le reste de l'année chez d'autres amis qui
 « faisoient leur bonheur de me voir. Pendant
 « tout le temps que j'étois chez l'un ou chez
 « l'autre, j'étois comme accablée des lettres
 « continuelles de ceux qui languissoient après
 « mon retour. En un mot, j'étois chérie de
 « tout le monde. Les pauvres.... j'avois coutume

« de réjouir leurs cœurs ; jamais ma main ne
« s'est fermée aux malheureux, partout où je
« les rencontrois ; mais aujourd'hui , je suis
« pauvre moi-même !

« Ainsi , Mde. Smith , Mde. Lovick , je ne suis
« point une femme mariée. Il est juste que je
« vous fasse cet aveu. Je suis actuellement ,
« comme je le dois , dans un état d'humiliation
« & de pénitence pour la téméraire démarche
« qui a produit tant de maux. Dieu , je l'espère ,
« me la pardonnera , comme je m'efforce à dis-
« poser mon ame à pardonner à tout le monde ,
« même à l'homme qui , par son ingratitude &
« par d'horribles parjures , (le malheureux ! il
« a cru que toutes ses méchancetés faisoient
« briller son esprit ;) a jeté dans cet abîme une
« jeune créature qui ne désiroit que son bon-
« heur , même au-delà de cette vie , & qu'on
« croyoit d'un rang & d'une fortune assez con-
« sidérables pour intéresser tout gentilhomme
« de l'Angleterre à lui tenir fidèlement sa parole
« & ses sermens : mais ma famille , je ne puis
« espérer qu'elle me pardonne jamais ! Mon
« refuge est la mort. Il n'en est point de si
« cruelle que je ne sois disposée à souffrir ,
« plutôt que d'être la femme d'un homme qui
« m'a trompée , lorsque j'avois fondé de meil-

« leurs espérances sur sa naissance, son éducation & son honneur.

« Je vois, continua-t-elle, qu'après avoir
 « fait autrefois les délices de tout le monde;
 « je cause aujourd'hui le chagrin de tout le
 « monde. Vous qui ne me connoissez que par
 « mon propre récit, vous êtes touchées de
 « mon sort; c'est un effet de votre bon cœur;
 « mais il est temps de m'arrêter. — Vos cœurs
 « compatissans, Mde. Smith, & vous Mde.
 « Lovick, sont trop affectés. (En effet, il
 « échappoit des sanglots aux deux femmes, &
 « je n'étois guères moins attendri.) (¶) Il est
 « barbare à moi, d'attrister de mes maux votre
 « jour de nôces, & se tournant vers Monsieur
 « & Mde. Smith: puissiez-vous, honnêtes &
 « bons époux, renouveler plusieurs fois cet
 « heureux jour! qu'il est agréable de vous
 « voir, après tant d'années, vous réunir tous
 « deux si tendrement pour le célébrer encore!
 « J'ai cru un temps.... mais finissons!... toutes
 « mes espérances de félicité pour cette vie sont
 « anéanties. (b) Elles ont été, comme les fleurs
 « trop précoces d'un printemps prématuré,
 « qu'une nuit glacée flétrit, détruites dans le
 « germe; mais je ne puis mourir qu'une fois.
 « Si je vis assez pour me voir déchargée d'une

« malédiction accablante que mon père a , dans
« sa colère , lancée sur ma tête , & qui n'est
« déjà que trop accomplie dans tout ce qui
« regarde ce monde ; cette grâce & une der-
« nière bénédiction sont tout ce qui me reste
« à désirer , & la mort sera plus douce pour
« moi que ne l'est le repos pour un voyageur
« fatigué , qui arrive à la fin d'une longue &
« pénible carrière. »

Alors penchant la tête contre le dos de sa chaise , & se couvrant le visage de son mouchoir , elle s'est efforcée de nous cacher ses larmes. Pas un de nous n'a pu dire une parole. Insensible comme tu l'es , ta présence peut-être nous auroit fait rougir d'une foiblesse dont , je m'imaginais , que tu ne fais que rire en lisant ma lettre. Elle s'est ensuite retirée dans sa seconde chambre , où son abattement l'a forcée de se mettre au lit. Je suis descendu avec les deux femmes , & pendant une heure & demie nous nous sommes livrés à l'admiration. Mde. Lovick & Mde. Smith ont répété vingt fois qu'il leur paroïsoit incroyable que dans le monde entier il pût se trouver un homme assez barbare , pour offenser volontairement une femme si charmante. Elles ont répété qu'elles avoient un ange dans leur maison. C'en est un , je le crois comme elles ,

aussi sûrement que Milord M... a présentement un diable dans la sienne.

Je te hais, Lovelace; sur ma foi, je te hais. Il me semble sentir augmenter à chaque moment ma haine pour toi.



LETTRE XII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 22 Juillet.

POURQUOI me hais-tu, Belford, & pourquoi ta haine augmenteroit-elle à chaque moment? Me suis-je rendu coupable de quelque nouvelle offense? Si les lamentations & le *pathos* peuvent émouvoir un cœur tel que le tien, peuvent-ils altérer les faits? N'ai-je pas toujours rendu à cette incomparable personne autant de justice que toi avec ton cœur tendre? Quelle sottise donc que ta haine, lorsque je ne me relâche point du dessein de l'épouser, suivant la parole que je t'en ai donnée, suivant les loix que je me suis imposées dans ma famille; mais déteste-moi, si tu veux, pourvu que tu ne cesses pas de m'écrire. Tu ne saurois me haïr autant que je me hais moi-même. D'ailleurs, je suis

certain que si tu me haïssois réellement, tu ne te hasarderois pas à me le dire dans ces termes.

Mais après tout, quel besoin d'apprendre son histoire à ces femmes? Elle regrettera, je n'en doute pas, dans quelque temps de nous avoir compromis tous deux sans aucune utilité. Le poison de la maladie éteint tous les désirs, & donne du dégoût pour ce qu'on a le plus aimé; mais en renaissant, la santé change la scène. Elle nous rend contents de nous-mêmes, & nous dispose à l'être bientôt des autres; toutes les espérances ressuscitent avec elle. (¶) Chaque jour se présente sous une apparence plus riante, & ce que dit Addison de la liberté, peut s'appliquer encore mieux à la santé; car qu'est sans elle la liberté même? « La santé égaie l'aspect
« le plus sombre de la nature : elle embellit le
« soleil même, & ajoute à l'éclat & aux char-
« mes d'un beau jour. » Je suis ravi qu'elle soit déjà mieux, jusqu'à pouvoir soutenir un si long entretien avec des étrangers. (b)

Cependant, n'est-il pas affreux, n'est-il pas damnable & d'un entêtement diabolique, c'est-à-dire, d'un entêtement de femme, qu'elle me refuse & qu'elle préfère la mort à moi! La mort, ô l'horrible mot, que tu prodigues néan-

moins presque à chaque ligne ! à moi qui au fond ne l'ai offensée qu'en suivant mon caractère , tandis que ses parens sont sortis honteusement du leur , & tandis que pour l'obliger , je suis prêt à sortir du mien ? Cependant , me refuser à moi le pardon ! tandis qu'eux , elle les absout de tout reproche ! Le mariage est pourtant le seul moyen de réparer tous les torts & de sauver son honneur. Assurément tu dois voir l'inconséquence de ses sentimens contradictoires , qui pardonnent & ne pardonnent pas. Cependant , malgré ta lourde épaisseur , tu souhaites déjà *qu'elle t'attire après elle*. Pauvre Belford ! quelle figure tu dois faire avec tes discours aussi empestés que les manchettes d'Hickman , avec tes soupirs , avec tes gémissements , avec ta foible tête si peu accoutumée au sublime langage de cette divine créature , même dans les entretiens les plus ordinaires.

Mais la plus jolie de toutes tes extravagances , c'est d'avoir laissé tomber ton billet de banque derrière son fauteuil , au lieu de t'être mis à genoux pour le présenter. Tu as voulu lui donner apparemment la double peine de *s'abaisser* à l'accepter & à le ramasser à terre. Que tu t'entends mal à faire une galanterie ! Comment a-t-il pu t'entrer dans la tête que la meilleure manière

de faire un présent à une dame fût de le jeter derrière son fauteuil ?

Ma curiosité est extrême pour ce qu'elle peut avoir écrit à sa sœur, pour la réponse qu'elle recevra d'Arabelle Harlowe, & pour ce qu'elle écrit actuellement à Miss Howe. N'imagineras-tu pas quelque moyen de te procurer une copie de ces lettres, ou du moins un extrait ? ainsi que de ses autres correspondances. Il me semble que tu donnes Mde. Lovick pour une femme de piété. Ma charmante, qui lui a fait des ouvertures si particulières, ne manquera pas de lui communiquer tout. Et toi, qui penses à te réformer, ne sauras-tu profiter de cette ressemblance de sentimens avec la veuve pour te mettre en état de me rendre ce petit service ? Quel âge a-t-elle, Belford ? Jamais le diable n'a déterré d'amitié entre un homme & une femme à-peu-près de même âge, qu'il ne l'ait fait finir par le mariage ou par quelque chose de pis. Qu'en dis-tu ? Je puis t'affirmer que l'influence d'un prosélyte est extrême sur les bonnes ames ; c'est un saint de leur création. Elles se font une gloire de l'arroser, de le cultiver, de le chérir comme une plante qui leur doit la naissance, & cela par un motif d'orgueil purement spirituel.

(¶) Une de mes charmantes de Paris étoit

une dévote. Elle se donna beaucoup de peines pour me convertir. Je la laissai travailler à cette bonne œuvre pour le salut de mon ame. Elle crut avoir gagné du terrain , en parvenant à me faire professer une religion catholique quelconque. La catholique a ses commodités. Je lui permis de m'amener un père spirituel. Ma réforme étoit en bon train. Le révérend père avoit conçu de moi d'assez bonnes espérances. Il applaudit à son zèle : j'en faisois autant , & quelle crois-tu que fut la fin de cette entreprise ? Il n'y a pas de fille en Angleterre , qui , en ayant lu jusques-là , ne devinât le reste. En un mot , tout se termina le plus heureusement. Car , après m'avoir amené un père , elle me rendit père moi-même ; & alors également satisfaits tous deux de la conversion l'un de l'autre , nous prîmes des chemins différens , elle pour la Navarre , & moi pour l'Italie ; tous deux parfaitement disposés à propager les bonnes leçons que nous nous étions si bien apprises l'un à l'autre. Mais revenons.

Je trouve un peu de consolation dans ces jolis regrets que sent cette admirable fille , en se livrant si volontairement aux réflexions sur les nœces des époux. *Il fut un temps où....* & tu la fais s'interrompre là. *Il fut un temps ...* quoi ! ah , Belford !

pourquoi ne l'as-tu pas pressée de s'expliquer sur ce temps & sur ce qu'elle espéroit alors. En matière d'amour , ce qu'une femme espère *une fois* , elle l'espère *toujours* , tant qu'il peut rester quelque fondement à l'espérance ; & ne sommes-nous pas libres tous deux ? Peut-elle être à quelqu'autre homme qu'à moi ? Voudrois-je jamais d'une autre femme qu'elle ? non jamais , jamais. Cela me feroit impossible. Je t'apprends que de jour en jour , d'heure en heure , ma passion redouble pour elle ; que dans ce moment j'en suis plus passionnément épris que je ne l'ai jamais été de ma vie ; que mes vues sont *honorables* , dans le sens le plus strict qu'elle attache à ce mot ; que depuis huit jours je n'ai pas varié même dans mes desirs ; que toutes mes résolutions sont aussi fermes , aussi intimement incorporées à mon existence , que l'ont été mes principes sur un commerce libre & sans lien , & uniquement appuyé sur une généreuse confiance en moi , par préférence à l'état de *doute* & de *défiance journalière* ; car telle doit être la vie du mariage , où la femme , sans nulle confiance , enchaîne un homme pour la vie à l'uniformité d'une conduite régulière , prenant les loix de l'église & de l'état pour garants de l'obligation qu'elle lui impose.

LUNDI matin je vais à une espèce de bal, où m'a invité le colonel Ambroise. C'est une fête de famille, donnée je ne sais à quelle occasion. Tout le plaisir qui m'y attire, c'est la certitude d'y trouver Miss Howe & sa mère & Hickman aussi : cela va sans dire ; car la vieille dame ne peut plus sortir sans lui. Le colonel espère que Miss Arabelle Harlowe s'y trouvera aussi : il a invité tous les honnêtes gens du canton.

C'est le hasard qui m'a fait rencontrer le colonel ; il s'attendoit peu, je crois, à me voir accepter son invitation ; mais il ne me connoît guères, s'il croit que j'aie honte de paroître dans tout lieu où ces dames viennent montrer leur figure. Il m'a fait entendre que mon nom trottoit dans les bouches à l'occasion de Miss Harlowe. Mais pour faire allusion à une des phrases de Lord M..., si cela est, *je ne m'endormirai pas*, lorsqu'il se présentera quelque partie joyeuse.

Comme je dois prendre la voiture de Milord, j'aurois été bien aise qu'une de mes cousines Montaigu eût voulu m'accompagner ; mais elles m'ont toutes deux refusé, & je ne veux pas songer à prendre avec moi aucun de tes confrères. J'aurois l'air de croire que j'ai besoin de gardes du corps. D'ailleurs l'un est trop turbu-

lent, & l'autre trop doux & trop faquin pour quelques personnes de la grave compagnie qui doit s'y trouver, & pour moi en particulier. On connoît les hommes par leurs amis; un fat, comme Tourville, par exemple, prend bien des peines pour étaler dans sa parure l'en-seigne de ce qu'il a dans son fonds. Toi, à la vérité, tu es une exception; tu te mets comme un faquin: & cependant tu es un fort aimable cavalier. Malgré cela, tu es un petit-maître si lourd & si gauche, qu'il me semble que tu te dois un double dépit contre toi-même en faisant sortir encore plus ta mauvaise grâce par ta parure de théâtre, lorsque tu quittes le deuil.

Je me souviens que la première fois que je te vis, je fus dans le plus grand embarras. Je ne savois si je te prendrois pour un grand sot ou pour un demi bel esprit. Je voyois quelque chose de bisarre & de choquant dans ton habillement. Si ce garçon, dis-je en moi-même, n'aime pas le ridicule au point de ne pas s'épargner lui-même, il faut qu'il soit bien sot de prendre tant de peine pour faire remarquer sa laideur plus qu'on ne feroit s'il étoit mis simplement. Un habit uni & décent dans un homme ou une femme ordinaires, suppose au moins de

de la modestie, & procure toujours l'indulgence des censeurs. Qui aura la cruauté de ridiculiser un défaut personnel dans un homme qui a l'air de le sentir le premier ? *qui jamais a reproché à un hermite d'être pauvre ?* mais aussi qui sera assez généreux pour ménager un homme assez absurde & d'une assez mauvaise tête, pour attirer à force de clinquant l'attention sur sa difformité.

N'en crois pas cet air de gaieté & de folie ; J'ai la mort dans le cœur. Mon ame toute entière est avec ma charmante. De quel œil indifférent je vais voir toute l'assemblée du Colonel, le cœur rempli de ma belle, & ne voyant que son image ! (b)

(c) LETTRE XIII.

Miss HOWE à Miss ARABELLE HARLOWE.

Jeudi, 20 Juillet.

JE ne puis m'empêcher de vous informer, de quelque manière que cette information puisse être reçue en venant de ma part, que votre pauvre sœur est dangereusement malade, chez un nommé Smith, qui tient une boutique de

Tome VIII,

I

parfumerie dans la rue royale , près de Covent-garden. Elle ignore que je vous écris. Quelques paroles violentes , en forme d'imprécation , échappées de la bouche de son père , l'affectent vivement dans l'état de foiblesse où elle est. Je ne prendrai pas la liberté de vous donner des conseils sur ce que vous devez faire pour elle en pareil cas. Vous êtes sa sœur. Je n'ai donc pu m'empêcher de vous écrire non-seulement pour l'amour d'elle , mais encore pour l'amour de vous. Je suis , Mademoiselle , votre très-humble servante ,

ANNE HOWE. (b)

(c) LETTRE XIV.

Réponse de Miss ARABELLE HARLOWE.

Jeudi, 20 Juillet.

J'AI reçu la vôtre ce matin. Tout ce qui arrive à cette malheureuse créature , n'est que ce qui avoit été prédit & attendu de nous. Que l'homme pour lequel elle nous a abandonnés , la console. On nous a dit qu'elle avoit des remords , & qu'il vouloit l'épouser. C'est ce que nous ne croyons en vérité pas. Le chagrin de

se voir trompée dans ses espérances, pourroit bien affecter sa santé ; il le devroit du moins. Cependant , elle est la seule que je connoisse qui ait été trompée dans son attente.

Je ne puis vous dire , Miss , que votre lettre ait été des mieux venues , pour les libertés que vous avez prises avec toute notre famille , qui se ressent , comme elle le doit , d'une conduite qu'une jeune personne doit avoir honte de justifier. Excusez , Miss , cette liberté ; elle est occasionnée par de plus grandes. Je suis , Miss , votre humble servante.

ARABELLE HARLOWE. (b)

(c) LETTRE XV.

Replique de Miss HOWE.

Vendredi, 21 Juillet.

MISS ARABELLE HARLOWE ,

Si vous aviez une dose de bon sens seulement égale à votre mauvais naturel , vous auriez su , malgré la surabondance du dernier , distinguer une intention obligeante pour vous tous , (&c dont le but étoit de vous mettre dans le cas

d'avoir moins de reproches à vous faire, si le malheur que je crains arrivoit, & un empressement officieux que je ne vous devois pas, après vos libertés au moins réciproques. Je ne dirai point ici tout ce que je pourrois dire en faveur de la *malheureuse créature*, comme vous appelez une sœur que vous avez assez contribué vous-même à rendre malheureuse. Si ce que je redoute arrive, vous apprendrez, soit que vous le désiriez ou non, tout ce que je pense.

ANNE HOWE. (b)

(c) LETTRE XVI.

Miss ARABELLE à Miss HOWE.

Vendredi, 21 Juillet.

MISS ANNE HOWE,

J'AI reçu votre impertinente lettre. Je ne devois pas m'attendre à être épargnée de vous qui n'épargnez personne. Vous êtes très-heureuse d'être sous la garde d'une mère prudente & vigilante. Car sans cela... La prudence de la mienne ne peut être surpassée : mais nous avions tous trop bonne opinion d'une certaine personne, pour croire qu'il fût nécessaire de la

veiller. Il y a peut-être quelque raison qui vous attache si fort à elle dans une erreur si capitale. Vous dites que je rends ma sœur malheureuse ! Cela est faux, Miss. Si elle l'est, c'est par sa faute, excepté, il est vrai, ce qu'elle doit de son malheur aux avis de quelqu'un. Vous savez qui est le plus obligé d'en répondre.

Vous pouvez nous dire *tout ce que vous pensez*, quand il vous plaira. Comme nous saurons que c'est ce que vous pensez, nous jugerons de l'attention que nous devons y faire. C'est tout ce qu'a à vous dire,

A. H. (b)



(c) LETTRE XVII.

Miss HOWE à Miss ARABELLE.

Samedi, 22 Juillet.

IL y a des personnes pour qui c'est un *malheur* d'attirer l'attention de tout le monde : d'autres sont peut-être plus *heureuses*, quoiqu'elles n'en soient que plus *envieuses*, de ne mériter l'attention de personne ; mais on voudroit qu'elles eussent le bon sens de remercier le ciel de ce peu d'importance qui les a mises à l'abri des

hasards & des situations périlleuses, où il leur auroit été très-difficile de se bien conduire. Je vous avoue franchement que sans les avis prudents de cette admirable personne, (dont le principal défaut est la supériorité de ses talens & dont le malheur est d'avoir rencontré un frère & une sœur incapables de sentir toutes ses perfections ;) j'aurois pu un jour me voir dans l'embarras. Mais toute impertinente que je puis paroître à la plus impertinente de toutes les créatures, je ne me suis pas crue plus *sage* pour être l'*aînée*, ni n'ai pris droit de cette *pitoyable* raison, pour me donner les airs de vouloir gouverner & encore moins maltraiter un génie si supérieur,

Je le répète avec reconnoissance, que les conseils de cette chère créature m'ont été d'un grand service, & avant même que la *vigilance* de ma mère devînt nécessaire. Mais, ce qui seroit arrivé de moi, c'est ce que je ne saurois dire, si j'eusse eu un frère & une sœur qui eussent cru qu'il convenoit à leurs *intérêts* & au plaisir de leur *envie sordide*, de défigurer & de noircir mon caractère.

Votre admirable sœur vous a en effet sauvée, Mifs, aussi bien que moi, avec cette différence, qu'elle vous a sauvée, contre votre volonté,

& moi , d'accord avec la mienne , & que fans son propre frère & sa propre sœur , elle ne feroit point perdue.

Plût au ciel qu'on eût laissé les deux sœurs suivre chacune leur penchant ! La plus admirable personne de son sexe ne fût jamais sortie de la maison de son père. Pour vous , Miss , je ne fais ce que vous seriez devenue : mais , quoiqu'il fût arrivé , vous auriez trouvé une humanité que vous n'avez pas montrée , soit que vous l'eussiez méritée ou non. Au moins vous n'eussiez pas perdu une tendre sœur , ou une amie compatissante dans la sœur la plus accomplie.

Mais pourquoi perdre le temps à discourir avec une si pauvre espèce ? Pourquoi pouffai-je un si foible adverfaire ? dont la première lettre est pleine d'une basse malice , & dont la seconde n'est que fausseté & inconséquence mêlée d'envie & de grossièreté. Mais j'ai été bien aise de vous montrer une partie de ce que je pense. Provoquez-moi à vous en dire plus , & vous me trouverez toujours prête. Quoique je remercie Dieu de n'être pas votre sœur , je ne suis pas pour cela votre ennemie. Mais vous ne le devez qu'à deux considérations : la première , que vous appartenez , quoique vous en foyez

indigne , à une sœur si parfaite ; la seconde , que vous n'êtes pas d'une assez grande conséquence pour mériter autre chose que la pitié & le mépris de (b)

A. H.



(c) LETTRE XVIII.

Mde. HARLOWE à Mde. HOWE,

Samedi , 22 Juillet,

MA CHÈRE DAME,

JE vous envoie les copies de cinq lettres qui ont été écrites entre Miss Howe & ma fille Arabelle. Vous êtes une personne de prudence & de bon sens, vous êtes mère vous-même. Vous êtes si capable d'entrer dans les peines de notre famille , causées par la témérité & l'ingratitude d'une enfant sur laquelle nous avions autrefois fondé nos espérances , & qui fut l'objet de notre idolâtrie , que j'ose assurer que vous n'autoriserez point ces étranges libertés que votre fille a prises avec nous tous. Ce ne sont pas ici les seules dont nous ayons à nous plaindre ; mais nous avons gardé le silence sur les autres , parce qu'elles n'ont point été couchées sur le papier.

Nous vous prions seulement de ne pas permettre que nous soyons en butte aux traits d'une jeune fille, qui ne fait pas ce que nous avons souffert, & ce que nous souffrons encore par la témérité d'une malheureuse créature qui, en se perdant elle-même, a attiré la disgrâce sur sa famille. Je n'aurai pas la présomption de rien prescrire dans le cas présent à votre sagesse connue; mais je m'en rapporte à vous sur ce que vous croirez le plus convenable. Je suis, Madame, votre très-humble servante,

CHARLOTTE HARLOWE. (b)

(c) LETTRE XIX.

R É P O N S E de Mde. H O W E.

Samedi, 22 Juillet.

MA CHÈRE DAME,

J E suis très-offensée des lettres que ma fille a écrites à Miss Harlowe. J'ignorois absolument qu'elle eût pris tant de liberté. Ces jeunes créatures ont des idées si romanesques, les unes de l'amour, les autres de l'amitié, qu'il n'y a pas moyen de les gouverner dans ces sentimens. Il n'y a que le temps & l'expérience, acquise à

leurs dépens, qui puissent les convaincre de l'absurdité de leurs idées. J'ai grondé très-sérieusement Miss Howe. Je concevois si bien quelle étoit l'affliction de toute votre famille, que, comme je l'ai dit à votre frère Monsieur Antoine Harlowe, j'ai défendu plusieurs fois à ma fille toute correspondance avec ce pauvre ange tombé; car il est bien sûr que jamais jeune demoiselle n'a plus ressemblé à ce que nous imaginons des anges, tant par sa personne que par son ame. Mais fatiguée de ses opiniâtres, (je suis fâchée de dire cela de ma propre fille,) j'ai été forcée de la laisser continuer, & en vérité, elle est si obstinée dans sa volonté, que j'ai craint qu'elle n'en tombât malade, comme je l'ai vue trop souvent tomber dans des accès de chagrin & d'humeur.

Il n'y a que les parens qui sachent la peine que donnent les enfans. Les plus heureux, comme je l'ai souvent pensé, sont ceux qui n'en ont point; & ces jeunes filles, quand elles ont une fois atteint un certain âge, sont, Dieu me pardonne, ingouvernables.

Je crois cependant que vous ne recevrez plus de pareilles lettres de ma Nancy. J'ai été forcée d'user de toute mon autorité avec elle, lorsqu'elle a appris la maladie de Miss Clary, (& il paroît

qu'elle est fort mal,) sans quoi elle auroit couru à Londres la trouver; & elle appelle cela le devoir d'une amie, oubliant qu'elle sacrifie à sa romanesque amitié ce qu'elle doit à la meilleure & la plus tendre des mères.

Il y a mille qualités sublimes dans la pauvre patiente, malgré sa faute; & si ce qu'elle a écrit à ma fille est vrai, il paroît qu'elle a été bien indignement abusée. Mais je pense que votre pardon & le pardon de son père sont des choses qu'il faut laisser à votre propre disposition. Personne ne doit se mêler là-dedans, parce que les parens ont une autorité légitime sur leurs enfans. D'ailleurs, comme l'écrit Miss Harlowe, c'est à quoi tout le monde s'est attendu, quoique Miss Clary ne voulût pas le croire jusqu'à ce qu'elle ait été punie de sa crédulité. Par toutes ces raisons je n'entreprendrai point de diminuer sa faute, qui est encore aggravée par son intelligence admirable, & par un jugement bien au-dessus de son âge.

Je suis, Madame, en faisant mes complimens à M. Harlowe & à toute votre famille affligée, votre, &c.

ANNABELLE HOWE.

P. S. Je partirai pour l'isle de Wight dans peu de jours avec ma fille. Je veux hâter notre

départ, afin de la distraire des chagrins de son amie, qui nous affligent aussi vivement que la témérité de Miss Clary a pu vous affliger vous-mêmes. (b)

LETTRE XX.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 22 Juillet.

NOUS faisons nos préparatifs pour le petit voyage que ma mère croit indispensable. Mais je serai malade, oui, je suis sûre d'être très-malade, si je n'apprends pas que vous vous portiez beaucoup mieux avant notre départ. Rogers m'a jetée dans une mortelle affliction, en m'apprenant l'état où il vous a trouvée. Cependant, depuis que vous êtes capable de tenir une plume, & que votre tête est devenue plus forte & plus libre, j'espère que le plaisir que vous trouverez à écrire, contribuera de jour en jour à votre rétablissement.

Je vous dépêche cette lettre par un exprès, afin qu'elle arrive assez tôt pour vous exciter à de nouvelles considérations sur le sujet de mes dernières. Ne m'écrivez rien de décisif, sans y

avoir fait vos plus sérieuses réflexions. Car c'est sur votre réponse que je dois régler la mienne.

Dans votre dernière, vous déclarez positivement que vous ne voulez pas être à lui. Assurément il mérite plutôt une mort infâme qu'une épouse telle que vous. Mais comme je le crois innocent de votre dernière infortune, & que toute sa famille plaide pour lui avec chaleur, & s'offre d'être sa caution, je suis persuadée que la complaisance pour leurs sollicitations & pour les siennes, est le meilleur parti que vous puissiez embrasser. Surtout lorsque votre propre famille demeure implacable, comme je puis vous en assurer. Il est homme de sens; pourquoi désespérer qu'il puisse devenir un bon mari, & quelque jour peut-être, un sujet de quelque mérite? Ma mère est tout-à-fait de mon opinion. M. Hickman eut hier une conférence avec lui, comme je crois vous l'avoir annoncé. Quoiqu'il n'ait pas beaucoup goûté son ton & ses manières avec lui, (& elles ne devoient pas beaucoup lui plaire,) il le croit sincèrement déterminé à vous épouser, si vous daignez vous rendre à ses instances. Peut-être verrez-vous M. Hickman avant notre départ. Si je ne puis pas vous voir moi-même, je ne partirai pas tranquille qu'il ne vous ait vue pour moi. Il vous rendra

compte alors de l'admirable portrait que le misérable fait de vous & de la justice que rend à votre vertu cet homme inconcevable.

Ses aveux ne sont pas moins nets dans sa famille, quoiqu'à sa condamnation, s'il faut s'en rapporter au témoignage de ses cousines. Sa crainte, a-t-il dit à M. Hickman, est qu'en continuant de vous plaindre de lui, « vous ne vous
« couvriez tous deux d'une tache que le mariage
« même ne seroit pas capable d'effacer. Il appré-
« hende aussi que vous ne ruiniez votre santé par
« un excès de tristesse ; & qu'en cherchant la
« mort, lorsque vous pouvez l'éviter, vous ne
« vous mettiez hors d'état de vous en garantir,
« lorsque vous aurez moins de dégoût pour la vie.»

Ainsi, très-chère Clarisse, je vous exhorte à surmonter, s'il est possible, votre aversion pour ce monstre. Vous pouvez encore vous promettre bien d'heureux jours, & redevenir les délices de tous vos amis, de tous ceux qui vous connoissent, & la consolation de votre fidelle Anne Howe.

Je languis d'avoir votre réponse à ma lettre du 13. Je vous prie, retenez le messager jusqu'à ce qu'elle soit prête. Pourvu qu'il revienne Lundi soir, il fera assez temps pour ses affaires, & pour me trouver revenue de chez le colonel

Ambroise , qui donne bal pour une double fête , la naissance & le mariage de sa femme. Il a invité à celui-ci toute la noblesse du canton , dans sa joie de quelques bonnes nouvelles qu'ils ont reçues du gouverneur , frère de Mde. Ambroise.

Ma mère s'est engagée pour elle & pour moi ; en mon absence. J'ai voulu m'excuser pour mon compte , surtout à cause du jour (*) ; mais elle est presqu'aussi jeune que sa fille ; & croyant qu'il ne seroit pas aussi bien qu'elle y allât sans moi , elle m'a dit qu'elle avoit le malheur de ne pouvoir jamais me proposer aucune partie qui me fût agréable. Comme nous avons eu tout récemment quelques mots assez vifs ensemble , je me suis crue obligée de lui complaire cette fois ; car je n'aime pas à quereller quand je peux m'en empêcher , quoique je m'étudie rarement à en éviter l'occasion quand elle se présente d'elle-même. Je ne fais pas trop , si nous n'avions pas un peu peur l'une de l'autre , s'il nous seroit possible de vivre ensemble. Moi , *c'est tout mon père* , dit-on. — Ma chère maman , *c'est de ma mère que je tiens*. Que puis-je dire autre chose !

O ma chère , que de choses il arrive dans

(*) Le 24 Juillet étoit le jour de la naissance de Miss Clarisse Harlowe.

cette vie qui nous font de la peine , & combien il y en a peu qui nous donnent du plaisir ! Je suis sûre que je n'en aurai aucun à cette fête , puisque je ne puis m'y trouver avec l'amie qui remplit la moitié de mon cœur , la principale moitié d'une seule & même ame , qui disoit-on ordinairement , animoit la *paire d'amies* , comme on nous appeloit ; vous , ma chère , dont la présence illuminoit tous les cercles où vous entriez , & qui me faisiez briller au second rang , après vous. Combien une seule heure de votre compagnie , ô ma sage amie , seroit infiniment préférable pour moi à tous les divertissemens & les amusemens dont notre sexe est en général si idolâtre ! Que mon cœur a besoin d'en goûter de nouveau la douceur ! — Adieu , ma chère.

A. HOWE.

LETTRE XXI.

M^{IS}S CLARISSE HARLOWE à M^{IS}S HOWE.

QUE de peine , ma très-chère amie , me cause votre tendre ardeur pour mes intérêts ! Qu'il est vrai que le nœud d'une amitié pure , & l'union des ames qui se ressemblent , sont des liens
plus

plus forts & plus tendres que les liens du sang ! (¶) Le chantre gracieux d'Israël , lorsqu'il vouloit porter à son dernier degré la louange de l'amitié qui régnoit entre lui & l'ami chéri de son cœur , pouvoit bien dire que l'amour de Jonathan pour lui étoit un prodige étonnant , qu'il surpasseoit *l'amour des femmes* ! Quelle idée exaltée cela donne de l'ame de Jonathan , de la tendresse de son cœur , naturellement formé pour ce lien sacré , en la supposant seulement égale à celle de ma chère Anne Howe pour sa Clarisse tombée ! (b) Mais quoique je fasse ma gloire de votre affection , songez , ma chère , combien il est chagrinant pour un cœur qui n'est pas sans générosité , de ne pouvoir rien mettre dans la balance des services & des bienfaits. Songez combien dans le même temps que votre éclat s'augmente de mes ténèbres , il m'est douloureux de ne causer que des peines à ma chère amie , que je faisois mon bonheur d'obliger ; & de nuire encore à sa réputation par les efforts qu'elle fait continuellement pour me défendre , & fermer la bouche à mes incharitables censeurs ! (¶) Croyez-moi , chère amie , c'est ce qui me fait répéter souvent dans les termes de mon chantre admiré , avec quelque léger changement : « Ah que je fusse comme j'étois dans les mois passés ! dans

ces heureux jours où Dieu veilloit sur moi , lorsque son flambeau brilloit au-dessus de ma tête , & que je marchois à sa clarté à travers les ténèbres ! comme j'étois dans les jours de *mon enfance* , lorsque le Tout-Puissant étoit encore avec moi ; *lorsque j'étois encore dans la maison de mon père* ; lorsque mes pieds se baignoient dans des ruisseaux de lait , & que l'huile couloit à flots pour moi du sein du rocher. » (b)

Vous me représentez les raisons qui doivent me porter à prendre M. Lovelace pour mon mari , & vous les fortifiez de l'autorité de votre respectable mère. (1) J'ai devant moi votre lettre du 13 (2) , (¶) qui rend compte de la visite , des propositions & des obligeantes sollicitations des deux Miss Montaigu , au nom des honorables dames Lady Sadleir & Betty Lawrance & de Milord M.... Celle du 18 (3) , où vous me redemandez , pour ainsi dire , à ces dames & à cette famille , dans le temps où je fus si cruellement & si ignominieusement arrêtée , & que vous ne saviez pas ce que je pouvois être devenue ; la réponse de ces dames ,

(1) Voyez la Lettre précédente.

(2) Voyez Tome VII , Lettre LX.

(3) Ibid , Lettre LXII.

signée d'elles si généreusement & sans réserve ainsi (1), que de leur honorable frère, & signée aussi de ce misérable, & toujours avec sa légèreté ordinaire. Ces lettres, ma très-chère Miss Howe, & la vôtre du 16 (2), qui arriva lorsque j'étois dans les liens de cette poursuite, & que je ne reçus que quelques jours après, font toutes devant moi. (b) J'ai pesé les argumens dont vous appuyez votre conseil. Je me suis efforcée d'y apporter toute l'attention dont mon cœur & mon esprit sont capables dans l'état où je suis. Je me sens même disposée à croire, non-seulement sur votre propre opinion, mais encore sur les assurances d'un ami de M. Lovelace, qui se nomme M. Belford, homme d'un bon naturel & fort humain, qui paroît entrer de bonne foi dans mes peines, & qui ne ménage pas l'auteur de mes disgrâces, que son ami n'a pas eu de part à ma dernière infortune. J'ajouterai, par la déférence sincère que j'ai pour votre sentiment & pour le témoignage de M. Hickman, que je le crois sérieusement déterminé à m'épouser, si je consens à recevoir sa main, persuadé par ses amis, & honteux de sa bassesse envers

(1) Voyez Tome VII, Lettre LXV.

(2) Ibid. Lettre LXI.

moi, qui ne l'avois pas méritée. (*) Quel est le résultat de toutes mes réflexions ? Le voici, ma très-chère Miss Howe, & n'en soyez pas fâchée :
 « c'est de m'attacher à la résolution que je vous
 « ai déclarée, & de vous répéter que l'idée de
 « la mort me cause moins d'horreur que celle
 « d'un mari de ce caractère : en un mot, comme
 « je l'ai déclaré dans ma dernière, *je ne puis,*
 « & pardonnez-moi si j'ajoute que *je ne veux*
 « *jamais être sa femme.*

« Vous attendez sans doute mes raisons, &
 « si je me dispensois de vous les expliquer,
 « vous concluriez de mon silence que j'ai l'es-
 « prit obstiné ou le cœur implacable. Ces deux
 « reproches, si l'un ou l'autre étoit juste, sup-
 « poseroient une étrange disposition dans une
 « personne qui ne parle & ne s'occupe que de
 « mourir. Cependant, prétendre que le ressen-
 « timent n'ait aucune part à ma détermination,
 « ce seroit tenir un langage, auquel personne
 « n'ajouteroit foi. J'ai des ressentimens, j'en
 « conviens, ma chère, & des ressentimens forts

(§) (*) Toute la partie de la lettre qui est marquée de guillemets a été transcrite après par Miss Howe dans la lettre xxxv, Tome VIII, écrite aux dames de la famille de M. Lovelace : on l'a ainsi distinguée ici, pour éviter de la répéter dans cette lettre. (S)

« vifs ; mais ils ne font pas injuftes ni déraison-
 « nables ; vous en ferez convaincue , fi vous ne
 « l'êtes pas déjà , lorsque vous faurez toute
 « mon hiftoire , fi jamais vous la favez ; (¶) car
 « je commence à craindre au milieu de tant
 « d'objets qui doivent m'occuper , & qui font
 « bien plus importans que le foin de fonger à
 « cet homme ou à ma propre juftification , de
 « ne pas avoir affez de temps pour exécuter
 « mon deffein dans l'étendue que je m'étois pro-
 « pofée , & que je vous avois en quelque forte
 « promise. (*) (b) Entre plufieurs raifons , je
 « vous en apporterai une dont j'efpère que vous
 « ferez frappée vous-même ; mais après avoir
 « reconnu que j'ai des reffentimens , je veux
 « commencer par les confidérations où la colère
 « & le reffentiment n'ont que trop de part , dans
 « l'efpérance qu'ayant une fois déchargé mon
 « cœur fur le papier & dans le fein de ma fidelle
 « Mifs Howe , ces importunes & corrosives paf-
 « fions n'y rentreront plus , & feront place à
 « des fentimens plus doux & plus agréables.

« Apprenez donc , ma très-chère amie , que
 « ma fierté , quoique extrêmement mortifiée ,
 « ne l'eft point encore affez ; s'il faut recon-

(*) Voyez la Lettre LII , Tome VII.

« noître que c'est une nécessité pour moi , de
« choisir un homme dont les actions ne m'ins-
« pirent & ne doivent m'inspirer que de l'hor-
« reur ? Quoi , ma chère ! après avoir été traitée
« avec une barbarie si perfide & si préméditée ,
« qu'il m'est également impossible , & d'y penser
« sans douleur , & de la raconter avec modés-
« tie , je laisserois approcher de mon cœur ce
« cruel ravisseur ! Je ferois le vœu d'une éter-
« nelle soumission pour un si méchant homme !
« & je hasarderois mon bonheur dans une
« autre vie , en m'unissant avec un coupable
« aussi abandonné que je le connois être ! Votre
« Clarisse vous paroît-elle si perdue , ou du
« moins tombée si bas que , pour replâtrer aux
« yeux du monde une réputation ruinée , elle
« doive paroître bassément redevable à la géné-
« rosité , & peut-être à la compassion d'un
« homme qui l'en a dépouillée par des voies
« si barbares ? En vérité , ma chère , je regarde-
« rois le repentir de mon imprudente démarche
« comme une spécieuse illusion , si je ne m'étois
« pas élevée bien au-dessus du moindre désir
« d'être la femme de M. Lovelace. Je dois ram-
« per apparemment devant mon ravisseur , &
« le remercier sans doute de la misérable justice
« qu'il me rend ! Ne croyez-vous pas déjà me

« voir les yeux baissés, devant ses amis &
 « devant les miens, (en supposant que les
 « miens daignent condescendre à me reconnoître
 « encore,) dénuée de cette noble confiance qui
 « naît du témoignage d'un cœur sans reproche ?
 « Ne me voyez-vous pas humiliée dans ma
 « propre maison, préférant mes honnêtes sui-
 « vantes à moi-même, n'osant ouvrir les lèvres
 « pour leur donner un avis ou leur faire un
 « reproche, dans la crainte qu'un coup-d'œil
 « hardi ne m'avertisse de rentrer en moi-même,
 « & de ne pas attendre d'autrui plus de per-
 « fection que de moi ? Mettrai-je un misérable
 « en droit de me reprocher sa générosité, sa
 « pitié, & peut-être d'avoir pu lui pardonner
 « des outrages de cette nature ? Eloignée,
 « comme j'étois, de le croire capable de tant
 « de bassesse & de noirceur, je me promettois
 « autrefois de le ramener à la vertu. Je m'étois
 « follement imaginée qu'il m'aimoit assez pour
 « souffrir mes exhortations, & pour attacher
 « quelque poids à l'exemple que je présumoïs
 « humblement pouvoir lui donner ; d'autant
 « plus que lui croyois assez bonne opinion de
 « mon jugement & de mes principes. Mais
 « que me reste-t-il aujourd'hui de cette pre-
 « mière & principale espérance ? Si j'acceptois

« sa main, aurois-je bonne grâce de recom-
« mander la vertu & les bonnes mœurs à un
« homme à qui j'aurois fourni moi-même l'oc-
« casion de me faire abandonner tous mes
« devoirs ? D'ailleurs, supposons toutes les
« suites du mariage, & des enfans nés d'un tel
« père. Quelle seroit ma profonde douleur
« de penser continuellement, à la vue d'une
« innocente famille, que sans un miracle, celui
« dont elle tiendrait le jour, seroit destiné à
« tous les châtimens du vice, & que ses exem-
« ples, peut-être, n'attireroient sur elle que la
« malédiction du ciel ? Qui sait même si mes
« coupables complaisances pour un homme qui
« se croiroit en droit d'exiger mon obéissance,
« n'exposeroient pas mes propres mœurs, &
« si loin de contribuer à sa réforme, je n'au-
« rois pas la foiblesse de l'imiter ? Car qui
« peut tenir de si près au vice & n'en être pas
« souillé ?

« Ainsi, je répète hardiment que je le mé-
« prise. Si je connois bien le fond de mon
« cœur, je le méprise de bonne foi. — Je le
« plains aussi. Tout indigne qu'il est de ma
« pitié, je ne laisse pas de le plaindre ; mais
« c'est un sentiment dont je ne ferois pas capable
« si je l'aimois encore ; car il me paroît cer-

« tain, ma chère, que l'ingratitude & la bassesse,
 « dans l'objet de notre amour, doivent causer
 « une peine extrême. Je ne l'aime donc plus.
 « Mon ame dédaigne toute espèce de commu-
 « nication avec lui.

« Mais quoiqu'un juste ressentiment ait eu la
 « force de me conduire à ce point, je ne me
 « suis pas laissée emporter par ses mouvemens
 « tumultueux, jusqu'à perdre toute attention
 « pour mon devoir, & pour le parti qui me
 « resteroit à choisir, si le ciel, pour allonger
 « le temps de ma pénitence, me condamnoit
 « à vivre encore. Dans mes plus profondes
 « réflexions, le célibat s'est offert comme le
 « seul genre de vie qui me convienne. Cepen-
 « dant, ne faut-il pas supposer que, jusqu'à la
 « dernière heure de ma délivrance, je passerai
 « le temps à me rappeler mes afflictions, &
 « à pleurer mes fautes? Tout le monde ne
 « saura-t-il pas la raison qui oblige Clarisse
 « Harlowe de chercher la solitude & de se
 « dérober au monde? Chaque regard de ceux
 « qui m'envisageront, n'aura-t-il pas la force
 « d'un reproche? & quand les yeux d'autrui
 « ne m'accuseroient pas, ne liroit-on pas ma
 « disgrâce & ma faute dans les miens?

« Qu'ai-je donc, ma chère & mon unique

« amie, qu'ai-je à souhaiter de plus heureux
« que la mort? Et qu'est-ce que la mort après
« tout? ce n'est que la cessation d'une vie mor-
« telle; c'est la fin d'une course mesurée; un
« port, après une pénible navigation; le terme
« de toutes les inquiétudes & de tous les soins
« de la vie; & si cette mort est heureuse,
« c'est le commencement d'une félicité immor-
« telle.

« Si je ne meurs point à présent, il peut
« arriver que la mort me surprenne moins pré-
« parée. Supposons que j'eusse évité le préci-
« pice où je suis, elle seroit venue peut-être
« au milieu de quelque espérance flatteuse, lors-
« que mon cœur enivré des vanités terrestres,
« n'auroit eu de goût que pour la vie.

« Mais je me hâte, ma chère, d'ajouter pour
« votre satisfaction que, malgré les raisons qui
« me font désirer la mort, je ne voudrois pas,
« comme une ame lâche, abandonner mon
« poste, lorsque je peux le conserver, & lorsque
« la volonté du ciel m'en fait un devoir. Il
« est vrai que je me suis sentie plus d'une fois
« pressée par cette coupable pensée; mais c'étoit
« dans le trouble de mes plus vives angoisses.
« Une fois, particulièrement, j'ai raison de
« croire que mon désespoir m'a garantie du plus

« infâme outrage , du renouvellement de ses
 « infâmes attentats, autant que je puis le pré-
 « fumer, au milieu de ces viles créatures, tant
 « redoutées de moi, & à si juste titre, qui
 « étoient présentes, pour m'intimider au moins,
 « si elles n'étoient pas là pour le seconder. O,
 « ma chère! vous n'imaginez pas ce que j'ai
 « souffert dans cette fatale occasion; & je ne
 « fais pas moi-même de quoi le ciel m'a sau-
 « vée, lorsque le misérable voulut s'approcher
 « de moi pour exécuter ses horribles desseins. »

Comme je suis persuadée que des violences exercées sur moi-même, après l'horrible attentat, auroient marqué plus de vengeance & de désespoir que de véritables principes, je ne me croirois pas moins criminelle aujourd'hui, si je négligeois ma santé par obstination, & si je me jetois volontairement dans les bras de la mort, lorsque je puis l'éviter. Quelles que soient là-dessus les suppositions de ce méprisable mortel, de cette ame basse & aveugle, n'attribuez pas non plus, ma chère, à de noirs excès de mélancolie & d'abattement, ni même à un coupable orgueil ou à une vengeance plus criminelle encore, la résolution à laquelle je m'attache de ne jamais être sa femme, & jamais par conséquent celle d'aucun homme. Loin de

mériter ces imputations, je vous proteste, ma chère & unique amie, que je ferai tout ce qui dépend de moi pour prolonger ma vie; & jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de la reprendre dans sa bonté, je reçois ma punition, comme une justice qu'il rend à mes fautes; je ne me déroberai point au poids dont il me charge, & je lui demanderai la patience de le supporter avec fruit. Lorsque je me sentirai de l'appétit, je donnerai à la nature ce qu'elle demandera pour son soutien, & vous savez qu'elle demande bien peu. J'exécuterai ce qui me sera prescrit par les médecins, sans rien refuser. En un mot, je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour convaincre ceux qui daigneront s'informer de ma conduite, que je n'ai pas manqué de fermeté dans mes peines, & que je me suis du moins efforcée de résister aux maux que j'ai attirés sur moi. (¶) Car je dis souvent, dans le dessein d'imiter le modèle le plus sublime : « Seigneur, c'est
« ta volonté : & elle sera la mienne. Tu es
« juste dans toutes tes œuvres avec les enfans
« des hommes, & je fais que tu n'aggraveras
« pas le poids de mes afflictions au-delà de ce
« que je peux supporter : si je le puis, je le
« dois, avec le secours de ta grâce, je le sup-
« porterai. (b)

« Mais voici, ma chère, une autre raison ;
 « une raison qui vous convaincra vous-même
 « que je dois éloigner toute idée de mariage ,
 « & me préparer à un événement tout-à-fait
 « différent. Je suis persuadée avec autant de
 « certitude que j'en ai d'exister en ce moment ,
 « que votre Clarisse ne sera pas long-temps au
 « monde. Le vif sentiment que j'ai toujours eu
 « de ma faute, la perte de ma réputation, le
 « renversement de mes espérances, l'implacable
 « disposition de mes proches, joint au barbare
 « traitement que j'ai essuyé de l'homme dont je
 « le méritois le moins, m'ont saisi le cœur
 « avant même qu'il fût aussi bien fortifié par
 « les motifs de la religion, que j'ose me flatter
 « qu'il l'est aujourd'hui. Que ce langage ne vous
 « chagrine point, ma chère ; mais je suis sûre ,
 « si je puis le dire avec aussi peu de présomp-
 « tion que de regret, que Dieu dissoudra bien-
 « tôt mon existence, & qu'il me conduira à la
 « mort & à cette demeure commune, où doivent
 « arriver tous les vivans. »

A présent, ma chère amie, que vous connoissez
 entièrement le fond de mon ame, ayez la bonté
 d'écrire aux dames de la famille de M. Lovelace
 que je leur suis infiniment obligée de la bonne
 opinion qu'elles ont de moi, (¶) & que j'ai

été plus flattée que je ne croyois pouvoir l'être dans cette vie, du plaisir d'apprendre que sans me connoître personnellement, elles m'ont crue digne encore, après ma disgrâce, d'une alliance avec leur honorable famille; mais qu'il m'est absolument impossible d'accepter pour époux leur parent. Joignez-y, ma chère, un extrait de ma lettre, tel que vous le jugerez nécessaire, pour donner quelque poids à mes raisons. Je leur écrirois moi-même pour les remercier de leurs bontés, si je n'avois plus d'occupation pour ma tête, mon cœur & mes doigts, que je n'en pourrai probablement remplir.

Je ferai charmée de savoir le jour de votre départ, dans quels lieux vous vous arrêterez, & si vous ferez un long séjour chez votre tante Harman, afin que mes vœux & mes prières puissent vous suivre dans votre route & dans tous les lieux où vous ferez.

CLARISSE HARLOWE.



(9) LETTRE XXII.

*Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE,**Dimanche , 23 Juillet.*

COMME la lettre qui accompagne celle-ci est sur un sujet très-particulier , je voudrois bien ne pas l'embarrasser d'aucune autre matière étrangère. Cependant ayant aussi d'autres objets dans l'esprit qui ont besoin de votre indulgence , j'espère que vous voudrez bien en accepter l'excuse dans les lignes suivantes.

Ma bonne madame Norton , dans une lettre datée du 3 de ce mois , (*) m'a fait entendre que mes parens avoient mal pris quelques réflexions assez dures que vous leur aviez adressées par bonté & par amitié pour moi. Mde. Norton m'en parloit avec cette affection respectueuse qu'elle porte à ma tendre amie : mais elle désiroit par intérêt pour moi-même , qu'il vous plût de réprimer une vivacité qui d'ailleurs vous sied si bien dans presque toutes les autres occasions. Telle étoit son idée. Vous savez que je suis autorisée à parler à ma chère Anne Howe

(*) Voyez Tome VII, Lettre XLII.

avec une liberté que Mde. Norton ne voudroit pas se permettre.

Je n'ai pas osé vous en rien dire dans le temps. Les apparences étoient si fort contre moi, lorsque M. Lovelace vint à bout de me rentraîner sous son pouvoir, après ma fuite à Hamstead, qu'elles vous donnèrent de la colère contre votre amie. Je parle de votre réponse à la lettre que je vous écrivis après ma seconde évasion. Bientôt après arriva cette cruelle aventure de mon emprisonnement, de sorte que je n'ai pu toucher ce sujet qu'aujourd'hui.

Permettez-moi donc, ma chère Miss Howe, de vous répéter encore mon ancienne & pressante requête, (car ce n'est pas la première fois que j'ai été obligée de vous gronder à cette occasion,) d'épargner mon père & ma mère, ainsi que mes autres parens, toutes les fois que vous vous entretiendrez de moi. A la vérité, je souhaiterois qu'ils eussent jugé à propos de prendre d'autres mesures avec leur fille; mais, qui osera les juger? L'événement les a justifiés & m'a condamnée. Ils n'attendoient rien de bon de cet homme vil; il ne les a donc pas trompés; mais ils attendoient toute autre chose de moi, & je les ai trompés. Ils ont d'autant plus raison d'être animés contre moi, si (comme
ma

ma tante Hervey l'a écrit formellement,) (*) ils n'avoient pas le dessein de forcer mes inclinations en faveur de M. Solmes, & s'ils sont persuadés que mon évasion est l'effet d'un choix volontaire & d'une résolution préméditée. Je n'ai point le désir de rentrer en grâce avec eux. Car pourquoi m'obstinerois-je à désirer inutilement une chose que je ne peux espérer? D'ailleurs, quand même ils me recevroient, je n'oserois jamais les envisager: en vérité je ne le pourrois pas. Toute mon espérance, c'est que d'abord mon père lèvera sa terrible malédiction, & ensuite qu'il m'accordera sa bénédiction dernière. Ces deux faveurs sont nécessaires à la paix de mon ame.

J'ai écrit à ma sœur, mais seulement sur l'article de la malédiction. Je crains bien de recevoir d'elle une réponse fort dure; ma faute est si énorme aux yeux de la famille, que ma première sollicitation sera difficilement écoutée.

Ils ne savent pas, & peut-être aussi ne voudront-ils pas le croire, que je sois aussi mal que je le suis, enforte que si j'allois mourir avant qu'ils eussent le temps de prendre les informations nécessaires. Vous devez ne voir dans mon sort qu'une espèce.... de fatalité! Je ne fais pas

(*) Voyez Tome IV, Lettre XI.

comment vous devez l'appeler ; car , hélas , je les ai rendus aussi misérables que je le suis moi-même. Cependant je pense quelquefois que s'ils disoient de bon cœur qu'ils me pardonnent , ma douleur de les avoir offensés pourroit bien en être augmentée. Car j'imagine que rien ne doit être plus sensible & plus déchirant pour une ame un peu généreuse qu'un généreux pardon qui lui est accordé.

J'espère que votre mère vous permettra notre correspondance pendant un mois encore , quoique je ne suive point son avis de prendre cet homme pour mari. Seulement un mois , je ne demande pas un plus long terme. Lorsque les catastrophes s'enchaînent & se suivent de si près , quels changemens un mois ne peut-il pas opérer , & des changemens dont l'idée fait frissonner ! Mais , ma chère , si elle ne le veut pas , il est de notre devoir d'acquiescer à sa volonté.

Combien j'aurois eu d'appréhensions , si j'avois su que M. Hickman devoit avoir une entrevue avec un homme si hautain & si indisciplinable , & lui faire de votre part des questions si délicates ! Vous me faites espérer une visite de M. Hickman ; qu'il s'attende à me voir bien changée. Je fais qu'il m'aime , car il aime tous ceux que vous aimez. Ce fera , je le crains ,

une douloureuse entrevue ! Mais je serois bien aise de voir un homme que j'espère que vous rendrez heureux un jour & bientôt, un homme qui par sa douceur, sa complaisance & son amour sans bornes vous rendra heureuse aussi, si vous n'y mettez pas d'obstacle.

Je suis, ma très-chère, ma tendre amie, l'aimable compagne de mes heureux jours, votre obligée & fidelle

CLARISSE HARLOWE. (b)

(c) LETTRE XXIII.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi, 24 Juillet.

EXCUSEZ mon long silence, ma chère jeune dame ; j'ai été bien malade : mon pauvre enfant a été aussi aux portes de la mort, & lorsque je le comptois guéri, il est retombé ; hélas, ma chère, il est dangereusement malade. Accordez-nous vos prières à tous deux !

Votre sœur & Miss Howe se sont écrit des lettres très-emportées. Toutes les personnes de votre famille sont irritées contre cette jeune dame. Je voudrois bien que vous lui fissiez des

L ij

remontrances sur sa trop grande chaleur ; puisque cela ne peut faire aucun bien ; car ils ne voudront pas croire qu'elle ait écrit de la sorte sans votre connivence. Ils ne veulent pas croire non plus que vous soyez aussi mal que Miss Howe l'affure.

Avant qu'elle eût écrit, ils alloient envoyer le jeune ecclésiastique M. Brand pour s'informer secrètement de votre santé & de votre genre de vie. Mais ils sont maintenant si aigris, qu'ils ont abandonné ce dessein. Il court ici, ainsi qu'au château d'Harlowe, des bruits que vous avez effuyé de nouvelles insultes & que vous allez vous mettre sous la protection de Milady Betty Lawrance. Je crois qu'ils seroient bien aises à présent (comme je le serois moi-même,) que vous prissiez ce parti : peut-être ces bruits suspendront-ils pour le moment toute résolution en votre faveur.

Que je suis malheureuse que le dangereux état où est mon fils m'empêche de me rendre auprès de vous ! Je vous demande en grâce de m'écrire un mot sur votre état & votre santé. Un domestique de sir Robert Beachcroft, qui va à Londres en poste pour les affaires de son maître, vous remettra ma lettre, & j'espère qu'il me rapportera peut-être quelques lignes de votre

main. Il sera obligé de rester à la ville plusieurs heures pour attendre la réponse de ses dépêches.

C'est aujourd'hui le jour , qui tous les ans avoit coutume de donner tant de joie à tous ceux qui avoient l'honneur & le plaisir de vous connoître. Puisse le Tout-Puissant vous bénir & vous accorder que ce soit le dernier jour de votre fête que vous passiez aussi tristement , ma très-chère jeune dame , ainsi que votre affectionnée ,

JUDITH NORTON. (b)

(c) L E T T R E XXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Lundi au soir , 24 Juillet.

MA CHÈRE MADAME NORTON ,

S'IL ne m'étoit pas survenu de nouvelles peines qui m'ont mise pendant plusieurs jours hors d'état de tenir une plume , je n'aurois pas manqué de m'informer de votre santé & de celle de votre fils. Car je n'aurois été que trop prompte à imputer votre silence à la cause que je vois avec chagrin être la véritable. Je prie le ciel , ma chère bonne amie , de vous accorder toutes

L iij

les consolations que vous pouvez désirer. Je suis extrêmement affligée de ce que Miss Howe a écrit à mes parens à mon sujet : je vous assure que j'ignorois autant son dessein que le contenu de sa lettre. Elle ne m'en a même encore rien dit, découragée peut-être par son mauvais succès. Il est impossible de jouir du plaisir que donnent ces charmans esprits, sans l'acheter au prix des inconvéniens qui accompagnent leur vivacité. Tant nos plus douces jouissances sont toujours mêlées de quelque amertume !

Ce n'est que d'hier que j'ai écrit à cette chère amie, pour la gronder de ces libertés, que lui avoit fait prendre hors de saison son amitié pour moi. J'ai craint qu'on ne me les attribuât, & je suis sûre qu'il n'y aura que mes propres sollicitations adressées à mes parens, & leur parfaite conviction de mon sincère repentir, qui pourront m'obtenir quelque faveur de leur part. Je n'ai aucun fruit à attendre de votre médiation ou de la sienne. On connoît trop la tendresse & la partialité de votre affection à toutes deux pour moi.

(Elle lui raconte ici la manière dont elle a été arrêtée ; son abattement dans cette triste aventure ; ses craintes d'être remenée chez la Sinclair ; l'innocence avérée de M. Lovelace dans cette dernière in-

sulte ; comment M. Belford lui a procuré son élargissement ; la promesse de M. Lovelace de ne la plus tourmenter ; l'envoi qu'on lui a fait de ses habits ; le désir sincère de M. Lovelace , ainsi que de tous ses parens qu'elle veuille l'épouser ; l'avis de Miss Howe qui lui conseille de l'accepter. Sa résolution déclarée de plutôt mourir que d'être sa femme , déclaration qu'elle a envoyée le jour précédent à Miss Howe , pour la communiquer à la famille de Lovelace. — Ensuite elle continue.)

Vous serez peut-être surprise , ma chère Mde. Norton , que j'aie envoyé une pareille réponse. Mais lorsque vous aurez toute l'histoire devant vos yeux , vous qui me connoissez si bien , vous ne penserez pas que j'aie tort. D'ailleurs je m'occupe de préparatifs préférables au soin de chercher un époux terrestre !

N'allez pas vous imaginer , ma chère & à jamais respectable amie , que cette révolution dans ma façon de penser provienne d'une humeur noire & mélancolique. Car quoiqu'elle ait été amenée par le chagrin de me voir trompée dans mon attente , à ma première intrusion dans le monde qui m'a montré d'abord son côté vrai dans sa laideur naturelle , j'espère que ma résolution s'est fondée sur de meilleures racines , & que les fruits démontreront de jour en jour à

moi & à tous mes parens qu'elle provient d'une meilleure tige. J'ai écrit à ma sœur ; je lui ai écrit vendredi dernier. Ainsi le dez en est jeté. J'espère une réponse honnête ; mais peut-être ne daigneront-ils pas m'en faire aucune. C'est là , vous le savez , la première démarche que j'aie faite directement. Plût à Dieu que Miss Howe m'eût laissé agir seule à mon gré dans cette affaire si délicate !

Je serai au comble de la joie quand je saurai votre santé parfaitement rétablie , & mon frère de lait hors de danger. Mais pourquoi ai-je dit *hors de danger* ? Quand peut-on jamais le dire avec fondement de créatures qui possèdent la vie à un titre si précaire ? C'est une de ces façons de parler vulgaires qui prouvent tout-à-la fois & la fragilité & la présomption des pauvres mortels.

Ne vous chagrinez point de ne pouvoir suivre votre désir de venir auprès de moi. Je suis plus heureuse que je n'aurois pu raisonnablement l'attendre au milieu d'étrangers. Cela m'a fait quelque peine d'abord ; mais l'habitude nous réconcilie avec toutes choses. Les gens de la maison où je suis , sont civils & honnêtes. Je crois vous avoir déjà parlé d'une digne veuve qui loge dans cette maison. C'est une excellente

femme, & d'autant meilleure qu'elle a été longtemps à l'école de l'affliction.

C'est la meilleure des écoles, ma chère Mde. Norton. Nous y apprenons à nous connoître nous-mêmes, à avoir de la compassion & de l'indulgence pour nos semblables, & à placer de meilleures espérances au-delà de ce bas monde.

J'ai pour médecin un homme plein d'humanité. Ses honoraires sont la chose à laquelle il fait le moins d'attention. J'ai aussi pour apothicaire un des plus dignes hommes que jamais malade ait rencontrés. Ma garde est soigneuse, obligeante, silencieuse & sobre. Ainsi vous voyez que je ne suis pas malheureuse *autour* de moi; & *au-dedans* de moi.... j'espère, ma chère Mde. Norton, que je deviendrai de jour en jour plus heureuse *au-dedans* de moi.

Ce seroit sans doute une des plus grandes consolations que je connoisse, que de vous avoir auprès de moi; vous qui m'aimez si tendrement; vous qui avez été l'appui & le guide vigilant de ma foible enfance; vous dont les préceptes m'ont été si utiles! Ce seroit dans votre tendre sein que je pourrois déposer toutes mes peines. Votre pitié & votre expérience dans les voies du ciel me fortifieroient dans

la carrière qui me reste encore à parcourir.

Mais puisque cela ne peut pas être, je m'y résigne, & j'espère que vous ferez de même. Vous voyez en quels points je ne suis pas malheureuse.... Et pour les autres où je le *suis*.... il n'est pas en votre pouvoir d'y remédier !

J'ai, comme je vous ai dit, tous mes habits en ma possession. Ainsi je suis assez riche pour ce monde, & j'ai les commodités ordinaires.

Vous voyez, ma chère & vénérable amie ; que je ne montre pas le plus triste côté de mon sort, dans la vue d'exciter la compassion : artifice que m'a trop souvent reproché mon insensible sœur. Mon cœur, si je le connois bien, est au-dessus des détours & de tout artifice. Après tout, j'espère avoir à la fin le bonheur de recueillir quelque avantage plutôt que des reproches de ce talent, s'il est vrai que j'aie ce talent. Je dis, *à la fin* ; car quel est jusqu'à présent le cœur que j'aie touché ? pas un, j'en suis sûre, excepté ceux qui étoient déjà déterminés auparavant & prévenus en ma faveur.

Quant à ce jour dont vous me parlez, je l'ai passé comme j'ai dû le passer. Oh ç'a été une cruelle journée pour moi !... en considérant l'intérêt de mes parens plutôt que le mien ! Quel beau jour c'étoit ordinairement pour eux !

dans quelle allégresse ils le passoient ! & de quelle manière ils l'ont passé cette année ! que cette idée est affligeante pour moi ! Ne traitez pas de cruels ceux qui souffrent tant de ma faute ; eux dont pendant dix-huit années entières , j'ai fait la joie , & qui faisoient la mienne par leur indulgente bonté ! Mais je renferme le reste dans mes réflexions. Adieu , ma chère Mde. Norton , adieu ! (b)



(c) LETTRE XXV.

Mis CLARISSE HARLOWE à Miss ARABELLE.

Vendredi, 21 Juillet.

MA chère sœur, si je ne croyois pas l'état de ma santé fort incertain , & si je ne regardois pas la démarche que je fais ici comme un devoir pour moi , j'aurois eu de la peine à prendre la hardiesse de me représenter devant vous , même par lettre ; après avoir vu vos reproches justifiés par l'événement d'une manière si terrible.

Je n'ai pas le courage d'écrire directement à mon père ; je n'ai pas encore osé écrire à ma mère , & c'est en tremblant que je m'adresse

à vous, pour vous prier d'intercéder auprès de mon père, & d'obtenir de lui qu'il révoque la partie la plus funeste de la malédiction dont il m'a chargée, celle qui regarde la vie future. Car pour celle-ci, j'ai bien reçu ma punition de l'homme même en qui l'on a cru que j'avois placé ma confiance. Comme je ne nourris aucune espérance de rentrer en faveur, on peut bien me permettre d'insister sérieusement sur cet article. Cependant je n'employerai aucun argument pour appuyer ma requête, parce que je suis sûre que mon père, si cela dépendoit de lui, ne voudroit pas le malheur éternel de sa pauvre enfant.

Je sens la plus vive reconnoissance de la bonté que ma mère a eue de m'envoyer mes habits. Je n'aurois pas manqué de la remercier de cette faveur dans le moment même que je l'ai reçue, si je n'avois craint que toutes lignes qui viendroient de ma part ne fussent rejetées. Je ne voudrois pas leur faire de nouvelles offenses, & c'est par ce motif que j'éviterai de leur répéter les sentimens & l'hommage de mon respect & de ma tendresse, les renfermant dans mon cœur, où ces deux sentimens brûlent d'une ardeur que ma mort seule peut éteindre.

Je supprime tout , jusqu'à mon nom , & je me dis simplement ,

Ma chère & heureuse sœur ,

Votre affligée servante.

P. S. Les lettres adressées pour moi chez M. Smith , gantier , dans la rue royale à Covent - garden , ne manquent point de me parvenir. (b)

LETTRE XXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

(En réponse à ses Lettres Nos. IX & XII.)

A Edgware , *Lundi* , 24 *Juillet*.

QUELLE peine tu prends pour te persuader que la mauvaise santé de Miss Harlowe vient de sa dernière disgrâce & de l'implacable ressentiment de sa famille ! L'un & l'autre , si c'étoient là les vraies causes , ne proviennent-ils pas de toi dans l'origine ? Que les bonnes têtes sont embarrassées pour excuser les effets d'un mauvais cœur ! Mais il n'est pas surprenant que l'homme capable d'une mauvaise action préméditée , se satisfasse par une mauvaise excuse.

Cependant, quelle opinion doit-il avoir des autres, s'il croit pouvoir leur en imposer aussi facilement qu'il s'en impose à lui-même ?

En vain tu rejettes sur l'orgueil & l'obstination, la nécessité où tu l'as réduite de se défaire de ses habits. Quel autre parti pourroit-elle prendre avec des sentimens aussi nobles. Ses implacables parens lui refusent le peu d'argent qu'elle a laissé derrière elle; ils souhaiteroient, comme sa sœur a l'audace de le déclarer, la voir dans le dernier besoin. Ils ne seront donc pas affligés de sa détresse, & peut-être prendront-ils plaisir à y voir une justification du ciel pour la dureté de leurs cœurs. Tu ne ferois supposer qu'elle voulût recevoir de toi les moindres secours. En accepter de moi, ce seroit dans son opinion les tenir de toi-même. La mère de Miss Howe est une femme avare, & je doute que sa fille puisse rien sans sa participation : supposé qu'elle le pût, elle a trop de noblesse & de franchise pour le dénier si on l'en accusoit. D'ailleurs, Miss Harlowe est absolument persuadée que les effets dont elle veut disposer, ne lui seront jamais d'aucun usage.

N'ayant rien appris de la ville qui m'oblige d'y retourner aujourd'hui, je ferai le plaisir au pauvre Belton, de lui tenir compagnie jus-

qu'à demain, & peut-être jusqu'à mercredi. Ce malheureux homme voudroit me voir sans cesse à ses côtés. Que je le plains ! Je partirai bientôt pour Epfom, & je ferai mes efforts pour le servir & le faire rentrer dans sa propre maison. Il est dans un abattement qui fait pitié : toujours rêveur & sombre ; rien ne peut le distraire. Mais quel service puis-je lui rendre ? quelle consolation suis-je capable de lui présenter, soit dans sa vie passée, soit dans la perspective de l'avenir ? Nos liaisons & nos amitiés, Lovelace, ne portent que sur la vie & la santé. Lorsque les maladies arrivent, nous jetons les yeux autour de nous, & les uns sur les autres, comme de foibles oiseaux effrayés à la vue du milan prêt à fondre sur eux. Que nous sommes chétifs & pusillanimes alors, avec toutes nos affectations de courage ! Tu crois voir, dis-tu, la réforme arriver à grands pas & s'emparer de moi. C'est mon espérance. La différence extrême que je remarque entre la conduite de cette admirable femme dans le cours de sa maladie, & celle du pauvre Belton dans la sienne, me démontre avec la dernière clarté que les libertins sont les vrais poltrons, & que les gens de bien sont les véritables héros. Tôt ou tard nous l'éprouverons nous-mêmes, si nous

ne sommes pas retranchés des vivans par quelque accident soudain.

Mifs Harlowe s'enferma hier à six heures du soir, dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui qu'à sept ou huit heures, pas même sa garde; & elle s'est imposé un jeûne sévère. Pourquoi? parce que c'est aujourd'hui le jour de sa naissance. Le jour de sa naissance! une fleur qui ne fait que s'épanouir, & qui décline déjà vers sa fin. Tous les autres jours passés de sa fête ont sans doute été plus heureux. Quelles doivent être ses réflexions! — Quelles doivent être les tiennes! .

Ta raillerie s'exerce sur mes *aspirations*, sur ce que tu appelles mes *prosteruemens*, & sur la manière dont j'ai laissé tomber derrière son fauteuil le billet de banque. Le respect, dans cette occasion, agissoit trop fortement sur moi. J'appréhendois trop de lui déplaire, pour lui faire cette offre avec la grâce qui auroit mieux convenu à mes intentions. Mais si l'action étoit gauche, elle étoit modeste. Je conçois qu'elle n'en est que plus ridicule aux yeux d'un homme qui ne s'entend pas mieux à obliger qu'à aimer avec une modestie délicate. Apprends qu'on peut dire du respect inviolable, ce que le poëte a dit de la sincère affection: « Je parle, sans
« trop

« trop savoir ce que je dis. — Ah, parlez ;
 « parlez toujours ainsi, & si je vous répons
 « de même , sans savoir ce que je dis, nous
 « en aurons montré plus d'amour. L'amour est
 « un enfant qui parle un langage mal suivi ;
 « mais c'est alors qu'il se fait le mieux entendre. »
 L'application est juste au respect modeste , qui
 fait trembler l'humble adorateur devant l'autel
 sur lequel il veut faire son offrande. Il craint
 de rencontrer l'œil auguste qui lui en impose.
 Il n'ose toucher la main qu'il révere , & il
 jette mal adroitement derrière l'autel l'encens
 qu'il devoit mettre dessus ; mais comment
 une ame , qui a pu traiter brutalement la déli-
 cateffe personnifiée seroit-elle ici capable de m'en-
 tendre ?

(¶) Je suis toujours dans l'étonnement de ta
 hardieffe dans ton idée de te jeter à la traversé
 de Miss Howe & de Miss Arabelle. Sûrement
 tu n'oseras jamais mettre ce projet à exécution.

Quant à ma parure , à mon extérieur & au
 tien, tout ce que je te dirai, c'est que le résultat
 de ta remarque se réduit à ceci ; c'est par mon
 extérieur que je vaux le moins, & toi, c'est
 c'est par l'intérieur. Que gagnes-tu à la compa-
 raison ? reforme l'un , & moi je tâcherai de
 corriger l'autre : je te fais défi de commencer ?

Mde. Lovick , à ma prière , m'a donné copie d'une méditation qu'elle m'avoit montrée , & qui avoit été extraite des saintes écritures par la jeune dame , dans le temps de sa prison chez Rowland , comme on le voit par la date. La jeune dame doit ignorer que j'en ai pris copie. Tu as toujours admiré comme moi la noble simplicité , le naturel & la dignité du style qui fait le caractère distinctif des livres sacrés , toutes les fois que nous en avons rencontré par hasard quelques passages cités dans les ouvrages des autres auteurs. Je me rappelle que toi , oui , toi-même , tu observeras que ces passages te sembloient toujours comme une riche veine d'or qui serpentoit au travers d'autres métaux grossiers , & qu'ils embellissoient l'ouvrage où ils se trouvoient insérés.

Essaye , Lovelace , essaye , si tu le peux , de goûter encore des beautés divines. Je crois que cette lecture peut frapper ton cœur d'un remords , au moins passager , s'il n'est pas durable. Tu te vantes d'être franc & ingénu. Nous le verrons à cette épreuve. Nous verrons si tu es susceptible de réflexions sérieuses sur un sujet aussi profond , dont tu es toi-même l'occasion.

M É D I T A T I O N.

Samedi, 15 Juillet.

« Oh ! que mes douleurs fussent toutes bien
« pesées, & que mes calamités fussent mises dans
« un côté de la balance !

« Elles feroient maintenant plus pesantes que
« tout le sable de la mer : aussi toutes mes
« paroles sont comme englouties, & ma voix
« est muette.

« Les flèches du Tout-Puissant sont attachées
« à mes entrailles & leur poison consume mon
« ame ; les terreurs du Dieu vengeur se rangent
« en bataille contre moi.

« Lorsque je me couche, je dis : quand me
« lèverai-je ? quand la nuit sera-t-elle passée ?
« Mon ame est agitée de troubles & d'angoisses
« jusqu'au retour de la lumière. Mes jours glis-
« sent plus vite que la navette du tisserand, &
« passent sans espérance. Mes yeux ne verront
« plus de bonheur.

« Pourquoi la lumière est-elle donnée à celle
« qui est dans le malheur, & la vie à celle
« dont l'ame est pleine d'amertume ; à celle qui
« soupire après la mort ; mais la mort ne vient
« point ; à celle qui creuse pour la trouver avec
« plus d'ardeur, que pour déterrer un trésor
« caché ?

« Pourquoi la lumière est-elle donnée à l'in-
« fortunée à qui tout chemin est fermé, &
« que Dieu à environnée d'un rempart impé-
« nétrable ?

« Le malheur que je redoutois le plus est
« tombé sur moi. Je n'étois pas dans la sécurité.
« Je ne prenois aucun repos. Je ne goûtois
« aucun sommeil, & cependant le malheur m'a
« surprise.

« Mais Dieu est tout-puissant, & il ne dédai-
« gne personne.

« Il fait justice au pauvre — & si le malheu-
« reux est détenu dans les chaînes de l'infortune
« & garotté dans les liens de l'affliction, alors il
« lui montre en face ses œuvres & ses trans-
« gressions. »



Je me trouve un peu de loisir & en humeur
d'écrire. Permets-moi, Lovelace, quelques
réflexions sur ces livres sacrés.

On nous apprend à lire la bible dans notre en-
fance, uniquement comme on feroit un rudi-
ment, & si je ne me trompe, c'est peut-être là
la raison qui fait que dans un âge plus mûr nous
nous croyons bien au-dessus de cette lecture ; car
vous savez que nos parens, comme leurs enfans ;
mesurent fort prudemment nos progrès sur les

livres auxquels nous passons , & non pas sur l'intelligence que nous avons de ceux que nous laissons derrière nous. Mais pendant la maladie de mon oncle , dans des heures dont je ne savois que faire , rencontrant par hasard une bible dans son cabinet , j'eus la curiosité de l'ouvrir & d'en parcourir quelques pages. Je trouvai qu'en quel-
qu'endroit que j'ouvriffe le livre , j'y rencontrais des *choses admirables*. En recevant de Mde. Lovick la méditation que je vous envoie , j'ai emprunté une bible : je me propoisois de comparer avec l'original les passages que je vous ai transcrits , ayant peine à les croire aussi justement applicables à la circonstance ; & dans un temps ou dans l'autre , il est fort probable que je formerai la résolution de faire une lecture entière de la bible , & que j'en ferai , pour ainsi dire , un *cours d'étude*.

En attendant je répéterai ce que j'ai dit , que le style a partout cette facilité , cette simplicité , ce naturel que nous admirons si fort dans les autres auteurs. De plus tout le monde convient de l'antiquité & de l'authenticité de ce livre ; & les savans ne manquent jamais de donner , quand ils le peuvent , à leurs argumens la sanction de son autorité. Ce qu'il y a de vrai , c'est que je conçus chez mon oncle une si haute idée

de ce livre , que je fus honteux qu'il fût si nouveau pour moi , & cependant je puis dire que j'ai encore dans la tête quelques histoires de l'Ancien Testament. Mais peut-être les dois-je plutôt à l'historien Josèphe qu'à la source même.

Il est assez étrange au milieu de tout l'orgueil de notre science , que nous préférions de puiser le peu que nous savons dans les ruisseaux détournés & souvent impurs , tandis que la source si claire & si belle est si près de nous & bien plus à notre portée. C'est peut-être pour cette raison même qu'elle est plus négligée.

L'homme est une créature bien vaine & bien fotte. Plus on le considère de près , plus on apprend à le mépriser. Le roi de l'univers ! Qui peut s'empêcher de rire d'indignation ? Lorsque nous ne voyons pas dans cet univers une seule créature , (excepté cet animal toujours jeté hors de sa sphère) qui n'agisse constamment suivant sa destination naturelle & primitive ; & tout orgueilleux , tout présomptueux qu'est cet être misérable , si enflé de son excellence imaginaire & dépendante , il doit & les agrémens & jusqu'aux nécessités de la vie , c'est-à-dire , la nourriture & le vêtement , il doit tout aux autres créatures. Il s'enorgueillit de sentir circuler leur sang & leurs esprits dans ses veines , & de porter sur son

dos leur plumage. Car qu'a-t-il qui vienne de lui, qu'une nature vicieuse & méchante, comme le singe ? Cependant il se croit en droit de maltraiter, de vexer, de fouler aux pieds des êtres sensibles qui valent mieux que lui. N'a-t-il plus d'animaux à chasser, à insulter ? il emploie son pouvoir, sa force ou ses richesses, à opprimer les malheureux & les foibles de sa propre espèce.

La première fois que nous nous verrons, il faut que nous traitions ensemble plus à fond ce sujet, & j'ose dire qu'il nous faudra, à l'imitation de ces deux philosophes de l'antiquité, rire & pleurer tour à tour, en réfléchissant sur ce que sont en général ces êtres si misérables & si présomptueux & ce que sont en particulier les libertins comme nous.

Ce soir même j'ai trouvé chez Dorrell un ouvrage intitulé : *Les Classiques sacrés*, composé par Black-Wall.

Je l'ai emporté avec moi, & je n'en avois pas lu douze pages que je suis resté convaincu que je dois rougir de moi-même, en songeant quel excès d'admiration j'ai prodigué à des auteurs payens pour des beautés bien moins nobles & bien moins naturelles ; tandis que je ne savois pas un mot de la bible, ce recueil de beautés si au-dessus de toutes les autres. Sur mon hon-

neur , Lovelace , j'aurai désormais meilleure opinion du sens & du bon goût d'une vingtaine de curés que j'ai rencontrés sur mon chemin & que je méprisois parce qu'ils exaltoient trop, à ce que je m'imaginois , le langage & les sentimens de la bible , & qu'ils les préféroient à tous les poètes & philosophes de l'antiquité ; & c'est à présent une preuve convaincante pour moi & qui doit faire rougir l'incrédule de sa présomptueuse ignorance , que ceux qui ne savent rien sont les plus impertinens frondeurs. Belle espèce de prétendus beaux esprits , qui censurons sans connoissance , raillons sans raison & faisons grand bruit de paroles contre ce que nous connoissons le moins ! (b)

L E T T R E X X V I I .

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi , 26 Juillet.

(a) J E ne suis à la ville que de ce matin , ne pouvant me dégager de ce pauvre Belton , qui s'attache à moi , comme un homme dépourvu de tout autre appui. Mes premiers pas m'ont conduit chez Smith. Le compte qu'on ma rendu

de la fanté de Miss Harlowe , ne me rassure pas pour l'avenir. Je lui ai fait présenter mes hommages. Elle m'a fait prier de remettre ma visite à l'après-midi. Mde. Lovick m'a dit que samedi, après mon départ , elle avoit pris le parti de se défaire d'une de ses plus belles robes , & que dans la crainte que l'argent ne vînt de vous ou de moi , elle avoit voulu voir la personne qui s'est présentée pour l'acheter. C'est une dame à qui Mde. Lovick a quelques obligations , & qui l'achète pour sa nièce qu'elle est prête à marier & qu'elle ajuste & meuble comme son héritière. Elle a avoué à Mde. Lovick qu'elle prenoit cette robe à un prix fort au-dessous de sa valeur. Malgré cette conscience si complaisante , & qui profite sans scrupule de l'infortune d'autrui , Mde. Lovick dit que son amie a marqué beaucoup d'admiration pour Miss Harlowe , & que sur quelques circonstances qu'on lui a racontées de son histoire , elle s'est attendrie & a emporté en pleurant son marché. Ce peut être une assez bonne femme ; Mde Lovick le dit ; mais c'est un démon bien odieux que l'égoïsme , puisqu'il a le pouvoir d'engager jusqu'aux gens de bien dans les plus cruelles & les plus infâmes actions. Car je mets peu de différence entre le voleur & l'homme capable

d'abuser des besoins de son frère pour acheter ses effets à meilleur marché que ne devrait rapporter l'intérêt légitime de son argent, supposé qu'il fasse l'achat sans en avoir un besoin actuel. Saisir l'occasion d'un naufrage ou d'un incendie pour enlever la bourse de son voisin, suppose à la vérité plus de scélératesse ; mais mais celui qui prend avantage de la détresse d'un autre pour faire un profit illégitime sur les restes de son bien lorsque l'humanité nous fait un devoir de nous secourir les uns les autres , n'accumule-t-il pas aussi la misère sur la tête du misérable ? (b)

Vers les trois heures je suis retourné chez Smith. Miss Harlowe étoit alors à écrire. Cependant elle a consenti à me recevoir. J'ai remarqué une fâcheuse altération sur son visage. Mde. Lovick , qui est entrée avec moi , en accusoit respectueusement son assiduité continuelle à écrire matin & soir , & l'excès d'application qu'elle apporta hier à ses exercices de piété. — J'ai pris la liberté de lui dire que je ne la croyois pas exempte de reproches ; que son médecin espéroit mieux d'elle qu'elle-même , & que le désespoir de la santé rendoit la guérison plus difficile. — Elle m'a répondu qu'elle étoit également éloignée du désespoir & de l'espérance.

— Alors s'approchant de son miroir avec une contenance tranquille : « mon visage, il est vrai, a-t-elle dit, est une honnête & fidelle image de mon cœur. Mais l'ame suivra le corps quelque jour. — L'écriture, a-t-elle continué, est mon seul amusement ; & j'ai plusieurs sujets indispensables qui m'occupent. A l'égard des heures que j'y emploie, j'ai toujours été matineuse ; mais à présent le sommeil est moins à mes ordres que jamais. Il a fait divorce avec moi depuis longtemps, & je ne puis parvenir à faire ma paix avec lui, quoique j'ai fait quelquefois les avances. Il faut bien que ce qui doit arriver, arrive. »

— Elle est passée alors dans son cabinet, d'où elle est revenue avec un paquet de papiers, fermé de trois sceaux. — Ayez la bonté, m'a-t-elle dit, de remettre ce paquet à votre ami. C'est un présent qu'il doit recevoir avec joie ; car ce paquet contient toutes les lettres qu'il m'a écrites. Comparées avec ses actions, elles ne feroient point d'honneur à son sexe, si quelque hasard les faisoit tomber dans d'autres mains. A l'égard des miennes, elles ne sont pas en grand nombre & je lui laisse la liberté de les garder où de les jeter au feu comme il lui plaira.

J'ai cru, Lovelace, devoir saisir cette occasion de plaider pour vous ; le paquet de lettres

à la main, j'ai représenté vivement tout ce qui m'est venu à l'esprit en votre faveur. Elle m'a écouté avec plus d'attention que je n'avois osé m'en promettre, après ses déclarations & sa résolution décidée. — Je n'ai pas voulu vous interrompre, m'a-t-elle dit, quoique le sujet de votre discours soit fort éloigné de me faire plaisir. Vos motifs sont généreux, j'aime les effets d'une généreuse amitié dans l'un & l'autre sexe; mais j'ai achevé d'expliquer mes sentimens à Miss Howe, qui ne manquera point de les communiquer à la famille de M. Lovelace. Ainsi laissons, je vous prie, une matière qui peut conduire à des récriminations désagréables.

M. Goddard est arrivé. Il lui a conseillé de prendre l'air, & l'a blâmée de s'appliquer trop à écrire. Il ne doutoit pas, lui a-t-il dit, & le médecin en jugeoit de même, qu'elle ne pût se rétablir, pourvu qu'elle en voulût prendre les moyens.

(¶) Sans doute elle s'appliquoit trop pour que sa santé n'en souffrît pas; mais j'ai remarqué en plus d'une occasion que quand les médecins sont embarrassés & ne savent qu'ordonner, ils s'informent de ce qui fait plus de plaisir à leurs malades, de ce qui les amuse le plus, pour le leur défendre après. (b)

Ils voyent bien tous la noblesse de ses sentimens ; mais ils ne découvrent pas la moitié de son ame , ni combien sa blessure est profonde. Ils sont trop de fond , & sur sa jeunesse , dont je n'espère pas dans cette occasion les effets ordinaires , & sur le *temps* , qui n'aura pas non plus le pouvoir d'alléger les maux d'une ame de cette trempe. Toutes ses vues & ses efforts s'étoient tournés à faire le bien , à rappeler à la vertu un libertin , qu'elle avoit pris en affection. Elle se voit trompée dans une si chère espérance. Je crains qu'elle ne soit jamais capable d'arrêter ses regards au-dedans d'elle-même avec assez de complaisance & de satisfaction pour entretenir le désir de la vie. Car ce qu'elle y cherche , n'est pas les amusemens vulgaires de la mollesse , de la table , de la parure , des visites & des spectacles , qui remplissent les jours de la plupart des femmes , surtout de celles qui se croient faites pour briller dans les cercles du grand monde. Sa douleur , en un mot , me paroît d'une nature que le *temps* , ce *médecin général de la plupart des afflictions* , (comme dit le poëte ,) *ne fera qu'augmenter*. Toi , Lovelace , tu peux avoir découvert dans le cours de sa malheureuse histoire & de la tienne toute l'étendue d'un mérite si supérieur. Mais les maudites

inventions & ton caractère intrigant t'ont emporté, t'ont égaré. Il est juste que l'objet de ta criminelle vanité, & d'un si grand nombre de talens mal employés, devienne aujourd'hui ton tourment & ta punition.

M. Goddard est parti, & j'allois le suivre ; lorsqu'on est venu avertir cette divine fille qu'un homme de fort bonne apparence, après s'être informé très-curieusement de sa santé, demandoit à la voir. On a nommé M. Hickman, elle a paru transportée de joie ; & sans autre explication elle a ordonné qu'on le fit monter. Je voulois me retirer ; mais supposant sans doute que je ne manquerois pas de le rencontrer sur l'escalier, elle m'a prié de ne pas quitter sa chambre. Aussitôt elle est allée au-devant de lui jusqu'à l'escalier ; & lui ayant fait une douzaine de questions sur la santé de Miss Howe, sans lui laisser le temps de répondre, elle s'est félicitée de l'obligeante attention de son amie, qui lui procuroit cette visite, avant que de s'engager dans son petit voyage. M. Hickman lui a remis une lettre de Miss Howe, qu'elle a déposée dans son sein, en disant qu'elle la liroit incessamment.

On voyoit sur le visage d'Hickman son éton-

nement de la trouver si changée & dans un état si fâcheux. — Vous paroissez surpris, lui a-t-elle dit, & chagrin de me trouver dans cet état. O! M. Hickman, quel changement en effet, depuis la dernière fois que je vous ai vu chez ma chère Miss Howe! que j'étois gaie alors! j'avois le cœur tranquille. L'avenir ne m'offroit qu'une perspective charmante. J'étois chérie de tout le monde!... Mais je ne veux pas vous attrister.

Il n'a pas dissimulé qu'il étoit touché jusqu'au fond de l'ame, & détournant son visage, il s'est efforcé de cacher les marques de sa douleur. Elle n'a pu retenir quelques larmes; mais s'adressant à tous deux, elle nous a présentés l'un à l'autre, lui comme un galant-homme qui méritoit véritablement ce nom; moi, comme votre ami, à la vérité, (que j'avois honte de moi-même à cet instant!) mais comme un homme néanmoins qui ne manquoit pas d'humanité, & qui détestant les vils procédés de son ami, cherchoit à les réparer par toutes fortes de bons offices. M. Hickman a reçu mes civilités avec une froideur que j'ai dû attendre & mettre sur votre compte, plutôt que d'espérer qu'il me distingueroit personnellement. Elle nous a priés tous deux à déjeuner demain

avec elle , parce qu'il est obligé de partir le même jour.

.. J'ai pris ce moment pour leur laisser la liberté de s'entretenir , & je me suis rendu chez Dorrell , pour le consulter sur les affaires du pauvre Belton ; après avoir rempli ce devoir , je me suis arrêté chez moi , où j'ai voulu te préparer , par ce récit , à ce qui peut arriver dans la visite à laquelle je suis engagé pour demain.



LETTRE XXVIII.

M. BELFORD au même.

Jeudi , 27 Juillet.

JE me suis rendu ce matin , à l'heure de déjeuner , dans l'appartement de Miss Harlowe , où j'ai trouvé M. Hickman. Quoiqu'il eût dans les yeux & sur le visage des marques d'embarras & de contrainte , il m'a reçu avec plus de considération qu'hier ; ce que j'ai cru devoir attribuer au favorable témoignage qu'on lui avoit rendu de moi. Il a peu parlé. Mais je suppose qu'ils avoient eu le temps de s'expliquer hier au soir , & ce matin avant mon arrivée.

arrivée. Quelques mots échappés m'ont fait juger que Mifs Howe , dans sa lettre , a fait le récit de votre entrevue avec elle au bal du colonel Ambroise , & des déclarations que vous lui avez faites , & qu'elle-même est d'avis , que l'unique voie qui reste à Mifs Harlowe pour réparer sa disgrâce , est d'accepter votre main.

M. Hickman , autant que j'ai pu le recueillir , l'a pressée , au nom de Mifs Howe , de se retirer , à leur retour de l'isle de Whigt , dans une ferme voisine de sa maison , où l'ordre est déjà donné de lui préparer un logement commode. — Elle a demandé combien leur voyage devoit durer , & paroissant charmée de ce qu'on ne se propose pas d'y employer plus de quinze jours , elle a répondu qu'elle auroit donc le temps de réfléchir sur l'obligeante proposition de son amie. Il lui a présenté une somme d'argent de la part de Mifs Howe. Mais rien n'a pu l'engager à la recevoir. Je ne suis plus surpris qu'elle ait refusé mes offres. Elle a dit seulement que si sa situation la réduisoit à la nécessité d'emprunter , elle n'auroit jamais cette espèce d'obligation qu'à Mifs Howe.

(¶) M. Goddard est arrivé sur la fin du déjeuner. Elle l'a prié de s'asseoir avec nous. M. Hickman lui a demandé s'il pouvoit lui donner

quelques espérances consolantes sur la santé de Miss Harlowe , à porter à une amie qui l'aimoit autant que sa propre vie. — Madame , a-t-il répondu , se rétablira , si elle veut prendre sérieusement la résolution d'y contribuer elle-même. Oui , Madame , ce que je vous dis est vrai. Le docteur est entièrement de mon avis. Il n'a rien ordonné pour vous que quelques gelées , quelques innocens cordiaux , pour ne pas vous laisser vous exténuer par la diète. Permettez-moi de vous dire , Madame , que ces longues veilles , en prenant si peu de nourriture , & vous livrant autant à votre chagrin que vous paroissez le faire , suffiroient seules pour ruiner la santé la plus robuste & le plus fort tempérament.

Que voulez-vous que je fasse , Monsieur ? Je n'ai nul appétit ; rien de ce que vous appelez nourriture ne peut rester sur mon estomac. Je fais ce que je peux , & j'ai des guides si obligés dans le docteur & vous , que je serois inexcusable de ne le pas faire. — Je vous donnerai un régime , Madame , qui sera sûrement approuvé du docteur , & qui vous rendra les soins de la médecine absolument inutiles dans votre état ; & le voici. Couchez-vous à dix heures du soir : ne vous levez pas avant 7.

heures du matin. Prenez à votre déjeuner de l'eau de gruau, ou une soupe au lait ou quelques bouillons légers. A dîner quelque chose qui soit de votre goût, & qui vous donne l'envie de manger. Une tasse de thé au lait dans l'après-midi, & du sagou à votre souper; & j'engagerai ma vie contre la vôtre que ce régime & l'air de la campagne pendant un mois vous rétabliront.

Nous avons été fort satisfaits de ce régime désintéressé, que prescrivait cet honnête homme. Elle a dit, en demandant le témoignage de sa garde, (qui s'est rendue sa caution,) je vous prie, M. Hickman, faites connoître à Miss Howe combien je suis en bonnes mains, & quant aux avis de M. Goddard, assurez-là que tout ce que je lui ai promis sur le soin de ma santé, dans la plus longue de mes deux dernières lettres, je l'observerai avec toute l'exactitude qui dépendra de moi, & que j'y suis bien résolue. Je me suis engagée, a-t-elle répété, Messieurs, (à M. Goddard & à moi,) devant Miss Howe, à éviter toutes négligences volontaires; si je ne le faisois pas, ce seroit en moi une faute impardonnable, & qui feroit mal à l'idée que je serois bien aise d'inspirer de moi, & à la disposition d'ame où je désire

que dans la fuite mes parens puissent me croire bien affermie. (b)

En la quittant , je suis entré avec M. Hickman dans un café voisin. Il m'a fait le récit de votre entrevue , & je vous assure qu'il me l'a représentée plus à votre avantage que vous ne l'avez fait vous-même. Cependant il m'a dit fort librement ce qu'il pensoit de vous ; mais avec la politesse d'un galant homme : il m'a dit aussi quelque chose de votre conduite au bal de lundi soir. Il ne m'a pas déguisé la ferme résolution , où il a trouvé Miss Harlowe de n'être jamais à vous. Il devoit la revoir à midi , pour se charger de sa réponse à Miss Howe , presque finie dès le matin ; & n'attendant que ses ordres , il se propose de partir à 3 heures. Mde. Howe & sa fille , qu'il doit accompagner dans leur voyage , comptent se mettre en chemin pour l'isle de Wight lundi prochain. Il s'efforcera , dit-il , de donner la meilleure couleur qu'il lui sera possible à la situation de Miss Harlowe ; sans quoi l'éloignement seroit pour son amie un tourment insupportable.

Comme je l'ai trouvé dans la résolution de donner un tour favorable à ce qu'il a vu , & que Miss Harlowe a refusé l'argent qu'il étoit chargé de lui offrir , je lui ai laissé ignorer

qu'elle ait commencé à se défaire de ses robes. Il m'a paru que cette nouvelle n'étoit propre qu'à chagriner inutilement son amie. C'est une circonstance si choquante & si odieuse, qu'une jeune personne de son rang & de sa fortune soit réduite à cette nécessité, que je n'y puis penser moi-même sans impatience, & je ne connois qu'un homme au monde qui le puisse.

(¶) Ce M. Hickman a quelque chose de précieux & d'un peu trop maniéré dans l'air & dans le langage; les hommes modestes ou timides ne se défont pas facilement de ces petites formes minutieuses, au lieu que les suffisans se mettent aussitôt au-dessus, ou plutôt ne les connoissent jamais, & cela parce qu'ils sont trop pleins d'eux-mêmes pour douter de rien. (b) Mais il m'a paru d'ailleurs fort sensé, très-aimable, & je ne trouve pas qu'il mérite le ton dont vous le traitez, ni le portrait que vous faites de lui. Mais vous êtes vraiment un étrange mortel! parce que vous réunissez dans la figure, dans les manières & dans l'esprit plus d'avantages que je n'en ai jamais vu dans aucune de mes connoissances, avec un visage qui en imposeroit à satan lui-même, vous ne trouvez aucun autre homme supportable. C'est sur un principe si modeste que tu ris de quelques-uns d'entre nous,

qui n'ayant pas ta confiance pour leur extérieur, emploient le secours d'un tailleur & d'un perruquier, pour cacher leurs défauts, (assez mal à propos, je l'avoue, s'ils s'y prennent si gauchement que leurs défauts n'en soient que plus visibles,) & tu nous reproches de ne faire qu'annoncer par l'enseigne de notre parure ce que nous portons dans le magasin de notre ame. Tu crois nous humilier beaucoup; mais, je te prie, Lovelace, dis-moi, si tu le peux, quelle sorte d'enseigne tu prendrais, toi, si tu étois obligé d'en prendre une propre à nous donner une idée claire de ce qui meuble la tienne.

M. Hickman m'a dit que Miss Howe auroit consenti, il y a quelques semaines, à le rendre heureux, & que tous les articles étoient signés; mais qu'elle déclare qu'elle ne veut pas se marier tant que sa chère amie fera dans l'infortune. N'est-ce pas un exemple charmant de la force de l'amitié dans les femmes, quoique toi, moi, tous nos affociés, nous l'ayons souvent tournée en ridicule, comme une chimère, entre des femmes du même âge, du même rang & d'égales perfections? Mais de bonne foi, Lovelace, je vois de plus en plus qu'avec notre arrogance & notre vanité, il n'y a pas d'ames

plus étroites que celle des libertins. Je veux t'expliquer comment ce malheur nous arrive.

Notre premier goût pour le libertinage nous rend généralement sourds à toutes sortes d'instructions. Ainsi, nous ne pouvons jamais être que des demi-savans, dans les connoissances auxquelles on nous applique ; & parce que nous ne voulons rien apprendre de plus, nous nous croyons au sommet du savoir. Cependant avec une vanité sans bornes, une imagination dérégulée, sans nul jugement, nous commençons bientôt à faire les beaux esprits. Delà, nous passons à croire que nous avons toutes les lumières en partage, & à mépriser ceux qui sont plus sérieux que nous, & qui apportent plus de travail à s'instruire ; nous les jugeons des personnages flegmatiques ou stupides, qui ne connoissent pas les plaisirs les plus piquans de la vie. Cette opinion de nous-mêmes ne manque pas de nous rendre insupportables aux personnes qui joignent quelque mérite à la modestie, ce qui nous oblige de nous resserrer dans les sociétés de notre espèce. Nous perdons ainsi toute occasion de voir ou d'entendre ceux qui auroient le pouvoir & la volonté de nous faire connoître ce que nous sommes ; & concluant que nous sommes en

effet des hommes merveilleux, les seuls qui méritent le nom de *gens d'esprit*, nous regardons avec dedain ceux qui ne prennent pas les mêmes libertés, & nous nous imaginons que le monde n'est fait que pour nous. A l'égard des connoissances utiles, comme nous ne nous arrêtons qu'à des surfaces, tandis que les autres se donnent la peine d'approfondir, nous sommes méprisés avec raison de toutes les personnes sensées, qui ont de véritables notions de l'honneur, du solide bonheur, & qui possèdent des talens distingués. Ainsi, fermant les yeux sur notre misère, comme le cheval aveugle, auquel on fait tourner la roue d'un moulin, nous roulons dans un cercle fort étroit, lorsque nous croyons embrasser & parcourir l'espace entier de l'univers.

Jeudi, après midi.

Je me suis jeté dans le chemin de M. Hickman, lorsqu'il a quitté Miss Harlowe, & je l'ai engagé à prendre un léger repas avec moi. Il avoit été extrêmement attendri en prenant congé d'elle; dans la pensée, m'a-t-il dit, quoiqu'il ne lui en ait rien témoigné, qu'il la voyoit peut-être pour la dernière fois. Elle l'a chargé de faire à Miss Howe la plus favorable









peinture de sa situation que lui permettra la vérité.

Il m'a raconté une circonstance fort tendre de leur séparation. Après avoir pris la liberté de l'embrasser à la porte de son cabinet, il n'a pu s'empêcher de lui demander encore une fois la même grâce à la porte de l'antichambre, jusqu'où elle a voulu absolument le conduire; toujours dans l'idée qu'il ne la reverroit jamais; & l'ayant pressée sur sa poitrine par un mouvement de son cœur auquel il n'a pu résister, il lui a fait quelques excuses de cet excès de familiarité. — Des excuses, lui a-t-elle dit! Ah! M. Hickman, vous n'en avez pas besoin. Vous êtes mon frère, vous êtes mon ami, & pour vous marquer combien l'honnête homme, qui doit être heureux avec ma chère Miss Howe, est précieux à mon cœur, je veux que vous portiez à cette fidelle amie un gage volontaire de mon affection: alors elle lui a présenté son charmant visage, & pris la main qu'elle a serrée entre les siennes. Peut-être, a-t-elle repris, l'amitié qu'elle a pour moi, lui fera-t-elle accepter plus gracieusement cet échange que sa délicatesse ne le lui auroit permis autrement. Dites-lui, a-t-elle ajouté, en fléchissant un genou & levant les mains & les yeux, que vous m'avez

vue dans cette posture au moment que vous m'avez quitté , demandant au ciel ses bénédictions pour elle & pour vous , & le suppliant de vous rendre long-temps heureux l'un par l'autre.

Je n'ai pu retenir mes larmes ; m'a dit M. Hickman. Il m'est échappé quelques sanglots avec un serrement de cœur qui venoit d'un mélange égal de douleur & de plaisir. Elle s'est retirée aussitôt que je lui ai donné la main pour se relever ; & je suis descendu , me reprochant de partir , n'ayant pas néanmoins la force de rester , & les yeux tournés du côté contraire au mouvement de mes pieds , aussi long-temps qu'ils ont pu suivre le bord de sa robe. Je suis entré dans la boutique de Smith , a continué le digne Hickman , j'ai recommandé cette personne angélique à tous les soins de sa femme ; & lorsque j'ai mis le pied dans la rue , je n'ai pu me défendre de jeter encore les yeux vers sa fenêtre. Elle y étoit , c'est là que je l'ai vue , hélas ! sans doute pour la dernière fois. Elle m'a fait un signe de sa charmante main , avec un regard , un sourire mêlé de tendresse & de chagrin qu'il m'est impossible de décrire , mais qui me fera présent toute ma vie.

Dis-moi, Lovelace, si cette description, toute sèche qu'elle est dans mes termes, ne te fait pas penser comme moi, qu'il y a des plaisirs plus relevés, des charmes plus touchans dans le sentiment d'une affection vive & pure, que dans toutes les sensualités grossières où tu fais consister ton unique & souverain bien. Dis-moi s'il n'est pas possible que quelque jour du moins tu donnes à ce sentiment *infiniment préférable*, une préférence que j'espère, moi, désormais lui donner toute ma vie.

Je t'abandonne à cette réflexion : elle te vient de ton véritable ami.

BELFORD.



LETTRE XXIX.

Mrs HOWE à Mrs CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 25 Juillet.

Vos deux lettres si touchantes m'ont été remises, (comme j'en avois laissé l'ordre pour tout ce qui viendrait de vous,) chez le Colonel, une heure avant notre départ. Je n'ai pas eu la force d'en suspendre la lecture. Elles m'ont fait verser plus de larmes que je n'ai dessein de vous

l'avouer , quoique je me fois efforcée de sécher mes yeux , pour déguiser autant qu'il m'étoit possible l'excès de ma douleur à ma mère & à la compagnie , qu'il m'a fallu rejoindre. (¶) J'étois dans une excessive agitation , dont je ne suis pas encore bien remise. Je vous en dirai l'occasion dans un moment ; car il n'y avoit que le trouble , causé par le coup de la mort , qui pût distraire ma première attention du contenu de votre sérieuse & triste lettre. Je vais donc commencer par elle. (b)

Comment puis-je soutenir l'idée de perdre une amie si chère ? Je ne veux pas même le supposer. Non , non , je ne le puis. Une ame telle que la vôtre n'a pas été revêtue d'une forme humaine pour nous être sitôt enlevée. Il vous reste trop de bien à faire pour l'avantage de tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître. Dans votre lettre de jeudi dernier (*), vous me faites l'énumération de plusieurs points , sur lesquels vous croyez votre situation déjà meilleure. Faites-moi voir par des effets que ce calcul est sérieux , & que vous avez réellement le courage de vous mettre au-dessus d'une disgrâce dont vous n'avez pu vous garantir. J'abandon-

(*) Voyez Lettre IV , de ce volume.

nerai alors le soin de votre parfaite guérison à la Providence & à mes humbles prières ; & je me rejouirai au fond du cœur de l'espérance que j'emporterai dans notre petit voyage , de vous trouver à mon retour assez rétablie pour prendre le petit logement que M. Hickman est chargé de vous offrir.

Dans votre lettre du dimanche (*), vous me grondez des libertés auxquellè je m'emporte quelquefois contre votre famille. Je suis vive ; oui , je le suis , & quelquefois trop vive ; mais la chaleur en amitié peut-elle jamais être un crime , surtout lorsqu'il est question d'une incomparable amie , qui languit dans une injuste oppression , & qui souffre des maux qu'elle n'a pas mérités ? Je ne puis concevoir la froideur en amitié , soit qu'on l'appelle *prudence* ou de tout autre nom. Vous , vous pouvez excuser vos parens : c'est un service que vous leur avez toujours rendu ; mais les autres , ma chère , doivent avoir la liberté d'en porter le jugement qu'il leur plaît. Je ne suis point leur fille , ni la sœur de James & d'Arabelle. Grâce au ciel , je ne le suis point !

Mais si vous êtes fâchée contre moi pour les

(*) Voyez Lettre VIII , de ce volume.

libertés auxquelles je me suis échappée depuis si long-temps, je craindrois que vos craintes ne fussent pas beaucoup plus vives, si vous saviez ce qui s'est passé dans une tentative que j'ai faite depuis peu pour vous procurer l'absolution que vous avez tant à cœur. Ils ne font pas, je vous assure, en reste avec moi. — Mais il ne faut pas tout vous dire (*). Je veux me persuader néanmoins que tous ces esprits *inexorables*, sans en excepter ma mère, ont toujours été des enfans soumis, dociles, respectueux pour ceux auxquels ils doivent le jour. Encore une fois, pardon. J'ai poussé la chaleur assez loin, je l'avoue ; mais je n'ai pas d'autre exemple que le vôtre pour m'inspirer le goût de la vertu opposée ; & les traitemens que vous avez subis, ne font pas propres à me donner la force de vous imiter dans votre *passive* douceur.

Vous me laissez le soin de déclarer votre refus à la noble famille dont la seule tache est d'avoir produit cet homme vil. Mais, hélas ! ma chère, les conséquences de ce refus me causent tant d'alarmes !... tant d'alarmes pour moi-même ! Je ne fais que vous dire ; mais permettez que je

(*) (¶) Il s'agit des lettres écrites entre Miss Howe & la sœur de Miss Clarisse. (S)

Suspende ce refus jusqu'au retour de M. Hickman : Les instances de Milord & des dames font tant d'honneur à votre vertu ; ils ont pour vous une si juste admiration ; vous devez avoir triomphé si noblement de votre monstre ; il est lui-même si pressant ; le public a pénétré si loin dans cette malheureuse affaire ; vous pouvez faire encore tant de bien ; votre volonté s'est conservée si pure ; vos parens sont si implacables.... Pensez-y , ma chère , & repensez-y. (¶) Permettez que je vous laisse à ces réflexions , tandis que je vais vous raconter l'occasion du trouble dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre : vous trouverez à la fin l'obligation que je me suis laissé imposer , de remettre encore une fois à votre discussion ce point important , avant que je donne en votre nom un refus , qui , quand une fois il sera donné , ne pourra plus être ni regretté , ni révoqué avec honneur pour vous.



Vous saurez donc , ma chère , que j'ai accompagné ma mère chez le colonel Ambroise , à cette fête que je vous ai annoncée dans ma précédente. J'y ai trouvé plusieurs personnes que vous connoissez , entr'autres Miss Kitty d'Oily , Miss Lloyd , Miss Biddy d'Ollyffe , Miss Biddulph & leurs adorateurs , avec les deux nièces

du Colonel, deux belles femmes toutes deux ; sans compter plusieurs autres que vous ne connoissez pas, & qui m'étoient tout-à-fait étrangères, hors leur nom que je savois : une fort brillante compagnie, & tous charmés d'être ensemble, jusqu'au moment où le colonel Ambroise introduisit un personnage, qui dès l'instant qu'il entra dans le salon, émut toute l'assemblée, & la mit dans une espèce d'agitation.

C'étoit votre infâme.

Je crus que j'allois m'évanouir au moment où mes yeux l'aperçurent ; ma mère aussi fut affectée, & venant aussitôt à moi : Nancy, me dit-elle à l'oreille, pouvez-vous soutenir la vue de ce misérable sans trop d'émotion ? Si vous ne le pouvez pas, retirez-vous dans l'appartement voisin. Je ne pouvois fortir, tous les regards se portoient de lui sur moi. Je m'assis, je me rafraîchis de mon éventail, & je fus forcée de demander un verre d'eau. O que je pusse avoir, disois-je en moi-même, le regard qu'on prête au basilic, & que sa vie en dépendît !... J'aurois voulu le tuer d'un coup-d'œil sur la place.

Il entra d'un air si odieux pour moi, mais si agréable pour tous les autres yeux, que j'aurois voulu le voir mort pour cela seul. Après les salutations générales, il tira à l'écart M. Hickman,

&

& il lui dit , qu'il s'étoit rappelé quelques-uns de ses procédés dans leur dernière entrevue , qui lui avoient fait croire qu'il lui avoit des obligations pour sa patience & sa politesse , (& en effet il lui en avoit de grandes.) — Comme il complimentoit Miss d'Oily au milieu d'un groupe de dames , elle lui demanda assez haut pour qu'elles l'entendissent , comment se portoit Miss Harlowe. Il répondit , qu'il avoit ouï dire , que vous n'étiez pas aussi bien qu'il le souhaitoit , & que vous le méritiez.

Ah , M. Lovelace , lui dit-elle , quel compte vous avez à rendre à l'occasion de cette jeune dame , si tout ce que j'ai entendu dire est vrai !

Oui , j'ai bien des choses à justifier , répondit ce scélérat sans rougir. Mais cette chère dame a tant de perfections & tant de délicatesse , que les péchés véniels sont mortels à ses yeux.

Des péchés véniels ! répliqua Miss d'Oily ! La réputation de M. Lovelace est si bien établie , que personne ne croit qu'il puisse commettre des péchés véniels.

Vous avez trop de bonté pour moi , Miss d'Oily !

Non , en vérité !

En ce cas , je suis donc la seule personne au

Tome VIII.

O

monde pour qui vous n'en ayez pas , & je vous en ai d'autant moins d'obligation.

Il la quitte , & d'un air fort tranquille il va à Miss Playford , à laquelle il fait quelques complimens galans. Je crois que vous ne la connoissez pas. Elle voit ses cousines Montaigu. — C'est ainsi qu'il avoit toujours quelque chose de gracieux à dire à chacun de la compagnie , & cela calma trop tôt le dégoût que tout le monde avoit montré en le voyant paroître.

Je continuai de garder ma place , & il ne me voyoit pas , ou ne vouloit pas me voir ; il s'adressa à ma mère , & prenant sa main , qu'elle vouloit retirer , il lui dit avec l'assurance la plus décidée : je suis charmée de vous voir ici , Madame. J'espère que Miss Howe est en bonne fanté. J'ai beaucoup à me plaindre d'elle ; mais j'espère lui devoir le plus grand service qu'on puisse rendre à un homme. — Ma fille , Monsieur , a coutume de mettre trop de zèle & de chaleur dans ses amitiés , beaucoup trop pour ma tranquillité & pour la sienne. — Il y avoit eu tout récemment un sujet de mécontentement mutuel entre ma mère & moi ; mais il me semble qu'elle eût pu se dispenser de le mettre dans cette confidence , quoique personne , je crois , ne l'ait entendue que l'homme à qui elle par-

loit , & la dame qui me la redit : car ma mère parloit fort bas. — Nous ne devons pas vivre pour nous seuls , Madame , lui a dit ce vil hypocrite. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir un cœur capable d'amitié ; & quel cœur que celui qui peut être insensible aux intérêts d'un ami souffrant ?

Ce sentiment dans la bouche de M. Lovelace ! dit ma mère. Pardonnez , Monsieur , mais vous ne pouvez sûrement pas avoir aucunes vues , en vous efforçant de me faire penser de vous aussi avantageusement que l'ont fait quelques innocentes créatures à leurs dépends.

Elle vouloit le fuir ; mais lui la retenant par la main : moins de sévérité , ma chère dame , foyez moins sévère dans ce lieu où nous sommes , je vous en conjure. Vous conviendrez que l'homme qui a fait le plus de fautes , peut à la fin reconnoître ses erreurs ; & lorsqu'il les voit , qu'il les avoue , & qu'il s'en repent , ne mérite-t-il pas qu'on le traite avec quelque ménagement ?

Votre air , Monsieur , ne ressemble guère à celui d'un pénitent ; mais le lieu où nous sommes peut vous servir d'excuse , comme à moi , de ce qu'il vous plaît appeler de la *sévérité*.

Mais , ma très-chère dame , permettez-moi de vous dire que j'espère , dans ce qui vous

intéresse tant , à cause de votre *charmante* fille , (telle fut l'épithète que me donna le sycophante ,) pouvoir un jour convaincre le monde entier , qu'il n'y eut jamais de pénitent plus sincère que moi. — Et pourquoi cette colère , ma chère dame ? (car ma mère cherchoit toujours à dégager sa main de la sienne.) Pourquoi ces airs de violence , ces emportemens de jeune fille ? (l'impudent !) ne puis-je vous demander si Miss Howe est ici ?

Elle auroit voulu n'y pas être , répondit ma mère , si elle avoit su qui elle devoit y rencontrer.

Elle est donc ici ? Le ciel soit loué ! — Il quitta sa main , & s'avança vers la compagnie.

Chère Miss Lloyd , dit-il , d'un air léger , & prenant sa main aussitôt après qu'il eut quitté celle de ma mère , dites - moi , dites - moi : Miss Arabelle Harlowe est-elle ici ? ou bien y viendra-t-elle ? on m'a dit qu'elle devoit y venir : c'est l'espérance de l'y trouver , & l'occasion de présenter mon hommage à votre amie Miss Howe , qui ont été mes grands motifs pour venir chez le Colonel.

Quel excès d'assurance ! n'est-il pas vrai , ma chère ?

Excusez-moi , Monsieur , dit Miss Lloyd ;

mais Miss Arabelle ne feroit pas fort charmée de vous rencontrer ici , ni ailleurs.

Peut-être bien , ma chère Miss Lloyd ; mais peut-être aussi par cette raison même ferois-je plus jaloux , moi , de la voir.

Miss Harlowe , Monsieur , lui dit Miss Biddulph , avec un regard menaçant , ne viendra guère ici sans son frère. J'imagine que si elle vient , ils viendront ensemble.

Le ciel veuille les amener tous deux ! dit ce misérable. S'ils y viennent , ce ne sera pas par moi , je vous l'assure , Miss Biddulph , qu'on verra commencer rien de fâcheux qui puisse troubler cette assemblée. Une demi-heure de conversation paisible avec le frère & la sœur seroit pour moi la rencontre la plus heureuse , en présence du Colonel & de toute autre personne qu'ils voudront choisir.

Alors tournant autour de la salle avec l'air de chercher l'un ou l'autre , ou tous les deux , il m'aperçut , & avec une très-profonde révérence , il s'approcha de moi. J'étois toute en désordre , comme vous pouvez croire. Il voulut prendre ma main. Je la refusai , toute allumée d'indignation. Tous les yeux étoient fixés sur nous.

Je m'éloignai de lui jusqu'à l'autre bout de la salle , & je m'assis à ce que j'imaginois hors

de son odieuse vue ; mais dans l'instant même j'entends son odieuse voix derrière ma chaise , sur le dos de laquelle il étoit appuyé avec l'air de la plus impudente tranquillité , murmurer tout bas à mon oreille : *charmante Miss Howe* , en avançant sa tête par-dessus mon épaule , *une prière*. — Je me levai brusquement de ma chaise ; mais je ne pouvois presque pas me soutenir debout , tant j'étois agitée d'indignation ! O le charmant dédain ! mais surtout bien placé , murmuroit cette insupportable créature. — Je suis fâché de vous causer tant d'émotion ; mais soit ici , soit chez vous , souffrez que je sollicite un quart-d'heure d'audience. Je vous en supplie , Mademoiselle , un seul petit quart-d'heure dans quelqu'un des appartemens voisins.

Non , pour rien au monde , (en agitant mon éventail.) — Je ne savois ce que je faisois ; — mais je l'aurois poignardé.

Nous sommes si observés ! sans quoi , ma chère Miss Howe , je voudrois à vos genoux vous prier de vous intéresser pour moi auprès de votre charmante amie.

Elle n'a rien à vous dire.

(Je n'avois pas encore reçu vos lettres , ma chère.)

Ces mots me tuent ! mais il est vrai que je

les ai mérités , & avec eux un coup de poignard dans le cœur. Je sens si profondément mes torts , que je n'ai plus d'espoir que dans votre médiation. Puis-je espérer de devoir à l'intercession de Miss Howe cette faveur que je n'attends plus d'aucun autre moyen ?

Ma médiation , le plus vil des hommes ! ma médiation ! Je vous abhorre. Oui , je vous abhorre du fond de mon ame , vous , le plus vil des hommes. Je répétais ces mots trois ou quatre fois d'une voix bégayante. J'étois dans un trouble inexprimable.

Vous ne pouvez , Madame , me donner des noms plus odieux que ceux que je me donne moi-même. Oui , en effet , j'ai été le plus vil des hommes ; mais je ne suis plus tel aujourd'hui.

Permettez-moi... Tous les regards sont fixés sur nous , mais un seul moment d'audience : seulement le temps d'échanger dix paroles avec vous , ma chère Miss Howe , en présence de qui vous voudrez ; — pour l'intérêt de votre amie : seulement dix paroles avec vous dans l'appartement voisin.

C'est me faire insulte que de présumer que je voulusse avoir seulement un mot avec vous , si je pouvois l'empêcher. Otez-vous de mon chemin , ôtez-vous de ma vue , vile créature !

O iv

& je voulois m'enfuir : mais il retint ma main. J'étois hors de moi. Tous les regards s'arrêtoient de plus en plus sur nous.

M. Hickman que ma mère avoit attiré d'un autre côté pour lui recommander la patience, s'avança dans ce moment même, avec ma mère qui le tenoit par *ses leffes*, je veux dire, par sa manche.

M. Hickman, dit cet audacieux, foyez mon avocat ; obtenez que je puisse dire seulement dix paroles à Miss Howe dans l'appartement voisin, en votre présence, & devant vous, Madame, en s'adressant à ma mère.

Hé bien, Nancy, écoutez ce qu'il a à vous dire ; pour vous débarrasser de lui, écoutez ses dix paroles.

Excusez-moi, Madame, son haleine feule !... Quittez ma main, Monsieur. — Il soupira en me jetant un regard. O le rusé scélérat, comme il commande à ses soupirs & à ses regards ! Il lâcha alors ma main, avec une révérence à sa façon, si gracieuse qu'elle m'attira le blâme de quelques personnes qui disoient que je devois l'entendre ; & cela m'enflamma encore davantage. O ma chère, cet homme est un démon. Oui, c'est un vrai démon. Tant de modération quand il veut ! tant de politesse !

& avec cela tant d'intrépidité, d'obstination, d'audace!

J'allois pour sortir de l'assemblée dans le plus grand désordre & je le trouve à la porte aussitôt que moi.

O quelle bonté! dit ce misérable, & tout prêt à me suivre, il m'ouvroit la porte devant moi. Je retournai sur mes pas; & ne sachant ce que je faisois, mon éventail lui choqua le visage, dans le mouvement qu'il fit pour rentrer avec moi; la poudre vola de sa chevelure, & chacun parut aussi aise que j'étois tourmentée.

Il retourna à M. Hickman, piqué de voir sa poudre voler, & des sourires de la compagnie, qui le suivoit des yeux. — M. Hickman, vous ferez le plus heureux des hommes de ce bas monde, parce que vous êtes bon, & que vous ne ferez jamais rien qui irrite cette dame si colère, & aussi, parce qu'elle a trop de bon sens pour se couroucer sans raison; sans cela je prierois le ciel d'avoir pitié de vous.

Cet homme là, ce M. Hickman, ma chère, est trop doux pour un homme; oui, trop doux. Ma patiente mère me remontre que son impétueuse fille ne doit l'en aimer que davantage; mais les hommes doux dans la société, ne sont pas toujours doux au logis. J'en ai vu plus

d'un exemple, & quand ils le feroient autant, je crois, en vérité, que je ne les en aimerois pas mieux pour cela.

Il s'adressa ensuite à ma mère, résolu d'être quitte avec elle aussi. Et où donc, ma chère dame, Mifs a-t-elle puisé ce caractère violent ?

Toute la compagnie se mit à rire, car je n'ai pas besoin de vous dire que l'humeur impétueuse de ma mère est bien connue. Elle, sérieusement piquée, lui dit : Monsieur, vous me traitez comme vous traitez tout le monde. — Mais....

Je vous demande pardon, Madame, dit-il, en l'interrompant : j'aurois pu me dispenser de cette question. — Et dans l'instant, tandis que moi je me retirois à l'autre bout de la salle, lui alla vers Mifs Playford, lia aussitôt conversation avec elle & avec Mifs d'Ollyffe sur la musique ; & il chanta à basse voix à Mifs Playford, dont il tenoit les deux mains, d'un air si calme & si galant, que je souffrois beaucoup, en promenant mes regards autour de la salle, & voyant combien il plaisoit à la moitié des têtes écervelées de notre sexe, malgré sa scélératesse si notoire & si visible. C'est là ce qui encourage la bassesse de ces vils libertins. S'ils se voyoient évités, méprisés &

traités comme des animaux de proie, (ce qu'ils font en effet) ils feroient forcés d'aller se cacher dans leur repaire ; d'y rugir entr'eux ; & nulle femme que celles qu'une malheureuse aventure , ou une présomption indigne de pitié jetteroit dans leur chemin, ne feroit leur victime.

Il s'entretint ensuite fort gravement, mais par intervalles , avec M. Hickman ; je dis par *intervalles*, car il s'interrompoit souvent par des propos & des faillies de gaieté, s'adressant tantôt à une dame, tantôt à une autre , & il revenoit ensuite à M. Hickman , reprenant à son gré un air sérieux ou enjoué, avec une facilité qui attiroit tous les regards, particulièrement ceux des femmes qui ne cessoient de murmurer tout bas l'une à l'autre leurs expressions d'admiration par des *s'il étoit.... mais il est.... quel dommage!* & autres bouts de phrases qui au milieu de leur désapprobation ne montroient que trop de goût pour lui.

Il est bien juste que notre sexe serve de jouet & de risée à ces libertins ! Pauvres étourdies que nous sommes, sans discernement , & qui se prennent toujours par les yeux ! Ne suffiroit-il pas d'un peu de réflexion pour nous apprendre que l'homme de mérite doit être modeste,

parce qu'il se défie de lui-même, & qu'un pareil misérable doit nécessairement avoir passé par tous les degrés de la corruption, & fait un cours complet de bassesses, avant d'atteindre à cette impassible effronterie ? Effronterie qui ne peut venir que du peu de cas qu'il fait de nous, & de la haute opinion qu'il a de lui.

Mais notre sexe, en général modeste & timide par lui-même, est trop porté à regarder comme un défaut ce qui fait une de ses premières grâces ; & il faut avouer qu'il juge à merveille quand il s'imagine suppléer à ce défaut en préférant un homme qui s'est fait un front qui ne fait plus rougir.

Son entretien avec M. Hickman rouloit sur vous, & sur ses outrages contre votre personne, dont il faisoit l'aveu, quittant légèrement ce sujet sérieux pour y revenir avec la même facilité.

Je perds patience avec un pareil démon ; car on ne peut l'appeler un homme. Sûrement il se conduiroit de la même manière partout, en présence de qui que ce fût, à l'autel même, si une femme s'y trouvoit avec lui.

Ce sera toujours une règle pour moi, qu'un homme qui ne montre pas à une femme une

forte de vénération respectueuse , la regardera infailliblement & la traitera dans l'occasion avec mépris. Il eut la hardiesse de m'offrir de me tirer à l'écart , mais je le refusai net , & je l'évitai constamment de mon mieux avec l'air du plus souverain mépris : mais c'est un homme que rien ne peut mortifier.

Je souhaitai vingt fois n'être pas venue à cette assemblée. Les hommes, je crois, auroient désiré aussi bien que moi qu'il se fût rompu le cou avant d'y entrer ; car on n'avoit des yeux que pour lui. Si peu fat, & pourtant si élégant & si riche par sa parure ! une si bonne façon dans toute sa personne ; tant d'intrépidité dans son maintien ; tant de sens & de pénétration dans sa physionomie , tant de gaieté, qui n'avoit rien de grimacier : quoiqu'il ait voyagé, nulle affectation, nulle recherche, rien d'étranger dans sa frisure ; mais tout ce qui sied à un homme : & son courage si bien établi, & son esprit tant redouté ; vous pensez bien que les petits-mâîtres, (il pouvoit s'en trouver là quatre ou cinq) faisoient une pauvre figure auprès de lui ; & un Monsieur fort grave, charmé sans doute de voir avec quel soin je l'évitois, m'observa que la remarque du poète étoit juste ; qu'il falloit que la plupart des femmes fussent

des libertins dans le cœur, qu'autrement elles ne feroient pas si fort entichées d'un homme d'une aussi mauvaise réputation.

Je lui répondis que la réflexion du poète & de celui qui l'appliquoit étoit trop générale & annonçoit plus de méchanceté que de mœurs.

Quand ce misérable vit avec quel soin je l'évitois, en m'esquivant toujours d'un bout de la salle à l'autre, à la fin il s'avança hardiment vers moi, comme j'étois à parler avec ma mère & M. Hickman, & il m'adressa devant eux ce discours.

Je vous demande pardon, Mademoiselle; mais avec la permission de votre mère, il faut absolument que j'aie quelques minutes de conversation avec vous, soit ici, soit chez vous, & je vous conjure de m'en accorder le moment.

Nancy, dit ma mère, écoutez ce qu'il a à vous dire. Vous le pouvez en ma présence; vous le pouvez dans l'appartement voisin, plus convenablement que de le laisser venir nous trouver chez nous.

Je me retirai dans un coin de la salle; ma mère me suivoit & lui après, tenant M. Hickman sous le bras. Hé bien, Monsieur, lui dis-je, qu'avez-vous à me dire, dites-le moi ici.

J'ai déclaré à M. Hickman, dit-il, combien je me reproche les outrages que j'ai faits à la plus excellente femme qui soit au monde ; & que cependant elle a remporté sur moi, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de la voir, un triomphe si glorieux, qu'il doit, joint à mon repentir, avoir apaisé ses anciens ressentimens. Mais je veux absolument & du fond du cœur, trouver un moyen d'obtenir d'elle mon pardon. Mes cousines Montaigu vous en ont déjà instruite. Lady Betty, Lady Sarah & Milord M... se sont engagés pour ce succès honorable. Je connois votre ascendant sur cette chère créature. Mes cousines m'ont dit que vous leur aviez donné l'espérance que vous l'employeriez en ma faveur. Milord M... & ses deux sœurs attendent avec impatience les fruits de cette médiation ; vous devez avoir eu récemment de ses nouvelles. Je me flatte que vous en avez reçu. Voulez-vous avoir la bonté de me dire si je puis me flatter de quelque espoir ?

S'il faut que je m'explique sur ce sujet, apprenez de moi que vous avez brisé son cœur. Vous ne connoissez pas tout le prix de celle que vous avez outragée. Vous ne la méritez pas, & elle vous méprise, comme elle le doit.

Chère Miss Howe, n'aggravez pas par un ton colère des déclarations si cruelles pour moi. Il faut que je sache ma destinée. Je quitterai encore une fois ce royaume, si je la trouve irréconciliable. Mais j'espère qu'elle m'accordera la permission de la voir, pour apprendre mon arrêt de sa propre bouche.

Ce seroit lui donner le coup de la mort à l'instant même, que de vous montrer à ses yeux; & quel homme vous devez être, d'être encore capable de la regarder en face!

Alors je lui reprochai avec assez de véhémence, comme vous pouvez le croire, sa bassesse & tous les maux qu'il vous a fait souffrir; la détresse où il vous a réduite; tous vos amis dont il vous a fait autant d'ennemis; l'infâme maison où il vous a conduite; je touchai un mot sur ses lâches & criminels artifices; sur l'appareil effrayant avec lequel il vous avoit fait arrêter, & je lui annonçai le déplorable état où est votre santé, & votre résolution de mourir plutôt que de vous unir à lui.

Il ne chercha à justifier aucune partie de sa conduite, hors la scène de votre emprisonnement, & il protesta si solennellement de son vif repentir de ses mauvais traitemens, s'accusant lui-même

lui-même fans détour ni ménagement, & se donnant les épithètes qu'il mérite, que je lui promis de vous rendre cette partie de notre conversation, & la voilà maintenant sous vos yeux.

Ma mère, ainfi que M. Hickman, croit, d'après ce qui s'est paffé entre nous à cette occasion, qu'il est touché au fond du cœur de tous fes torts envers vous. Mais d'après l'ensemble de fa conduite, je fuis forcé de l'avouer, il me femble que rien ne peut exciter en lui un repentir qui dure une demi-heure. Cependant je ne doute nullement qu'il ne foit tout prêt à vous époufer; fon orgueil, je le vois, est piqué de se voir refuser, comme le mien s'est offensé de voir que ce misérable ait osé se croire le maître d'avoir une pareille femme dès qu'il le voudroit; & qu'il faille lui tenir compte, du moins toute fa famille, comme d'une condescendance, & d'une forte d'obligation, de ce qu'il veut bien songer au mariage.

Vous savez à présent, ma chère, la raison qui me fait différer de donner le mot décisif aux dames de fa famille. Ma mère, Mifs Lloyd & Mifs Biddulph, qui furent curieuses de favoir le fujet de notre entretien fecret, (je crois qu'il étoit jufte en quelque façon de fatisfaire

leur curiosité, surtout ces dames étant de notre intime connoissance,) sont toutes d'avis que vous devez consentir à être à lui. (b)

Vous voudrez bien ouvrir votre cœur à M. Hickman, & lorsqu'il m'aura communiqué vos résolutions, je vous ouvrirai le mien. En attendant, puisse-t-il m'apporter des nouvelles heureuses de votre santé ! c'est l'objet des vœux & des prières les plus ferventes de votre fidelle & tendre amie.

ANNE HOWE.



LETTRE XXX.

Mifs CLARISSE HARLOWE à Mifs HOWE.

Jeudi, 27 Juillet.

APRÈS vous avoir témoigné ma profonde reconnaissance du plaisir que vous m'avez procuré par la visite de M. Hickman avant votre départ, je vous dois, ma très-chère Mifs Howe, (dans la sincérité d'une fidelle amitié, qui ne seroit pas ce qu'elle est, si elle n'admettoit pas cette liberté fondamentale,) quelques reproches pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive, que je vous avois prié, après mûre

délibération , de donner à la famille de M. Lovelace. Je suis fâchée, ma chère, que vous, qui me connoissez si bien, vous m'obligiez de répéter, que quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne ferois jamais rien à M. Lovelace; bien moins puis-je penser à lui, lorsqu'il est probable que je n'ai pas une année de vie. A l'égard du public & de sa censure, vous saurez, ma chère amie, que, quelque prix que j'aie toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir qu'un rang secondaire à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation est perdue. La manière dont Mifs d'Oily a provoqué M. Lovelace à mon sujet, dans une assemblée publique, en est une nouvelle preuve: & que me serviroit-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, & de voir mes années prolongées, si je ne pouvois me justifier à mes propres yeux?

Je vous ai tant reproché dans ma précédente, les libertés qui vous échappent contre ma famille, que je ne m'arrêterai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu, entr'eux & vous, quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également, & pour eux & pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités nécessairement contre

moi. J'aurois souhaité, ma chère, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux dans une occasion si intéressante pour mon repos. Mais puisque c'est une chose faite, il faut bien que j'en supporte les conséquences. J'ai écrit à ma sœur; je dois redouter plus que jamais sa réponse, supposé même qu'après ce fâcheux incident, elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chère, que je finisse là-dessus par une remarque? C'est que dans les occasions mêmes où le zèle de ma tendre amie est louable, il paroît qu'elle a toujours été plus jalouse d'éviter le reproche que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai, en faveur de votre opinion sur la conduite de certains parens dans ces occasions délicates, que souvent une opposition indiscrete cause autant de mal que les folles imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours pour délibérer sur l'offre obligeante d'un logement dans votre voisinage; mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand l'état de ma santé cesseroit de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsqu'assurément la reconnoissance & l'amitié me feroient regarder une visite que je pourrois quelquefois

espérer de ma chère Miss Howe, comme une plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chère, que dans cette ville, toute corrompue qu'elle est, on ne manque point d'occasions ni de moyens pour devenir meilleure. Les exercices de religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'églises, & je suis jalouse, autant que mes forces me le permettent, de profiter de ces secours. (¶) Voici le plan que je me proposois de suivre, & que j'avois commencé à pratiquer, lorsque ce cruel & dernier outrage me priva à-la-fois de ma liberté & de mes forces. Quand j'étois disposée à faire un exercice modéré, je prenois une chaise, & j'allois à l'église de St. Dunstan dans Fleetstreet, où il y a des prières à sept heures du matin. Si le temps étoit beau, je me proposois d'aller, en me promenant, à la chapelle de Lincoln, ou de m'y faire conduire en chaise, si le temps n'étoit pas favorable. On trouve dans cette chapelle des prières à onze heures le matin, & le soir à cinq heures. Dans les autres temps je n'aurois pas été plus loin que Covent-garden, où il y a également des prières du matin. (b) Je ne doute pas que la continuation de cette méthode ne serve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer le trouble de mes pensées, &

à m'établir dans cette parfaite résignation à laquelle j'aspire ; car , je vous avoue que ma douleur & mes réflexions l'emportent quelquefois sur mes forces , & que toute l'assistance , que je tire de mes exercices de piété , suffit à peine pour soutenir ma raison. Je suis bien jeune , ma chère , hélas ! bien jeune , pour me trouver ainsi abandonnée à ma propre conduite , dans de si malheureuses circonstances.

Un autre motif , qui m'empêchera d'accepter vos offres , c'est la crainte des nouveaux différends qui pourroient naître à mon occasion , entre votre mère & vous. A la vérité , si vous étiez actuellement mariée , & que l'honnête homme , (qui auroit droit alors à votre affection ,) souhaitât , comme vous , de me voir plus proche de votre demeure , je ne fais pas si je serois capable de résister. Car , quoique mes autres raisons soient d'une importance qui conserveroit peut-être tout son poids , lorsque je quitterois Londres pour vous faire ma visite de félicitation , je doute qu'étant une fois près de vous , je pusse me refuser la satisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma sœur , & j'espère que vous la trouverez écrite dans un véritable esprit de repentir. Tels sont

du moins mes sentimens. Ne m'accusez pas d'y prendre un ton trop humble. Un enfant, qui se reproche d'avoir malheureusement offensé ceux dont il tient le jour, ne sauroit trop s'humilier. S'il arrivoit que, plus irrités par ces dernières libertés dont vous me faites l'aveu, ils réservassent à ma lettre le mépris du silence; (car on ne m'a pas encore favorisée d'une réponse) je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, surtout lorsque c'est la première fois que je m'adresse à eux par ma sœur. (¶) J'ai moi-même souvent censuré la hardiesse de ceux qui en demandant une faveur qu'on est libre d'accorder ou de refuser, se donnent la liberté de s'offenser du refus, comme si la personne à qui on demande, n'avoit pas autant de droit de refuser, qu'ils en peuvent avoir de demander. (b) Mais s'ils me font la grâce de me répondre, & que ce soit dans des termes que la vivacité de votre amitié me feroit craindre de vous communiquer, vous devez, ma chère, réprimer votre penchant à les blâmer. Considérez qu'ils ignorent ce que j'ai souffert; qu'ils sont pleins d'un juste ressentiment contre moi, juste au moins pour eux, s'ils le croient ainsi: & ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. — Après tout, que peuvent-ils faire

pour moi ? Ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. A quoi servira-t-elle , qu'à redoubler leur douleur , que leur ressentiment a peut-être soulagée ? Leur pitié fera-t-elle capable de rétablir ma réputation ? Cette pitié fera-t-elle une éponge qui puisse effacer de l'année ces cinq derniers mois de ma vie. (*)

(¶) Ce que vous me dites de la légèreté & de la gaieté folle avec lesquelles M. Lovelace s'est conduit chez le Colonel , ne me surprend nullement , ayant su qu'il avoit le courage d'y aller ; & connoissant quelles personnes y étoient *invitées & attendues*. Tout ce qui me surprend , & ce qui me surprend beaucoup , ma chère , c'est que Miss Howe puisse s'imaginer que je puisse songer à un pareil homme pour mon mari. Le pauvre malheureux ! J'ai pitié de lui , en le voyant voltiger ainsi de place en place ; abuser des talens qui lui avoient été donnés pour un usage vertueux ; prendre l'étourderie & l'irréflexion pour du courage ; & danser sans crainte du danger , sur le bord d'un précipice. Mais ce qui m'affecte en effet , & m'alarme cruellement , c'est sa menace de venir me trouver. Je ne puis

(*) Elle date de l'époque de son premier rendez-vous donné à Lovelace.

renoncer à l'espérance que j'ai de ne le revoir jamais dans ce bas monde.

Puisque vous avez tant de répugnance , ma chère , à faire passer ma réponse négative aux dames de sa famille , je vous demanderai seulement la complaisance de leur faire parvenir la lettre que je vais enfermer dans celle-ci : elle vous est adressée ; parce que c'est à vous que ces dames se sont adressées elles-mêmes dans cette occasion ; mais vous l'enverrez à celle d'entr'elles que vous aimerez mieux , à votre choix. (b)

Je me recommande aux prières de ma très-chère Miss Howe , & je renouvelle , en finissant , mes remerciemens les plus tendres pour la visite de M. Hickman , aussi bien que mes vœux pour votre bonheur mutuel , & pour la prompte célébration de votre mariage.

CL. HARLOWE.



(9) LETTRE XXXI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

(Incluse dans la précédente)

Jeudi, 27 Juillet.

MA très-chère Miss Howe ; puisque vous paroissez avoir tant de répugnance à acquiescer à ma résolution décidée , que je vous ai déclarée aussitôt que j'ai été en état de tenir la plume , je vous demande en grâce de faire connoître , ou par cette lettre , ou par tout autre moyen que vous jugerez convenable , aux respectables dames , qui se sont adressées à vous en faveur de leur parent , que , malgré ma reconnoissance infinie de l'opinion généreuse qu'elles ont conçue de moi , je ne puis cependant consentir à *sanctifier* en quelque sorte les infractions répétées de tous les devoirs moraux , dont s'est rendu coupable M. Lovelace , & à hasarder mon bonheur futur , en m'unissant avec un homme , dont les outrages prémédités , dans une longue chaîne de complots les plus lâches & les plus vils , m'a fait perdre toutes mes espérances de bonheur en ce monde.

Et lui-même , lorsqu'il réfléchit sur ses ac-

tions , est sûrement forcé de rendre témoignage à la justice , comme à la bienfiance de ma résolution. Ces dames en feroient autant , j'ose le dire , si elles connoissoient toute ma malheureuse histoire.

Faites-moi l'amitié de leur dire que je me trompe moi-même , s'il n'est pas vrai que ma résolution soit plus l'effet de mes principes que du ressentiment , malgré l'ingratitude & la barbarie avec lesquelles il m'a traitée. Je ne peux donner une plus forte preuve de la vérité de ce motif , qu'en déclarant , que je *peux* & que je *veux* lui pardonner , sous cette simple condition , bien facile à remplir , qu'il ne me tourmentera plus. Quelle que soit la voix que vous préféreriez pour leur communiquer cette déclaration , je vous prie d'assurer de mon respect les dames de cette noble famille , ainsi que Milord M... Et vous , ma chère , croyez que je serai jusqu'au dernier instant de ma vie , votre obligée & affectionnée pour jamais ,

CLARISSE HARLOWE (b)



(9) LETTRE XXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 28 Juillet.

J'AI à répondre à trois de tes lettres ; (*) mais je suis incertain si je dois te gronder pour tes impitoyables réflexions , ou te remercier de tes détails circonstanciés , dont je te fais gré , ainsi que de ta grande exactitude. Au reste , je savois si bien dans mon temps faire pleurer & rire dans la même minute mes chères dulcinées. On voyoit le sourire percer sur une de leurs jolies joues , avant que la première larme pût couler sur l'autre ; pourquoi ne pourrois-je pas t'applaudir & te maudire dans le même moment ? Allons , reçois ce double tribut dans la même lettre , & tout ce qui va sortir de ma plume , que j'abandonne à son libre cours.

Combien de fois n'ai-je pas confessé ingénument mes péchés contre cette excellente créature ? Et cependant jamais tu ne me ménages , toi , qui ne vaux pas mieux que moi. Puisque je gagne si peu par mes aveux , j'ai grande envie de faire

(*) Voyez Lettres XXV , XXVI & XXVII.

moi-même mon apologie. J'ai pour moi plus d'un exemple , non-seulement dans l'histoire ancienne & moderne , mais encore dans les mœurs & coutumes ordinaires ; & je prétends cependant ne rien répéter ici de ce que j'ai déjà cité pour défense. Je suis d'humeur de laisser ma plume se livrer à toute sa folie.

D'abord , l'histoire ancienne m'y autorise. Penſes-tu en effet que je n'aye pas autant de droit au pardon de Miſs Harlowe , qu'en pouvoit avoir le héros de Virgile à celui de la reine Didon ? Car , avec quelle ingratitude ce triſte galant , ce vagabond ne s'eſt-il pas conduit avec une princeſſe ſi bonne , ſi hoſpitière , qui lui avoit d'elle-même & ſi généreuſement accordé les dernières faveurs ? — D'aller s'enfuir comme un voleur ! d'où eſt venu , à ce que je crois , l'épithète ironique de *fidelle Troyen* (*), dont on ſe fert encore de nos jours. Je fais qu'il prétexta l'ordre des dieux ; mais c'étoit un menſonge : les dieux pouvoient-ils lui donner la commiſſion d'aller dépouiller d'autres princes de leurs royaumes & de leur vie même ? Et cependant vous

(*) *A Trojan*, un *Troyen* eſt une épithète de mépris & d'injure qu'on rencontre fréquemment dans Shakeſpeare.

voyez ce parjure traité à chaque page de *pieux Enée* par le poète immortel qui le célèbre.

Quand Miss Harlowe devoit mourir de chagrin , (ce dont le ciel nous préserve !) de la manière dont elle a été traitée , (pour ne rien dire ici du ressentiment de son orgueil trompé : & c'est pourtant là la vraie cause à laquelle il faudroit attribuer sa mort plutôt qu'à un sentiment juste & raisonnable ,) dis-moi , son sort peut-il entrer en comparaison avec celui de l'infortunée Didon ? Et lui ai-je , moi , la moitié des obligations qu'Enée avoit à la reine de Carthage ? Celle-ci avoit mis toute sa confiance dans son amant ; l'autre , aucune. Et puis , qui ai-je dépouillé ? à qui jamais ai-je fait du tort ? loin d'avoir ôté la vie à personne , j'en ai fait don à son indigne frère , tandis que ce Troyen vagabond a détruit des milliers de ses semblables. . . . Et pourquoi ne serois-je pas le *pieux Lovelace* , aussi-bien qu'il étoit le *pieux Enée* ? Car , penses-tu que s'il étoit arrivé un embrasement , je n'eusse pas , si cela avoit été en mon pouvoir , sauvé des flammes mon vieux Anchise , comme il fit le sien de l'incendie de Troye , même aux dépens de ma *Creüse* , si j'avois eu une femme de ce nom.

Mais passons à un exemple plus moderne , bien fait pour me justifier. Ai-je traité Miss Harlowe ,

comme notre fameuse reine *pucelle*, (c'est ainsi qu'on l'appeloit,) traita une personne de son propre sang, une reine sa sœur, qui s'étoit jetée sous sa protection, en fuyant ses sujets rebelles, & qu'elle tint prisonnière pendant dix-huit années; pour finir par lui faire trancher la tête? Malgré cela, n'est-elle pas nommée *pieuse* par les honnêtes protestans; & ne l'appellent-ils pas spécialement *leur reine*?

Quant à la coutume qui se pratique journellement, écoute-moi encore.... Dis-moi, quel est l'homme qui, se trouvant le maître de satisfaire sa passion dominante, quelle qu'elle soit, s'en refuse le plaisir? Laissons aux réflexions postérieures, & si c'est un Grand, à ses flatteurs, le soin de trouver ensuite une raison qui l'excuse; & même, en considérant ce que j'ai fait de pis à cette dame, combien d'hommes ont cherché, comme moi, par des liqueurs fortes, à enivrer d'abord, pour triompher après? Qu'importent la nature & l'espèce des ingrédiens du breuvage, puisque c'est toujours le même but? Somme toute, je te dirai que ni la reine de Carthage, ni la reine d'Ecosse n'auroient jamais songé à se plaindre, si on ne les avoit pas traitées plus cruellement que je n'ai fait la reine de mon cœur. Et n'aspirai-je pas de toute mon ame à réparer

le passé par le mariage ? Crois-tu que le pieux Enée eût rendu une si belle justice à sa Didon , si elle avoit vécu ? Allons , allons , Belford , que le vulgaire se chauffe la tête de ses fausses notions ; je suis par comparaison un homme très-innocent.

Si je suis parvenu par ces raisonnemens & autres semblables , à tranquilliser ma conscience , c'est avoir gagné une grande victoire ; car , que m'importe le monde & ses opinions ?

A présent je vais examiner en paix tes lettres. Je me flatte que tu as plaidé ma cause avec une honnête énergie , (*) lorsqu'elle t'a mis si généreusement mes lettres pour me les rendre ; mais je te soupçonne d'abandonner un peu trop vite ton client. Et puis , tu portes une figure si malheureuse , une mine qui provoque plutôt le refus , qu'elle n'inspire la persuasion ; tu es un si pauvre homme , si hésitant , marmottant , bégayant d'une voix timide & embarrassée , que j'attribuerai mon mauvais succès , si je succombe , bien plus à ta maladresse & à la mine disgracieuse de mon avocat , qu'au vice de ma cause. D'ailleurs , tu n'as pas la ressource de l'énergie que ces hommes de notre espèce savent donner à leurs argumens : car elle ne t'aura pas permis de jurer ! tu es de plus un

(*) Voyez la Lettre XXVII , de ce volume.

lourdaut d'une conception lente & fans idées : supportable seulement au second rebond, mais horriblement stupide pour l'impromptu. Ce sont là de grands désavantages quand il faut se mesurer avec une pareille femme; & un plus grand encore, c'est l'irrésolution de ton ame, actuellement flottante entre tes vieux péchés & ta nouvelle réforme. Cela te met vis-à-vis d'elle dans la même position, où l'on m'a dit à Leipfick que fut Martin Luther, à la première dispute qu'il lui fallut soutenir en public contre Eckius, pour défendre sa doctrine prétendue nouvelle. Car Martin n'étoit alors qu'un bien pauvre & bien chétif réformateur. Il tenoit à quelques dogmes qui par une conséquence naturelle rendoient les autres insoutenables, enforte qu'Eckius dans certains points eut l'avantage sur lui : mais ensuite il nettoya son ouvrage en renonçant à tout ce qui lui faisoit obstacle, & alors sa doctrine courut toutes les places. Depuis il ne fut jamais embarrassé, & il déclaroit hardiment qu'il la défendrait à la face des hommes & des anges. Ses amis voulant le détourner du danger de s'exposer à paroître devant l'empereur Charles V à Spire, il répondit : « y eût-il à Spire autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons, j'irois. » Réponse toujours admirée depuis par les protestans Saxons.

Tome VIII.

Q

Puisque ta malheureuse gaucherie détruit la force de tes argumens , je pense que tu aurois mieux fait , du moins quant à présent , de t'abstenir de la presser d'accepter la réparation que j'offre. Je crains qu'en l'importunant & la fatigant sans cesse de la prière de me pardonner , tu ne la rendes plus obstinée dans ses refus de le faire ; & après , uniquement pour l'honneur d'être conséquente , elle sera forcée de persister dans une résolution tant de fois déclarée : au lieu qu'en la laissant à elle-même , le temps & une meilleure santé , en lui rendant ses forces & sa vivacité , ranimeront ses ressentimens : ses ressentimens la conduiront à des plaintes véhémentes ; cette véhémence s'apaisera & se changera en reproches & en discours : alors mes amis interviendront en ma faveur & seront garans de mes sentimens ; & toutes nos peines finiront. Tel est le cours naturel des choses.

Je ne peux te souffrir pour ton obstination à désespérer de son rétablissement , (*) & cela , contre l'avis du médecin & de l'apothicaire. Le *temps* , dis-tu dans l'expression de Congrève , ne fera qu'augmenter le poids de ses afflictions : mais par quelle raison ? Ne fais-tu pas que cette phrase ,

(*) Voyez Lettre XXVII de ce volume.

si contraire a l'expérience journalière , regarde une personne dont la passion est dans toute sa violence ! Alors tout homme profondément affligé croit la même chose : mais tu fais des poètes que tu lis l'usage que les enthousiastes font de *l'Écriture*. Tout ce qui présente l'allusion la plus éloignée au sujet qu'ils traitent , est pris par eux pour l'évangile , quelque peu de rapport qu'ait le passage au but général & avec l'espèce particulière. C'est ainsi que j'ai entendu une fois un enthousiaste en chaire se déclarer hautement pour être un *chien mort* , tandis que tout l'auditoire, hommes , femmes & enfans , étoit bien convaincus du contraire en l'entendant aboyer.

Je t'annonce que s'il n'y a pas d'autre moyen , je suis décidé , en dépit de tes airs tragiques & de tes promesses contraires données en mon nom , d'aller la voir moi-même. J'ai vu s'appaiser face à face plus d'une querelle que l'éloignement auroit entretenue & aigrie. Tu feras un plus grand fou que le fou du *conte du tonneau* , si tu agis pour traverser cette entrevue. En un mot , je ne puis soutenir l'idée qu'une femme que j'ai une fois enchaînée à moi avec les liens de soie de l'amour , s'échappe de mes mains & puisse , tandis que mon cœur brûle pour elle de la plus violente passion , me mépriser & défier l'amour & moi. Tu ne

faurois imaginer combien je te porte envie, & à toi, & à son médecin & à son pharmacien & à tous ceux que j'apprends qui sont admis chez elle & qui jouissent de sa conversation. Je désire d'être tantôt l'un de vous, tantôt l'autre, tour à tour. Ainsi, si nul autre moyen ne réussit, je veux absolument la voir. Je vais te faire part d'un admirable expédient qui vient de m'entrer tout-à-l'heure dans la tête, pour sauver l'honneur de ta promesse & de la mienne.

Mde. Lovick est, dis-tu, une bonne femme. Si la santé de la chère dame empire, il faut qu'elle lui conseille d'envoyer chercher un curé pour prier à côté de son lit. Et moi, déguisé de façon à n'être reconnu de personne, ni de cette femme, ni de Clarisse, ni de toi-même, (car cela pourroit arriver,) je m'arrangerai pour être le curé, dans le costume ordinaire & revêtu de la soutane ecclésiastique. J'ai endossé jadis, pour certain projet, l'habit canonial, & on a jugé que j'avois fort bon air dans cet accoutrement : mon large castor avec sa rosette m'alloit à merveille, & je fus admiré en tout point par tous ceux qui me virent.

Il me semble que ce sera un charmant à propos que de me voir à genoux à côté de son lit, (& je suis sûr de prier de bon cœur) le livre

de prières à la main , commencer à réciter l'office des agonifans , pour le rétablissement de la fanté de la chère dame , & finir par l'exhorter à la charité & à me pardonner à moi-même.

Je réfléchirai à cette idée : mais sous quelque forme que je me présente , tu peux bien être certain d'une chose , c'est que je t'instruirai auparavant de ma visite , afin que tu puisses t'arranger pour ne pas te trouver là ; & paroître ne rien savoir. Cette précaution sauvera l'honneur de ta parole : quant à la mienne , peut-elle prendre de moi une plus mauvaise opinion que celle qu'elle en a à présent ?

Un attribut inséparable du véritable amour & du profond respect , c'est suivant tes sublimes principes (*) l'absurdité & la gaucherie. Il est étonnant que tu veuilles te ranger dans la classe de ces mortels égoïstes , qui prennent la mesure du juste & de l'injuste sur ce qu'ils se trouvent être , & ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être. Ainsi la gaucherie est une perfection dans un homme gauche ! A ce compte , jamais homme ne fera rien de travers : mais je prétends , moi , qu'un maladroit fera tout maladroitement , & , s'il te ressemble , quand il aura fait quelque sot-

(*) Voyez Lettre xxvi de ce volume.

tise , il se tourmentera la cervelle pour trouver des excuses aussi maladroites que sa première bévue. L'amour respectueux inspire des actions dignes de lui ; & celui qui ne peut le montrer , lors même qu'il a sérieusement l'envie de le prouver , ne peut être qu'une créature grossière & brute , un parfait Belford , & n'a sûrement point d'amour.... Mais je te vois ici me jeter au nez ta belle & ingénieuse remarque , que l'extérieur est ce qu'il y a de meilleur en moi , & ce qu'il y a de pis en toi ; & que si je veux réformer mon ame , tu verras à corriger ton maintien.

Je t'en prie , mon bel ami , n'attends pas si long-temps , & commence à te mettre un peu mieux dès que tu quitteras le deuil ; car pourquoi veux-tu prévenir à ton désavantage tous ceux qui te voyent pour la première fois ? On ne se défait pas aisément des premières préventions sur ce qui plaît ou déplaît. Les gens sont portés à aller , pour ainsi dire , à la quête des raisons qui peuvent confirmer leurs premières impressions , & cela pour faire honneur à leur propre sagacité , & tout le monde n'a pas la noble ingénuité d'avouer sa méprise , lorsqu'il reconnoît qu'il s'est trompé. Tu es toi-même un adepte dans la prétendue science de connoître les hommes à leur physionomie , & quand il t'arrivera de

donner à gauche, tu t'étudieras à trouver quelques raisons pour te faire accroire qu'il étoit plus probable que tu avois rencontré juste, & tu épieras dans la personne que tu as censurée au premier abord, tous ses mouvemens, ses actions, ses paroles & ses sentimens, pour y déterrer des preuves qui puissent te servir à appuyer ton premier préjugé & à y persister. Or, comme tu fais que c'est rarement à l'avantage des gens que tu te trompes, l'espèce humaine est si vile, qu'il y a tout à parier que tu rencontreras juste cinq ou six fois en voyant du mauvais côté; & peut-être n'as-tu d'autre raison de te complimenter sur ta pénétration, que de deviner le cœur des autres par le tien.

Voilà sermon pour sermon & j'espère que si tu goûtes le tien, tu me remercieras du mien, d'autant plus qu'il peut servir, si tu veux, à ton amendement : car il est calculé pour ton méridien.

Ainsi la jeune dame attache ma destinée à la lettre qu'elle vient d'écrire à Miss Howe, & il paroît qu'elle lui a expliqué ses raisons pour ne vouloir pas de moi. Je brûle de connoître le contenu de cette lettre; mais j'ai grande espérance qu'elle aura exprimé son refus de manière à laisser croire qu'elle n'a besoin que d'être per-

suadée du contraire pour se réconcilier avec elle-même. Je pourrois faire quelques observations assez plaisantes sur deux passages de sa méditation ; mais quelque pervers qu'on me croye , je n'ai jamais été assez abandonné , pour tourner en ridicule , ni même pour traiter avec légèreté les choses sacrées. Je regarde comme le dernier degré d'une mauvaise éducation , de plaisanter sur des sujets , que le monde a généralement en vénération & qu'il appelle *divins*. Je ne voudrois pas même rire de la mythologie des payens devant un payen , malgré les absurdités dont le ridicule frappe tout observateur ordinaire ; & même , quand j'étois à Rome , ou dans d'autres pays papistes , jamais il ne m'est arrivé de me conduire indécemment à ces cérémonies qui étoient fort étranges pour moi. Je voyois une foule de personnes qui en étoient vivement affectées & en apparence fort édifiées : je me contentois alors de réfléchir que , quoi qu'elles fussent au-delà de mon intelligence , si elles pouvoient être de quelque avantage au bien commun , il y avoit en elles assez de religion ou du moins de raisons politiques pour les mettre à l'abri des traits d'un impie , qui auroit d'ailleurs du bon sens & une honnête éducation.

C'est par le même principe que je n'ai jamais

fait éclater mon dégoût d'une pièce nouvelle par du tumulte ou des clameurs, quelque peu intéressante qu'elle me parût. D'abord je me disois que chacun avoit droit de voir & d'écouter en paix une pièce pour son argent; ensuite comme le théâtre, (cet abrégé du monde) étoit composé du parterre, des loges & de la galerie, je songeois qu'il étoit bien difficile que parmi une assemblée si nombreuse & si mêlée, il ne se trouvât pas quelques spectateurs à qui la pièce, quelle qu'elle fût, ne fît plaisir; & que dans ce cas, ces personnes avoient autant de droit de jouir sans trouble de leur opinion, que moi de la mienne.

Ainsi la seule marque que je donnasse que la pièce me déplaisoit, c'étoit de n'y pas retourner; chacun est libre d'aller ou de ne pas aller voir une pièce; mais on n'a pas la même excuse pour exprimer son dégoût par des clameurs, que si l'on étoit contraint d'y aller malgré soi.

Je me suis toujours, tu le fais, déclaré contre ces libertins sans cervelle & sans fonds, qui ne pouvoient faire valoir leurs prétentions à *l'esprit*, que sur deux sujets auxquels tout homme qui a le *bon esprit* dédaigneroit d'avoir recours, l'impieété & l'obscénité. Cela choque nécessai-

rement les oreilles de tout homme & de toute femmes sensés, sans servir à rien qu'à déceler une ame vile & entièrement pervertie. Avant même que j'eusse fait la connoissance de ce brutal de Mowbray, espèce de mentor qui ne me fait pas beaucoup d'honneur, j'étois bien éloigné de me permettre, comme je fais à présent, ce flux de juremens & d'imprécations. Il fallut bien que je renchérisse sur lui quelquefois, pour le tenir dans la subordination vis-à-vis de moi, son chef; & vraiment je me gronde souvent moi-même de l'abus que je fais de ce jargon insensé, aussi grossier qu'inutile, & dans lequel nous sommes surpassés de bien loin par la canaille. Tout mon vice, ce sont les femmes & l'amour des intrigues, & je m'étonne beaucoup comment j'ai pu donner dans ce langage indécent & choquant: d'autant plus qu'à parler en général, il s'en faut bien qu'il serve à mes vues principales. Seulement de temps à autre on rencontre quelque jeune novice, qui a l'air persuadée que la parure, les juremens & les imprécations sont les signes caractéristiques de cette humeur libertine, qu'elle se sent encline à préférer: dans le vrai, c'est-là le seul mérite dont puissent se vanter quelques-uns de ces jeunes étourdis qu'on appelle des roués & de

jolis cavaliers. Mais quelles femmes ce doit être, que celles qui peuvent se sentir de l'attrait pour ces débauchés fans ame ! la scélératesse ornée de l'esprit est à peine tolérable ; mais fans lui, elle est également révoltante & méprisable.

Voilà encore un sermon pour ton sermon, & tu seras porté à croire que je me réforme aussi. Mais il n'est pas question de cela. Si cette morale venoit d'un trait de lumière tout nouveau qui se fût fait jour dans mon ame, comme il me paroît que c'est le cas où tu es, on pourroit craindre quelque chose de semblable ; mais telle fut toujours ma façon de penser, & je te défie, toi & tous tes confrères, de me citer un temps où j'aie jamais tourné la religion en ridicule, ou parlé un langage obscène. Au contraire, tu fais combien de fois j'ai reprimandé Mowbray, cet ours en amour, & ce fat de Tourville, & toi-même aussi, pour ce que vous appeliez des mots à double entente. En amour, comme dans tout ce que requéroient le rôle & les mâles sentimens d'un homme, ç'a toujours été ma maxime, d'agir plutôt que de parler ; & je puis t'assurer, que les femmes elles-mêmes excuseront toujours plutôt l'un que l'autre. Quant à l'admiration que tu montres

pour l'écriture sainte , tu as certainement bien raison. Mais il me paroît étrange que tu ayes ignoré si parfaitement la beauté de ces livres & leur noble simplicité, jusqu'à ce jour. Leur antiquité aussi me les a toujours fait respecter. Comment s'est-il fait que par cette raison, ou par une autre, tu n'en ayes pas au moins fait une lecture ?

Je veux te conter une courte histoire que je tiens de mon précepteur , qui vouloit me prévenir contre une admiration sotte & ignorante , au sortir du collège , lorsque j'irois dans le monde , ou que je voyagerois.

Il me raconta que la première fois que la *fête d'Alexandre* par Dryden lui tomba dans les mains , elle lui fit un plaisir extraordinaire , & que n'en ayant jamais entendu parler , il crut , comme toi sur la bible , avoir fait une nouvelle découverte. Il s'empressa de courir au rendez-vous qu'il avoit avec plusieurs beaux esprits , (car il étoit alors à Londres) dont l'un étoit un critique célèbre , qui avoit selon lui plus de mérite que de bonheur , parce que tous les petits apprentifs littérateurs , dont les écrits ne pouvoient soutenir l'épreuve de la critique , se liguoient ensemble & faisoient cause commune pour l'écraser comme un dogue enragé.

Mon jeune maître (car il étoit jeune alors) se mit à louer avec emphase cette pièce inimitable ; & il se donnoit les airs d'un mérite de la seconde classe , pour le talent qu'il avoit eu d'en sentir toutes les beautés.

Le vieux Aristarque l'écouta jusqu'au bout en souriant ; le jeune écolier prit ce sourire pour un signe d'approbation : mais après qu'il eût fini de parler , il eut le chagrin de s'entendre adresser cette mortifiante apostrophe : Par la mordieu , Monsieur , où avez-vous donc vécu jusqu'à ce jour , avec quelle espèce de société avez-vous conversé , quelque jeune que vous soyez , pour n'avoir entendu parler qu'aujourd'hui de la plus belle pièce qui soit dans la langue anglaise ?

Cette anecdote fit une si grande impression sur moi , qui avois le cœur fier , & qui voulois absolument passer pour un jeune homme instruit , que je me fis dès lors ces deux règles de conduite. La première étoit que toutes les fois que je me trouvois dans une société , où il y avoit des étrangers , de les écouter tous parler avant de me donner la liberté de jaser moi-même ; la seconde , si je trouvois quelque'un d'eux au-dessus de ma portée , d'abandonner toute prétention aux nouvelles décou-

vertes, me contentant de louer ce qu'ils louoient, comme des beautés qui m'étoient familières, quoique j'en entendisse parler pour la première fois, & c'est ainsi que je me suis acquis par degré la réputation d'un homme d'esprit. Ensuite lorsque je me donnai libre carrière, que j'abandonnai les livres & les conversations savantes, & que je me rencontrai avec quelques-uns de nos confrères qui sont maintenant errans dans le Tartare, & avec d'autres gens de cette trempe, tels que Belton, Mowbray, Tourville & toi, alors j'étais mon propre fonds. J'étais précisément dans le cas où l'on m'a dit qu'étoit sir Richard dans les derniers jours de sa vie : je me glorifiois d'être l'empereur de la bande ; car après avoir sondé leur profondeur à chacun, & ne craignant d'autre rival que toi, sur qui je gagnai aussi l'avantage, au moins par la gaieté & la vivacité de mon imagination ; je me sentis tout fier, comme le Caton d'Addison, de donner des loix à ce petit sénat.

Je reviens à toi tout-à-l'heure. (b)



(9) LETTRE XXXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

JE viens de me justifier de toute intention de plaisanter sur la méditation de ma bien-aimée ; elle est , comme tu le remarques très - bien , parfaitement assortie à sa position , du moins d'après la peinture qu'elle & toi en font. Je ne puis m'empêcher d'exprimer le plaisir que m'ont fait un ou deux versets : la *flèche*, Belford, & le *malheur qu'elle redoutoit*, ont fondu sur elle. Cela m'enhardit à espérer un événement , que je serois bien surpris qui n'arrivât pas. En un mot, & pour te parler en bon anglois , c'est que la chère créature est sur la voie de devenir *maman*.

Ce maudit emprisonnement m'a fait plus de peine que tout le reste , à cause des suites fâcheuses que ses frayeurs pourroient avoir dans cette circonstance si désirée de moi. Ce seroit l'orgueil de ma vie , de prouver dans cette charmante statue de glace , le triomphe de la nature sur les principes , & d'avoir un petit Lovelace d'un si bel ange. Je me flatte qu'à la considération du petit nouveau né , elle con-

fentira à vivre & à le légitimer. Quel mérite n'auroit pas ce petit chérubin, à qui ses parens devroient tous deux, même avant sa naissance, un bienfait que ni l'un ni l'autre ne pourroient jamais assez reconnoître? Si je pouvois être sûr de cette bonne fortune, je n'aurois plus ni inquiétude, ni peine sur son rétablissement. Je dis *peine*; car, si elle devoit mourir.... mourir!... l'abominable mot! que je l'abhorre! je suis intimément persuadé que je serois le plus malheureux des hommes. Quant à son invocation de la mort, elle a trouvé sous sa main les termes propres à énoncer son désir dans le bon & honnête Job; autrement elle n'auroit jamais su s'exprimer avec tant de force & d'énergie.

Sa piété innée, comme je l'ai observé plus d'une fois, ne lui permettra jamais d'abréger, elle-même ses jours, ni par un acte violent, ni par abandon d'elle-même. Elle a l'ame trop noble; & elle l'auroit déjà exécuté, si elle avoit jamais pu concevoir pareil dessein. Car de se porter à cette extrémité, comme cette matrone de Rome, après que le mal est fait, & que cette violence ne peut remédier à rien; surtout lorsque l'homme, fut-il un Tarquin, comme quelques-uns pourroient m'en croire un
dans

dans cette occasion, n'est pas un Tarquin armé du pouvoir, & qu'il ne s'agit pas ici d'un point d'honneur naturel ; c'est une extravagance dont elle est incapable ; elle a trop de bon sens.

D'ailleurs, (comme j'en faisois l'observation dans un cas semblable il y a quelque temps) à l'époque où cette méditation a été écrite, elle étoit dans la plus grande détresse, sans en voir le terme : tout étoit ténèbres & terreur autour d'elle. D'ailleurs, n'est-il pas en son pouvoir de me rendre peine pour peine, tourment pour tourment ? La vengeance, Belford, a engagé bien des femmes à chérir une vie que, sans ce motif le chagrin & le désespoir auroient tranchée.

Après tout, la mort n'est pas un parti si facile à choisir, que le peint Job dans ses calamités, & la désirer uniquement par le dépit des traverses qu'on effuie dans ce bas monde, n'annonce pas une ame droite & vertueuse (*), n'en

(*) M. Lovelace ne pouvoit pas savoir que Clarisse fût aussi pénétrée de la solidité de cette doctrine qu'elle l'étoit réellement. Car dans la lettre xx, à Mde. Norton, elle dit : „ n'allez pas vous imaginer que cette „ révolution dans ma façon de penser provienne d'une „ humeur noire & mélancolique, quoiqu'elle ait été „ amenée par le renversement de mes espérances à mon

déplaît à la chère dame , & quoiqu'elle en puisse penser. Toi, Belford, & moi, quoique dans la chaleur du ressentiment & de la passion, nous soyons prêts à nous exposer sans effroi à des dangers, qui peuvent être suivis d'une mort soudaine & violente, quand le point d'honneur nous appelle, nous frissonnerions de peur, en la voyant de sang froid & avec toute notre raison, approcher lentement dans une maladie de langueur, qui auroit affoibli nos esprits.

Aussi lisons-nous qu'un fameux général français, (si ce n'est le maréchal de Biron, sous le règne d'Henri IV, j'ai oublié son nom,) qui avoit affronté avec intrépidité ce hideux fantôme en cent occasions dans les combats, se conduisit comme le dernier des lâches, lorsqu'ayant été condamné à perdre la vie pour crime de trahison, il se vit, au milieu de l'effrayant appareil du supplice & des gardes qui l'entouroient, conduire à l'échafaud.

Les poètes ont raison de dire : « ce ne sont

„ entrée dans le monde, qui dès le premier abord m'a
 „ montré son mauvais côté, dans sa laideur naturelle.
 „ J'espère qu'elle s'est établie sur des racines plus soli-
 „ des & que ses fruits démontreront à mes parens ainsi
 „ qu'à moi-même, qu'elle provient d'une meilleure
 „ tige. „

« pas les leçons stoïques apprises par cœur,
 « ni l'emphase des mots sententieux, ni les differ-
 « tations pédantesques, qui peuvent nous sou-
 « tenir dans cette heure terrible. Les livres ont
 « enseigné aux lâches à parler en braves ; mais
 « lorsque le moment de l'épreuve arrive, ils
 « reculent & restent consternés d'effroi. »

Rien n'est plus vrai. On devient alors le
 vieillard de la fable avec son fagot. La chère
 dame a bien lu son Shakespeare, ce poète
 sublime, l'orgueil & la gloire de notre Angle-
 terre ; & elle doit quelquefois raisonner dans
 ses pensées, en empruntant ses expressions, si
 grandes & si fortes, que le sujet, tout ins-
 pirant qu'il peut être, ne peut rien produire
 au-dessus.

« Oui ; mais mourir, & aller on ne fait où ;
 « être gisant & pressé dans une froide tombe,
 « & y tomber en corruption ; perdre le mou-
 « vement, & cette chaleur douée de sentiment,
 « pour devenir une argile insensible ; tandis
 « que l'ame, accoutumée ici bas à de douces
 « jouissances, se baignera dans des flots brû-
 « lans, ou se verra fixée dans des régions de
 « glaces éternelles ; ou emprisonné dans les
 « vents invisibles ; ou violemment emportée
 « par les ouragans, & précipitée sans repos

« & sans fin de globes en globes ; ou subira
« des états plus affreux que le plus affreux de
« ceux que la pensée vagabonde & incertaine
« imagine dans ces songes qui font pousser un cri
« d'effroi ; oh ! cela est trop horrible ! La vie de ce
« monde la plus odieuse , la plus chargée de tra-
« vaux & de peines , que la douleur , ou la vicil-
« lesse , ou la misère ou le cachot puisse imposer à
« la nature , est encore un paradis délicieux auprès
« de ce que nous appréhendons de la mort. » (*)

Je vois par une de tes trois lettres , que ma bien-aimée a su , par M. Hickman , quelques détails de mon entrevue avec Miss Howe chez le colonel Ambroise. J'ai passé là des momens fort agréables , malgré les plaisanteries cruelles que m'ont lancées quelques personnes de l'assemblée. Je suis cependant assez mécontent de voir que notre histoire soit si généralement divulguée parmi nos médifans de l'un & de l'autre sexe : c'est bien sa faute à elle seule : & il n'y a sûrement jamais eu une aussi bizarre petite créature au monde. Ne pas savoir garder elle-même son secret , lorsqu'il ne peut lui revenir aucun bien de le publier , & lorsqu'on ne voit

(*) Shakespeare. Mesure pour mesure , acte 3 , scène 3.

pas qu'elle ait besoin de s'attirer des amis ou de la pitié, & à moi des ennemis en le divulgant ! Dis-moi , Belford , tout son sexe ne doit-il pas rire sous l'éventail , en voyant sa foiblesse ? Que deviendrait la paix de l'univers , si toutes les femmes se mettoient en tête d'imiter son exemple ! Comme les chefs de famille passeroient bien leur temps ! Leurs femmes étourdissant sans cesse leurs oreilles de leurs aveux , leurs filles des leurs , leurs frères des leurs. Les sœurs mettroient tous les jours les frères dans le cas de se couper la gorge , si les frères avoient à cœur ce qu'on appelle l'honneur de leur famille , & le monde entier seroit bientôt une scène de confusion , ou bien le cocuage seroit aussi à la mode qu'il l'est en Lithuanie. (*)

Je suis pourtant bien aise que Miss Howe , malgré sa haine pour moi , ait tenu la parole qu'elle a donnée à mes cousines dans la visite qu'elles lui ont faite , & à moi chez le Colonel , de faire ses efforts , pour persuader à son amie de terminer tout différend par un mariage. C'est , sans contredit , le meilleur & même le seul

(*) On dit que dans la Lithuanie , les femmes se produisent si publiquement avec leurs galans , qu'on nomme *coadjuteurs* , qu'il n'est presque pas de partie de plaisir où les maris ne se trouvent avec eux.

parti qu'elle ait à suivre pour son honneur & pour celui de sa famille.

J'ai eu un temps quelque'idée de me venger de cette petite mutine de Miss Howe, & tu peux te rappeler entr'autres certain plan que j'avois formé (1) à cet effet, pour le voyage qu'elle est sur le point de faire, & l'on en auroit parlé quelque temps. Mais je crois, — voyons, — oui, je crois que je laisserai cet Hickman la prendre saine & entière, puisque tu le crois un assez passable mortel, & que j'avois (2) fait de lui un portrait trop désavantageux; je suis charmé, pour son intérêt, qu'il ne se soit pas échappé à parler trop mal de moi.

Tu vois, Belford, par le refus qu'elle a fait, d'accepter quelque'argent (3) de lui ou de Miss Howe, que la chère extravagante se plaît dans ces bizarreries, aimant mieux se défaire de ses habits, même pour rien ou à-peu-près. Ne lui crois-tu pas quelquefois la tête un peu attaquée? Je le crains. J'ai l'idée qu'il coule encore dans ses esprits un grain de cette folie, qu'elle eut

(1) Voyez Tome V, Lettre XVIII.

(2) Voyez la Lettre XXVIII de ce volume.

(3) Voyez Lettre XXVI. *Ibid.*

à une dose plus forte dans la première semaine de mes opérations. Son mépris de la vie, ses clameurs, son refus du mariage, & tout récemment de la bourse de ses plus intimes amis, font des grains de folie, à ce que j'imagine; sans cela on ne sauroit expliquer toutes ces conséquences.

Son chirurgien-apothicaire est un bon & honnête homme. Il me revient beaucoup. Mais d'entendre toujours cette petite folle chanter continuellement sur la même note, *mourir, mourir, mourir*.... cela me fait perdre patience. J'espère que ce jargon mélancolique est uniquement dû à l'idée du train de vie où je voulois la faire entrer? & le mariage étant aussi nouveau pour elle que la Bible l'est pour toi, (*) il n'est pas étonnant, qu'elle ne sache pas trop que faire d'elle-même. Voilà ce qui fait qu'elle s'imagine se traîner vers son tombeau, tandis que l'événement prendra une tournure toute contraire.

Tu es un triste bavard avec tes remarques sur l'éducation & la qualification que méritent les beaux esprits & les petits-mâîtres de la bande libertine. Si par tes *nous*, tu veux nous défi-

(*) Voyez Lettre xxviii de ce volume.

gner, toi & moi (*) je prétends foutenir que le portrait ne nous ressemble en rien, à nous gens instruits, & qui savons parler; il pourroit, à la vérité, & je le crois, ressembler à la foule des faquins & des fots petits-mâîtres de Londres; mais c'est leur affaire: & à quoi bon ce trait, lancé au hafard, s'il ne peut m'atteindre? que, si tu trouves, à la nouvelle clarté dont ton ame est illuminée depuis que tu as eu l'honneur de converser avec cette admirable créature, que ce chapeau va bien à ta tête, allons; d'après la règle, *qui capit*, prends-le pour toi. Je veux même y ajouter un paire de sonnettes, pour faire de toi complètement le premier cheval du sot atte'age.

Quoique je t'aye dit tout-à-l'heure un ou deux mots en faveur de cet Hickman, cependant je veux t'assurer que je serois tenté, (pour me servir des phrases ignobles de mon oncle,) *de le manger sans un grain de sel*, quand je songe à son impudence d'oser embrasser deux fois ma charmante (†) en la quittant; & je perds encore plus patience, quand je vois la dame elle-même oser lui présenter sa joue ou

(*) Voyez Lettres XXVI & XXVIII de ce volume.

(†) Voyez Lettre XXVIII. *Ibid.*

ses lèvres, (tu ne me dis pas lequel des deux,) & presser sa main grossière dans sa main charmante; honneur qui vaut la rançon d'un roi! Que ne donnerojs-je pas pour l'obtenir? Et lui ose encore, en retour, la presser, comme tu dis qu'il l'a fait, contre son stupide cœur, alors, sans doute, plus sensible qu'il ne l'avoit été de sa vie.

Par ta description de leurs adieux, je vois qu'avec le temps tu pourras faire un homme délicat. Ma mortification à moi, pendant la disgrâce de cette belle, fera de te voir épurer, élever ton ame par sa conversation. Je t'envie également, & ton bonheur de la voir, & les fruits que tu en retires pour te perfectionner. Ton dernier paragraphe (*) surtout m'a fait une si forte impression, que je souhaite qu'il ne me vienne pas en tête l'idée de me réformer comme toi. Quel couple alors nous serions de plaintifs & gémissans automates, hurlant l'un devant l'autre dans une musique discordante!

Laisse-moi suivre cette idée, & imaginer que tous deux devenus hermites, nous avons r'ouvert les deux antiques grottes de Hornsey; ou que nous nous en sommes creusés de nouvelles,

(*) Voyez Lettre XXVIII de ce volume.

& que dans chacune de nos cellules nous avons placé une tête de mort & un fable pour les objets de notre contemplation. J'ai vu pareil tableau; mais du moins le vieux fornicateur pénitent avoit, je crois, une longue & épaisse barbe grise. Quelle figure feroient un couple de jeunes petits-mâtres, aux cheveux frisés, & en juste-au-corps, avec leurs mines revêches & impertinentes, & les yeux plus qu'à moitié fermés, dans une attitude contrite & suppliante, recapitulant l'un à l'autre leurs friponneries? Ce stratagème, si nous ne faisons que l'essayer pour retourner après à notre ancienne vie, pourroit servir beaucoup mieux que le faiseur de cornes dans *l'épouse du village*, à nous procurer ample moisson de fillettes.

Voyons : l'auteur d'Hudibras a quelque part une description qui nous iroit à merveille, lorsqu'on nous verroit dans une de nos cellules, comparant ensemble nos affreux péchés ; la voici : supposons que c'est moi qui suis peint.

« Il étoit assis sur son derrière, la tête pendante, dans une profonde & triste mélancolie, les coudes appuyés sur ses genoux, & ses deux mains appliquées à chaque joue, & près de lui, dans une autre caverne,

étoit en regard, le stupide Belford, les mâchoires pendantes. »

Je fais bien que tu me trouveras trop badin, j'en juge moi-même comme toi, & ce n'est, pour te l'avouer franchement, qu'un accès de gaieté forcée ; car mes passions sont si exaltées, que je suis contraint de rire ou de jeter les hauts cris, comme cet honnête ivrogne de Jacques Daventry. Le pauvre garçon ! quelle fin malheureuse a été la sienne ! Tu fais, comme j'avois coutume de l'observer, que toutes les fois qu'il se levoit d'un festin, ce qu'il ne faisoit jamais sans être ivre ; c'étoit sa méthode aussitôt qu'il avoit gagné la porte, de regarder autour de lui, comme un pigeon fuyard qu'on vient de lâcher en l'air, afin de choisir son chemin ; & qu'ensuite s'en prenant à ses jambes, il couroit toujours jusqu'à ce qu'il eût gagné son logis, y eût-il eu un ou deux milles ; tandis qu'il auroit eu peine à se tenir sur ses pieds, & à ne pas tomber sur le nez, s'il avoit essayé d'aller un pas ordinaire. Voilà mon excuse dans l'état de péché où je suis, pour cette fin de ma lettre si indigne de la fin de ta troisième.

Quelle longueur de chemin j'ai parcouru ! Tu m'avoueras que, si je suis en reste avec toi pour la qualité, je te donne en revanche de

la quantité ; & cependant j'aurois encore une foule d'observations à faire. En vérité, je ne fais trop actuellement à quoi m'occuper , à moins que je ne noircisse du papier. Fatigué de Milord M...., qui , dans sa convalescence , a renouvelé pour moi la fable de la nourrice , de l'enfant qui crie , & du loup ; fatigué de mes cousines Montaigu , quoique ce fussent de charmantes filles , si elles n'étoient pas si fort mes parentes ; lassé de Mowbray & de Tourville , & de leur éternelle identité , lassé aussi de la campagne ; lassé de moi-même ; soupirant après ce que je n'ai pas.... Il faut que je parte pour la ville , & que là j'aye une entrevue avec la charmante souveraine de mon ame. Car il faut aux maux désespérés des remèdes désespérés , & je n'attends pour partir que de savoir mon arrêt par Miss Howe. Alors , si je suis rebuté , je veux suivre ma destinée , & recevoir mon arrêt à ses pieds ; mais je t'en informerai auparavant , comme je te l'ai dit , afin que tu puisses tenir la parole à la dame du mieux que tu pourras. (b)



L E T T R E X X X I V .

Mifs HOWE à Mifs CLARISSE HARLOWE.

En réponse à la sienne du 27 Juillet ,
N^o. XXX.

Vendredi soir , 28 Juillet.

C'EST à présent, ma chère amie, que je veux vous ouvrir mon ame sans réserve, sur la résolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en aviez apporté, dans votre lettre du 23, des raisons si dignes de ma chère Clarisse, que l'intérêt de mon amour-propre, & la crainte de perdre une si parfaite amie, ont pu seuls me faire souhaiter de vous voir changer de sentiment.

A la vérité, ma chère, je m'étois figuré que l'effort nécessaire pour vaincre une passion telle que l'amour, lorsque tant de raisons s'accordent à la favoriser, étoit au-dessus de notre sexe; & j'ai voulu vous presser encore une fois de surmonter votre juste indignation, avant qu'elle vous fît porter le ressentiment plus loin, dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile,

& moins honorable de vous rendre alors que dans les circonstances présentes. Mais puisque je vous vois ferme dans votre noble résolution, & qu'il est impossible à votre ame pure & vertueuse de s'unir avec un si détestable parjure, je vous en félicite du fond du cœur, & je vous demande pardon d'avoir paru douter dans cette occasion, que la théorie & la pratique ne fussent pas la même chose avec ma chère Clarisse.

Il ne me reste qu'un sujet de tristesse : c'est le mauvais état de votre santé que M. Hickman, malgré sa répugnance à s'expliquer, n'a pu déguiser. Quoique vous observiez si bien la maxime à laquelle je vous ai vue toujours attachée, sur la nécessité d'être juste à nos propres yeux, avant que de chercher à le paroître aux yeux d'autrui ; sur le rang secondaire que doit tenir dans notre esprit l'opinion du monde, dont nous devons abandonner l'estime, dans tous les cas où elle ne peut se concilier avec l'estime de nous-mêmes ; quoique vous soyez si pleinement justifiée devant votre propre cœur, ainsi qu'aux yeux de votre Anne Howe, cependant, ma chère, souffrez qu'en vous pressant de ne rien négliger pour rétablir vos forces & votre santé, je fasse entrer dans

vos motifs , que cet heureux dénouement couronneroit votre triomphe , & feroit connoître avec éclat que vous êtes supérieure en effet au vil auteur de vos infortunes. On vous auroit vue quelques instans hors du chemin qui vous est naturel ; mais on verroit avec admiration que vous avez été capable de le reprendre , & que vous continuez , par vos exemples & par vos instructions , de faire le bonheur de tous ceux qui vous connoissent. Au nom du ciel , pour l'amour du genre humain , pour l'honneur particulier de notre sexe , pour moi , qui vous aime si tendrement , efforcez-vous de surmonter cet assaut. Si vous remportez cette glorieuse victoire sur vous-même , je suis heureuse , j'obtiens tout ce que je désire au monde ; car , d'ici à bien , bien des années , il m'est impossible , ma chère , de soutenir l'idée de nous séparer.

Vos raisons sont si convaincantes , pour ne pas accepter le logement que je vous ai fait offrir , que je sens la nécessité de m'y rendre à présent. Mais lorsque vous aurez l'esprit aussi tranquille , qu'il le sera bientôt , après la résolution que vous avez formée par rapport à ce misérable , je vous attends près de nous , & peut-être avec nous , pour y trouver la fin

de toutes vos peines dans les douceurs d'une solide amitié. Vous réglerez tous mes pas , & je ferai sûre de marcher droit avec un si bon guide.

Vous souhaiteriez que je n'eusse pas employé ma médiation auprès de votre famille. Je le souhaiterois aussi à présent , parce qu'elle n'a produit aucun effet , parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles persécutions , parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvois-je demeurer indifférente à la vue de vos peines & de l'implacable dureté de vos parens ? Je veux m'arracher à cette idée ; car toute ma chaleur renaît , & je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je voulusse faire , même de ce qui me feroit le plus agréable , si je croyois vous désobliger , & rien aussi que je ne fusse capable d'entreprendre pour vous faire plaisir. Comptez , amie chère & douce jusques dans sa sévérité , que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche & la faute.*

La même raison m'empêchera de vous expliquer mon sentiment sur la lettre que vous écrivez à votre sœur. Elle est bien , puisqu'elle vous paroît telle , & si la réponse vous apprend qu'elle ait été reçue comme elle doit l'être , vous serez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais
s'il

s'il arrive, comme il n'y a que trop d'apparence, qu'elle ne vous attire que des injures & des outrages, il me paroît que votre intention n'est pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuser des fautes d'autrui, trop disposée à soupçonner votre propre conduite, lorsqu'elle ne s'est point accordée avec le jugement de votre famille; si c'est une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne suis pas capable de l'imiter. Je ne connois rien qui m'oblige à croire que la sagesse consiste dans les années, ni que l'imprudence & la folie soient le partage nécessaire de la jeunesse. C'est peut-être le cas le plus commun, & qui se trouve vérifié par l'expérience, je le veux, & peut-être dans l'exemple de ma mère & dans le mien; mais je soutiens hardiment, qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlowes & leur seconde fille. Pourquoi chercher des excuses à leur cruauté, en supposant qu'ils ignorent ce que vous avez souffert, & le mauvais état de votre santé? Ils sont informés de vos souffrances, & je sais qu'ils n'en sont pas affligés. On ne les a pas moins instruits de votre maladie, & j'ai de fortes raisons de juger comment ils ont reçu cette nouvelle. je n'éviterai ni la *faute*, ni le *reproche* si je m'ar-

rête plus long-temps sur cet odieux sujet. Ce que j'en conclurai seulement, c'est qu'à leur égard votre vertu est poussée jusqu'à l'excellence ; & que par rapport à vous , la dureté va.... de grâce , ma chère , permettez que dans mon indignation , je leur rende un peu de justice. — Mais vous me le défendez , je le fais ; je vous obéis , oui , je vous obéis , quoique bien malgré moi. Cependant si vous devinez le mot que j'aurois employé , ne doutez pas qu'il ne soit d'une justice extrême , & suppléez-le.

Vous me faites entendre , que si j'étois mariée , & si M. Hickman avoit le même désir que moi , non-seulement vous seriez portée à me rendre une visite , mais qu'il vous seroit difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la satisfaction de nous embrasser. Quelle importance , ma chère , vous semblez donner au *désir* de M. Hickman ! Ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le supposez , & qu'il ne désirât sur toute chose de vous voir près de nous , ou plutôt avec nous , si vous nous accordiez cette faveur. S'il n'est pas un insensé , la politique feroit naître en lui ce désir , quand il n'y feroit pas aussi porté qu'il l'est par la vénération qu'il a pour vous. (¶) Mais je vous dirai que si M. Hickman s'avisoit après le mariage , de vouloir me contra-

rier dans mes amitiés ; comme je me flatte qu'il n'est pas tout-à-fait un imbécille , je lui ferois sentir combien son propre repos seroit compromis par une pareille impertinence , surtout s'il s'agissoit d'une amitié contractée avant que de le connoître.

Je fais que nous n'avons jamais été d'accord sur ce point ; vous avez des prérogatives d'un mari une bien plus haute opinion que la plupart de nos compatriotes n'en ont des prérogatives d'un roi. Ces notions , ma chère , appuyées du sentiment d'une personne de votre sens & de votre jugement , ne sont nullement avantageuses pour notre sexe. Elles tendent à justifier un sexe despotique dans son insolence , tandis que sur dix hommes il en est à peine un , qui , en considérant tous les avantages qu'ils ont , mérite aucune prérogative. Jetez les yeux sur toutes les familles de notre connoissance , vous n'y trouverez que le tiers des maris qui aient la moitié du sens de leurs épouses , & il faudra encore revêtir de prérogatives de pareils êtres ! & une femme qui a deux fois plus de jugement & de raison qu'eux , n'aura d'autre lot que celui d'écouter , de trembler & d'obéir , & sans doute aussi pour l'acquit de sa conscience.

Il pourroit bien arriver que j'eusse un entre-

tien là-dessus avec M. Hickman, avant de souffrir qu'il me parle du *jour*, & je lui ferai connoître alors sur quoi il doit compter ; comme il me déclarera , si c'est un homme vrai , ce qu'il prétend attendre de moi. (b)

Mais je ne vous dissimulerai pas , ma chère ; qu'il dépend de vous , plus que vous ne le pensez , de hâter le jour que ma mère presse avant tant d'impatience , & pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'assurer que votre santé se rétablit , & que vous êtes assez bien pour avoir congédié votre médecin de son aveu , je vous donne ma parole , que ce jour ne sera pas reculé plus d'un mois après cette heureuse nouvelle. Ainsi , ma chère , ce que vous désirez est entre vos mains. Hâtez-vous de vous bien porter , & cette affaire sera bientôt terminée avec plus de joie pour votre Anne Howe , qu'elle ne peut jamais l'espérer autrement.

Je fais partir aujourd'hui un exprès pour informer Milord M.... & ses dames de votre juste refus du plus grand libertin du royaume. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aye transcrit dans ma lettre quelques fragmens de la vôtre du 23 , comme vous m'en avez d'abord vous-même témoigné le désir.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe sans cesse, & beaucoup trop pour votre santé. Je me flatte que c'est pour commencer d'écrire quelque partie de votre malheureuse histoire. Ma mère me conseille de vous y exhorter, dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié sous des noms feints, seroit quelque jour aussi utile qu'honorable à notre sexe. Elle ne cesse point d'admirer dans votre refus la justice & la noblesse de votre ressentiment; elle seroit bien aise aussi de savoir que vous suivez l'avis qu'elle vous donne, d'écrire votre histoire : votre noble conduite, dit-elle, & l'élévation de vos sentimens dans un si grand nombre d'épreuves & d'infortunes, seroient non-seulement un puissant exemple; mais un avertissement terrible pour toutes les jeunes personnes de votre âge, en considérant le mérite de celle à qui ces malheurs sont arrivés.

Le jour de notre départ est fixé à lundi. J'espère que ce voyage ne sera que de quinze jours. A mon retour je presserai ma mère de faire le voyage de Londres, & si le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif fera l'espérance d'embrasser encore un fois ma Clarisse avant que j'aie définitivement consenti à changer l'amant en mari, & tandis que je puis

me dire encore à moi-même , c'est-à-dire , à elle sans réserve & sans partage.

ANNE HOWE.

(9) LETTRE XXXV.

Mifs HOWE aux deux Mifs MONTAIGU.

Samedi , 26 Juillet.

CHÈRES DAMES ,

J E n'ai pas manqué de faire mes efforts auprès de ma tendre amie , pour l'engager à pardonner à votre parent & à se réconcilier avec lui , quoiqu'il le mérite si peu ; & je lui ai réitéré mes instances & mes conseils à ce sujet. Ces représentations , & l'attente de sa réponse , ayant pris un certain temps , c'est ce qui m'a empêché d'avoir l'honneur de vous écrire plutôt à cette occasion.

Vous verrez par l'incluse son inébranlable résolution , fondée sur les motifs les plus nobles & les plus dignes d'une grande ame , & je ne puis m'empêcher d'y applaudir , en même temps qu'ils m'affligent. J'applaudis à la justice de sa résolution , qui confirmera toute votre famille dans l'opinion que vous avez conçue de son mérite

incomparable ; d'un autre côté j'en suis affligée , parce que je n'ai que trop de raisons d'appréhender , tant d'après sa lettre que sur le rapport d'une personne qui vient de la voir , que sa santé est dans un état de dépérissement si fâcheux , que ses pensées sont occupées de tout autre soin que de son séjour ici bas.

Elle a jugé à propos de m'envoyer l'incluse , sans être cachetée , afin qu'après l'avoir lue , je vous la fasse passer ; & voilà pourquoi vous trouverez l'adresse écrite de ma main & mon cachet. Elle ne laisse rien à désirer , & elle est décisive ; mais comme elle avoit bien voulu , dans une lettre qu'elle m'a écrite & qui est datée du 23 de ce mois , le premier jour où elle ait pu reprendre la plume , s'étendre sur les raisons qu'elle avoit de ne pas déférer à vos pressantes instances , non plus qu'aux miennes , je vais vous transcrire ici quelques passages de cette lettre. Ils feront voir au plus scélérat des hommes qui soient au monde , (s'il les voit ,) qu'il peut se croire un des plus malheureux en perdant une femme si incomparable , & dont il auroit pu se glorifier , s'il n'avoit pas poussé la méchanceté au dernier degré.

(Voyez ces passages de la lettre de Miss Harlowe N^o. XXI , datée du 23 Juillet , & marquée de

S iv

guillemeys.) A présent, Mesdames, vous avez sous vos yeux les raisons de ma plus chère amie, pour refuser un homme indigne de tenir par le sang à des personnes d'un aussi grand mérite : & j'ajouterai, car je ne puis m'en empêcher, qu'en considérant d'un côté la bassesse de ses procédés, & de l'autre le mérite & le rang de la personne offensée, il n'y eut jamais conduite plus perverse & plus coupable : & depuis qu'elle se persuade que sa première & unique faute ne peut être expiée que par la mort, je prie Dieu tous les jours, & je le prierai à toutes les heures, d'après le moment que j'apprendrai cette triste catastrophe, qu'il veuille faire éclater sur lui sa vengeance, de façon ou d'autre, afin que tous ceux qui connoissent son crime & sa perfidie, puissent voir la main du ciel dans sa punition.

Vous voudrez bien me pardonner, Mesdames ; je n'aime pas mon ame plus tendrement que j'aime Miss Clarisse Harlowe ; & les maux qu'elle a soufferts, les persécutions qu'elle éprouve de la part de ses parens, la malédiction dont elle est chargée à cause de lui par son implacable père, l'état où elle est tombée du sein de l'opulence, sa santé si florissante mortellement altérée, & cet exécrable emprisonnement qui a mis le comble à toutes ses autres calamités, & dont il doit encore

être chargé comme d'un acte émané de ses vils agens & une suite naturelle de ses précédentes bassesses, soit qu'il ait été ou non commandé par ses ordres ; notre sexe déshonoré aux yeux de l'univers dans sa personne qui faisoit un de ses plus beaux ornemens : la méthode barbare , quelle qu'elle soit, (car je ne connois pas encore tout) qu'il a employée pour opérer sa ruine : toutes ces considérations se réunissent pour justifier la chaleur de mes ressentimens , & mon exécution pour un homme que je crois justement exclu , d'après l'atrocité de ses crimes , du pardon même que recommande le christianisme. Si vous pouviez voir tout ce qu'elle écrit & connoître tous les talens admirables qu'elle possède au plus éminent degré, vous vous joindriez à moi pour admirer l'infortunée & pour maudire son persécuteur. Je vous prie de me croire avec un vif sentiment de votre rare mérite. Chères dames ,

Votre &c. ANNE HOWE. (b)



(9) LETTRE XXXVI.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 28 Juillet.

MA TRÈS-CHÈRE JEUNE DAME,

J'AI la consolation de vous apprendre que mon fils va mieux, & qu'on recommence à bien espérer de sa guérison. Il désire que je vous assure de son respectueux attachement. Il est bien foible; & moi aussi je le suis bien. Voilà la première fois depuis nombre de jours que j'ai eu la force de me tenir à ma table pour écrire : sans cela je n'aurois pas gardé si long-temps le silence.

Votre lettre à votre sœur est reçue & répondue. Vous devez, si je ne me trompe, avoir à présent cette réponse. Je souhaite que vous en ayez été satisfaite; mais je n'ose l'espérer. Car suivant ce que j'ai su de Betty Barnes, la réception de la vôtre a causé dans leurs esprits une grande fermentation, & l'on a long-temps délibéré si on y feroit une réponse ou non. Ils ne croiront pas encore que vous soyez aussi mal que je vois que vous l'êtes, à ma grande douleur. Ce qui s'est passé entre Miss Harlowe & Miss

Howe, n'a fait, comme je l'appréhendois, qu'aigrir les choses. J'ai montré à Betty, deux ou trois passages de la lettre que vous m'avez écrite; elle en a paru touchée, & m'a dit qu'elle en parleroit favorablement & qu'elle me procureroit une visite de Miss Harlowe, si je voulois promettre de lui montrer les mêmes passages; mais je n'en ai pas entendu parler depuis.

Je ne fais, mais je suis fâchée que vous refusiez la main de ce malheureux homme. Je ne doute pas néanmoins que vos motifs pour le refuser, ne soient bien plus nobles que ne le sont ceux que je peux avoir de souhaiter que vous voulussiez l'accepter. Mais comme vous seriez nécessairement résolue de vivre, pour ainsi dire, si vous vous livriez à cette idée, & comme je m'intéresse tant au rétablissement de votre santé, je ne peux m'empêcher de vous laisser voir cet intérêt personnel, & de vous demander s'il ne seroit pas possible de vaincre votre ressentiment, tout juste qu'il est..... Je n'ose en dire d'avantage là-dessus.

Quel moment affreux ç'a dû être pour ma jeune & chère Miss, qui est si sensible, que celui où elle s'est vue arrêtée dans les rues de Londres! O comme mon cœur s'agite encore pour vous, en songeant à ce que le vôtre a dû souffrir alors!

& cependant , pour une ame comme la vôtre , cet affront doit vous paroître léger en comparaison de tout ce que vous avez souffert auparavant. O ma très-chère Clary ! comment savoir ce que nous devons demander à Dieu , quand nous le prions , sinon que sa volonté soit faite , & la grâce de nous y résigner... A l'âge de neuf ans , & ensuite à onze , que vous fûtes deux fois malade d'une fièvre dangereuse , dans quelle affliction continuelle nous étions tous plongés ; comme nous adressions sans cesse nos prières & nos vœux au trône des miséricordes pour votre guérison !... car notre vie à tous tenoit intimement à la vôtre : & cependant , ma chère , après ce qui est arrivé , & surtout si nous devons vous perdre sitôt , qu'il eût été bien plus heureux & pour vous & pour nous , que nous vous eussions perdue alors !

C'est une triste chose à dire ! mais comme je ne la dis que par pur amour pour vous , & dans la pleine conviction que nous ne savons pas toujours choisir nous-mêmes ce qui nous est le plus avantageux , j'espère que vous me trouverez excusable , d'autant plus que cette même réflexion nous aidera vous & moi à nous soumettre à la destinée actuelle que Dieu nous distribue. Nous sommes bien sûres que rien n'arrive par hasard ,

& que nous voyons par notre propre expérience, que les plus grands biens peuvent fortir des plus grands maux.

Je suis bien aise que vous soyez logée chez de si honnêtes gens, & que tous vos effets vous aient été restitués. Ah ! qu'il faut qu'on vous ait bien indignement traitée, pour en être réduite à regarder comme une faveur, qu'on vous ait rendu cette petite justice !

On ne cesse de se récrier contre le talent que vous avez pour émouvoir les cœurs. Jamais la Betty de votre sœur ne me vient voir, qu'elle n'ait la tête remplie de cette idée. Mais, comme vous dites, qui donc a-t-il touché de ceux que vous auriez souhaité d'intéresser ? Cependant sans cette malheureuse prévention, je suis sûre que votre mère se laisseroit fléchir. Pardon, ma chère Miss Clary, il faut que j'essaie & que je fache une bonne fois par moi-même, si ma conjecture est fautive. Mais je ne veux pas vous faire part de mon idée..., que dans le cas où elle aura réussi. Oui, je veux l'essayer, autant par intérêt & par amour pour eux, que pour vous-même.

Que le ciel daigne vous soutenir dans toutes

vos épreuves ; c'est la prière que fait sans cesse,
ma chère & jeune Mifs ,

Votre affectionnée servante & éternelle amie.

JUDITH NORTON. (b)

(9) LETTRE XXXVII.

Mde. NORTON à Mde. HARLOWE.

Vendredi, 28 Juillet.

MA très-honorée dame , après la défense qu'on m'a faite de vous envoyer jamais , sans en avoir reçu la permission , rien de ce qui pourroit m'arriver de la part de ma chère Mifs Clarisse , défense faite avec si peu de ménagement , que je ne peux songer à vous demander cette permission , il faut pourtant que je vous apprenne que j'ai reçu d'elle une lettre dont je désire vous donner communication le plutôt qu'il sera possible : les choses pourroient dans la suite tourner de façon qu'on pourroit alors me croire inexcusable de n'en avoir pas demandé la permission.

La chère Clarisse a reçu de Milord M. , des deux Lady ses sœurs , de ses deux nièces & même de ce méchant homme , plusieurs lettres où ils sollicitent tous son pardon , & la prient de l'ac-

cepter pour époux : proposition qu'elle a refusée net , dans le noble ressentiment qu'elle conserve de la manière indigne dont il l'a traitée. Peut-être , Madame , que si vous & votre honorable famille jugeoient que le parti le plus convenable que l'on puisse prendre à présent , fût d'acquiescer à leurs désirs , l'état où sont les choses pourroit rendre votre autorité & vos avis nécessaires pour l'engager à changer de résolution. J'ai des raisons de croire qu'un des motifs de son refus , c'est l'intime conviction où elle est que bientôt elle ne causera plus de trouble à personne , & que dans cette idée elle ne veut pas laisser à un mari le droit de disputer à sa famille les biens que son grand-père lui a assurés. Ce n'est cependant qu'une conjecture de ma part , & je n'ai pas de la sienne le moindre mot qui m'autorise à le penser. J'ose même dire qu'elle ne daigneroit pas citer cette raison , tandis qu'elle en a de bien plus fortes , dans l'infâme traitement qu'elle a reçu de lui. La lettre que j'ai fera voir combien la chère créature est sincèrement repentante , & si j'obtiens votre permission , je vous l'enverrai cachetée avec une copie de la mienne , dont elle est la réponse. Mais comme je hasarde cette démarche à son insçu , (& je suis décidée à la hasarder) je ne

voudrois pas qu'elle l'appût jamais , que dans le cas où elle seroit suivie d'heureux effets. Autrement ce seroit me faire encourir sa disgrâce & peut-être achever de briser son cœur qui est bien assez déchiré.

Je suis , &c.

JUDITH NORTON. (b)

(9) LETTRE XXXVIII.

Réponse de Mde. HARLOWE à Mde. JUDITH NORTON.

Dimanche , 30 Juillet.

DIGNE femme , nous connoissons tous votre vertueuse prudence ; nous vous rendons tous justice ; mais nous connoissons aussi votre partialité pour la fille téméraire qui est votre favorite ; & nous n'ignorons pas non plus le talent de la malheureuse créature , pour faire de ses maux une peinture capable d'attendrir les pierres.

Tout le monde est ici persuadé que la chère petite libertine travaille à obtenir son pardon pour rentrer dans sa famille , & c'est pour cette raison même qu'on a défendu à Betty (non pas moi , je vous assure ,) de parler jamais de ses lettres :

lettres : Betty avoit parlé à mon aînée de quelques passages touchans que vous lui aviez lus.

Cela doit vous convaincre qu'on n'écouterait rien en sa faveur ; que me serviroit-il donc d'ouvrir encore la bouche sur ce qui l'intéresse ? Je le ferai pourtant encore , soyez-en sûre , si je trouve seulement un second qui veuille m'appuyer. Cependant, il n'y a pas d'apparence qu'il soit question de rien de pareil avant que nous ayons vu quelles seront les suites de son crime. Les suites ? & de quels termes me servirai-je ? peut-être est-elle.... oh ! comment le dire ! ma fille , celle qui fut la plus chère à sa mère , n'est point mariée !... & peut-être est-elle grosse. Ce malheur perpétuerait sa honte : son frère pourroit dans sa fureur.... Dieu nous préserve de ce malheur ! — J'espère que la ruine d'un de mes enfans n'entraînera pas le meurtre d'un autre.

Quant à ses chagrins & sa misère présente , quels qu'ils soient , il faut bien qu'elle les supporte , & sûrement elle est loin de souffrir tout ce que je souffre pour elle à chaque heure de la journée. En vérité , je crains bien que son père , ses oncles & ses autres parens n'attendent pour lui pardonner à la voir réduite à la dernière des extrémités. C'est la facilité des parens

à pardonner à des filles perverses , assez audacieuses pour faire par le plus grand des crimes le dernier affront à leur autorité , qui fait que tant d'autres suivent leur exemple , & c'est ce que j'entends tous les jours répéter à mes oreilles. Elles comptent alors sur l'indulgente foiblesse de leurs parens : pleines de cette confiance , elles endurecissent leur cœur , & une légère humiliation , quand elles se sont précipitées elles-mêmes dans cette affreuse disgrâce , leur paroît une punition suffisante pour la plus énorme des fautes.

Mais une fille comme celle-là , (c'est ce que j'entends dire à chaque heure du jour , & malheureusement il faut que j'en reconnoisse la vérité ,) dresser des stratagèmes & former des complots pour tromper ses parens , & se tromper elle-même ; & s'enfuir dans les bras d'un libertin ! Est-il satisfaction qui puisse expier son crime ? & n'est-elle pas responsable à Dieu , à nous , à vous , à tous ceux qui l'ont connue , de l'abus qu'elle a fait des heureux dons qu'elle avoit reçus ?

Vous dites que son cœur est à demi-brisé : je n'en suis pas étonnée. N'a-t-elle pas commis la faute qu'elle a faite contre les avis & les lumières de sa propre conscience ? Qu'il veuille maintenant l'épouser , ou que ce soit elle qui refuse sa demande qu'elle croit & qu'elle présente

comme sérieuse, c'est ce qui n'est pas du tout vraisemblable ; & quand j'aurois de l'inclination à le croire, personne ne le croiroit avec moi. Il ne fait aucun cas de ses propres parens, & il les trompoit aussi volontiers qu'il feroit des étrangers. Il n'a cessé de déclarer ouvertement son aversion pour le mariage, & il continue de parler sur le même ton quand l'occasion s'en présente. Mais en supposant qu'aujourd'hui ses propositions fussent sérieuses, chose dont doit douter quiconque le connoît, lequel, lorsqu'il nous hait, comme il fait profession de nous haïr & de nous mépriser tous, lequel pensez-vous qui fût le moins affreux pour nous ou d'apprendre qu'elle est morte, ou d'apprendre qu'elle est mariée avec un pareil misérable ?

Cependant je ne peux pas dire qu'il n'y ait personne de nous qui n'aimât encore mieux l'un que l'autre ? Car, ô ma bonne dame Norton, vous savez bien lequel des deux la tendresse d'une mère lui feroit choisir pour l'enfant de son cœur, malgré toutes les fautes de cette enfant, plutôt que de la perdre pour jamais ! Mais je suis obligée de suivre le torrent, & de joindre mon avis au ressentiment général ; autrement j'augmenterois encore les maux de personnes qui le méritent le moins, de mon cher M. Har-

lowe surtout : il y en a déjà bien assez pour les rendre malheureux le reste de leurs jours. Je suis bien sûre que si je voulois m'opposer à toute la famille, notre fils iroit aussitôt trouver ce libertin : & qui peut dire quelles seroient les suites de cette entrevue avec un homme de sang & de la violence dont on connoît qu'est ce Lovelace ?

Tout ce que j'espère gagner en sa faveur, c'est que dans une semaine ou deux l'on pourra envoyer M. Brand faire en secret des informations sur son état présent, sur la vie qu'elle mène, & s'assurer qu'elle n'est pas absolument sans ressources. Car pour une ligne de sa main, on n'en tiendra aucun compte.

Son père pourtant a bien voulu céder aux prières qu'elle lui a faites, & retirer la malédiction dont il l'avoit chargée dans sa colère, au moment de sa fuite criminelle de la maison de ses parens. Mais Miss Howe (il est bien triste, Madame Norton, d'avoir à souffrir de tant de côtés à la fois !) l'avoit tellement aigri par les libertés qu'elle se permet avec nous, soit dans les propos qu'elle tient dans toutes les sociétés, soit dans les lettres qu'elle a écrites à mon aînée, que nous avons eu bien de la peine à obtenir de lui qu'il entendit la lecture de sa lettre.

Ces insolentes hauteurs de Miss Howe, le cri général qui s'élève contre nous partout où l'on parle de notre famille, & les marques de mépris que nos yeux surprennent dans les gestes, que même nous entendons de nos oreilles, & que nous montrent en face petits & grands, lorsque nous allons à l'église ou que nous en revenons, quelquefois dans l'église même (& nous n'avons pas le courage d'aller nulle part ailleurs), comme si nul de nous n'eût jamais mérité d'estime qu'à la considération de cette fille, & comme si nous étions tous coupables, & qu'il n'y eût qu'elle d'innocente, font comme vous sentez autant de causes qui entretiennent & augmentent le ressentiment de toute la famille contr'elle.

Elle a bien appesanti ma charge, & j'en avois pourtant ce que j'en pouvois porter!... Pour vous parler sans détour, on m'a enjoint expressément de ne rien recevoir de sa part, ni de personne sans permission; ainsi quand je me laisserois aller aux mouvemens de pitié que je peux sentir pour elle, au point de recevoir en secret la lettre dont vous me parlez, à quoi cela me serviroit-il, qu'à me tourmenter moi-même sans aucun avantage pour elle? & puis si on venoit à le savoir.... M. Harlowe

est si violent.... & si cela lui faisoit remonter sa goutte dans l'estomac, comme cela est arrivé lorsqu'il apprit sa fuite téméraire,.... oui, oui, je suis bien malheureuse.... Car, ô ma chère femme ! elle est toujours mon enfant.... mais à moins que je n'aie plus de pouvoir pour.... cependant je meurs d'envie de voir cette lettre.... Vous dites qu'elle roule sur l'état où elle est actuellement.... La pauvre enfant, elle qui devoit être riche à millions!.... & elle le fera. Car son père sera pour elle un fidèle économe.... Mais il faut que le temps coule & que les choses arrivent au point où elles doivent arriver.

Est-il donc bien vrai qu'elle soit si mal, aussi mal qu'on le dit?... mais il est bien juste qu'elle ait des chagrins : elle en a tant donné aux autres !

Mais croit-elle donc sérieusement qu'elle ne nous causera bientôt plus d'embarras ni de peine?... Hélas, ma chère Norton, elle nous en donnera long-temps, & quand même elle ne le voudroit pas : car peut-elle penser que sa mort, si nous allions la perdre, mettroit un terme à nos afflictions ? Qui peut croire que la chute d'une pareille enfant ne sera pas pleurée de nous jusqu'à la dernière heure de notre vie ?

Mais dites-moi , dans cette lettre que vous avez entre vos mains , montre-t-elle un repentir sans réserve ? N'y a-t-il rien d'offensant ? n'y cherche-t-elle point à excuser sa faute ? Si je me risquois à la voir , ne me feroit-elle point une impression que je ne pourrois dissimuler , & dont le soupçon m'exposeroit à des duretés ? Ne pourroit-on imaginer quelque moyen ?....

Mais que dis-je ! quel seroit le fruit ?..... Ne me l'envoyez pas..... je vous recommande de ne pas me l'envoyer..... je n'ose la voir....

Cependant....

Mais hélas !

Ah ! pardonnez à une mère dont la raison est aliénée. Vous le pouvez bien. — Vous saurez bien me passer tout cela.... ce que j'ai écrit , restera : je ne me sens pas la volonté de recommencer cette partie de ma lettre.

Mais je m'arrête au parti de ne savoir d'elle que ce qui nous en fera communiqué à tous ensemble.... Non je n'en veux pas savoir plus que je n'en oserois avouer , & il en est quelques-uns d'entre eux de qui j'aime mieux recevoir des instructions que de leur en donner. Et je le fais pour mon repos extérieur : car au

fond de mon ame, ma paix souffre de plus en plus de cette discrétion forcée :

J'ai été obligée de m'interrompre. Je vais enfin tâcher de finir cette longue lettre.

Je suis bien fâchée de vous savoir malade : mais quand votre santé seroit meilleure, je ne pourrois pour votre intérêt, souhaiter que vous allassiez la voir, comme Betty nous dit que vous en avez une envie extrême. Quand vous iriez, rien de ce qui viendrait de vous ne seroit écouté. Ils vous regardent déjà comme trop prévenue en sa faveur. Votre voyage ne seroit que les confirmer dans cette idée, & vous seroit du tort à vous-même, sans lui faire aucun bien. Comme tout le monde ici vous estime, je vous conseille de ne point vous intéresser pour elle avec trop de chaleur, surtout, devant la Betty de mon Arabelle, jusqu'à ce que je vous dise que le temps où vous pourrez le faire sans risque est venu. Mais vous défendre d'aimer cette imprudente & malheureuse créature, comment le pourrais-je ? O ma chère Norton, il faut bien que vous l'aimiez ! il faut bien que je l'aime aussi, moi !

Je vous envoie cinq guinées, pour vous aider dans votre maladie & dans celle de votre fils : car elles ont dû vous mettre à l'étroit. Qu'il

est triste, ma chère & digne femme, que le fruit de toutes vos peines, & de toutes les miennes, pendant l'espace de dix-huit ou dix-neuf années, ait été si déplorablement détruit dans l'espace de quelques mois ! Cependant je dois être toujours votre amie & avoir pitié de vous, puisque moi-même je mérite la pitié de tout le monde.

Peut-être trouverai-je le moment favorable de vous faire une visite. Votre maladie me servira de prétexte ; & alors je pourrai pleurer avec vous sur la lettre dont vous parlez. Mais à l'avenir ne m'écrivez rien sur le compte de la pauvre fille, de ce que vous ne croirez pas qu'on puisse nous communiquer à tous.

Par le prix que vous mettez à mon amitié ; & par l'intérêt que vous prenez à ma tranquillité, je vous enjoins de ne pas ouvrir la bouche sur la lettre que je vous envoie, & de n'en rien dire à cette misérable créature, ni à qui que ce soit. Ça été pour moi une forte de consolation de vous écrire, à vous qui devez plus que personne partager mon affliction. Une mère, Mde. Norton, ne peut oublier son enfant, quand cette enfant seroit capable d'abandonner sa mère, & d'emporter avec elle toutes

les consolations de sa mère. Je peux dire avec vérité, que c'est-là la position de votre malheureuse amie.

CHARLOTTE HARLOWE. (b)

(c) LETTRE XXXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Samedi, 29 Juillet.

JE vous félicite de tout mon cœur, ma chère dame Norton, de la convalescence de votre fils, & je prie Dieu de fortifier tous les jours sa santé & la vôtre.

Je vous écris avec inquiétude, dans l'appréhension que j'ai des suites que pourroit avoir l'idée que vous me faites entendre de certain moyen que vous vous proposez d'essayer en ma faveur, (vous voulez dire sans doute avec ma famille;) mais vous ne voulez pas dites-vous, m'en instruire, s'il arrive qu'il échoue.

J'ai une grâce à vous demander, c'est de ne faire aucune démarche pour moi, que vous ne m'en ayez prévenue auparavant. Je n'ai plus qu'une prière à faire à mes parens, après ce que contient la lettre que j'ai écrite à ma

sœur ; & je ne voudrois pas , par égard pour leur propre tranquillité future , qu'ils fussent fatigués par votre tendresse & votre zèle pour moi , ni par ceux de Miss Howe , au point de m'en punir en me refusant ma prière. Eh pourquoi demanderoit-on pour moi plus de faveur que je ne suis en état d'en recevoir ? plus que je n'en ai strictement besoin pour ma paix ?

Vous supposez que j'aurois pu recevoir la réponse de ma sœur à ma lettre , pendant l'intervalle que la vôtre aura mis à me parvenir. Je l'ai cette réponse , & elle est bien sévère ; oui , bien sévère. Cependant en voyant ma faute par leurs yeux , & les attaques que je suppose qu'ils auront tout nouvellement essuyées de la part de Miss Howe , je dois regarder encore comme une faveur qu'on ait bien voulu me répondre. Je vous en enverrai bientôt une copie , ainsi que de ma lettre , dont elle est la réponse.

J'ai bien sujet d'être reconnoissante de ce que mon père a daigné retirer cette malédiction accablante , qui m'a tant affectée. La malédiction d'un père , ma chère Mde. Norton ! quel enfant pourroit mourir en paix sous la malédiction d'un père ? lorsqu'elle s'est accomplie à la

lettre, comme la fienne, dans ce qui regarde cette vie!

Mon cœur est trop plein pour entrer dans le détail de la lettre de ma sœur. Je ne puis offrir qu'une seule réparation pour ma faute; puisse-t-elle être acceptée! puissent tous mes chers parens oublier bientôt qu'il existe une fille, une sœur, une nièce aussi malheureuse que Clarisse Harlowe! Mon cousin Morden étoit un de ceux qui prioit si ardemment le ciel de me rendre la santé, dans les maladies que j'eus à l'âge de neuf & onze ans, suivant ce que vous me dites. Ma sœur pense qu'il sera maintenant du nombre de ceux qui souhaiteront que je n'aie jamais existé. Mais je vous prie; lorsqu'il sera arrivé, faites-le moi savoir sur le champ.

Vous pensez que sans ce malheureux préjugé sur mon talent d'émouvoir les cœurs, ma mère s'appaiseroit. Combien je donnois pour la revoir encore une fois, & pour baiser seulement, même sans être reconnue d'elle, la frange de sa robe!

Si j'avois pu prévoir que la dernière fois que je l'ai vue, seroit la dernière de ma vie, ah! qu'il eût fallu d'efforts pour m'arracher de ses pieds que j'aurois tenus embrassés! — & lors-

que, cachée derrière la haye d'ifs, le 5 Avril dernier, (*) je vis mon père & mon oncle Antonin, mon frère & ma sœur, que j'étois loin d'imaginer que je les voyois pour la dernière fois, & que dans un si court espace de temps, tant de maux affreux fondroient sur moi !

Mais je ne puis rien écrire qui ne vous afflige. Je vais donc, après vous avoir réitéré mon désir que vous n'intercédiez pas pour moi sans mon consentement préalable, finir par vous assurer que je suis, oui ; je suis & serai toujours,

Votre affectionnée & respectueuse servante ;

CLARISSE HARLOWE. (b)

(c) LETTRE XL.

Miss ARAB. HARLOWE à Miss CLARISSE.

En réponse à sa lettre du Vendredi 21 Juillet.

Jeudi, 27 Juillet.

O ma malheureuse sœur, perdue à jamais, quel déplorable fruit vous avez retiré de votre étourderie, bien digne de votre tête romanesque ! J'ai pitié de vous, & je vous plains de tout

(*) Voyez Lettre LXXX, Tome II.

mon cœur. Vous avez bien sujet de vous affliger & de vous repentir. — Lovelace vous a abandonnée ! dans quel état & dans quelles circonstances ! — C'est ce que vous savez mieux que personne.

Je foudraierois que votre conduite eût rendu votre situation plus digne de pitié ! mais c'est vous-même qui avez cherché votre malheur. Dieu veuille vous assister ! car vous n'avez pas un ami qui voulût seulement vous regarder. — Pauvre créature que le vice a perdue ! Vous voir tombée de si haut , au mépris de tous les avertissemens , de tous les reproches , de tous vos devoirs.

Mais il ne sert à rien de vous faire des reproches. Je pleure sur vous. Ma pauvre mère ! votre folle extravagance la rendue plus misérable encore que vous ne pouvez l'être. Et cependant elle a instamment sollicité mon père de vous accorder votre demande. Mes oncles se sont joints à elle ; car ils ont cru voir un peu plus de modestie dans votre lettre que dans celle de votre impertinente avocate. Et mon père veut bien me permettre de vous écrire ; mais pour vous dire seulement ceci de sa part , & rien de plus : « qu'il retire la malédiction dont
« il vous a frappée à la première nouvelle qu'il

« eut de votre criminelle évasion , autant qu'il est
 « en son pouvoir de le faire ; & qu'il souhaite
 « que la punition actuelle que vous subissez , en
 « soit le terme. Au reste , jamais il ne vous recon-
 « noîtra , jamais il ne vous pardonnera , & son
 « chagrin est d'avoir une pareille fille au monde. »

Vous avez bien mérité cela & pis encore de
 sa part , & de la nôtre à tous. — Mais qu'avez-
 vous donc fait à ce libertin déterminé pour
 mériter le traitement que vous recevez de lui ?
 Je crains , bien ma sœur !... Mais en voilà assez
 là-dessus. Voilà quatre mois , dont vous avez
 fait un bel & heureux emploi !

Mon frère est actuellement à Edimbourg : c'est
 mon père qui l'y a envoyé , sans lui faire
 connoître son motif , afin qu'il ne soit pas
 exposé à rencontrer votre triomphant séducteur.
 On nous a dit qu'il seroit bien aisé de vous
 épouser : si cela est , pourquoi donc vous a-t-il
 abandonnée ? Il vous aura gardée jusqu'à ce
 qu'il fût las de vous , cela n'est pas douteux ;
 & il n'est pas vraisemblable qu'il désire aujour-
 d'hui vous avoir sur un autre pied que celui
 sur lequel vous avez été incontestablement à
 lui. — Vous devez conseiller à votre amie Miss
 Howe de se mêler moins qu'elle ne fait de vos
 affaires , à moins qu'elle ne veuille s'y prendre

d'une manière plus décente. Elle m'a écrit trois lettres des plus insolentes. La pauvre Mde. Norton, qui est toujours de votre parti, écrit que vous ne savez rien des lettres de cette impertinente créature. Je l'espère, que vous n'en savez rien. — L'impertinence de l'écrivain, en ce cas, n'en est que plus outrée. — Mais moi, voulant bien croire cette bonne femme, qui est folle de vous, j'en ai plus d'empressement à me hâter de répondre à votre lettre ; & je vous écris avec plus de ménagement, je puis bien vous le dire, que je n'aurois fait sans cela.

Lundi dernier étoit le jour de votre naissance ; rappelez-vous, fille malheureuse & ingrate que vous êtes, comment nous avions coutume de passer ce jour dans toute notre famille, & vous ne ferez pas étonnée d'apprendre que nous nous sommes évités l'un l'autre ce jour-là. Mais Dieu veuille vous accorder un vrai repentir si vous ne l'avez pas déjà ! il fera bien sincère, s'il égale la honte & le chagrin que vous nous avez causés à tous.

Votre affligée sœur,

207

ARAB. HARLOWE.

P. S. Votre cousin Morden est attendu de
jour

jour en jour en Angleterre. Quand il viendra à favoir la belle équipée que vous avez faite , il fouhaitera avec toute la famille, que vous n'eussiez jamais existé. (b)

(c) L E T T R E X L I.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi , 30 Juillet.

VOUS m'avez fait un bien grand plaisir, ma chère amie, en donnant votre approbation aux raisons qui fondent ma résolution de ne jamais être à M. Lovelace. Cette approbation est si juste, permettez-moi de le dire, d'après la nature de la position où je me trouve, & d'après les principes délicats de l'honneur & de la vraie noblesse d'ame, que j'ai toujours admirés dans ma chère Miss Howe, que je ne fais à quoi attribuer l'avis contraire que vous m'aviez donné, si ce n'est à ma mauvaise destinée, qui, depuis quelque temps aliène de moi tout le monde.

Mais que le mauvais état de ma santé, & ce qui pourroit naturellement en arriver, ne vous attriste pas. Je vous ai dit que je ne me déroberai point à la vie, que je n'éviterai point les

Tome VIII.

V

moyens qui peuvent la prolonger , si c'est la volonté de Dieu ; mais si Dieu ne le veut pas , qui peut se plaindre de sa volonté ?

Si l'on trouve que je n'aye pas joué un rôle indigne de votre amitié , & de mon propre caractère dans mes plus cruelles épreuves , ce sera un bonheur qui rejaillira sur les deux amies.

L'odieuse secousse donnée à tout mon être , & dont vous me conseillez d'une manière si pressante de tâcher de triompher , a été le choc le plus terrible que je pusse recevoir. Mais , ma chère , comme il n'a pas été occasionné par ma faute , j'espère que j'ai déjà pris le dessus ; oui , je l'espère.

Je suis plus affligée , (du moins par intervalles ,) pour les autres que pour moi ; & je dois l'être. Car pour moi , je ne puis m'empêcher , quand j'y réfléchis , de trouver que j'ai beaucoup gagné , au-lieu de faire une perte , en évitant d'avoir M. Lovelace pour mari , — même quand il ne m'auroit pas fait le plus vil des outrages.

Que tous ceux qui connoissent mon histoire , se rendent compte de son caractère , d'après sa conduite avec moi avant cet outrage ; & qu'ils jugent alors s'il y avoit la moindre probabilité qu'un tel homme me rendit jamais heureuse. Mais si l'on se fait une idée de ce caractère ,

d'après ses principes relativement au sexe en général , d'après ses entreprises sur plusieurs femmes , & qu'on vienne à considérer la cruauté de son naturel , avec quelle légèreté son imagination se joue de tout , & qu'on y joigne la haute & présomptueuse opinion qu'il a de lui-même , on ne doutera plus que la femme qu'il auroit , ne fût la plus misérable des femmes , & plus malheureuse encore s'il l'aimoit , que si elle lui étoit indifférente.

Douze mois de plus pourroient bien mettre un terme à ma vie , d'après ma position vis-à-vis de mes parens : persécutée & harcelée comme je l'ai été par mon frère & par ma sœur , le cœur déchiré par les irrésolutions obstinées , & à ce qu'il paroît à présent , préméditées de l'homme dont je désirois d'engager la gratitude , & dont j'avois d'autant plus de droit d'attendre la protection , qu'en m'enlevant celle de tous mes amis il m'avoit réduite dans une dépendance absolue de lui ! En vérité , j'ai cru autrefois que tout son but étoit de m'amener à ce point , pour satisfaire sa haine contre ma famille ; & c'en étoit assez , quand il n'y auroit rien de plus , pour ne m'en consoler jamais.

Heureuse comme je l'étois avant que de connoître M. Lovelace , peut-on croire , ma

chère, que mon cœur n'ait pas été plus qu'à moitié brisé par l'affreux changement qui s'est fait dans ma position ? Oh ! oui, cette idée a brisé mon cœur : & il n'étoit pas besoin de cette violence atroce pour abrégér une vie dont il s'est joué cruellement, quoiqu'elle eût pu peut-être se prolonger davantage sans cette dernière atrocité.

Si j'avois été sa femme, seulement un mois, il auroit acquis le bien où mes parens ont mis leur cœur. Et ils l'auroient vu passer ce bien dans ses mains avec d'autant plus de regret, qu'ils le haïssoient autant qu'il les hait lui-même.

N'ai-je pas raison, d'après ces considérations, de me croire plus heureuse sans M. Lovelace, que je n'aurois jamais pu l'être avec lui ? J'ai encore l'avantage que du moins ma volonté n'a pas été profanée, & je n'ai pas grand reproche, ou plutôt je n'en ai aucun à me faire, relativement à lui ? Mais vis-à-vis de ma famille, ce n'est pas la même chose ; oui, mes parens méritent bien qu'on les plaigne ; ils font, & sans doute ils feront long-temps malheureux.

Pour juger leur ressentiment & leur conduite, il faut nous mettre nous-mêmes à leur place. Tandis qu'ils me croient plus en faute qu'eux, (quoi qu'en puissent penser mes partisans,) & qu'ils ont le droit de juger eux-mêmes, on doit

leur passer bien des choses , surtout à mon père & à ma mère. Du moins ils se sentent quittes avec leur conscience , (je ne puis pas moi en dire autant !) d'autant plus encore qu'ils peuvent se rappeler , à leur grand chagrin , toutes leurs bontés passées & leur incontestable tendresse pour moi.

Avec votre partialité pour l'amie dont vous faites tant de cas , il ne vous sera pas facile d'en venir à adopter cette façon de penser. Mais daignez seulement , ma chère , considérer les choses sous le point de vue que je vais vous présenter.

J'avois dans ma mère une des femmes les plus prudentes de son sexe , mariée dans une famille dont les caractères n'étoient pas peut-être aussi doux & aussi heureux que le sien ; mais elle eut l'adresse pendant long - temps de les gouverner absolument à son gré par sa sagesse , lorsqu'ils croyoient ne suivre que les mouvement de leur cœur ; tant elle avoit l'art de commander en paroissant ne faire qu'obéir ! Réfléchissez , ma chère , & considérez quelle étoit la gloire , quel étoit le plaisir de cette mère , de voir qu'elle avoit donné à une famille que son cœur aimoit de préférence , un fils qui n'étoit pas indigne de leurs vœux , dans ma sœur une fille dont elle n'avoit aucun sujet de rougir , & en moi une seconde

filles que tout le monde complimentoit (tant étoient grande leur prédilection & leur partialité pour moi !) comme étant le portrait qui lui ressembloit le plus ! Avec quelle satisfaction intérieure elle sourioit autour d'elle , à toute une famille qu'elle avoit rendue si heureuse ! Que de complimens on lui faisoit sur le bon exemple qu'elle nous avoit donné & qui étoit suivi de si heureuses espérances ! Avec quelle noble assurance elle pouvoit envisager son cher M. Harlowe , comme un homme dont elle avoit fait le bonheur ! Avec quelle complaisance elle pouvoit penser en elle-même , qu'il ne pouvoit sortir d'une source aussi pure que des ruisseaux purs comme elle !

A présent , ma chère , considérez , comme je fais tous les jours , le revers de cette charmante perspective. Peignez-vous ma tendre mère retirée dans son cabinet pour se livrer à son chagrin , s'efforçant de le contenir à table & dans ces appartemens où le chagrin n'étoit jamais entré auparavant. Voyez-la pencher sa tête dans un silence morne & pensif. Plus de sourire qui se montre sur son visage plein de bonté : sa vertu souffrant des fautes dont elle n'est point coupable : sa patience continuellement mise à l'épreuve , (parce qu'elle en a plus que les autres) à force

d'entendre parler de fautes dont elle est aussi vivement blessée que peuvent l'être ceux qu'elle entend s'en entretenir sans cesse ; prenant sur elle & s'attribuant comme à la source mère , la tache qui n'a fouillé qu'un des ruisseaux ; tremblant d'ouvrir la bouche , quand même elle en auroit l'envie , en ma faveur , de peur qu'on ne la soupçonne de cacher dans son cœur une sorte d'indulgence pour des foiblesses dont on n'a jamais pu la soupçonner ; privée de cette douce & noble jouissance dont se glorifie la mère d'une famille bien élevée qui donne d'heureuses espérances. Tous ceux qui la visitent ou qu'elle va voir , la plaignant aujourd'hui pour l'objet dont ils la félicitoient autrefois ; leur contenance muette & des regards bien plus expressifs que des paroles ; l'impression cruelle d'un silence affecté qui lui déchire le cœur ; la pitié dans des regards qui lui rappellent son malheur ; les soupirs à demi-étouffés qui provoquent les siens , & des yeux qui se détournent d'elle pour retenir des larmes qui veulent couler , & qui font couler les siennes malgré elle !

Quand je me peins son état & que j'y ajoute les tourmens intérieurs qui déchirent le cœur plus fort de mon père , faute de pouvoir se soulager par ces larmes qui adoucissent & font

monter la douleur dans les yeux des ames plus douces & plus tendres, les bouillans emportemens de mon impatient & ingouvernable frère, blessé au vif dans son point d'honneur par la chute d'une sœur dont il se glorifioit jadis; l'orgueil d'une sœur aînée qui avoit cédé à regret à sa cadette les honneurs qui s'adrescoient auparavant à elle; enfin l'opprobre que j'ai attiré sur deux oncles qui se dispuoient à qui combleroit de plus de faveurs leur chère nièce alors heureuse : quand, dis-je, je considère ma faute sous ces couleurs si tranchantes, mais si vraies; qui puis-je alors blâmer que moi, malheureuse que je suis ! & combien n'ai-je pas raison de m'appliquer ces paroles : *si je veux me justifier, mon propre cœur me condamnera : si je dis que je suis parfaite, il prouvera que je suis perverse ?*

Permettez-moi de quitter ici la plume pour quelques momens.



Vous êtes bien obligeante pour moi, dans votre intention du moins, je le fais, lorsque vous me dites qu'il dépend de moi de hâter le jour du bonheur de M. Hickman; mais permettez-moi de vous dire que j'admire cette obli-

geante déclaration beaucoup moins qu'aucun des autres articles de votre lettre.

D'abord, vous savez bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de déterminer quand je pourrai congédier mon médecin ; vous ne devez pas différer la célébration d'un mariage résolu dans votre intention , & si désiré de votre mère , sur un espoir aussi incertain ; & je n'accepte point un compliment qui emporteroit une sorte d'inconsidération pour elle.

Si quelque chose pouvoit encore m'attacher à la vie , après tout ce que j'ai souffert , ce seroit l'espérance de la continuation d'une amitié plus tendre que celle de deux sœurs , qui nous a liées depuis des années sans interruption , & qui n'a fait de nous deux qu'un cœur & qu'une ame. Ah ! pourquoi voudriez-vous , ma chère , différer de donner , en formant un nœud plus étroit encore , un second ami à une infortunée qui en a si peu ?

Je suis bien aise que vous ayez envoyé ma lettre à Miss Montaigu ; j'espère ne plus entendre parler de ce malheureux homme.

J'avois commencé le récit de ma tragique histoire : mais c'est une tâche si pénible & j'ai tant d'autres soins plus importans à remplir , & je le crains bien , si peu de temps pour les achever ,

que si je pouvois me dispenser de ce travail, j'en resterois là.

D'ailleurs, jusqu'à présent je ne fais pas encore quels moyens il a employés dans ses différentes machinations pour ma ruine ; en sorte que quand je pourrois me mettre à écrire d'un bout à l'autre ma triste histoire, il y aura nécessairement des lacunes dans quelques parties importantes. Mais j'ai réfléchi à un moyen qui répondra également au but que vous désirez, votre mère & vous, & peut-être mieux encore. Il paroît que M. Lovelace a communiqué à son ami M. Belford, tout ce qui s'est passé entre lui & moi, dans l'ordre où les choses sont arrivées. M. Belford n'a pas osé le nier : ainsi (comme nous pouvons en faire la remarque en passant) une pauvre jeune créature que son indifférence a mise dans la dépendance d'un libertin, a encore une raison qu'elle ne soupçonne guères, de se reprocher sa folie ; puisque les misérables qui n'ont pas plus d'honneur sur un point que sur l'autre, ne se font pas scrupule de se faire un triomphe de sa foiblesse devant leurs camarades de débauches. Je n'ai rien de pareil à appréhender, s'il m'a rendu justice dans ses lettres, comme M. Belford assure qu'il l'a fait. Ainsi les particularités de mon histoire & les

bas artifices de cet homme vil seront , à ce que je crois , bien mieux recueillis dans ses propres lettres , si l'on peut obtenir de M. Belford qu'il en donne communication. C'est à ce dépôt que j'en appelle avec la même confiance & la même ardeur dont étoit animé celui qui dit : *Ah ! plutôt à Dieu qu'on voulût m'entendre , & que mon adversaire eût écrit les faits ! Je ne balancerois pas à prendre cet écrit sur mes épaules , & je l'attacherois à ma tête , comme une couronne : car je n'ai pas (comme Adam) couvert mes offenses , en cachant mon iniquité dans mon sein.* . . .

Il y a un moyen qu'on pourroit prendre pour engager M. Belford à communiquer ces lettres , puisqu'il paroît , comme il le déclare , avoir toujours eu une horreur sincère pour les bassesses de son ami à mon égard. Mais vous direz que c'est-là un moyen bien étrange ; néanmoins je m'en occupe très-sérieusement dans le moment présent.

Ce moyen , le voici : je songe à faire M. Belford mon exécuteur testamentaire ; (ne soyez pas étonnée ,) & c'est dans cette vue que je permets ses visites avec moins de scrupule ; & chaque fois que je le vois , l'intérêt qu'il montre pour moi me donne de plus en plus l'inclination de le choisir. Si je persévère dans la même

intention, & qu'il accepte cette charge, peut-être consentira-t-il à communiquer les matériaux qu'il a entre ses mains; ceux-là joints à ce que vous pouvez fournir de votre côté, rempliront complètement l'objet.

Je fais que vous allez tressaillir à mon idée de choisir un pareil exécuteur; mais je vous prie, ma chère, de considérer dans ma position actuelle ce que je peux faire de mieux, ayant la faculté de faire un testament, & plusieurs objets considérables à ma disposition.

Votre mère, j'en suis sûre, ne consentiroit pas que vous prissiez sur vous cet office. Il pourroit exposer M. Hickman à des insultes de la part de cet homme violent. Mde. Norton ne peut s'en charger pour plusieurs raisons qui la concernent. Mon frère regarde ce qui doit me revenir, comme ses droits. Mon oncle Harlowe est déjà un de mes dépositaires, (& l'autre est mon cousin Morden) pour le bien que mon grand-père m'a laissé. Vous voyez que je ne pourrais pas même tirer de ma famille le petit nombre de guinées que j'ai laissées au château d'Harlowe. Mon oncle Antonin m'a menacée une fois de faire casser le testament de mon grand-père. Mon père! sûrement, ma chère, je ne pourrais pas espérer que mon père voulût

remplir tous mes vœux : & une fille charger son père d'exécuter son testament , dans lequel il se trouveroit peut-être des dispositions qui contrediroient absolument ses idées , cela présente une sorte de commandement & d'autorité impérative dans le mot même , qui paroissent déplacés vis-à-vis d'un père.

A la vérité , si mon cousin Morden venoit assez à temps , & vouloit se charger de ce dépôt... mais ce seroit l'exposer à des hasards , d'autant plus qu'il est très-brave ; & que l'autre qui l'est autant que lui , me regarde , dans l'abandon où je suis depuis long-temps , comme sa propriété.

M. Belford , comme je l'ai déjà observé , fait tout ce qui s'est passé : c'est un homme de cœur , & à ce qu'il paroît , aussi intrépide que l'autre , avec des qualités plus humaines : vous ne connoissez pas , ma chère , les preuves d'humanité non équivoques qu'à données M. Belford , lors de mon cruel enlèvement , & dans plusieurs autres occasions. Mde. Lovick , qui s'est donné la peine de prendre des informations sur son caractère & sa réputation , a reçu sur son compte des réponses très-favorables , sur sa justice & sa générosité dans toutes les discussions *du tien & du mien* , comme on dit : il connoît les loix

& les affaires , & il est chargé de deux exécutions testamentaires , dont il s'acquitte en homme d'honneur.

Toutes ces raisons m'ont déjà en quelque forte déterminée à lui demander cette faveur ; quoiqu'il paroisse fort étrange d'aller choisir dans l'intime ami de M. Lovelace mon exécuteur testamentaire.

Ce qu'il y a de certain , c'est que mon frère acquiescera beaucoup plus aisément aux articles de mon testament , parce qu'il verra qu'il seroit inutile de les contester ; & j'ose assurer qu'autrement il les attaqueroit , ou qu'il persuaderoit à mes parens de le faire. Et qui voudroit engager un exécuteur dans un procès , s'ils vouloient le soutenir ? Ce qui ne manqueroit pas d'arriver , si je nommois quelqu'un que mon frère pût espérer d'intimider ou de gouverner ; puisque mon père est en possession de tout , & que lui gouverne absolument mon père. Les caractères violens , ma chère , comme je l'ai vu souvent , se laisseront dompter par de plus violens qu'eux , comme ils feront quelquefois désarmés par des caractères plus doux. Et je ne voudrois pas , vous pouvez bien le penser , qu'on arrachât violemment mon bien des mains de mon père : M. Belford qui a de la fortune ,

& qui est bon économe dans ses propres affaires, n'auroit d'autre intérêt que d'être juste.

De plus, il me presse tous les jours de lui fournir quelque occasion de me montrer son empressement à me servir ; & il feroit en état de manier le caractère bouillant de son ami, sur lequel il a plus d'ascendant que qui que ce soit.

Mais après tout, je ne fais pas s'il ne vaudroit pas beaucoup mieux que mon histoire & moi-même fussent ensevelies dans l'oubli le plutôt possible. Et je n'ai pas lieu d'en douter si mes parens (vous me pardonnerez, ma chère) ne peuvent être à l'abri du fiel trop amer que votre excès de zèle & d'affection pour moi, fait quelquefois couler de votre plume. C'est un point qui doit, (& j'insiste sérieusement là-dessus), être pesé avec attention, si ce que votre mère & vous êtes jalouses de voir exécuter, s'exécute. Les trois quarts du monde ne sont que trop disposés à opposer ce qui est de devoir. — Et les devoirs généraux, ma chère, ne doivent pas être affoiblis par l'intérêt de justifier un individu, quelque malheureuse que soit sa situation.

Mon père a eu assez de bonté pour retirer l'accablante malédiction dont il m'avoit chargée.

Je dois maintenant m'occuper d'obtenir la dernière bénédiction ; c'est la seule demande que j'oserai faire encore. — La lettre de ma sœur qui m'informe de cette grâce, est une lettre bien dure ; mais comme elle m'écrit en quelque sorte au nom de toute la famille, comment pourrois-je m'attendre qu'elle ne le fût pas ?

Si vous partez demain, cette lettre ne peut vous parvenir que lorsque vous serez chez votre tante Harman. C'est donc là que je l'adresserai, suivant les indications que m'a données M. Hickman.

J'espère que vous ne rencontrerez rien de fâcheux dans votre petit voyage, & que vous trouverez en bonne santé toutes les personnes qui vous intéressent.

Si vos parens dans la petite isle, joignent leurs sollicitations aux ordres de votre mère, pour voir célébrer vos noces avant que vous les quittiez, souffrez que je vous prie, ma chère, de leur faire ce plaisir. Combien en auroit à recevoir cette nouvelle,

Votre fidelle & affectionnée

CL. HARLOWE (b)

LETTRE XLII.

(9) LETTRE XLII.

MIS CLARISSE HARLOWE à MIS ARABELLE.

Samedi, 29 Juillet.

JE ne me plains point, ma chère sœur, du ton sévère qu'il vous a plu de mettre dans la lettre dont vous m'avez favorisée : il me suffit que cette sévérité fût accompagnée de la grâce que j'avois sollicitée, & les reproches de mon propre cœur sont plus forts que tous ceux qu'on pourroit me faire. Cependant je ne suis pas la moitié si coupable qu'on l'imagine ; & l'on en conviendrait si l'on connoissoit toutes les circonstances de ma malheureuse histoire, dont je suis prête à donner communication à Mde. Norton, en cas qu'on la charge de la commission de s'en informer, ou à vous-même, ma sœur, si vous voulez avoir la patience de m'écouter.

Je me suis rappelé avec un cœur navré quel jour étoit le 24 juillet. J'ai commencé à y songer dès la veille ; j'ai passé ce jour comme il convenoit que je le fisse, & je n'ai d'autre consolation à offrir à mon cher & très-honoré père,

Tome VIII.

X

& à ma mère, & à vous, ma chère Arabelle, que celle-ci : la pensée, que si ce jour a été le premier *anniversaire* malheureux de ma naissance, il sera probablement le dernier.

Croyez - moi , ma chère sœur, ce que je vous dis ici n'est pas dans la vue d'exciter la compassion : je parle sur des fondemens certains : en conséquence, comme il est de la dernière importance pour la paix de mon ame d'obtenir encore une grâce, je voudrois devoir à l'intercession de ma sœur la permission d'écrire une douzaine de lignes, dans l'espérance qu'elles seront répondues comme je le désire, à l'un ou l'autre de mes respectables parens, ou à tous les deux, pour leur demander leur dernière bénédiction.

Cette bénédiction est tout ce qui me reste à désirer & tout ce que j'ose demander à présent. Cependant je tremble de me présenter aussi brusquement, même par lettres, devant l'un ou l'autre de mes parens. Mais si je ne fais pas cette demande, on pourroit croire que mon silence viendrait d'entêtement & de manque d'obéissance & de respect, lorsque mon cœur n'est qu'humilité & pénitence. Daignez seulement avoir pour moi la bonté de m'enhardir à faire cette tentative : écrivez - moi seulement ce

mot : « Clary Harlowe , vous pouvez écrire comme vous le désirez. » Ce mot me suffira. Et cette grâce fera payée de ma reconnoissance jusqu'à ma dernière heure , comme la plus grande faveur que pût obtenir

Votre sœur sincèrement repentante ,

CLARISSE HARLOWE. (b)

(c) L E T T R E X L I I I .

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi , 31 Juillet.

IL faut que je vous avoue , ma très-chère jeune dame , la liberté que j'ai prise d'écrire à votre mère & de lui offrir de lui envoyer incluse dans une lettre , si elle m'en donnoit la permission , la vôtre du 24 Juillet. J'ai pensé qu'elle verroit par cette lettre quel étoit l'état de votre ame , de quelle nature étoient vos peines depuis l'infâme *enlèvement* ; quels sont les hôtes chez qui vous logez ; quelles propositions vous faisoit la famille de Milord M. & aussi votre repentir sincère ; & combien les lettres que Miss Howe leur a adressées , surtout dans le style

X ij

dont elles étoient écrites , vous ont causé de trouble & de chagrin. — Mais comme vous avez pris la chose sur vous seule , & que vous m'avez défendu , dans votre dernière , de rien hasarder dans cette affaire délicate , sans vous en prévenir , je suis bien contente de ce qu'on ne m'a pas demandé la lettre. En effet , il seroit mieux que la chose se traitât uniquement entr'eux & vous , puisqu'on accuse de partialité mon affection pour vous.

Ils aimeront mieux sans doute que vous leur soyez redevable à eux-mêmes , plutôt qu'à mon humble médiation , de la faveur que vous sollicitez avec tant d'instance & dont je ne veux pas que vous désespériez. Car je hasarderai de vous assurer que votre mère est prête à saisir la première occasion de vous montrer sa tendresse maternelle ; & je tire cette conjecture de certaines lueurs que j'ai , sur lesquelles il ne m'est pas libre de m'expliquer.

Je languis du désir d'être avec vous , à présent que je suis mieux & que mon fils est en pleine convalescence. Mais n'est-il pas bien dur de m'avoir déclaré , que dans le moment actuel on ne prendroit pas bien la chose , si j'allois vous voir ? — Apparemment , suivant ce que je ~~sus~~ ^{sais} , qu'on ne veut pas me le permettre

dans un temps où la réconciliation que j'espère qui va se faire , se négocie par la correspondance tout récemment ouverte entre vous & votre sœur. Mais si vous voulez que j'aie vous trouver , je me reposerai sur la pureté de mes bonnes intentions , & je courrai le risque de toutes les disgraces.

M. Brand a des affaires qui l'appellent à Londres : il a à solliciter un bénéfice dont on s'attend que le titulaire sera obligé de se démettre pour passer à une meilleure place. Lorsqu'il sera à Londres , il doit prendre de secrètes informations sur votre conduite , & sur l'état de votre santé.

C'est un jeune homme qui fait trop le serviable ; & sans votre oncle Harlowe , qui l'a choisi pour remplir cette commission , & qui le regarde comme un oracle , votre mère auroit bien voulu que tout autre que lui en fût chargé.

C'est un de ces caractères brouillons , qui outrepassent toujours le but , qui s'imaginent voir beaucoup plus clair que les autres , & cherchent du mystère où il n'y en a pas , pour se donner la réputation d'esprits fins.

Je ne puis pas dire qu'il me plaise , ni en chaire , ni ailleurs. Moi qui ai eu pour père un des théologiens les plus foncés , & un des premiers

savans du royaume ; qui ne faisoit jamais parade de son savoir , mais qui aimoit & préféroit toujours l'évangile qu'il enseignoit , à toute autre science ; de me voir à présent obligée d'écouter un jeune homme qui s'écarte de son texte presque aussitôt qu'il l'a annoncé (ce qui est si contraire à l'exemple que lui donne son savant & digne maître , le docteur Lewin , lorsque sa santé lui permet de prêcher) & jetant sans cesse aux oreilles d'un auditoire chrétien , ou d'une assemblée de payfans , des paquets de latin & de grec , tirés de ses auteurs classiques ; & encore qu'il n'applique pas toujours avec justice , autant que j'en peux juger par la version qu'il en donne en anglais ! Tout cela annonce qu'il a quelque chose de faux , ou dans l'esprit , ou dans le cœur , ou peut-être dans tous les deux. Si cela n'étoit pas , l'éducation qu'il a reçue à l'université , auroit dû lui donner de meilleures leçons. Vous savez , ma chère Miss Clary , l'honneur que je rends à l'habit. Il ne seroit dû qu'à celui *qui pratique ce qu'il dit.*

J'ignore le jour qu'il doit partir. Comme ses informations doivent être secrètes , ne faites pas semblant , je vous prie , de rien savoir de ce que je vous apprend. Je ne doute nullement que votre vie & vos mœurs ne soient d'un

genre à défier les perquisitions de l'inquisiteur le plus ardent.

J'apprends dans le moment , que vous avez écrit une seconde lettre à votre sœur ; mais je crains bien qu'ils ne veuillent attendre le rapport de M. Brand avant de vous rien accorder de plus. Car ils ne voudront pas croire que vous soyez aussi mal que je l'apprehende.

Vous seriez bientôt convaincue que vous avez une mère indulgente , si elle avoit la liberté d'agir suivant sa propre inclination. Et cela me donne de grandes espérances que tout finira bien ; car je suis très-persuadée que vous avez pris le vrai chemin pour parvenir à une réconciliation. Dieu veuille la bénir , vous rendre la santé & vous rendre à tous vos amis : c'est l'objet des prières de votre affectionnée à jamais ,

JUDITH NORTON.

Votre bonne mère m'a envoyé en secret cinq guinées : elle veut bien dire que c'est pour nous soulager dans la maladie dont nous avons été affligés : mais il est bien vraisemblable que c'est pour que je vous les envoie , comme de ma part. J'espère donc que je puis vous les faire passer & y en joindre six autres qui nous restent encore.

Je vous informerai de l'arrivée du colonel Morden du moment que je la saurai. Si cela ne vous faisoit pas de peine, je serois bien curieuse de savoir tout ce qui se passe entre vos parens & vous. (b)



(9) LETTRE XLIV.

Mrs CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Mercredi, 2 Août.

VOUS me faites bien plaisir, ma chère Mde. Norton, en m'apprenant votre rétablissement & celui de votre fils. Puissiez-vous vivre & faire bien, bien des années le bonheur l'un de l'autre ! Vous me dites que vous venez d'écrire à ma mère en lui offrant de lui envoyer ma lettre du 24 Juillet dernier ; & vous dites qu'on ne vous l'a pas demandée. C'est-à-dire, que quoi que vous vous y preniez si bien pour adoucir la chose, votre offre a été rejetée. C'est une preuve évidente qu'on ne veut rien entendre pour ma défense. Cependant vous me dites d'espérer que la grâce que j'ai demandée me sera dans un temps accordée.

Elle l'a été en effet , celle que je demandois alors. Mais vous avez bien peur , dites-vous , qu'on ne veuille attendre le rapport que fera M. Brand , avant de m'accorder la faveur qui est l'objet de la seconde lettre que j'ai écrite à ma sœur , & vous ajoutez que j'ai une indulgente mère si elle avoit la liberté de suivre son inclination , & qu'à la fin tout finira bien.

Mais quelle est , ma chère Mde. Norton , quelle est la grâce que je demande dans ma seconde lettre ? Ce n'est pas qu'ils me reçoivent en faveur. S'ils croient que ce soit là mon objet , ils se trompent bien. Je n'attends ni ne peux attendre ce bonheur : & comme je l'ai souvent répété ; quand même ils voudroient me recevoir , je ne pourrois pas soutenir de vivre sous les yeux de ces chers parens que j'ai si grièvement offensés. C'est uniquement leur bénédiction que j'implore ; leur bénédiction pour mourir & non pas pour vivre. Est-ce qu'ils ne savent pas cela ? Et savent-ils que leur refus abrégera peut-être encore mes jours ? en sorte que leur faveur , si jamais ils ont l'intention de me l'accorder , pourroit bien arriver trop tard.

Encore une fois , je vous prie de ne pas songer à me venir voir. Je n'ai plus à présent d'autre peine que la crainte de voir un homme ,

que je ne voudrois pas voir pour tout au monde si je puis l'éviter , & de la sévérité avec laquelle me traitent mes plus proches & plus chers parens , sévérité qui vient uniquement d'eux , je le crains , car vous me dites que mon frère est à Edimbourg. Vous ne feriez donc que les aigrir davantage contre moi , & vous attirer des ennemis à vous-même , si vous veniez me voir ; ne voyez-vous pas que cela arriveroit ?

M. Brand peut venir quand il voudra. C'est un ecclésiastique ; il doit avoir de bonnes intentions ; ou du moins je dois , moi , le penser , quelque récit qu'il fasse de moi. Toute ma crainte est que comme il me fait dans la disgrâce d'une famille dont il est jaloux de cultiver l'estime , & comme il a des obligations à mon oncle Harlowe & à mon père , il ne s'acquitte de sa commission avec beaucoup de langueur & de mollesse. Non pas que j'aie aucune inquiétude sur ce que lui ou tout autre peut apprendre de ma conduite. Vous pouvez , ma vénérable & chère amie , vous reposer tranquillement sur l'idée que ma conduite est telle que je peux défier les recherches de l'inquisiteur le plus dévoué.

Je vous enverrai copie de ce qui se passe , comme vous le désirez , quand j'aurai reçu

réponse à ma seconde lettre. Je commence à présent à souhaiter que j'eusse eu le courage d'écrire directement à mon père ou du moins à ma mère , au lieu de m'adresser à ma sœur : cependant je soupçonne que ma pauvre mère ne peut rien pour moi par elle-même. Une si forte ligue , ma chère Mde. Norton , une si forte ligue contre une pauvre créature leur fille , leur sœur , leur nièce ! Mon frère peut-être aura eu soin de la ranimer avant de les quitter : il n'en avoit pas besoin ; son ouvrage est fait & de reste.

Ne vous mettez pas dans le peine pour me procurer des secours d'argent. Je n'ai point d'occasion d'en avoir besoin. Je suis bien aise que ma mère vous ait donné cette marque d'attention : j'étois inquiète pour vous sur cet objet. Mais le ciel ne permettra pas qu'une si digne femme manque des modiques biens dont elle a toujours su se contenter. Je souhaiterois à chaque individu de notre famille d'être seulement aussi riche que vous. O ma bonne maman Norton , vous êtes riche , oui , vous l'êtes ! la vraie richesse , c'est le contentement dont vous avez le bonheur de jouir , & j'espère , dans la grâce de Dieu , que je suis sur le point d'être bientôt riche aussi moi-même.

Adieu , ma bonne amie , toujours indulgente pour moi. Vous dites que tout finira heureusement. — Je *le fais* que tout finira , — & heureusement , — & je me repose sur cet espoir avec autant de confiance & de certitude , que vous en pouvez avoir que je serai jusqu'à ma dernière heure ,

Votre affectionnée & éternellement
reconnoissante ,

CLARISSE HARLOWE. (b)

LETTRE XLV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi , 1 Août.

JE suis au désespoir ! Un messager de Miss Howe apporta samedi à mes cousines Montaignu (*) une lettre qui ne me fut communiquée qu'hier au soir à l'arrivée de mes deux tantes , & sur laquelle Milord les avoit fait prier de se rendre ici , pour me soumettre encore une fois à leur tribunal. Jamais ours n'essuya une aussi rude chasse que ton pauvre

(*) Voyez la Lettre XXXV de ce volume.

ami. Pourquoi ? pour la cruauté de Miss Harlowe. Car ai-je commis quelque nouvelle offense ? N'étois-je pas prêt à recevoir ma grâce à toutes les conditions qu'elle auroit voulu m'imposer ? Est-il beau de me punir de ce qui fait mon infortune & non pas mon crime ? Tous mes proches sont des insensés qui ne jugent que par l'événement, des gens à qui j'ai honte d'appartenir.

La lettre de Miss Howe en renfermoit une de Miss Harlowe adressée à elle pour être envoyée à mes deux cousines. (*) Elle m'y rejette entièrement, & dans des termes si violens, si positifs ! Elle prétend néanmoins que la raison a plus de part à son refus que le ressentiment ; mensonge aussi noir qu'il y en ait jamais eu ! & pour preuve de sa modération, elle assure qu'elle est capable de me pardonner, & qu'elle me pardonne à condition que je cesserai de la chagriner. Toute la lettre est tournée de manière à lui attirer plus d'admiration, mais à me rendre moi, plus détestable. Tout ce qu'on raconte des agitations, de l'enthousiasme & des soubresauts convulsifs de nos Quakers, ou des convulsionnaires français,

(*) Voyez Lettre xxxi, de ce volume.

n'approche pas de la scène de tragédie que mes tendres parentes ont donnée à la lecture de cette lettre & de quelques passages extraits de celle de ma belle implacable. Tant de lamentations pour la perte d'une si charmante nièce ! tant d'applaudissemens prodigués à sa vertu , à sa grandeur d'ame , à la noblesse de ses sentimens ! tant de menaces répétées de me déshériter ! moi qui n'ai pas besoin de leurs reproches , pour sentir la pointe de mes remords , & la rage de me voir abandonné , moi qui ne l'admire pas moins qu'eux ! « Que diable signifie « tout ce vacarme , » me suis-je écrié , en les regardant d'un air furieux ? « N'est-ce donc « pas assez d'effuyer des mépris & des refus ? « Puis-je apporter remède à son esprit impla-
« cable ? Ne suis-je pas prêt à réparer tous
« les maux que je lui ai faits ? » Il s'en est peu fallu que je ne les ai tous donnés au diable , avec elle-même & Miss Howe pour compagne ; & j'ai juré au fond du cœur qu'elle n'en seroit pas moins à moi.

Je te le jure à toi-même ; dût-elle en mourir la semaine d'après , le nœud sera formé. Il le fera , j'en jure par le Dieu du ciel ; & Clarisse Harlowe rendra l'ame avec le nom de Lovelace. Tu peux lui faire cette déclaration , si tu veux ;

mais n'oublie pas de lui dire en même-temps , que je n'ai aucune vue sur sa fortune , & que je la résignerai solennellement en faveur de qui elle voudra , avec toutes mes prétentions , si elle meurt sans être mère. Je n'ai pas l'ame si basse , que sa fortune puisse me tenter. Qu'elle examine donc pour elle-même , s'il ne lui est pas plus honorable de quitter ce monde avec le nom de Lovelace , qu'avec celui d'Harlowe.

Mais ne t' imagine pas que je me repose entièrement d'une cause si chère à mon cœur , sur un avocat qui a plus d'admiration pour mon adversaire que pour son client. Je me rendrai à Londres dans peu de jours , avec la résolution de me jeter à ses pieds. Je serai accompagné d'un prêtre aussi résolu que moi & bien préparé , & la cérémonie sera exécutée , quelles qu'en puissent être les suites.

Si pour éviter cette extrémité , elle vouloit se rendre à l'une des deux églises dont la permission de l'évêque nous laisse le choix , (cette permission est entre ses mains & grâces au ciel elle ne me l'a pas renvoyée avec mes lettres.) je promets de ne lui causer aucun trouble , mais de me trouver au pied de l'autel dans l'église qu'elle aura choisie ; & je m'engage à lui envoyer mes deux cousines pour l'accom-

pagner, ou même à lui mener mes deux tantes & Milord M... de la main de qui je me ferai un second bonheur de la recevoir.

Ou si cela lui étoit plus agréable, je garantis qu'au premier mot l'une ou l'autre de mes deux tantes & toutes deux s'il le faut, entreprendront le voyage de Londres pour l'amener ici, & notre mariage sera célébré dans la chapelle du château ou dans tout autre lieu qu'elle voudra choisir, sous les yeux de toute ma famille.

Ne trahis pas mon espérance, cher Belford; emploie vivement & de bonne foi toute la force de ton éloquence pour la faire consentir au choix d'une de ces trois propositions. Il faut qu'elle en choisisse une. Il le faut, te dis-je, ou que je sois confondu? — J'entends Charlotte qui frappe à la porte de mon cabinet: que diable me veut-elle? Point de reproches, si elle veut bien; je n'en souffre plus — Entrez, entrez, petite fille.



Ma cousine Charlotte me voyant écrire avec trop d'attention, pour que j'en fasse beaucoup à sa visite, & devinant le sujet de ma lettre, a souhaité absolument de voir ce que j'avois écrit. J'ai eu cette complaisance pour elle. Le ton dont je te presse lui a causé tant de satisfaction,

satisfaction, qu'elle m'a offert d'écrire elle-même à Miss Harlowe ; j'ai accepté son offre , en lui permettant de me traiter comme elle le trouvera bon. Je t'enverrai dans ma lettre une copie de la sienne. Après l'avoir écrite , elle a cru me devoir des excuses pour la manière dont elle m'arrange. J'ai donné des applaudissemens à son style ; & la voyant prête à m'embrasser , dans la joie qu'elle avoit de mon approbation , je lui ai donné deux baisers , pour la remercier de ses injures , en l'assurant que j'en espérois beaucoup de succès , & que je rendois grâces au ciel de lui avoir inspiré cette idée. Tout le monde l'approuve ici comme moi , & paroît charmé de la patience avec laquelle j'ai souffert d'être maltraité. Si ce moyen ne réussit point , tout le blâme retombera sur l'opiniâtreté de la chère personne. On doutera de cette douceur & de cette disposition à pardonner dont elle fait tant parade ; & la pitié dont elle est en pleine possession passera peut-être sur moi.

Ainsi , mettant toute ma confiance dans cette lettre , je suspends mes autres alternatives & mon voyage de Londres jusqu'à la réponse que ma souveraine fera sans doute à Miss Montagu. Mais si tu vois qu'elle persiste & qu'elle ne prenne pas du moins quelque temps pour déli-

bérer, tu peux lui communiquer ce que j'avois écrit avant que ma cousine entrât; si son obstination ne fléchit pas encore, ne manque pas de l'assurer que je veux la voir, que je la verrai, mais avec les plus parfaits sentimens d'honneur & d'humilité. Enfin, si je ne puis la toucher en ma faveur, je quitte l'Angleterre & peut-être pour n'y revenir jamais.

Je suis fâché que dans un temps si critique tu sois aussi occupé que tu me le dis, à Watford & à servir Belton. Si ses affaires demandent mon assistance, parle & je vole à tes ordres. Tout occupé, tout rempli que je suis de cette perverse beauté, j'obéis au premier signe.

Je compte entièrement sur ton zèle & sur ton amitié. Ne perds pas un moment & reviens donner tous tes soins à une œuvre si intéressante pour ton ami, qu'il en perd le repos nuit & jour. Je joins ici la lettre de Miss Montaigu.



L E T T R E XLVI.

Mifs MONTAIGU à Mifs CLARISSE HARLOWE.

Mardi , premier Août.

MA TRÈS-CHÈRE MISS,

TOUTE notre famille est infiniment sensible aux injures que vous avez reçues d'un homme que votre seule alliance peut rendre digne du degré dans lequel il nous appartient. Si par un miracle d'indulgence & de bonté, vous nous faisiez à tous la grâce d'oublier sa méchanceté & son ingratitude pour accepter la qualité de notre parente, vous nous rendriez la plus heureuse famille du monde, & je puis vous garantir que Milord M..., Milady Sadleir, Milady Lawrance & ma sœur, qui font profession d'admirer vos vertus & la noblesse de votre ame, ne cesseroient jamais de vous aimer, de vous respecter, & d'apporter tous leurs soins à réparer ce que vous avez souffert de M. Lovelace. C'est une faveur néanmoins que nous n'aurions pas la hardiesse de vous demander, si nous n'étions bien sûrs de son sincère & profond repentir de ses indignes procédés avec vous,

Y ij

& qu'en implorant à genoux votre généreuse pitié, il se liera par des sermens éternels d'honneur & d'amour. Ainsi, ma chère cousine, (quel charme pour nous, si cet agréable style nous est permis!) notre intérêt commun, celui d'une ame que vous pouvez sauver de sa perte; (le salut d'une ame doit, j'en suis sûre, intéresser un cœur aussi bienfaisant que le vôtre,) & souffrez que je le dise, celui de votre réputation même doivent être capables de toucher votre cœur. Si, pour encourager nos espérances, vous m'assurez seulement que vous ne ferez pas fâchée de me voir, & si vous me permettez l'honneur de vous connoître personnellement, comme nous vous connoissons depuis long-temps par l'éclat de votre mérite, je ne tarderai pas deux jours à me rendre auprès de vous, pour recevoir de votre bouche des ordres que nous ferions gloire d'exécuter fidèlement. Je vous demande, ma chère cousine, (car nous ne pouvons nous refuser le plaisir de vous donner un nom si doux,) je vous demande la permission d'entreprendre exprès le voyage de Londres & de mettre Milord M... & mes tantes dans le pouvoir de vous faire toutes les réparations dont ils sont capables, pour les outrages que la plus respectable personne du monde a reçu

du plus audacieux & du plus coupable de tous les hommes. Quels droits vous seront acquis sur notre reconnoissance & particulièrement sur celle d'une personne qui ne se lasse point du plaisir de se dire votre affectionnée *cousine* & humble sêrvante ,

CHARL. MONTAIGU.

(9) L E T T R E XLVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi, 3 Août à six heures du matin.

MES propres affaires & celle de Belton m'ont tant occupé, que je n'ai pu me rendre à la ville qu'hier au soir. Je me suis contenté d'envoyer de temps en temps chez Mde. Lowick, m'informer de l'état de la santé de Miss Clarisse, dont je n'ai reçu que des rapports fort peu satisfaisans, ce qui vient en grande partie des lettres & avis qu'on lui a apportés de son implacable famille.

J'ai maintenant fini toutes mes affaires, & la semaine prochaine j'irai à Epsom pour tâcher de mettre la sœur de Belton en possession de la maison qui lui appartient ; après cela je me

dévouerait tout entier à votre service & à celui de cette chère dame.

Je fus admis chez elle hier au soir : je la trouvai visiblement changée & de plus en plus mal. Quand je rentrai chez moi, on me remit votre lettre de mardi dernier. Permetts-moi de te dire, Lovelace, que j'insiste absolument sur la promesse que tu m'as faite de ne pas la troubler de ta présence.

M. Belford date encore du même jour à dix heures du matin, & il lui fait le récit de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Clarisse, au sujet de la lettre que Miss Montagu lui avoit écrite & sur les alternatives de M. Lovelace, citées dans la quarante-cinquième lettre, & que M. Belford appuya fortement. Mais comme on trouvera le résultat de cette conversation dans les lettres suivantes, & les moyens & argumens de M. Belford en faveur de son ami, on les passe ici. (b)



L E T T R E X L V I I I .

MISS CLARISSE HARLOWE à Miss
CHARLOTTE MONTAIGU.

Jeudi, 3 Août.

MADemoisELLE,

JE suis vivement pénétrée des témoignages que je reçois de votre estime. Une lettre si obligeante & des sentimens si généreux augmentent mes regrets en me faisant sentir plus vivement que jamais, quelle auroit été ma félicité dans une alliance que votre bonté vous fait désirer avec tant de chaleur, & qui de votre part & de celle de Milord m'auroit également comblé d'honneur & de plaisir. Mais en vérité, Mademoiselle, mon cœur, mon cœur rejette sincèrement un homme qui, vous appartenant de si près par le sang, a pu d'abord se rendre coupable d'une violence préméditée; qui projetait encore (il le fait) un nouvel attentat la nuit qui a précédé son départ pour le comté de Berk; & qui, avec sa fierté prétendue, a maintenant la bassesse de vouloir engager dans une famille telle que la vôtre une personne qu'il n'a pas eu

le bonheur & la durée de votre illustre maison !
c'est le vœu d'une infortunée dont le malheur
est d'être obligée de renoncer à tout autre titre
que celui , Mademoiselle , de votre très-humble
& très-obligée servante ,

CL. HARLOWE.

LET TRE XLIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi , 3 Août , après midi.

JE viens d'être agréablement surpris par la
lettre qu'on me remet de la part de Clarisse.
J'ai renvoyé sur le champ celle (*) dont tu
verras qu'elle étoit accompagnée , sans en prendre
de copie , parce que je m'imagine qu'elle te
fera bientôt communiquée par une autre voie.
Elle contient un refus absolu de tes offres &
de ta personne. Pauvre Lovelace !

A M. BELFORD.

3 Août.

MONSIEUR ,

« Vous m'avez offert plus d'une fois de m'obli-

(*) Voyez la Lettre de Miss Montagu , N°. XLVI ,
de ce volume.

ger dans tout ce qui dépendroit de vous ; & j'ai si bonne opinion de votre humanité , que je ne regarde point cette offre comme un simple compliment. Ainsi je ne fais pas difficulté de vous faire deux requêtes : l'une que je vais expliquer ; l'autre dont je ne vous parlerai qu'après avoir obtenu la première.

« Il est important pour mon honneur , de laisser après moi quelques éclaircissemens qui soient capables de justifier ma conduite aux yeux de plusieurs personnes dont l'inquiétude n'est pas fort vive aujourd'hui pour ma situation. Mifs Howe & sa mère me pressent ardemment de prendre ce soin. Je crains de n'en avoir pas le temps. Et vous ne serez pas surpris que je me sente de jour en jour moins d'inclination pour cette pénible tâche , lorsque je n'ai pas même la force de me rappeler patiemment ce que j'ai souffert , & que le trouble inévitable d'une si pénible entreprise m'ôteroit infailliblement la tranquillité d'esprit dont j'ai besoin pour une tâche beaucoup plus importante que j'ai à remplir.

« Il est évident pour moi que votre misérable ami vous a quelquefois rendu compte de sa conduite avec moi , & des inventions qu'il a fait servir à ma ruine. Vous m'avez même assurée

que de bouche & par écrit, il avoit rendu à mon caractère toute la justice que je pouvois souhaiter.

« Ce que je vous demande, Monsieur, c'est de me donner, par un extrait fidelle de ses lettres & de ses récits, dans quelque'une des plus intéressantes occasions, le moyen de juger s'il est nécessaire en effet pour mon honneur, que j'exécute la tâche qui m'est proposée. Vous ferez assuré par ma réponse à Miss Montaigne, que je joins à cette lettre, & que vous aurez la bonté de me renvoyer après l'avoir lue, qu'il m'est impossible de penser jamais à votre ami dans les vues dont on m'importune pour lui, & que par conséquent la communication que je vous demande ne peut lui faire aucun tort. D'ailleurs, je m'engage devant le ciel à n'en faire jamais aucun usage, ni judiciaire, ni autrement, dont il puisse se plaindre; & pour aller au-devant de toutes les défiances, je vous assure que, suivant une partie de mes vues, les détails que vous me communiquerez doivent toujours revenir dans vos mains, & ne passeront point dans d'autres.

« Si vous jugez à propos, Monsieur, de m'accorder cette demande, les endroits que vous me feriez plaisir de transcrire, sans les adoucir

ni les aggraver, font ceux qui se rapportent au 7 & au 8 de juin, c'est-à-dire, ce qu'il peut vous avoir écrit à l'occasion de ce faux prétexte d'incendie dont je fus alarmée; & ce qu'il vous écrivit ensuite depuis le dimanche 11 jusqu'au 19 du même mois. Vous obligerez sensiblement votre très-humble servante,

CL. HARLOWE. »

A présent, Lovelace, puisqu'il te faut perdre tout espoir de regagner son cœur, puisque tu as quelque avantage à tirer de ton ingénuité, n'ayant jamais cherché, comme d'autres libertins d'un ame moins loyale, à déguiser tes excès par des récriminations contr'elle ou contre son sexe; puisqu'elle peut en recevoir quelque soulagement; puisque tu feras mieux traité par ta propre plume que par la sienne; & que tes actions ont assez manifesté que tes écrits ne peuvent être la plus criminelle partie de ce qu'elle connoit de toi, je ne vois aucune raison qui m'empêche de l'obliger; surtout avec les restrictions qu'elle s'impose, avec les raisons qu'elle apporte, & lorsqu'elle s'engage à ne pas violer le secret qu'on doit toujours aux communications de l'amitié: surtout, pourrois-je ajouter, lorsque tu fais également gloire de

ton style & de ta méchanceté, & lorsqu'en vérité je ne connois rien qui soit capable de te faire rougir.

Mais, de quelque manière que tu le prennes, elle sera satisfaite avant que tes représentations ou tes clameurs puissent arriver jusqu'à moi. Ainsi, je te prie de prendre patience, & de ne pas faire l'extravagant; à moins que tu ne cherches un prétexte pour t'emporter contre moi, & l'occasion d'exercer ton talent pour les exécutions. A ces deux titres, extravague, mon ami, extravague tant que tu voudras.

J'ai une extrême impatience d'apprendre quelle est sa seconde demande. Ce que je fais déjà; c'est qu'à moins qu'il ne soit question de te couper la gorge, ou de m'exposer à l'échafaud, je la satisferai sans ménagement, & je serai fier d'avoir eu le pouvoir de l'obliger.

Je te quitte pour travailler aux extraits.



L E T T R E L.

M. BELFORD à Miss CLARISSE HARLOWE.

3 Août.

M A D A M E ,

VOUS m'avez engagé , sur votre parole d'honneur , à vous confier quelques extraits des lettres de M. Lovelace , sans y rien ajouter ni diminuer , de celles qui vous concernent , à l'époque de votre fuite à Hamstead , & celle du 11 Juin jusqu'au 19 ; & vous m'assurez que votre unique vue est d'examiner si l'intérêt de votre réputation vous oblige absolument de traiter un sujet douloureux sur lequel on vous demande des éclaircissmens. Vos ordres , Madame , sont d'une nature si délicate , qu'ils paroissent blesser directement les droits & le secret de l'amitié. Cependant comme vous êtes incapable d'aucune vue dont vous ne puissiez pas avouer les motifs , & que je pense que cette communication peut faire du moins quelque honneur à l'ingénuité de mon malheureux ami , quoique sa conduite à l'égard de la plus excellente de toutes les femmes lui ait fait perdre tout droit à des

qualifications plus honorables , je vous obéis avec le plus grand empressement.

(M. BELFORD insère ici les extraits.)

A présent, Madame , que j'ai rempli vos ordres , je me flatte de n'avoir fait aucun tort à mon ami , puisque vous verrez à chaque ligne quelle justice il rend à votre vertu. C'est le langage qu'il tient dans toutes ses lettres , quoiqu'à sa propre condamnation. Je prendrai la liberté d'ajouter , que si l'adorable & chère victime pouvoit obtenir d'elle-même , après s'être convaincue de la sincérité de son repentir , de recevoir ses vœux à l'autel , je ne doute pas le moins du monde qu'il ne devînt le plus tendre & le meilleur des maris. Quelle joie ne répandroit pas l'admirable Clarisse dans une noble famille qui vous regarde avec admiration , & j'ose dire dans la sienne , aussitôt qu'une aversion mal conçue & poussée contre lui jusqu'à un excès déraisonnable , auroit fait place à la réconciliation ? En effet , si l'on retranche l'objection des mœurs , qui ne croira pas que deux personnes si admirables sont faites uniquement l'une pour l'autre ?

A quelque résolution que vous jugiez à propos de vous attacher , permettez , Madame ,

que je vous laisse à décider , à présent que vous tenez de moi les confidences les plus délicates de mon ami , si l'honneur ne vous oblige pas de n'en révéler aucune , & de ne pas laisser paroître que vous en ayiez la moindre connoissance : enfin , de n'en prendre aucun avantage , pas même pour soutenir , comme vous pouvez en avoir l'occasion , qu'il avoit un dessein prémédité , non contre vous précisément , mais dans votre personne contre votre sexe entier , sur lequel je suis fâché de pouvoir rendre témoignage que tous les libertins cherchent à remporter quelque lâche triomphe. Je ne voudrois pas , si j'avois jamais quelque démêlé avec lui , qu'il pût me reprocher que le malheur qu'il auroit eu de vous perdre , & peut-être de perdre avec vous tous ses amis , fût venu de ce qu'il ne manqueroit pas de nommer une trahison contre l'amitié ; du moins s'il en jugeoit par les événemens que je suppose , plutôt que par mon intention.

J'ai l'honneur , Madame , d'être avec la plus profonde vénération ,

Votre , &c.

BELFORD.

LETTRE LI.

L E T T R E L I.

Mifs CLARISSE HARLOWE à M. BELFORD:

Vendredi, 4 Août.

J E vous dois , Monsieur , une reconnoissance extrême pour vos communications. Je n'en ferai jamais aucun usage dont vous puissiez faire un reproche ni à moi , ni à vous-même. Je n'avois pas besoin de nouvelles lumières pour me convaincre du dessein prémédité de votre malheureux ami , & ma lettre à Mifs Montaigu a pu vous en donner la preuve. (*) J'avouerai en sa faveur qu'il a observé quelque décence dans le récit qu'il vous a fait de ses indignités les plus indécentes & les plus choquantes. Si toutes ses étranges confidences sont aussi mesurées dans les termes , tout l'odieux de son crime , toutes les accusations ne tombent alors que sur son infâme cœur , sur un cœur qui a pu s'occuper de tant de ruses barbares qui prouvent bien plus son inhumanité que son esprit. Les hommes les plus médiocres & les plus bornés peuvent réussir dans les plus horribles entreprises , lorsqu'ils

(*) Voyez la Lettre XLVIII de ce volume.
Tome VIII.

foulent aux pieds toutes les loix qui lient l'homme à l'homme , & plus facilement encore contre un cœur innocent , qui se reposant sur sa propre droiture , en est moins porté à se défier du cœur d'autrui.

Je trouve , Monsieur , que j'ai beaucoup à me louer de vos intentions dans tout le cours de mes souffrances. Il est impossible de n'en pas tirer la conséquence qui se présente d'elle-même contre sa bassesse préméditée. Mais je m'arrête : je ne voudrois pas vous donner lieu de croire que je me prévaux de vos communications pour aggraver inutilement son crime.

Comme rien n'est plus inutile que les nouveaux argumens que vous pourriez employer en sa faveur , je dois vous dire , Monsieur , pour vous en épargner la peine , que j'ai tout pesé avec une juste attention ; tout , c'est-à-dire , tous les avantages que la vanité humaine peut me faire envisager ; tous les agrémens que je puis me promettre dans une parfaite réconciliation avec mes parens , & dans une alliance avec les siens ; les douceurs mêmes que je suis sûre de trouver dans l'amitié de Miss Howe , & qui sont aujourd'hui , n'en doutez pas , la plus parfaite consolation que je puisse espérer dans la vie : en un mot , j'ai tout pesé ; & sans attendre la lecture de vos

extraits , j'ai trouvé plus de satisfaction dans l'espérance qu'un mois encore aura tout terminé pour moi , que dans tout ce qui pourroit m'arriver d'agréable dans l'alliance de M. Lovelace , quand je serois sûre d'y trouver le plus tendre & le meilleur des maris. A l'égard du reste , s'il veut se borner aux maux qu'il m'a causés , & ne pas pousser plus loin ses persécutions , je demanderai pour lui les faveurs du ciel jusqu'au dernier moment de ma vie. *J'oublierai qu'il a jeté dans l'abyme une malheureuse orpheline , & creusé le tombeau de son amie.* A qui le nom d'*orpheline* convient-il mieux qu'à moi , qui me vois abandonnée de mon père , & sans pardon du côté de ma mère ?



Après la faveur que vous m'avez accordée , je passe volontiers , Monsieur , à ma seconde requête. J'ai besoin de courage pour vous l'expliquer ; & , ce qui vous étonnera , le courage dont j'ai besoin ne peut me venir que de l'excès de mon infortune & du misérable état de ma santé. Mais s'ils me rendent indiscrete , vous en ferez quitte pour un refus ; & j'ose m'assurer que pour le moins vous m'excuserez. Voici mes motifs.

Vous me voyez , Monsieur , absolument livrée

à des étrangers, gens honnêtes & pitoyables à la vérité, & d'un zèle dont je dois me louer beaucoup, mais de qui je ne puis attendre que de la compassion & des vœux obligeans. Pour ma mémoire, comme pour ma personne, quel secours puis-je espérer d'eux, si j'en avois besoin pour l'une ou pour l'autre ?

Mais si je me reposois de la justice que je crois due à mon caractère, sur la seule personne qui possède les matériaux qui me concernent, & qui a le courage, l'indépendance & l'habileté nécessaires pour me rendre cet important service ; si je lui proposois de se faire en quelque sorte le protecteur de ma mémoire, d'être mon exécuteur testamentaire, & de veiller à l'observation de quelques-uns de mes derniers désirs ; si j'abandonnois des intérêts si précieux à sa propre discrétion, à la méthode que lui dicteroit sa prudence, à sa commodité, sans autre restriction que de consulter ma chère Miss Howe sur quelques points qui peuvent la toucher ; il me semble que cette partie de ma demande pourroit être accordée, & si j'étois assez heureuse pour l'obtenir, voici les consolations qui me reviendroient de la bonté de l'homme généreux à qui j'en aurois l'obligation.

Il seroit honorable pour ma mémoire, que

n'ayant pas eu le temps d'écrire ma propre histoire, je me fusse crue assez sûre de mon innocence, pour me fier, sur l'objet de ma justification, au récit même du destructeur de ma réputation & de ma fortune. Je ne craindrois point de susciter des querelles entre ma famille & votre ami ; surtout méditant quelques dispositions dont mes parens ne seront peut-être pas aussi satisfaits que je le désire ; car d'ailleurs mon dessein n'est pas de blesser la justice ni la raison : mais vous savez, Monsieur, que dans les plus honnêtes gens, l'amour-propre est toujours partial pour ses intérêts. Je serois délivrée aussi du chagrin de me rappeler quantité de circonstances qui renouvelleroient le trouble de mon ame ; & dans un temps où je ne dois penser qu'à rétablir la paix de mon esprit, pour le rendre propre à de plus importantes préparations. Qui fait si M. Belford, qui est déjà touché de mes infortunes par un mouvement d'humanité, s'occupant de mon histoire, exposée devant ses yeux dans toute la force de la vérité, & dont il ne fera peut-être pas longtemps sans voir la catastrophe, & s'y trouvant même intéressé, ne sera pas remué plus fortement encore par des principes supérieurs qui lui feront trouver la récompense de sa géné-

rosité dans un attachement inviolable à la vertu ?
C'est le souhait de sa servante très-humble &
très-obligée ,

CL. HARLOWE.



(9) LETTRE LII.

M. BELFORD à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 4 Août.

MADAME ,

JE suis si sensible à l'honneur que vous me faites dans votre lettre de ce jour , que je ne veux pas différer un seul moment d'y répondre. J'espère bien que vous vivrez assez pour voir plusieurs années heureuses , & pour être vous-même votre exécutrice dans les points que vous avez si fort à cœur ; mais en cas que je vous survive , j'accepte avec la plus grande joie la fonction sacrée que vous voulez bien m'offrir. Vous pourrez vous reposer entièrement sur ma fidélité , & s'il est possible , sur l'exécution littéraire de tous les articles que vous me prescrirez.

Le soin de réaliser le vœu généreux par lequel vous terminez votre lettre , m'occupe sérieuse-

ment depuis que j'ai été admis à l'honneur de votre conversation. Je ferai tous mes efforts pour que ce désir ne soit pas vain. Le bonheur de vous approcher, dont cette charge me fournira, à ce que j'espère, de fréquentes occasions, doit nécessairement m'acheminer vers ce but : car il est impossible d'être le témoin de votre piété, de votre égalité d'ame, & de toutes vos autres vertus, sans aspirer à vous imiter. Toute la grâce que je vous demande, c'est de ne pas permettre qu'aucun autre aspirant me supplante, qu'aucun événement me déplace, à moins que vous ne remarquiez quelques nouvelles preuves que j'en suis indigne, dans les principes ou la conduite de votre très-reconnoissant & fidelle serviteur,

BELFORD. (b)

L E T T R E L I I I.

M. B E L F O R D à M. L O V E L A C E.

Vendredi, 4 Août.

LES extraits de vos lettres, que Miss Harlowe m'a demandés, sont actuellement entre ses mains. Vous pouvez vous assurer que j'ai eu tous les

égards possibles , je ne dirai pas à la conscience , mais à l'amitié. J'ai changé ou supprimé plusieurs expressions trop libres. J'ai retranché absolument la description trop chaude de sa personne , dans *la scène de l'incendie*. Je lui ai dit que dans toutes vos lettres vous n'aviez jamais cessé de rendre justice à sa vertu ; & j'ai fini par une péroraison fort vive , dont j'ai conservé la copie. Je vous l'envoie sous cette enveloppe , sans y changer un mot. (*)

Cette incomparable fille est vivement alarmée du dessein que vous avez formé de la voir. Au nom du ciel , souvenez - vous que vous êtes engagé d'honneur avec moi ; & par pitié pour elle , (car elle est dans une langueur & une foiblesse extrêmes ,) renoncez à ce misérable projet. Elle reçut hier après-midi une lettre cruelle , que Madame Lowick juge de sa sœur , par l'effet qu'elle a produit sur elle. C'est apparemment une réponse à celle qu'elle lui avoit écrite samedi dernier , pour demander le pardon & la bénédiction de son père.

Elle reconnoît que si toutes les tiennes sont aussi décentes , & lui rendent autant de justice , que je n'ai pas fait difficulté de l'en assurer ,

(*) Voyez Lettre L de ce volume.

Elle pourra se croire dispensée de la nécessité qu'on lui impose d'écrire son histoire. C'est un avantage de plus qui te reviendra des extraits que je lui ai communiqués, & dont tu dois m'avoir obligation.

Mais que t'imagines-tu qu'elle m'ait proposé pour seconde demande ? Elle me prie, Lovelace, d'accepter l'office de son *exécuteur testamentaire* : tu seras informé de ses motifs lorsqu'il conviendra que tu le sois, & je te garantis d'avance que tu les approuveras.

Vous ne sauriez vous figurer combien je suis fier de sa confiance. Ma crainte est que le temps d'y répondre n'arrive trop tôt. Elle écrit sans cesse. Quel triste plaisir ne prendrai-je pas à lire toutes ses idées & ses dispositions ? Une femme d'un naturel si doux, si patient, si résigné, qui exerce sa plume sur ses propres disgraces, & au fort du sentiment actuel de ses douleurs ! Combien son style ne sera-t-il pas plus vif & plus touchant que toutes ces relations sèches, inanimées, qui nous représentent les dangers ou les infortunes d'autrui, & dont les historiens n'étant agités, ni par les horreurs de la crainte, ni par les tourmens de l'incertitude pour des événemens cachés encore sous le voile du destin, tranquilles au contraire, & le cœur

à l'aise au milieu des révolutions dont ils font la peinture , ne peuvent causer aux autres une émotion qu'ils ne ressentent pas eux-mêmes !

Samedi , matin , 5 Août.

Je viens de quitter Miss Harlowe , que j'étois allé remercier de l'honneur qu'elle m'a fait , & que j'ai assurée d'autant de fidélité que d'exactitude , si je suis appelé par le ciel au devoir sacré qu'elle m'impose. Je l'ai trouvée fort-mal. Sur l'inquiétude que je lui en ai témoignée , elle m'a dit qu'elle avoit reçu de sa sœur une seconde lettre aussi dure que la première ; qu'avec un courage qu'elle n'avoit point eu jusqu'à présent , elle en avoit écrit une à genoux à sa mère , à qui elle avoit demandé son pardon & sa dernière bénédiction , pour unique grâce. Il n'étoit donc pas surprenant , a-t-elle ajouté , que je la trouvassé un peu émue. A présent que j'avois accepté le charitable & dernier office qu'elle pût espérer de moi , & dont elle me rendoit grâces , je devois m'attendre à me voir quelque jour toutes les lettres entré les mains : & si celle qu'elle venoit d'écrire à sa mère , lui attiroit une réponse un peu favorable , pour contrebalancer la dureté de celle de sa sœur , peut-être consentiroit-elle d'avance à me les faire

lire toutes deux ; autrement , pour l'intérêt de sa sœur , il seroit mieux que le moins de personnes possible vissent cette lettre de la *pauvre Bella*.

Comme j'étois sûr de lui déplaire en blâmant la cruauté de sa famille , je me suis contenté de répondre qu'elle avoit assurément des ennemis qui croyoient trouver leur avantage à nourrir contre elle le ressentiment de ses parens.

C'est ce qui n'est pas impossible , m'a-t-elle dit. Les malheureux , M. Belford , ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle autorise d'autres imputations. Il se trouve toujours des accusateurs , lorsqu'il se trouve des oreilles ouvertes aux accusations , & mille bouches seront prêtes à faire de nouveaux rapports contre un enfant disgracié quand on n'ose rien dire pour sa défense. J'aurois dû être sage plutôt , & je n'avois pas besoin de ma propre expérience & de mes infortunes , pour être convaincue d'une vérité dont on voit des exemples continuels. Les outrages de M. Lovelace , l'inflexibilité de mon père & les duretés de ma sœur , sont les conséquences naturelles de ma propre témérité. Ainsi je dois me soumettre à mon cruel sort ; mais ces conséquences se succèdent de si près qu'il me seroit bien difficile de n'y être pas

sensible , à mesure qu'il en arrive de nouvelles.
Je lui ai demandé , si l'on ne pouvoit pas
espérer qu'une lettre de son médecin ou de moi ,
écrite avec beaucoup de soumission , pour
informer quelqu'un de ses parens du mauvais
état de sa santé & de son extrême humilité ,
fût reçue favorablement ? ou si vous jugiez ,
lui ai-je dit , qu'une explication de bouche pro-
duisît un meilleur effet , j'entreprendrois le
voyage avec joie , & je me conformerois scrupu-
leusement à vos ordres.

Elle m'a prié très-instamment de ne former
aucune entreprise de cette nature , surtout sans
sa participation & sans son consentement. Miss
Howe , m'a-t-elle dit , avoit augmenté ses peines
par un zèle excessif : & s'il y avoit quelque chose
à se promettre d'une médiatrice , elle avoit une
tendre amie , Mde. Norton , dont la prudence
étoit égale à sa piété , & qui ne laisseroit
échapper aucune occasion de la servir.

Je lui ai fait connoître que mes affaires m'obli-
geoient d'être absent de Londres jusqu'à lundi
prochain. Elle m'a souhaité un bon voyage ,
& m'a dit qu'elle me verroit volontiers à mon
retour.



(9) LETTRE LIV.

Mifs ARABELLE à Mifs CLARISSE,

En réponse à celle du 29 Juillet , N^o. XLII.*Jeudi matin , 3 Août.*

MA SŒUR CLARY,

JE voudrois bien n'être pas davantage importunée de vos lettres. Vous avez toujours eu le talent d'écrire ; & vous vous êtes toujours fiée sur ce que vous avez l'art de persuader ce que vous voulez , la plume à la main. Mais votre bel esprit & votre folie vous ont perdue ; & à présent , comme font toutes les malheureuses étourdies lorsqu'elles ne peuvent plus se tirer elles-mêmes d'embarras , vous venez prier & supplier , & faire partager aux autres vos chagrins & vos maux.

Lorsque je vous ai écrit la dernière fois , je m'attendois bien que vous ne me laisseriez pas en repos ; & voilà comme vous voudriez vous insinuer par degrés , jusqu'au moment où vous aurez besoin qu'on vous souffre revenir dans votre famille.

Mais vous n'espérez , dites-vous qu'un pardon & qu'une bénédiction. Une bénédiction ! pourquoi , sœur Clary ? songez-y bien , pourquoi ? néanmoins j'ai lu votre lettre a mon père & à ma mère.

Je ne veux pas vous apprendre ce que mon père a dit. — Une personne qui a le juste sentiment que vous vous vantez d'avoir de vos fautes , peut bien deviner sans moi ce qu'un père , justement irrité , doit dire en pareille occasion.

Ma pauvre mère ! — ah , malheureuse ! que de chagrins n'ont pas coûté à ma mère votre ingratitude & votre folie ! Si vous aviez été moins chérie , vous n'auriez peut-être pas été si coupable ; mais jamais je n'ai vu de ces enfans gâtés tourner à bien.

Mon cœur est plein , & je ne puis m'empêcher de vous déclarer ma pensée ; car vos crimes nous ont tous deshonorés , & j'ai honte d'aller dans aucune assemblée ou fête publique , & pourquoi ? je n'ai pas besoin de vous le dire pourquoi , lorsque vos actions font dans ces lieux le sujet des entretiens ou des murmures outrageans des deux sexes.

Somme toute , je suis fâchée de n'avoir rien de plus consolant à vous écrire ; mais je ne

trouve personne qui veuille vous pardonner. Je ne fais pas ce que le temps pourra faire en votre faveur, & lorsqu'on verra que votre repentir vient moins du mauvais succès de votre extravagance, que d'un cœur vraiment contrit de sa faute. Car il n'est que trop probable, Miss Clary, que si les événemens avoient pris la tournure joyeuse dont vous vous flattiez, & si la tête légère de votre misérable ne vous avoit pas abandonnée, nous n'aurions pas entendu parler de ces touchantes supplications, ni d'autre chose que de ses bravades & de votre triomphe dans le crime ; cette opinion est celle de tout le monde, comme celle de votre affligée sœur,

ARAB. HARLOWE.

Je vous envoie celle-ci par une main particulière, qui se charge de vous la remettre ou faire remettre demain au soir. (b)



L E T T R E L V.

Miss CLARISSE HARLOWE à sa Mère.

Samedi , 5 Août.

MADAME ET MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

UN criminel convaincu n'approcha jamais de son juge irrité avec plus de terreur & de repentir , que j'en apporte à vos pieds. Je puis dire avec la plus parfaite vérité que , si ma très-humble prière n'avoit pas pour objet l'intérêt de mon bonheur dans une autre vie , jamais je n'aurois osé prendre cette hardiesse ; mais après le pardon du ciel , la grâce que j'ai à vous demander , est ce qu'il y a de plus nécessaire pour le salut de votre malheureuse fille. Si mon heureuse sœur avoit connu toutes mes peines , elle n'auroit pas pris plaisir , comme elle a fait , à me déchirer le cœur par une rigueur que je ne puis m'empêcher de regarder comme une cruauté indigne d'une sœur. Mais il me convient peu de me plaindre de sa dureté. Cependant comme elle m'écrit que c'est à moi de faire connoître que mon repentir vient d'une véritable conviction

conviction plus que du renversement de mes espérances, permettez-moi, Madame, de vous assurer que je suis dans la disposition convenable pour demander la bénédiction que je sollicite, puisque ma prière est fondée sur le plus sincère & le plus intime repentir. Vous vous le persuaderez plus aisément, si celle qui n'a jamais eu pour sa mère le moindre déguisement volontaire, mérite d'être crue; lorsqu'elle déclare solennellement, qu'en consentant à une entrevue avec son séducteur, elle étoit déterminée à ne pas partir avec lui; que sa téméraire démarche est moins venue de son aveuglement que d'une odieuse contrainte; & qu'elle y étoit si peu portée d'inclination, qu'au moment où elle est tombée en son pouvoir elle s'est livrée à un repentir & à des regrets amers, qui ne se sont pas relâchés un moment, avant même qu'elle eût sujet de craindre de sa part le traitement qu'elle a malheureusement essuyé.

Je vous conjure donc, ma très-honorée mère, je vous conjure à genoux: car c'est à genoux que j'écris cette lettre, de m'accorder votre bénédiction. Dites seulement en deux mots, (je ne demande point que vous m'honoriez du nom de votre fille,) dites seulement: *malheureuse créature, je vous pardonne, & que le ciel*

ait pitié de vous ! voilà mon unique demande. Que je voie de votre chère main quelque chose d'approchant sur le plus misérable morceau de papier , je l'appliquerai sur mon cœur dans mes plus mortelles agitations , & je le regarderai comme un passeport pour le ciel ; & s'il n'y avoit pas trop de présomption à demander qu'il fût au nom des deux personnes à qui je dois le plus de respect & d'amour , il ne me resteroit rien à désirer : c'est alors que je m'écrierois : « Grand Dieu ! Dieu de miséricorde ! tu vois
« dans cet écrit l'absolution d'un père & d'une
« mère justement irrités. Ah ! joins-y la tienne ,
« & reçois une pénitente sincère dans les bras
« de ta bonté ! »

Je n'emploie pas , Madame , les motifs de la tendresse maternelle , dans la crainte de paroître encore plus coupable aux yeux de mes rigides censeurs ; mais , au nom de Dieu , daignez prononcer que vous m'avez pardonné ; par-là vous verserez quelque consolation sur les dernières heures de *votre*

CLARISSE HARLOWE.



L E T T R E L V I .

Miss CHARLOTTE MONTAIGU
à Miss CLARISSE HARLOWE.

En réponse à la Lettre du 3 Août, N°. XLVIII.

Lundi , 7 Août.

TRÈS CHÈRE MISS,

Nous n'avons pas attendu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire , pour juger que M. Lovelace est absolument indigne de vous , & qu'il méritetoit bien plus un rigoureux châtiment que le bonheur d'obtenir une aussi admirable épouse. Aussi l'espérons - nous moins de votre considération pour l'auteur de si lâches outrages , que des sentimens de votre obligeante amitié pour nous : car nous étions tous déterminés à vous aimer , à vous admirer , à vous donner les plus vives marques de notre tendresse & de notre admiration , quelque conduite qu'il pût tenir avec vous.

Mais après votre lettre , qu'oserons-nous dire de plus ? Cependant je reçois ordre de vous écrire , au nom de toutes les personnes qui vont

A a ij

figner la mienne , pour vous faire connoître à quel point nous sommes touchés de vos peines ; pour vous dire que Milord a défendu pour jamais à M. Lovelace d'entrer dans son appartement. Et comme les malheureux effets du mécontentement de votre famille peuvent vous exposer à quelque incommodité dans votre situation ; Milord , Miladi Lawrance & Miladi Sadleir vous supplient d'accepter votre vie durant , ou du moins jusqu'à ce que vous foyez entrée en possession de votre propre bien , cent guinées par quartier , qui vous seront portées régulièrement par une personne de confiance , & de recevoir d'abord ce billet de banque ci-inclus. Ne croyez pas , ma chère Mifs , nous vous en conjurons tous , avoir obligation de cette offre *aux amis du vil personnage* , car il n'a plus un ami parmi nous ; voyez-y uniquement le gage de l'affection de Milord & de mes deux tantes pour vous.

Nous vous demandons tous votre estime , & les mêmes sentimens que vous auriez pris pour nous , si nous avions obtenu le bonheur dont nous faisons notre plus douce espérance. Nos vœux se réuniront sans cesse pour obtenir du ciel le rétablissement de vos forces & de votre santé , & la plus longue & la plus heu-

reuse vie. Puisque vous ne voulez plus recevoir nos sollicitations en faveur de ce misérable, permettez du moins, lorsqu'il sera parti pour les pays étrangers, comme il s'y prépare, que nous cherchions à nous procurer l'honneur d'une liaison personnelle avec une femme incomparable; c'est la plus ardente prière de vos très-humbles, &c.

M. . . .

SARA SADLEIR.

ELIS. LAWRENCE.

CHARL. MONTAIGU.

MARTHE MONTAIGU.

P. S. Vous nous causeriez un mortel chagrin, si vous refusiez nos offres, chère Mifs; ne nous punissez pas des crimes d'autrui. Nous faisons partir cette lettre par un exprès, qui nous rapportera sans doute une réponse aussi favorable que nous le désirons. M. Lovelace se sert de la même occasion pour écrire; mais nous ne savons pas à qui, comme il ignore lui-même à qui nous écrivons; car nous nous fuyons de part & d'autre, & nous habitons les deux extrémités du château.



L E T T R E L V I I .

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi , 5 Août.

JE suis si désespéré de la lettre de Miss Harlowe à ma cousine Montaigu , écrite mardi dernier , & qui a été apportée par le même messager qui m'a remis la vôtre , que je suis incapable de patience & d'attention pour tout ce que vous m'écrivez. Qu'il lui convient mal de *crier merci* pour elle-même , lorsqu'elle n'en montre point pour autrui ! Oh ! c'est bien la fille des Harlowes ; oui , Belford , c'est une véritable fille des Harlowes ! Cependant elle possède tant de charmes & de perfections , que je me sens forcé de l'adorer , & que mes adorations , (insensé que je suis !) croissent par sa haine & ses dédains.

Tu reviens sans cesse , avec ton imbécille & maudit ton de réformé , à tes maudites idées de langueur , de défaillance & de mort ; & lorsque tu saisis une fois quelqu'un de ces mots , tu prends un détestable plaisir à le répéter vingt fois dans une phrase. Que je sois damné , si je

ne crois que tu l'empoisonnerois plutôt de tes propres mains, que de souffrir qu'elle en revienne & qu'elle te dérobe l'honneur d'avoir deviné juste ! Mais réforme ton style funèbre, cesse de sonner son agonie, d'éteindre & de rallumer le flambeau de la mort. Tu ne feras qu'un mauvais prophète. Elle vivra pour m'enterrer, j'en suis sûr : car le diable m'emporte si je puis manger, boire, dormir, &, ce qui est mille fois pis, si je puis aimer au monde d'autre femme qu'elle ! il n'y en a pas une à présent sur laquelle je puisse arrêter les yeux. Au contraire, je détourne la vue de toutes celles que je rencontre, à moins que le hasard ne m'y fasse remarquer un œil, un air, un trait qui tienne un peu d'elle. Je ne puis me défendre alors de regarder une seconde fois ; mais le second regard me rappelle à l'indifférence ; il n'y a point de femme en effet qui lui ressemble.

Il faut, Belford, que cette fille soit possédée de quelque mauvais génie. Plus je considère son extravagance & son obstination, plus elle me jette dans l'impatience. A-t-elle donc un meilleur moyen pour se faire justice à elle-même, à sa famille, à tous ses amis, que celui de m'épouser ? N'eût-elle qu'un jour à vivre, elle doit mourir ma femme. Si ses ressentimens

chrétiens ne lui permettent pas d'y consentir pour elle-même, ne le doit-elle pas pour sa famille & pour son sexe, dont elle prétend quelquefois que l'honneur la touche si fort? & s'il n'y a point d'intérêt assez cher pour émouvoir en ma faveur son caractère d'Harlowe; quel droit a-t-elle à cette pitié que tu ne cesses de demander pour elle d'un ton si pitoyable?

A l'égard de la mésintelligence que sa lettre répand entre ma stupide famille & moi : (car je t'apprends que nous sommes tous ennemis & en guerre l'un avec l'autre,) c'est ce qui me touche le moins. Tous mes honnêtes parens ont la folie de me maudire; moi, qui peux leur rendre dix malédictions pour une, & leur tenir tête, s'ils le veulent, du matin au soir. J'occupe à moi seul une moitié du château, &, grâces au ciel, c'est la plus commode : car les grands jouissent le moins de ce qui leur coûte le plus : La *grandeur* & l'*usage* sont des choses différentes. Leur demeure est la partie la plus simple. La mienne est l'appartement de représentation. J'y régne, & je continuerai d'y régner aussi long-temps qu'il me plaira; tandis que les deux tantes pousives, le vieux *podagre* de frère & les deux nièces déjà surannées sont resserrés dans l'autre partie, d'où la crainte de me ren-

contrer, ne leur permet pas de sortir. Mais le comique de l'aventure, c'est qu'ils m'ont défendu l'entrée de leurs appartemens. Je leur ai fait la même défense pour le mien ; ainsi je les tiens tous prisonniers pendant que je suis le maître dans la maison. Plaifans visages, d'oser quereller & aboyer après moi, lorsqu'il me suffit de paroître pour leur faire tourner le dos, & pour les faire rentrer tremblans dans leur tanière, les yeux & les oreilles baissés, comme des dogues honteux & confus !

Toi, dans le temps que je soutiens ici vaillamment la guerre contre des frêlons & des guêpes, & que la rage de l'amour méprisé fait bouillir mon sang dans mes veines, tu te plais dans ton phlegme glacé, & tu bâtis des systêmes de réforme au mépris de mes infortunes, dont tu as la cruauté de te faire un triomphe. Que lucifer t'enlève, insensible & fade complaisant que tu es ! Tu me causes autant d'impatience que la belle : car tu ne connois ni l'amour, ni l'amitié ; tu n'es pas capable de l'un, ni digne de l'autre. Autrement te réjouirois-tu de mes peines, sous les fausses grimaces de la pitié ? Mais, réponds-moi, n'es-tu pas un joli personnage, de t'être engagé à transcrire une partie des lettres que j'ai eu la simplicité de t'écrire

dans la confiance de l'amitié ? Des lettres ! Tu aurois dû laisser couper ta maudite langue , plutôt que d'avouer jamais que tu les eusses reçues. Cependant , peut-être les as-tu déjà remises entre ses mains ; prends garde , & malheur à toi si l'avis arrive trop tard ! prends garde , te dis-je , de lui abandonner une seule ligne de moi. Si tu t'es déjà rendu coupable d'une infidélité si noire , je te déclare que la moindre vengeance que j'en veux tirer , est de rétracter la parole que je t'ai donnée de ne pas la voir , comme tu as violé la tienne , en communiquant ce que tu n'avois reçu que sous le sceau de l'amitié.

Je suis à présent trop malheureusement convaincu , par sa lettre à Charlotte , qu'elle est déterminée à ne me revoir jamais. Elle nomme ma conduite avec elle *une méchanceté sans exemple*. Mais comment fait-elle si bien ce qui mérite ce nom ? où a-t-elle appris à faire des distinctions dans ce genre , & à connoître les excès où peut se porter une passion enflammée ? Penser le pire , être capable de former des comparaisons sur des situations si délicates , est-ce marquer autant de délicatesse que je lui en attribuois ? Ce que je me figure à son avantage , c'est que , n'ignorant pas que le diable est noir , & voulant faire un diable de moi , elle broye dans

son imagination, elle pêtrit ensemble tout ce qu'il y a de noir au monde, pour faire sortir de cette masse impure le plus horrible de tous les monstres.

Mais quelle tempête ses orgueilleux mépris excitent dans mon ame ! Jamais , jamais l'orgueil d'un homme ne fut si mortifié ! Comme elle me rabaisse , même à mes propres yeux ! « son cœur , dit-elle , me repousse & me rejette , « à cause de la bassesse du mien. » (¶) Et cependant elle se propose de profiter de ce qu'elle qualifie de bassesse en moi. — Malédiction sur son ame , pleine à-la-fois de hauteur & de petitesse ! de hauteur envers moi ! de petitesse envers sa famille , plus indigne de lui être alliée , que je ne peux jamais l'être ; ou je serois en effet , le plus petit , le plus vil des hommes.

Cependant , qui peut s'empêcher de l'admirer ! de l'adorer ! ô détestable , détestable maison , sans les infernales créatures de ce repaire... & leurs damnables breuvages !.... sans elles , sa sublime raison dans sa vigueur & la majesté de sa vertu l'auroient sauvée , comme elle l'avoient déjà sauvée une fois par son humble & pénétrante éloquence (*), & une autre fois par ses

(*) Dans la scène de l'incendie , voyez Lettre xxv , Tome V.

terribles menaces contre ses propres jours. [*]

Et après avoir éprouvé dans ces deux occasions son pouvoir sur moi , & mon amour pour elle , me haïr , me mépriser , me rejeter ! (b)

Si , dans mon dernier attentat , le succès avoit répondu à tous mes desseins , je trouverois peut-être de la justice dans ces ressentimens ; mais être sortie victorieuse , triomphante , sous toutes sortes de faces ,... ah ! c'est pour l'avoir souffert qu'elle a bien raison de me mépriser ! elle m'a laissé si humilié , si méprisable en effet , que l'impression lui en demeure encore. — Je me poignarderois volontiers de ne lui avoir pas donné sujet... de n'avoir pas su l'humilier elle-même ; ou plutôt , cher ami , de n'être pas resté à la ville pour suivre ses démarches plutôt que de m'être rendu au désir de Milord , & parvenir à m'exalter jusqu'au sommet du bonheur & de la gloire en me donnant une femme supérieure à toutes sortes d'épreuves & de tentations.

Cependant je veux hasarder encore une lettre : si je n'en tire aucun fruit , ou si je n'obtiens pas de réponse , je m'efforcerai de la voir , quelles qu'en puissent être les suites. Si son obstination

(*) Dans la scène du canif , voyez Lettre xv , Tome VII.

lui fait trouver le moyen de m'éviter, je signale ma vengeance par quelque attentat éclatant contre la méchante fille qu'elle aime le plus, & je quitte pour jamais l'Angleterre.

A présent, Belford, puisque tu es dans le goût de lui communiquer les lettres secrètes de ton ami, fais-lui cette déclaration, si tu veux; ajoute que si elle m'abandonne, le ciel m'abandonnera. Et quelle sera alors la destinée de *son*

LOVELACE!

LETTRE LVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

En réponse à la sienne du 4 Août, N°. LIII.

Lundi, 7 Août.

IL est donc vrai que tu as remis à la belle implacable un extrait des lettres que tu as reçues de moi dans la confiance de l'amitié! Prends garde, Belford, prends garde! je t'aime assurément plus qu'aucun homme au monde; mais ce point est plus délicat que tu ne penses. Cette affaire est devenue très-sérieuse pour moi. Mon cœur est déterminé à épouser Miss Harlowe,

& je l'épouserai, fût-ce au dernier soupir de sa vie.

Elle insiste vivement, dis-tu, sur la parole que je t'ai donnée, de ne la pas chagriner. Tu peux lui déclarer de ma part, que c'est un point qui dépend absolument d'elle-même, c'est-à-dire, du parti qu'elle prendra, de faire réponse à ma lettre, ou de la payer du méprisant silence dont il lui a déjà plu d'honorer mes dernières. Je vais lui écrire d'un ton humble, & dans des termes si raisonnables, qu'elle me pardonnera, si son caractère n'est pas celui d'une véritable Harlowe. Mais pour l'exécution testamentaire, dont elle pense à te charger... Tu ne seras pas son exécuteur. Que je périsse si tu l'es ! Elle ne mourra point ; & nul autre que moi ne lui fera rien, n'offera lui rien être. Ton bonheur est déjà trop grand d'être admis tous les jours en sa présence ; de la voir, de lui parler, de l'entendre, pendant qu'il m'est défendu d'approcher à la vue de sa fenêtre. Quelle réprobation est-ce donc ici d'un homme qui lui étoit autrefois plus cher que tous les hommes de l'univers ? Etre aujourd'hui capable de jeter sur moi de la région des étoiles où sa tête s'est cachée, tantôt un œil de mépris, tantôt un œil de pitié encore plus offensant ; c'est ce qu'il m'est impossible de supporter.

Je t'apprends que si ma lettre est sans succès, je saurai surmonter la rampente folie qui a trouvé le moyen de s'insinuer dans mon cœur ; ou bien je l'arracherai ce cœur en sa présence, & je l'offrirai à ses yeux, pour lui faire voir combien il est plus tendre que le sien, quoiqu'elle & toi, & les autres vous ayez pris la liberté de le traiter de *rocher*. Si je suis rejeté ; avertis d'avance les voisins de la maudite Sinclair, de transporter leurs meilleurs effets : car ma première vengeance sera de mettre le feu à ce repaire de serpens ; & comme il n'est pas à craindre que je les surprenne au milieu d'aucune action qui, suivant le langage de Shakespeare, ait le goût du bien & du salut ; si ces furies périssent dans les flammes que j'allumerai, ma vengeance sera complète.

L E T T R E L I X.

M. LOVELACE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi, 7 Août.

MALGRÉ les raisons qui doivent me faire craindre autant de difficulté à faire entendre mes prières qu'à mériter ma grâce, je ne puis me

défendre de vous écrire encore une fois ; pour vous supplier de me donner le pouvoir d'expier , autant qu'il est possible de les expier , les outrages dont je me reconnois coupable ; & j'espère que cette hardiesse vous offenserá moins qu'une visite. Votre pureté angélique & le réveil de ma conscience sont des témoignages qui déposent hautement en faveur de votre mérite sublime & contre ma détestable bassesse. Mais la bonté qui vous porteroit à me pardonner , vous donneroit des droits éternels sur ma reconnoissance & ma soumission. Pardonnez-moi donc , ma très-chère vie , ma divinité sur la terre , le support visible où sont attachées toutes mes espérances futures , comme vous espérez le pardon pour vous-même. Vous , qui croyez avoir besoin de le demander aussi à la bonté du ciel , daignez me l'accorder , & consentir à vous trouver au pied des saints autels avec moi , devant les personnes qu'il vous plaira de nommer , & aux conditions que vous voudrez prescrire ; pour vous assurer des droits inaltérables sur le plus repentant & le plus affectionné de tous les cœurs qui respirent.

Mais peut-être souhaiteriez-vous un temps d'épreuve ; peut-être une juste défiance , de vifs mécontentemens & l'état de votre santé vous font-ils trouver trop de difficulté à me
rendre

rendre votre faveur aussitôt que mon cœur la désire. Dans cette supposition je me soumets à toutes vos volontés. Vous ne m'imposerez point de conditions que je n'embrasse avec ardeur, si vous me donnez la moindre espérance qu'après une expiation dont vous réglerez la durée, après des preuves éclatantes d'une réforme telle que vous m'en tracerez les loix, vous consentirez enfin d'être à moi.

Honorez - moi donc de quelques mots de réponse, pour m'encourager dans cet espoir *conditionnel*; si ce n'est pas pour me donner des espérances plus prochaines & des encouragemens encore plus généreux.

Me refuser une grâce si chère & si précieuse, c'est me jeter dans le dernier désespoir. Mais alors même, je dois à toutes sortes de risques, chercher l'occasion de me jeter à vos pieds, pour n'avoir point à me reprocher d'avoir omis aucun moyen qui m'ait paru propre à vous attendrir: car c'est de vous, Madame, c'est du pardon de votre cœur que dépend tout mon bonheur pour ce monde & pour l'autre. Rejeté de vous, je n'attends plus rien de la miséricorde du Tout-Puissant. Je suis assez réveillé de mes erreurs, pour comprendre que le pardon de l'innocence injuriée est une condition qui doit

précéder celui du ciel , & que dès ici-bas sans doute l'Auteur de notre être donne ce pouvoir à l'innocence sur les misérables qui osent l'offenser sans raison. Et qui seroit autorisé à ce pouvoir , si vous ne l'étiez pas ? En un mot, votre cause, Madame , est à mes yeux celle de la vertu , & par conséquent celle de Dieu même : ne dois-je pas m'attendre qu'il la fera triompher par la perte d'un homme qui s'est rendu aussi coupable que moi , si vous marquez , en me rejetant , que vous me jugez impardonnable ?

Je vous assure solennellement , Madame ; qu'il n'entre dans mes instances aucune vue temporelle ou mondaine. Je connois que je ne mérite point le pardon que je vous demande. Milord M.... & ses sœurs ne méritent pas non plus le mien. Je les méprise du fond de mon cœur , pour avoir eu la présomption de s'imaginer que je puisse être conduit par la vue d'aucun avantage qu'ils aient le pouvoir de m'accorder. De tout ce qui respire , il n'y a que vous dont je veuille recevoir des loix ; toute votre conduite m'a paru fondée sur des principes si nobles , & vos ressentimens ont été si justes , que je ne vois rien en vous qui ne m'offre un air divin ; & vous me semblez infiniment plus aimable aussi que vous n'auriez jamais

pu l'être; si vous n'aviez pas souffert les barbares injustices qui remplissent aujourd'hui mon ame de tristesse & d'horreur, dans le souvenir de mes indignes atrocités contre la plus excellente des femmes.

Je le répète; tous mes desirs se réduisent actuellement à quelques lignes qui puissent guider mes pas incertains, & me faire espérer; (si vous pouvez porter aussi loin la condescendance) qu'après avoir vérifié mes promesses par ma conduite, il me sera permis d'aspirer à l'honneur d'être éternellement à vous.

LOVELACE.

(9) LETTRE LX.

MISS CLARISSE HARLOWE à MILORD MONTAIGU;
& aux dames de sa maison.

En réponse à celle de MISS MONTAIGU;
du 7 Août, N°. LVI.

Mardi, 8 Août.

DISPENSEZ-moi, Milord, & vous, honorables dames, d'accepter votre noble & généreuse proposition, & permettez-moi de vous renvoyer

Bb ij

ici avec l'expression de mon humble & sincère reconnoissance, le gage de vos bontés pour moi. Je n'ai vraiment pas besoin de l'un, & il n'est guères possible que j'aye jamais besoin de l'autre. Mais je n'en suis pas moins profondément sensible à votre générosité, & jusqu'à ma dernière heure, je me ferai un plaisir d'en avoir le souvenir présent à mes yeux, & de m'enorgueillir de la place que m'accordent dans leur estime des personnes aussi illustres & aussi respectables, auxquelles j'eus autrefois l'ambition & l'espoir d'appartenir.

Mais permettez-moi de vous marquer ma peine, de voir que vous ayiez banni votre parent de votre présence & de vos bonnes grâces. Je crains que ce ne soit pour lui une occasion de se moins contraindre que jamais, & que moi en particulier, qui me flattois par votre ascendant sur sa volonté, d'être en paix le reste de mes jours, je ne me voye de nouveau exposée à ses persécutions.

Il ne vous a pas offensés, Milord, ni vos chères dames, comme il m'a offensée; vous avez pu intercéder tous généreusement pour lui auprès de moi: & pourroit-on me blâmer de désirer pour ma propre tranquillité, pour l'intérêt d'autres innocentes créatures qu'il pourroit

encore outrager , si on le réduisoit tout-à-fait au désespoir , & pour celui de toute votre digne famille , d'étendre jusqu'à lui ce pardon que vous avez espéré de moi ? d'autant plus que j'ose croire que son caractère impétueux & entreprenant ne sera pas dompté par des méthodes violentes : car je ne doute point qu'il ne sacrifie au plaisir présent de satisfaire une passion , quelque criminelle qu'elle soit , toutes les perspectives de l'avenir , quelque avantageuses qu'elles pussent être.

Vos ressentimens pour mes intérêts sont extrêmement généreux , comme vos bontés pour moi sont de la plus grande noblesse ; mais je ne suis pas sans espérance qu'il ne soit touché , comme il doit l'être , des maux qu'il m'a fait souffrir , & qu'après que je serai ensevelie & oubliée sous la terre , il ne donne à toute votre honorable famille la joie de le voir reformé , & de jouir d'une suite d'années heureuses , telles que vous les souhaitez si obligeamment , Milord & chères dames , à votre reconnoissante & redevable

CLARISSE HARLOWE. (b)



L E T T R E L X I.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi soir , 10 Août.

(¶) TOURVILLE vous a informé combien la maladie & les affaires de Belton m'ont donné d'occupation, & à lui & à Mowbray, depuis ma dernière. Je passai lundi chez Mde. Smith en allant à Epsom.

Je trouvai Clarisse sortie : elle étoit allée à la chapelle voisine. J'eus la satisfaction d'apprendre que son état n'étoit pas empiré. Je laissai mes complimens, & recommandai de la prévenir que je serois absent de la ville trois ou quatre jours.

Je m'en rapporte à Tourville, pour te faire le détail des difficultés que nous avons eues à chasser cette douce maîtresse, cette sobre & frugale ménagère avec sa progéniture, & à rendre à la sœur du pauvre malheureux la possession de sa propre maison. Pendant nos débats, il étoit, lui, caché dans une hôtellerie à Croydon ; trop abattu pour avoir le courage de se montrer dans sa propre cause,

Mais je dois observer qu'il étoit grand temps de nous y prendre pour sauver les débris de sa fortune, des mains de cette femme rapace & de ses complices. Comme il ne peut aller loin, & qu'elle en est bien persuadée, elle avoit pris des mesures pour dresser un acte de mariage & s'emparer de tout en son nom & au nom de ses enfans.

Tourville te dira comme je me suis vu forcé de châtier en sa présence son galant jadis aubergiste, avant de pouvoir les chasser de la maison. Il a eu l'insolence de mettre la main sur moi; je ne lui ai fait faire qu'un saut du haut de l'escalier en bas. J'ai cru qu'il avoit les os & le cou rompus. Alors on l'a emporté par la tête & par les pieds hors de la maison, & la Thomassine a jugé à propos de le suivre.

Voilà les charmantes suites du métier d'*entrepreneur*; état que nous avons tant vanté! Quelque jugement qu'on en puisse porter en pleine santé, la maladie & le déclin des forces en font juger bien différemment.

Elle espéroit bientôt le tenir dans l'espace de six pieds sur cinq, avoit-elle dit à un confident (elle vouloit parler de son lit) & alors elle se proposoit bien de ne laisser personne en approcher que ceux qu'il lui plairait. Le galant

aubergiste auroit été alors , je suppose , son médecin. On avoit un testament tout dressé à lui faire signer , & il y a toute apparence que la veuve s'étoit déjà pourvue de ses habits de deuil. Qui fait même si elle n'auroit pas eu l'audace de s'en montrer revêtue aux yeux du moribond ? comme je l'ai vu faire une fois à une méchante femme qui insultoit à son mari , qu'elle croyoit qui n'en reviendrait jamais ; mais cette impudence réveilla tous les esprits du malade , & occasionna une crise qu'il eut le bonheur de surmonter , & il vécut encore assez pour la voir elle-même dans son cercueil , vêtue des mêmes habits de deuil sous lesquels elle avoit eu la cruauté de se montrer à ses yeux.

Mais c'est assez te parler aujourd'hui de Belton & de la Thomassine ; j'y reviendrai une autre fois. (b)



Ta situation commence à me faire sincèrement pitié , depuis que je te crois de bonne foi dans la peinture que tu fais de ton amour pour cette femme angélique , d'autant plus que quelque jugement qu'il te plaise d'en porter , il est impossible que sa santé se rétablisse au milieu des cruautés de son implacable famille , dont elle a encore reçu de nouveaux traits. Je me flatte

qu'au fond tu n'es pas fâché que je lui aye communiqué les extraits de tes lettres. La justice que tu n'as pas cessé de rendre à sa vertu , fait tant d'honneur à ton ingénuité ; (qualité qui , je le répète , te donne un avantage sur la classe des libertins ordinaires ,) que j'ai cru te rendre en effet un service réel , du moins dans l'esprit d'une femme qui te connoît par des traits moins honorables : car avec toute autre je conviens que j'aurois eu tort. (¶) Si l'événement justifie les moyens , il est clair que je vous aurai rendu service à tous deux , puisque j'ai contribué à sa tranquillité ; & que toi je t'ai montré à ses yeux sous un jour plus favorable que tu n'aurois paru sans cela. (b) Cependant si tu trouves mauvais que j'aye pris le parti de l'obliger dans un point que je reconnois être délicat , nous nous expliquerons à notre première entrevue. Je te ferai voir non-seulement les extraits , mais les liaisons que je leur ai données en ta faveur.

A l'égard de l'exécution testamentaire , sûrement tu ne peux sérieusement arbitrer ce que je ferai ou ce que je ne ferai pas. Je ne dépends de personne , j'espère. Il me semble qu'au contraire tu devrois te réjouir que la justification de sa mémoire soit entre les mains d'un homme

qui te traitera toi & tes actions, comme tu n'en faurois douter, avec toute la douceur que l'honneur lui permettra.

Tu me paroïs toujours surprenant dans ta partialité pour toi. Que veux-tu dire, lorsque tu as le front d'observer « qu'il lui convient peu « de crier merci pour elle-même; elle qui n'en « montre point pour autrui ? » Oses-tu prétendre que les deux cas se ressemblent ? Ce qu'elle demande uniquement, c'est la dernière bénédiction d'un père & d'une mère, leur dernier pardon pour une faute qu'on peut nommer involontaire, s'il est vrai même qu'elle mérite le nom de faute : elle n'a d'ailleurs aucune espérance d'être reçue dans sa famille. Toi tu demandes le pardon d'une injure préméditée : on te l'accorde à condition que tu ne donneras pas de nouveaux sujets de chagrin; & ce pardon te donne l'espérance de rentrer en grâce, peut-être même de te voir un jour le maître absolu du plus riche trésor du monde !

(¶) Je vais maintenant te faire le récit abrégé de ce qui s'est passé depuis ma dernière, relativement à cette excellente femme. Tu verras qu'elle a bien assez de sujets de peines & d'occupation, dont tu es la première cause, sans qu'il soit besoin que tu en augmentes le nombre.

par de nouvelles persécutions. Et aussi longtemps que tu pourras te conduire si cavalièrement dans le château de Milord, où tu tiens tout le monde prisonnier, je pense que ta belle bravoure doit être pour le moins aussi satisfaite de l'empire que tu exerces-là sur une demi-douzaine de personnes de rang & de distinction, qu'elle pourroit l'être en tyrannisant une orpheline sans défense. Je puis bien donner ce nom à cette dame, qui n'auroit pas un seul ami pour elle, si je ne lui prêtois pas mon appui; à une infortunée qui se croira heureuse, si elle peut s'affranchir de toi, & du monde entier, & se sauver dans les bras de la mort.

Ma dernière lettre étoit datée de samedi.

Le dimanche, par déférence pour l'avis de son médecin, elle sortit pour prendre un peu l'air. Mde. Lowick, M. Smith & sa femme l'accompagnèrent. Après avoir assisté au service divin, à la chapelle de Highgate, elle les régala d'un petit dîner; & l'après-midi elle alla à l'église d'Islington qui se trouvoit sur le chemin de son retour: elle se trouva assez bien de cette promenade, & rentra assez gaie.

Elle avoit reçu pendant mon absence plusieurs lettres avec la tienne; comme me l'apprit Mde. Lowick. La tienne, à ce qu'il paroît, lui causa

beaucoup de trouble. Elle fit dire au messager, qui la pressoit de faire une réponse, qu'il n'y avoit rien qui en exigeât une sur le champ.

Le mercredi elle reçut une lettre de son oncle Harlowe (*), en réponse à celle qu'elle avoit écrite à genoux le samedi & adressée à sa mère. Il falloit que ce fut une lettre bien cruelle, dit Mde. Lowick, si l'on en juge par l'effet qu'elle fit sur elle. Au moment où elle la reçut, elle se proposoit de faire une promenade l'après-dîner dans un carrosse; mais sa lecture la jeta dans un si violent accès de vapeurs & de convulsions nerveuses, qu'elle fût forcée de se coucher sur un lit de repos, & voyant qu'elle n'en étoit point soulagée, elle fut obligée de se mettre au lit sur les 8 heures du soir.

Le jeudi elle se leva de grand matin; & elle eut recours à la Bible pour calmer son ame, dit-elle à Mde. Lowick: toute foible qu'elle étoit, elle voulut aller en chaise à porteurs à la chapelle de Lincoln vers les onze heures. Elle étoit un peu mieux quand elle revint à la maison, & elle se mit alors à vouloir écrire à son oncle; mais elle fut obligée de quitter plusieurs fois la plume; — pour se combattre elle-même,

(*) Voyez Lettre LXIV de ce volume.

à ce qu'elle dit à Mde. Lowick , & tâcher de se contenir dans un état de patience & d'humilité : mon cœur , dit-elle à cette honnête femme , est un cœur plein d'orgueil , & qui n'est pas encore , je le vois , assez mortifié , assez résigné à ma situation ; il veut toujours , quoique je fasse , inspirer ses ressentimens à ma plume.

Je revins à Londres le soir même de jeudi , & j'allai directement chez Mlle. Smith ; Clarisse n'étoit pas en état de recevoir ma visite. Je lui fis porter mon compliment , & elle me fit répondre qu'elle seroit bien aise de me voir le lendemain dans la matinée.

Madame Lowick me fit le plaisir de me donner copie d'une méditation que Clarisse avoit tirée des saintes écritures. Elle lui avoit donné ce titre : *Les pauvres mortels sont la cause de leurs propres maux.* Sans doute dans la vue d'émousser le trait trop vif de ses angoisses , en se voyant souffrir des maux si disproportionnés à sa faute , quand sa faute seroit aussi grande qu'elle est portée à le croire. Nous pouvons voir par-là la méthode qu'elle prend pour fortifier son ame , & à laquelle elle doit en grande partie le courage héroïque avec lequel elle supporte des persécutions si peu méritées.

MÉDITATION.

Les pauvres mortels sont eux-mêmes la cause de leurs propres maux.

« Ne dis point que t'est le Seigneur qui est
« cause de ta chute : car tu ne dois point faire
« la chose que le Seigneur abhorre.

« Ne dis point, il a causé mon erreur : car
« il n'a nul besoin de l'homme pécheur.

« Il a formé l'homme dès le commencement ;
« & il l'a laissé dans la main de sa prudence.

« Pour observer, si tu le veux, ses com-
« mandemens, être fidelle à sa loi, & accomplir
« des œuvres qui lui soient agréables.

« Il a placé le feu & l'eau devant toi ; étends
« ta main & choisis à ta volonté.

« Il n'a commandé à aucun homme de faire
« des actes pervers ; il n'a donné à aucun la
« permission de pécher.

« Et maintenant, Seigneur, quelle est mon
« espérance ? ma seule espérance est en toi seul :

« Délivre-moi de toutes mes iniquités, & ne
« me fais pas servir de leçon aux insensés.

« Lorsque tu châties l'homme pour son
« péché, tu fais évanouir sa beauté ; elle s'use
« comme l'étoffe rongée par le ver. Tout
« homme n'est donc que vanité,

« Tourne tes regards vers moi , & aie pitié
 « de moi : car je suis dans le dénuement &
 « l'affliction.

« Les peines de mon cœur ne font qu'aug-
 « menter. Ah ! daigne m'affranchir de mes
 « souffrances ! »



Mde. Smith m'a rendu le compte qui suit d'une conversation qu'elle eut mardi l'après-midi avec un jeune ecclésiastique , qui paroît avoir été chargé par la famille de faire des informations sur Miss Clarisse. Il est entré dans leur boutique en habit de cheval , & a demandé du tabac d'Espagne. Comme il a trouvé Mde. Smith seule , il lui a dit qu'il feroit bien-aise d'avoir un moment d'entretien avec elle dans l'arrière-boutique.

Il a commencé par battre la campagne , en faisant plusieurs questions indifférentes. A la fin , il est revenu à faire tomber plus directement la conversation sur Miss Harlowe.

Il a dit qu'il l'avoit connue avant sa *chûte*. Tel a été le mot dont il a eu l'impudence de se servir ; & il a tenu d'elle le propos suivant que j'ai recueilli de la bouche de Mde. Smith.

Elle faisoit alors , a-t-il dit , l'admiration & les délices de tout le monde. Il a déploré en

termes fort graves son *faux pas*, autre phrase de son cru. Mde. Smith m'a dit que c'étoit un homme fort savant : qu'il avoit dit plusieurs choses qu'elle n'avoit pas comprises, en grec ou en latin, elle ne pouvoit pas dire lequel des deux ; mais qu'il avoit eu la complaisance de les lui expliquer en anglais, sans qu'elle le lui demandât. C'est une belle qualité, dit-elle, dans un savant, que cette complaisance.

Il a dit que son évafion avec un auffi vil libertin avoit caufé un grand fcandale à toutes les dames du voifinage, ainfi qu'à fes parens.

Il a dit à Mde. Smith combien elle étoit fuivie de tous les yeux toutes les fois qu'elle fortoit, ou qu'elle alloit à l'églife, & que toutes les bouches la louoient & la béniffoient fur fon paffage, furtout les pauvres ; qu'elle donnoit le ton & les modes à toutes les perfonnes de goût & de fortune, fans paroître y fonger elle-même & s'en appercevoir ; qu'il étoit amufant de voir toutes les dames imiter fa parure & fa contenance fans pouvoir parvenir à fe donner fes grâces & fon aifance naturelle : & ne recueillir de leurs efforts qu'un air d'affectation & de gaucherie, tandis qu'elles fe croyoient sûres de l'approbation générale, parce qu'elles portoient la même parure & les mêmes

mêmes ajustemens que la personne qui s'attiroit l'admiration de tout le monde sans considérer que si elle leur eût ressemblé , ou qu'elle eût eu leurs défauts , elle auroit inventé une mode toute différente : car la nature étoit en tout son guide , & l'aisance son étude. Ce naturel , joint à la dignité & à la complaisance qui se mêloit dans son air & dans ses manières , soit qu'elle fît ou qu'elle reçût un compliment , la distinguoit au-dessus de tout son sexe.

Ce n'étoit pas seulement , dit-il , son opinion personnelle qu'il donnoit , c'étoit le jugement de tout le monde. Les louanges de Miss Clarisse Harlowe étoient un sujet si favori , qu'une personne qui n'auroit pu s'attirer l'attention en parlant de toute autre chose , étoit sûre d'intéresser & de parler à propos en parlant d'elle , parce qu'il avoit la ressource de ne rien dire qui n'eût été dit & répété vingt fois avec l'applaudissement général.

C'est à cette raison peut-être que le novice devoit ce qu'il disoit de mieux lui-même sur cette belle : quoique je doive convenir aussi que la connoissance personnelle que j'ai de cette dame par l'avantage de la voir souvent , m'a mis à portée de donner aisément une forme ressemblante au récit que m'a fait la bonne

dame Lowick, comme étant le portrait que lui avoit fait le jeune lévite. Car qui ne voit pas même aujourd'hui au milieu du déclin de sa fanté, que tous ces attributs appartiennent à Clarisse ?

Je présume qu'il n'y a pas long-temps qu'il est sorti du collège, & qu'il croit n'avoir à présent autre chose à faire que d'étaler sa science au milieu des ignorans, tels que le paroissent aux yeux de ces jeunes écoliers, ceux qui ne peuvent citer autant de vers qu'eux, & nous dire comment un auteur ancien s'est exprimé en latin sur un point qu'ils pourroient d'ailleurs exprimer tout aussi-bien en anglois que cet auteur l'avoit pu faire dans sa langue.

Mde. Smith étoit si entichée de lui, qu'elle auroit bien voulu le présenter à Miss Clarisse, ne doutant nullement que ce seroit pour elle une grande fête, de voir un homme qui la connoissoit si parfaitement, elle & sa famille ; mais il s'en défendit sur plusieurs *raisons* qu'il lui donna. Une de ces raisons étoit qu'une personne de sa robe devoit être très-circonspecte sur la *compagnie où il se montroit*, surtout lorsque le sexe y étoit intéressé, & qu'une femme avoit *terni sa réputation* ; (que j'aurois voulu être là, quand il s'est donné ces airs !) Une

autre raison, c'est qu'on l'avoit chargé de prendre des informations sur la vie qu'elle menoit, & les personnes qu'elle voyoit : car, quant aux éloges que faisoit d'elle Mde. Smith, il faisoit entendre qu'elle lui paroïssoit une fort bonne femme, & qu'elle pourroit bien, (en quoi cependant il souhaitoit se tromper pour l'honneur de la jeune personne,) être trop partiale & trop aveuglée en sa faveur, pour mériter une entière confiance dans un objet d'un aussi grand intérêt que la tâche dont il s'étoit chargé ; glissant d'une tête penchée plusieurs mots équivoques, & prenant des airs d'importance, comme je le recueillis du récit de l'hôtesse. Lorsque Mde. Smith lui dit que la santé de la jeune dame étoit dans un état bien déplorable, il haussa les épaules d'un petit air d'insouciance ; « elle pourroit être fort mal, dit-il : le chagrin de se voir contrariée dans ses vues, doit l'avoir vivement affectée ; mais j'ose le dire, elle n'est pas encore dans un état assez fâcheux, pour expier la gravité de sa faute, & pour s'attendre au pardon de ceux sur qui elle a attiré tant de disgrâce. »

Petit fat, présomptueux pédant ! que ne donneroîs-tu pas pour t'avoir trouvé sur mon chemin ?

Il est sorti très-satisfait de lui-même sans doute, & sûr de la haute opinion qu'il avoit laissée de sa science & de sa sagacité à Mde. Smith.

Je suis pourtant bien aise de voir, pour l'intérêt de la paix de son ame, que ses parens commencent à croire que la bienfaisance exige d'eux de s'informer de son état. (b)



(9) LETTRE LXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 11 Août.

M. Belford apprend à son ami la générosité de Milord M. & des dames de sa famille, & la reconnoissance que Miss Clarisse leur a exprimée à cette occasion.

Il dit que dans la vue d'éviter le chagrin de le voir, (lui, M. Lovelace.) elle se propose de répondre à sa lettre du 7, quoique contre son inclination.

« Elle a fait une grande attention, dit M.
« Belford, à ce passage de votre lettre, où
« vous pensez que le pardon de l'innocent

« qu'on a sans raison outragé , doit précéder &
 « préparer le pardon de l'Eternel.

« Il paroît que son grand-père lui a donné
 « la faculté de faire son testament à dix - huit
 « ans , & de faire passer une grande partie de
 « la fortune qu'il lui a léguée , à celui de la
 « famille qu'elle voudra préférer , & de disposer
 « du reste à sa discrétion , si elle venoit à mourir
 « fille : & cela dans la vue de la faire respecter ,
 « & de contenir l'envie qu'il craignoit fort
 « qu'elle n'excitât contre elle ; actuellement
 « elle est résolue de s'occuper sans délai de son
 « testament. »

M. Belford insiste encore sur la promesse
 que son ami a faite de ne plus la chagriner ; il
 lui donne la substance de la réponse qu'elle a
 faite à Milord M. & aux dames , en refusant
 leurs offres généreuses. (*) (b)

(*) Voyez Lettre LX , de ce volume.



L E T T R E L X I I I .

M I S S C L A R I S S E H A R L O W E à M . L O V E L A C E .

Vendredi , 11 Août.

C'EST une alternative bien cruelle que d'être forcée de vous voir ou de vous écrire. Mais j'ai perdu depuis long-temps le pouvoir de suivre mes propres inclinations. Ainsi , pour éviter un plus grand mal , & je puis dire aujourd'hui le plus grand de tous les maux , je me détermine à vous écrire.

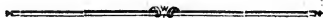
Si j'étois capable de déguiser ou de cacher mes vrais sentimens , je pourrois , j'ose le dire , vous donner en toute sûreté l'espérance éloignée que vous demandez , sans rien changer à toutes mes résolutions. Mais je dois vous dire , Monsieur , (& mon caractère exige que je vous le déclare ,) qu'eussai-je encore à vivre plus d'années que peut-être je n'ai de semaines , & fussiez-vous le seul homme dans ce monde , je ne pourrois , je ne voudrois jamais être à vous.

Il n'y a aucun mérite à faire son devoir. La religion m'ordonne non-seulement de pardonner les injures ; mais encore de rendre le bien pour

le mal. C'est elle qui fait toute ma consolation , & je bénis le ciel de m'avoir mis , par rapport à vous , dans une disposition d'ame qui me laisse la liberté d'obéir volontiers à ses préceptes. Je vous déclare donc , qu'en quelque endroit que vous ailliez , je désire que vous soyez heureux , & je comprends dans ce vœu toute espèce de bonheur.

A présent que j'ai rempli , bien malgré moi , je l'avoue , une de vos pressantes alternatives , j'en attends le fruit.

CLARISSE HARLOWE.



(9) LETTRE LXIV.

M. JULES HARLOWE à Miss CLARISSE
HARLOWE.

En réponse à celle qu'elle avoit adressée à sa mère.

Lundi, 7 Août.

MALHEUREUSE & ingrate créature , indigne nièce , votre mère n'a ni l'envie ni la permission de vous écrire : & c'est moi qu'on veut qui mette la main à la plume , quoique j'eusse résolu de ne vous écrire de ma vie.

Cc iv.

Je dois vous apprendre que vos lettres, & la cause qui les occasionne, nous font tous périr de chagrin.

Si nous étions bien sûrs que vous ayez reconnu votre folie, & que votre repentir soit sincère, & en même-temps que vous soyez aussi mal que vous prétendez l'être, je ne fais ce qu'on pourroit faire pour vous. Mais nous connoissons tous votre talent & votre éloquence, quand vous voulez emporter un point que vous avez à cœur.

Malheureuse fille ! comme vous nous avez tous rendus misérables ! nous qui avions tant de plaisir à nous voir, aujourd'hui nous ne pouvons supporter la vue l'un de l'autre.

Quand vous n'auriez pas su, dans cent occasions, combien vous nous étiez chère, vous pourriez en juger à présent, si vous voyiez dans quel désordre, quel trouble votre folie a jeté toute la famille.

Indigne, indigne fille, vous voyez les fruits qu'a produits votre préférence insensée d'un libertin sans principes, à un homme sage & plein de mœurs. Contre tant de bons avis, contre tant de lumières que vous aviez par vous-même ! & une fille si modeste, telle que vous

l'étiez ! Comment avez-vous pu songer à donner une si indigne préférence ?

Votre mère ne peut pas faire la question , & votre sœur ne fait pas comment la faire décemment ; c'est donc moi qui vous la ferai , & qui vous demanderai si vous avez quelque raison de vous croire grosse des œuvres de cet infâme. Il faut que vous répondiez à cette question , & que vous répondiez la vérité , avant qu'on puisse prendre aucune résolution sur vous.

Vous aviez bien sujet d'être déchirée de remords pour votre inconduite. L'aurois-je jamais pu imaginer , que mon idole , comme tout le monde vous appeloit , auroit fait un pareil tour ? Oh ! cela est sûr , je vous aimais trop. Mais cette tendresse est bien éteinte à présent. Cependant , & sans prétendre répondre au nom de personne qu'au mien seul , je dis : Dieu veuille vous pardonner ! c'est tout ce qu'a à vous dire ,

Votre oncle affligé.

JULES HARLOWE.

La Méditation suivante étoit attachée à cette lettre avec un fil de soie noire.

M É D I T A T I O N.

O que tu voulusses me cacher dans la tombe !

m'ensevelir loin de ta vue, jusqu'à ce que ton courroux soit apaisé !

Mon visage est souillé de larmes : & mes paupières sont couvertes des ombres de la mort. Mes amis me méprisent : mais je verse mes larmes dans le sein de mon Dieu.

Un son terrible retentit à mes oreilles : au milieu de ma prospérité, le destructeur a fondu sur moi.

J'ai péché. Que ferai-je pour rentrer en grâce avec toi, le gardien & l'appui des mortels ? Pourquoi as-tu mis ta créature en opposition avec son créateur ? Je suis devenue un fardeau pour moi-même.

Quand je dis, mon lit me donnera du soulagement : ma couche calmera ma plainte ;

Alors tu m'épouvantes par des songes : tu m'effrayes par des visions.

Enforte que mon ame préféreroit le supplice & la mort à la vie. Je suis dégoûtée de la vie : non, je ne voudrois pas vivre toujours.

Abandonne-moi ; car mes jours ne sont que vanité.

Il m'a rendu la fable du peuple : moi dont auparavant le nom ne rendoit dans toutes les bouches que des sons de louange & d'allégresse. Mes jours sont passés ; mes projets sont ren-

versés ; jusqu'aux pensées de mon cœur sont anéanties. Au moment où j'espérois le bonheur ; le malheur a fondu sur moi : lorsque j'attendois la lumière, les ténèbres m'ont enveloppée. Et maintenant où est mon espérance ?

Cependant j'attendrai le terme fixé à ma carrière & le jour où je dois changer d'être. (b)

(9) LETTRE LXV.

MIS CLARISSE HARLOWE à M. JULES
HARLOWE.

Jeudi, 10 Août.

MON TRÈS-HONORÉ MONSIEUR,

C'ÉTOIT un acte de charité que j'implorois : je ne demandois qu'une dernière bénédiction , afin de pouvoir mourir en paix. Je ne demande point à être reçue dans la famille , comme ma cruelle sœur (ah plût au ciel que je ne lui eusse pas écrit !) se plaît à dire que ce sont mes vœux. Qu'on me refuse cette grâce , j'y consens , quand il m'arrivera de la demander.

Je ne peux jeter les yeux avec quelque consolation sur la dernière scène de ma vie, sans

chercher au moins à obtenir la bénédiction qui fait l'objet de ma prière, & je l'ai sollicitée avec un cœur si pénétré de repentir, que je ne méritois pas d'être repoussée du tendre cœur d'une mère, pour être renvoyée à la plume & aux reproches sévères d'un oncle.

Je ne méritois pas qu'on me déchirât le cœur par la question cruelle qu'il m'a faite en des termes si choquans. Le temps, & ce temps n'est pas éloigné, y répondra mieux que je ne le puis moi-même : car je ne suis point une créature endurcie dans le crime, & sans pudeur : si je l'étois, je n'aurois pas été si jalouse d'obtenir la faveur que j'ai sollicitée.

Et je l'ai fait, permettez-moi de le dire ; autant pour l'intérêt de mon père & de ma mère que pour le mien : car je suis sûre que ce sera au moins une peine pour eux, lorsque je ne serai plus, de me l'avoir refusée. Je serai bien aise encore d'avoir leur bénédiction, la vôtre, Mr., & celle de toute la famille, & vos prières à tous ; mais après m'être vue refusée de cette manière, je n'aurai pas la hardiesse de la demander de nouveau : je me repose entièrement sur celle du Tout-Puissant, qui ne refuse jamais sa miséricorde, à qui l'implore avec un repentir aussi vrai que j'espère qu'est le mien.

Que Dieu conserve mon cher oncle, & tous mes honorables parens ! c'est le vœu de votre infortunée ,

CLARISSE HARLOWE. (b)

(c) LETTRE LXVII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

D'Yarmouth dans l'Isle de Wight, Lundi, 7 Août.

MA très-chère amie, je ne peux en ce moment vous écrire que quelques lignes. Je ne puis me faire à entendre nommer M. Belford votre exécuteur testamentaire, quelques pressantes que soient vos raisons pour vous porter à cette démarche. Et cependant je suis bien persuadée qu'aucun de vos proches ne doit être appelé à remplir cet office. Mais je m'arrêterai d'autant moins sur ce sujet, que j'espère, (& je ne puis absolument soutenir l'idée de supposer le contraire,) que vous avez encore bien des années à vivre.

Je fais que M. Hickman parle fort avantageusement de M. Belford. Mais lui, le pauvre homme, n'a pas une grande pénétration. . . .

Autrement il auroit de la peine à penser de moi aussi avantageusement qu'il le fait.

J'ai une occasion particulière de vous envoyer ce billet par un ami de ma tante Harman, qui est prêt à partir pour Londres, & voilà ce qui cause ma précipitation. Il doit revenir aussitôt sans s'arrêter. Je m'attends donc qu'il me rapportera de votre part un gros paquet ; & j'espère qu'il m'apprendra de votre meilleure santé les nouvelles que je désire avec impatience. Le ciel veuille l'accorder aux prières de

Votre affectionnée ANNE HOWE. (b)



(c) LETTRE LXVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 11 Août.

JE vous enverrai un fort gros paquet, & votre désir & votre attente seront remplis, puisque vous me fournissez une occasion aussi sûre ; mais vous n'y trouverez pas toutes les lettres que j'ai reçues : car je dois convenir que mes parens sont extrêmement sévères, trop sévères pour qu'on puisse faire voir leurs lettres à quiconque ne les aime pas. Vous, ma chère, vous

avez de la répugnance à les appeler mes parens ; vous me l'avez dit il y a long-temps. Vous voulez ne les nommer que mes proches. Moi , je ne puis pas , je crois , ne leur donner que ce nom ! — Mais je suis malade ; & cela me donne peut-être plus d'humeur & d'impatience que je n'en devrois avoir. Il est si difficile de nous séparer de nous-mêmes pour nous juger ; cependant nous devrions souvent le faire , pour prononcer un jugement équitable.

Je m'attendois bien que vous seriez alarmée du choix de mon exécuteur ; mais la triste nécessité où je suis réduite , doit me servir d'excuse. Je ne répéterai point ce que je vous ai déjà dit là-dessus ; mais si vous ne trouvez pas de réponses satisfaisantes à vos objections dans les papiers & lettres que j'enfermerai dans ce paquet , & qui sont numérotés 1 , 2 , 3 , 4 , jusqu'à 9 , je dois me trouver malheureuse encore sous un autre rapport ; car je suis engagée trop loin ; (& d'après mon propre jugement aussi ,) pour pouvoir reculer.

Comme les passages qui accompagnent cette lettre , sont des extraits que M. Belford a transcrits pour moi des lettres de son ami , & une communication de confiance , je dois vous recommander expressément de ne pas permettre

que personne au monde les voie que vous ; & vous prier de me les faire repasser à la première occasion. C'est le moyen de prévenir tout usage de ces confidences qui pût nuire à l'écrivain original, ou à l'ami qui me les a confiées. Vous vous souviendrez que je me suis liée par une promesse formelle. Je me croirois entièrement inexcusable, si j'étois la cause de quelque malheur entre ces deux amis, tous deux libertins ; mais dont l'un est plein d'humanité, tandis que l'autre est inhumain. Je joindrai une liste des papiers & lettres que j'enfermerai : il faut me les renvoyer tous quand vous les aurez lus. (*)

Je suis excessivement fatiguée, — & excédée de — je ne fais trop de quoi ; d'écrire, je crois ; — mais de moi plus que de toute autre

(§) (*) N°. 1. Lettre de Miss Montaigne, datée du 1^{er} Août.

2. Copie de ma réponse du 3^{er} Août.

3. Lettre de M. Belford à moi, qui vous apprendra la requête que je lui ai adressée, & sa complaisance à me l'accorder ; avec les extraits que je demandois des lettres de son ami, des 3^{er} & 4^{er} Août.

4. Copie de ma réponse & de mes remerciemens, avec la prière que je lui fais de se charger de l'exécution de mon testament, du 4^{er}.

5. Réponse de M. Belford qui accepte ce titre — du 4^{er}.

chose,

chose , & d'une situation dont je ne peux qu'aspirer à sortir , pour m'élever au-dessus d'elle !

O ma chère , c'est une triste , une bien triste chose que ce monde ! Nous ne le connoissons point du tout , tant que nous restons sous les ailes protectrices de nos parens. Parce que j'avois lu beaucoup de livres , que j'avois écrit bien ou mal , & que j'avois étudié les hommes dans les visites que je faisois ou que je recevois , je m'étois imaginée bien connoître le monde. Déplorable ignorance ! hélas ! je ne le connoissois pas du tout !

Je fais des vœux ardens pour votre bonheur , & pour celui de toutes les personnes qui vous sont chères , & je suis & serai toujours ,

Votre affectionnée & reconnoissante

CLARISSE HARLOWE. (b)

6. Lettre de Miss Montaigu , contenant les offres généreuses de Milord M. & des dames de sa famille — du 7.

7. Lettre de M. Lovelace à moi — du 7.

8. Copie de ma lettre à Miss Montaigu en réponse à la sienne du jour précédent — du 8.

9. Copie de ma réponse à M. Lovelace , du 11.

Vous verrez par ces différentes lettres , écrites & reçues dans un si court espace de temps , sans parler de celles que je ne puis vous montrer , combien il m'est resté peu de loisir pour écrire mon histoire. (b)

Tome VIII.

D d

(9) LETTRE LXVIII.

M. ANTONIN HARLOWE à Miss CLARISSE
HARLOWE.

(En réponse à la sienne, adressée à son oncle
Jules, du Jeudi 10.)

12 Août.

MALHEUREUSE fille ! comme votre oncle Harlowe ne se soucie pas de répondre à votre impertinente lettre, & comme celle que je vous écrivis dans le commencement (*), fut dictée par une sorte d'esprit de prophétie, comme vous l'avez éprouvé à vos dépens ; & comme vous vous faites aujourd'hui plus malade que vous n'êtes, & meilleure dans votre repentir que vous ne l'êtes aussi, comme nous en sommes bien sûrs, dans la vue d'exciter la compassion que vous ne méritez point, après avoir reçu tant d'avertissemens ; par toutes ces raisons je prends encore une fois la plume ; quoique j'eusse dit à votre frère, avant son départ pour Edimbourg, que je ne vous écrirais plus, quand même vous vous aviseriez de m'écrire,

(*) Voyez Lettre XXXII, Tome I.

fans que je lui en fisse part. Et c'est la promesse que nous lui avons tous faite : car il a prédit ce qui arriveroit , & que vous ne manqueriez pas de vous adresser à nous quand vous ne pourriez plus faire autrement.

Mon frère Jules a blessé votre délicatesse , à ce qu'il paroît , en vous faisant une question toute simple , que votre mère ne pouvoit vous faire dans l'excès de douleur dont son cœur est plein ; & que la modestie interdisoit à votre sœur. Après tout , cette question n'est qu'une suite naturelle de vos actions. — Et il faut pourtant que vous y répondiez , avant d'obtenir de votre père & de votre mère , ni d'aucun de nous , que vous soyiez écoutée : c'est ce que je peux vous assurer.

Vous avez vécu criminellement pendant plusieurs semaines avec un des plus vils vauriens qui aient jamais existé ; en communauté de lit comme de table , sans doute : car ne connoit-on pas bien son caractère ? N'avez donc pas , je vous prie , de mauvaise honte de la question qu'on peut naturellement vous faire après un commerce aussi libre. Cette modestie auroit pu vous aller dans un certain âge de votre vie , lorsque vous n'aviez que dix-huit ans. Vous voudrez noter cela. Mais elle ne figure pas

bien , quand on la compare avec votre conduite depuis le commencement d'Avril dernier. Ainsi je vous prie de ne pas avaler cette iniquité , & vous essuyer ensuite la bouche comme s'il n'étoit rien arrivé.

Mais je pourrois bien aussi , moi , n'être pas assez réservé pour votre délicatesse. O petite fille ! petite fille ! Il falloit manifester votre modestie dans un autre temps & plus à propos. Tout le monde , excepté vous , étoit persuadé du vrai caractère de ce libertin : mais vous ne vouliez en aucune façon rien croire de mal de lui. — Qu'en pensez-vous à présent ?

Votre folie a troublé notre paix pour toujours ; & qui fait encore où cela s'arrêtera ? Votre pauvre père me montrait encore hier ce texte ; il me le montrait , l'amertume dans le cœur ; le pauvre cher homme ! gravez-le dans votre cœur.

« Un père veille pour sa fille , sans que per-
« sonne le sache ; & sa sollicitude pour elle
« lui ôte le sommeil. — Il veille quand elle
« est jeune , de peur qu'elle ne laisse passer la
« fleur de son âge , (*vous savez quelles propo-
« sitions on vous a faites différentes fois ,*) &
« quand elle est mariée , de crainte qu'elle ne
« s'attire la haine. Il veille pendant sa virginité ,

« de crainte qu'elle ne soit déshonorée, &
 « engrossée d'un enfant dans la maison de son
 « père. (*Ces mots ne sont pas de moi, notez*
 « *cela.*) Et quand elle a un mari, de crainte
 « qu'elle ne s'égare dans sa conduite; (& *quelle*
 « *est la suite?*) Gardez à vue une fille sans
 « pudeur, (& *cependant nulle vigilante n'a pu*
 « *vous arrêter,*) de crainte qu'elle ne vous fasse
 « un objet de risée pour vos ennemis, (*comme*
 « *vous avez fait de nous vis-à-vis de ce détestable*
 « *Lovelace,*) & la fable de la cité, & un objet
 « de reproche parmi le peuple, qui vous fasse
 « rougir devant la multitude. Eccléf. XLII. 9.
 « 10, &c. »

Vous voudriez bien maintenant n'avoir pas écrit impertinemment, *les duretés de votre sœur!* N'appellez jamais dureté, petite fille, ce qui est *mérité*. Vous savez comprendre le sens des mots. Personne ne le fait mieux que vous. Plût au ciel que vos actions eussent répondu seulement à demi à vos lumières; nous n'aurions pas alors été cruellement trompés & affligés, comme nous l'avons été tous; Mais personne plus que celui qui étoit Votre cher oncle,

ANTONIN HARLOWE. (*)

(*) On se souvient du caractère & du style de l'oncle Antonin.

P. S. Cette lettre vous parviendra demain. Peut-être aura-t-on la condescendance de vous accorder quelque portion de votre bien, quand vous aurez été encore un peu mieux punie de votre folie. Votre oncle Jules, malgré votre impertinente réponse, est votre dépositaire, & ne vous laissera pas manquer.... Mais nous espérons que tout ce qu'on nous dit de vous n'est pas vrai. Prenez seulement garde à une chose, je vous en avertis. C'est, après la manière dont vous vous êtes conduite, de ne pas vous conduire encore plus mal, s'il est possible de se conduire plus mal. Mettez cette ouverture à profit. (b)

(9) LETTRE LXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à son oncle
ANTONIN.

Dimanche, 13 Août.

MON très-honoré Monsieur, j'ai bien du regret de mon impertinente lettre à mon oncle Antonin. Cependant mon intention n'étoit pas qu'elle fût impertinente. Quand on est tout

neuf dans le malheur , on est sujet à se laisser aller trop facilement à l'impatience.

La chute d'une personne , jusqu'alors régulière dans sa conduite , est sans doute une chute terrible & inexcusable. C'est une espèce d'apostasie. Plût au ciel néanmoins qu'on eût voulu s'enquérir des circonstances de la mienne ! Si je me fais , Monsieur , plus malade que je ne suis , & meilleure que je ne suis dans mon repentir , il est juste que je sois punie de cette double dissimulation. Et *vous* avez le plaisir d'être un de ceux qui me punissent. Ma sincérité cependant dans ces deux points sera bien justifiée par l'événement. C'est à cet événement que je m'en rapporte. Que le ciel vous donne autant de consolation dans vos réflexions sur la réprobation que j'ai essuyée , que vous paroissiez avoir de plaisir à mortifier une pauvre créature excessivement mortifiée , & cela par un juste sentiment , elle ose s'en flatter du moins , de sa propre faute.

Je ne fais pas ce que vous avez pu entendre dire sur mon compte. Quand une malheureuse fille est abandonnée de ses plus proches & plus chers parens , il n'est pas étonnant que ceux qui ne lui tiennent par aucun lien , soient prêts à adopter & à répandre les propos qu'on débite

contre elle. Cependant je puis défier la calomnie elle-même , (excepté sur cette fatale , quoiqu'involontaire démarche du 10 Avril ,) & m'enveloppant dans mon innocence , rester en paix. Je vous remercie néanmoins , Monsieur , de l'avertissement que vous me donnez , quels qu'en soient le but & le motif. Quant à la question à laquelle on exige ma réponse , & qu'on convient être trop choquante pour être faite par une mère à sa fille , ou par une sœur à sa sœur ; & à laquelle pourtant il faut *absolument* que je réponde. — Ah , Monsieur ! — Mais faut-il donc que j'y réponde ? — Hé bien , voici ma réponse. — Encore un peu de temps , & beaucoup moins qu'on ne l'imagine , & ce temps fournira une réponse beaucoup plus satisfaisante pour toute ma famille , & même pour mon frère & ma sœur , que je ne pourrois la donner en paroles.

Néanmoins daignez avoir la bonté de vous souvenir que je n'ai point demandé à rentrer en faveur. Je ne pouvois pas avoir cette espérance. Je ne demande pas non plus à être mise en possession de ma terre , ni même rien de son revenu pour fournir à ma subsistance. Je n'ai demandé & ne demande qu'une bénédiction , une *dernière* bénédiction.

J'ajouterai encore une chose , parce qu'elle est vraie , que je n'ai à me reprocher aucun crime volontaire , ni rien qui ressemble à cette communauté de table & de lit , comme il vous plaît de l'appeler. Pourquoi , Monsieur , pourquoi n'a-t-on pas fait d'autres informations de moi , au lieu de cette question révoltante sur mon état ? Des informations que la modestie permettoit à une mère ou à une sœur ; & que , si l'on veut excuser en moi cette liberté , il auroit été moins déplacé & plus charitable à mes oncles de faire , (quand on les auroit interdites à ma mère , ou que ma sœur n'auroit pas eu d'inclination à les faire ,) que celles qu'ils ont faites.

Quoique mon humble lettre à ma mère m'ait attiré de si durs reproches , je ne me repens point de lui avoir écrit ; (mais pour ma sœur , je ne peux m'empêcher de regretter de m'être adressée à elle ,) j'ai du moins , en le faisant , rempli un devoir respectueux que m'imposoit ma conscience , quoiqu'il n'ait pas été suivi du succès que je désirois. Néanmoins je ne saurois m'empêcher de dire que ma destinée est bien cruelle , de ne pouvoir solliciter le pardon de mon erreur capitale , sans le faire en des termes qui aggravent toujours l'offense.

Mais je ferois mieux de quitter ce sujet , de crainte que mon cœur trop plein , & prêt à se déborder sur ma plume , ne me donne encore d'autres pardons à demander , à mesure que je multiplie les lignes , lorsqu'on ne veut m'en accorder aucun.

Que le Dieu Tout-Puissant bénisse , conserve & console mes chers parens , tous deux dans l'affliction , tous deux grièvement offensés ! & qu'il maintienne en faveur , en honneur & en mérite mon heureuse sœur ! Dieu veuille pardonner à mon frère , & le protéger contre la violence de son propre caractère , ainsi que contre le destructeur de l'honneur de sa sœur ! Et puissiez-vous , mon cher oncle , & votre frère , qui ne m'est pas moins cher aujourd'hui qu'auparavant , mon second papa , comme il vouloit que je l'appelasse , être heureux , & de votre bonheur , & du bonheur de la famille ! pour y parvenir , puissiez-vous bannir bientôt pour jamais de votre souvenir

La malheureuse CL. HARLOWE. (b)



(9) LETTRE LXX.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi, 14 Août.

Tous vos parens, ma chère jeune dame, paroissent maintenant décidés à vous proposer de passer dans une de nos colonies. Cette idée est, je crois, le résultat de quelques rapports infidèles qu'aura faits M. Brand dont ils ont reçu une lettre.

Je souhaiterois de tout mon cœur que vous pussiez, sans vous écarter de vos notions de l'honneur, céder aux pressantes instances que toute la famille de M. Lovelace vous fait en sa faveur. Cela fermeroît, je pense, la bouche à tout le monde, & réconcilieroît, un temps à venir, tout le monde avec vous.

Car vos propres parens ne veulent pas croire qu'il soit sérieusement disposé à vous épouser; & la haine entre les deux familles est telle, qu'ils ne condescendront jamais à faire des informations plus exactes; jamais ils ne l'en croiroient quand il leur protesteroit, de la manière la plus solennelle, que ses sentimens sont sincères.

Je serois bien-aise d'avoir à ma disposition;

pour l'occasion , quelque récit abrégé de votre triste histoire , écrite de votre propre main. Mais foyez bien sûre en même-temps , que nuls rapports défavantageux , ni même votre propre aveu , ne seront capables de diminuer l'opinion que j'ai de votre piété & de votre prudence dans les points essentiels. Je fais que ce fut toujours votre humble coutume , d'être fort indulgente pour les fautes des autres contre vous , & vous pourriez bien , ma très-chère jeune dame , aggraver aussi vos propres fautes , qui furent toujours en si petit nombre , & si légères que votre ingénuité en faisoit souvent des perfections & un mérite de plus.

Cependant permettez , ma chère Miss Clarisse , que je vous donne un conseil ; c'est d'écarter toutes les visites qui pourroient , aux yeux des censeurs , intéresser votre réputation. Elle n'a point souffert jusqu'ici par aucune faute volontaire de votre part ; & j'espère que vous ne permettrez pas qu'elle reçoive aucune atteinte , en vous négligeant par découragement , & vous reposant uniquement sur le sentiment intérieur de votre innocence. Les situations difficiles , ma chère jeune dame , vous le savez , sont la pierre de touche , non-seulement de la prudence , mais encore de la vertu.

Je crois que je ne dois pas vous cacher que depuis que la lettre de M. Brand est arrivée, j'ai reçu de nouvelles défenses d'aller vous joindre ; mais , si vous m'en donnez la permission , cette défense ne me retiendra point. Je n'attendrois pas même cette permission , si je n'avois pas l'espérance de vous être ici de quelque utilité dans cette situation critique.

J'ai reçu de fréquens messages de la part du digne & vraiment vénérable docteur Lewen , qui s'informoit de votre santé , & qui a toujours montré , comme il le fait encore , le plus grand intérêt pour vous & vos malheurs. Il désapprouve hautement les mesures que la famille a prises avec vous. Il est trop indisposé pour être en état de fortir ; mais s'il avoit de la santé , ses visites , à ce que j'entends dire , ne seroient pas pour le château d'Harlowe , où il a été , il y a quelque temps , fort vilainement traité par votre frère ; sur l'offre qu'il faisoit de sa médiation pour vous auprès de la famille.



On vient de m'annoncer dans le moment que votre cousin Morden est de retour en Angleterre. Il est à Cantorbéry , occupé , à ce qu'il

paroît, de quelques affaires qui l'y appellent ; & on l'attend incessamment au château. Qui fait ce que peut produire son arrivée ? Que Dieu soit avec vous , ma chère Mifs Clarisse ! qu'il soit votre consolateur & votre appui ! & ne craignez jamais qu'il vous abandonne : car je suis sûre , oui , je suis bien sûre , que vous avez placé toute votre confiance en lui. Qu'est-ce après tout que ce monde , sur lequel nous faisons un si grand fonds pour des biens durables , foibles créatures que nous sommes ! lorsque tous ses plaisirs , & aussi toutes ses peines , ce qui est un motif de consolation , ne sont que momentanés , & s'évanouissent comme un songe du matin. Daignez vous souvenir , ma chère jeune dame , que les joies du monde n'ont aucun rapport , aucun lien avec le bonheur auquel il est de notre devoir d'aspirer. C'est par l'affliction & les revers que nous devons être formés à la jouissance des félicités de l'autre vie. Vous êtes donc dans le chemin qui conduit à la gloire , quelque épineux que soit le sentier qui vous y mène. J'ai presque dit qu'il dépend entièrement de vous par votre patience & par votre résignation au sort qui vous est dispensé , avec l'aide de Dieu , qui n'abandonne jamais celui qui l'invoque avec un cœur sincère & vraiment

repentant , d'être l'héritière infaillible d'une heureuse immortalité.

Mais j'adresse au ciel mon humble prière pour qu'il ne vous soit pas permis d'entrer dans cet état de gloire , quelque mûre que vous paroissiez être dans un âge si précoce pour l'éternité ; avant que votre main chérie m'ait fermé les yeux. Douce consolation , vous le savez , que vous avez tant de fois promise à l'affection maternelle de

Votre JUDITH NORTON. (b)



(c) LETTRE LXXI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Jeudi, 17 Août.

JE ne saurois imaginer ce que M. Brand ou d'autres peuvent avoir écrit ou dit à mon préjudice ; & cependant il paroît sûr qu'on a fait quelques mauvais rapports contre moi. Je suis autorisée à le penser d'après quelques mots couverts de la lettre fort dure que j'ai reçue de mon oncle Antonin : une lettre telle que je ne crois pas qu'on en ait jamais écrit une semblable à

une pauvre créature qui fût, comme moi, dans un épuisement de corps & d'esprit, & chancelante sur le bord du tombeau ! Mais il se pourroit qu'il fut plus facile de justifier mes parens, que les auteurs de ces rapports : car, qui fait ce qu'on peut leur avoir dit ?

Vous avez la bonté de me donner un avis qui semble renfermer plus de choses que vous n'en dites, lorsque vous me conseillez d'écarter les visites qui pourroient décréditer ma réputation. Vous auriez dû, ma chère Mde. Norton, dans un point si délicat, vous expliquer tout-à-fait. Sans doute j'ai eu assez d'afflictions pour fortifier mon ame, & pour la mettre en état de supporter à présent tout ce qui peut arriver de plus fâcheux. Mais je ne veux pas me tourmenter pour des peines conjecturales, comme je pourrois le faire si je n'avois pas un assez grand nombre de maux certains à soutenir. Je les supporterai tous dans leur temps à mesure qu'ils viendront. Mais je vous dirai néanmoins, pour votre satisfaction, que je ne sache pas avoir rien de criminel ni de flétrissant à me reprocher dans mes paroles ou mes actions, depuis la fatale démarche du 10 Avril dernier.

Vous désirez un récit de ce qui se passe entre ma famille & moi, & quelques-unes des principales

principales particularités de ma triste histoire , pour être en état de me servir dans les occasions qui pourroient s'offrir. Ma bonne & chère Mde. Norton , vous aurez un gros paquet de papiers que j'ai envoyé à Miss Howe, dès qu'il me fera revenu , & vous en aurez encore un autre , que je vais joindre à cette lettre , que je ne peux dans ce moment communiquer à cette chère amie , par égard pour mes proches , qu'elle n'est déjà que trop portée à censurer avec rigueur , sans même connoître le contenu de ce paquet. Vous pourrez , dans ces matériaux recueillir une grande partie de mon histoire. Mais pour ce qui concerne les époques antérieures , & ce qui a un rapport plus particulier aux outrages que m'a fait souffrir M. Lovelace , il faut que vous ayez patience ; car pour le présent je n'ai ni tête ni courage pour m'occuper de pareils sujets. Les papiers que vous allez recevoir avec cette lettre , sont ceux indiqués en note. (*) Il faut me les renvoyer aussitôt que vous les aurez

(*) N°. 1. Copie de ma lettre à ma sœur , où je lui demande de faire lever la malédiction de mon père , datée du 21. Juillet.

2. Réponse de ma sœur , du 27.

3. Copie de ma seconde lettre à ma sœur , du 29.

Tome VIII.

E e

lus, & vous engager, sur votre honneur, à n'en faire aucun usage, non plus que de tout ce que vous pouvez favoir de moi, sans mon consentement préalable.

Vous ne devez pas, ma chère Mde. Norton, regarder ces communications comme des appels que je dirige contre mes parens. Au contraire, je suis profondément affligée qu'ils aient encore encouru la disgrâce d'un homme aussi vertueux & aussi éclairé que le docteur Lewen. Mais vous êtes bien aise d'avoir tous les faits sous vos yeux ; & je crois qu'il est à propos que vous les ayez ; car qui fait, comme vous dites, si l'on ne pourroit pas à la fin s'adresser à vous, pour faire passer quelque consolation de leurs cœurs amollis, à une personne qui en a besoin, & qui quelquefois, en jugeant par ce qu'elle connoît de son propre cœur, se croit en droit d'y prétendre.

Je fais que j'ai une mère très-indulgente & d'un caractère plein de douceur. Mais comme

4. Réponse de ma sœur, du 3 Août.
5. Copie de ma lettre à ma mère, du 5.
6. Lettre de mon oncle Harlowe, du 7.
7. Copie de ma réponse du 10.
8. Lettre de mon oncle Antonin, du 12.
9. Et ma réponse du 13.

elle a affaire à des caractères violens , elle a trop souvent compromis cette paix de l'ame qu'elle préfère à tout , par l'excès même de ses précautions pour la conserver.

Je suis sûre qu'elle ne m'auroit pas renvoyée à un esprit d'une trempe mâle & dure pour une réponse à ma lettre écrite dans les sentimens d'un si humble & si profond repentir , si elle eût pu suivre sa propre inclination.

Mais , ma chère Mde. Norton , pensez-vous donc que cette respectable dame n'auroit pas pu me favoriser d'une seule ligne en secret ? ou du moins n'auriez-vous pu écrire par ses ordres , ou de son aveu tacite , une seule ligne tendre , une ligne maternelle , lorsqu'elle a vu la malheureuse fille , qu'elle aimoit jadis si tendrement , si durement traitée ?

Oh non ! elle ne l'a pas pu ! — Parce que son cœur sans doute s'est rangé de leur côté & a souscrit à leurs mesures ! — Et si elle les croit justes... (peut-être qu'elles pourroient l'être en effet , du moins tant qu'ils ne sauront que ce qu'ils savent ! — Et cependant ils pourroient être informés de tout , s'ils le vouloient.) Et il est possible qu'ils songent à faire les perquisitions convenables dans le temps qui leur conviendra. — Il n'y a que quelques jours que

j'ai fait ma démarche auprès d'eux. — Cependant de quel profond regret ils seront pénétrés ; s'il n'est plus temps dans le terme qu'ils attendent.

Quand vous aurez sous les yeux les lettres que j'ai envoyées à Miss Howe, vous verrez que Milord M. & les dames de sa famille, quelque jalouses qu'elles soient de l'honneur de leur maison, pour m'exprimer dans leur langage, pensent mieux de moi que ne font mes propres parens. Vous verrez un trait de leur générosité pour moi, qui m'a extrêmement touchée, & dont je conserve encore un vif sentiment. — Malheureux homme ! avec sa folie, son étourderie ! sa barbarie ! qu'a-t-il gagné en faisant le malheur d'une créature qui s'étoit flattée de faire son bonheur ! & qui étoit résolue de mériter l'affection de toutes les personnes auxquelles il appartient ! qu'il est à plaindre ! — Mais vous allez vous méprendre sur ce sentiment, & prendre pour de l'amour ce qui n'est que l'effet d'un sentiment compatissant & indulgent. — Il a pris soin, grand soin de me faire songer à réprimer de bonne heure toute passion que j'aurois pu avoir pour lui, s'il avoit su montrer la reconnaissance ou la générosité la plus commune ! Mais le Tout-Puissant connoît ce qui est le plus avantageux pour ses foibles créatures.

Quelques lettres du même paquet vous apprendront aussi l'étrange démarche que j'ai faite ; oui, elle vous paroîtra bien étrange , & vous donnera en même-temps les raisons qui m'y ont déterminée. (*)

Il faut s'attendre que les situations extraordinairement malheureuses forcent à des démarches extraordinaires, qui, dans toute autre position, feroient difficilement excusables. Ce sera sans doute un grand bonheur , & même une sorte de miracle , si toutes les mesures où j'ai été entraînée comme malgré moi, se trouvent justes & convenables. Une intention pure, exempte de tout ressentiment repréhensible, est ce qui doit faire ma consolation, quelque jugement que puissent porter les autres de ces mesures, quand ils viendront à les connoître. Mais il est difficile qu'ils en soient instruits avant le temps où il ne fera plus en mon pouvoir de les justifier, ou de répondre pour ma défense.

Je suis bien aise d'apprendre le retour & la bonne santé de mon cousin Morden. Je crois que j'aurois bien envie de le voir : mais j'ai bien peur qu'il ne suive le torrent ; car il faut s'at-

(*) Elle veut parler de son choix de M. Belford pour son exécuteur testamentaire.

tendre qu'il écouterait ce qu'ils lui diront les premiers. — Mais ce qui fait ma plus grande crainte, c'est qu'il ne prenne sur lui de me venger. Plutôt que de le voir se porter à cette extrémité, j'aimerois mieux qu'il me regardât comme une créature entièrement indigne de son attention & de son intérêt ; du moins indigne d'occuper sa vengeance.

Quel baume adoucissant vous versez sur le cœur blessé de votre Clarisse en l'assurant de la continuation de votre tendresse & de votre faveur ! — Aimez-moi, ma chère maman Norton ; continuez de m'aimer jusqu'à la fin. Je crois à présent pouvoir vous promettre sans présomption de mériter votre amour jusqu'à la fin. Et quand je ne serai plus, conservez ma mémoire dans votre cœur vertueux ; & soyez bien sûre que vous accorderez votre souvenir à une personne qui vous aime plus qu'elle ne peut l'exprimer.

Mais quand j'aurai cessé d'être, surmontez, je vous l'enjoins, surmontez aussitôt que vous le pourrez, les angoisses de la douleur qui suivra une perte récente. Etouffez-les pour les changer en ce doux & mélancolique souvenir, qui, en nous engageant à oublier toutes les fautes de l'objet chéri, & à ne nous rappeler que ce qu'on

lui trouvoit d'aimable , donne à ceux qui survivent plus de plaisir que de peine ; surtout s'ils peuvent se reposer sur l'humble espérance que la miséricorde divine a daigné recevoir dans son sein l'objet de leurs justes regrets. Et qu'est-ce que l'espace de la vie qui peut s'écouler entre une mort prématurée & la plus douce survivance ? — Quelle consolation encore est attachée à la douce espérance de se réunir de nouveau pour ne plus être séparés , pour ne plus être tourmentés de peines , d'afflictions , & persécutés de la calomnie ; mais pour jouir d'un bonheur mutuel , & en jouir ensemble pendant toute l'éternité !

C'est en contemplant cet état de félicité , où j'espère à l'heure propice que Dieu a marquée , me réjouir avec vous , ma chère Mde. Norton , & avec mes chers parens , tous réconciliés avec moi , & bénissant l'enfant contre lequel ils sont maintenant si fort irrités , que je finis , & me dis avec une tendresse & un respect éternels ,

Votre CLARISSE HARLOWE. (b)



L E T T R E L X X I I .

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche , 13 Août.

J E ne fais quel diable me tourmente. De ma vie je ne me suis senti si mal. J'ai pensé d'abord que quelqu'un de mes honnêtes parens m'avoit administré une dose de leur préparation , pour se rétablir dans l'entière possession du château. Mais , comme je suis l'unique espoir de la famille , je veux croire qu'ils ne sont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume. Je n'ai pas la force d'écrire. Quelle peut donc être la cause de cette damnable situation ?



Milord M. . . sort de ma chambre. Il m'a rendu une sombre & odieuse visite , pour savoir comment je me trouvois de ma saignée. Ses deux sœurs partirent hier ; le ciel en soit loué ! Mais elles ne m'ont pas fait l'honneur de me consulter sur leur départ. A peine m'ont-elles dit adieu. Milord est plus tendre & plus attentif que je ne m'y attendois. Les hommes ont

moins de peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raisons pour le dire : car , outre l'implacable Mifs Harlowe & les deux vieilles sœurs , mes deux guenons de cousines n'ont pas encore approché de moi.



Ni manger , ni boire , ni dormir ! Le cas est triste , Belford. Si j'avois la folie de me laisser mourir à présent , on diroit que Mifs Harlowe m'a fait crever de chagrin. Qu'elle fasse le tourment de mon cœur , c'est ce que je ne puis défavouer.

Au diable l'insomnie & le dégoût ! Ecrivons : je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'est en vain ; il faut encore laisser tomber la plume ! La force me manque. Pauvre Lovelace ! Que diable as-tu donc ?



Essayons encore , malgré les frissons & les bâillemens qui me poursuivent. Maudit état ! toujours la bouche béante comme un sot. Par où commencer ? Par ton office d'exécuteur testamentaire ? Tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cercueil & un drap mortuaire. Je serai prêt pour leur emploi lorsqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette Mifs Harlowe !

Je te garantis qu'elle se repentira de m'avoir refusé. Une jeune veuve si charmante ! Quelle jolie veuve elle auroit fait ! Quel éclat elle auroit répandu sur ses habits de deuil ! Devenir veuve au premier des douze mois , c'est un des plus grands bonheurs qui puissent arriver à une belle femme. (¶) Une si douce occupation à sa nouvelle & noire parure , avant même d'avoir fané sur elle la robe gaie des noces. Quel mélange heureux d'ombres & de lumières ! comme elles se feroient mutuellement relevées & que de grâces nouvelles elles auroient emprunté, de la personne ! (b)

Allez au diable ! laissez-moi. Je veux écrire. Que faire si je n'écris point ? On m'arrache la plume, Belford. On ne veut pas que j'écrive. Je suis donc bien mal , puisqu'on m'interdit jusqu'à ma plume.



Tu parois piqué , mon cher. Est-ce pour m'avoir mordu jusqu'au sang ? Je te trouve fort plaisant à mon tour. Il ne faut pas que deux amis se fâchent tous deux à-la-fois , pas plus que le mari & la femme. Quelles sont les conséquences , si tous deux perdent patience — Je ne suis pas en humeur de me battre à présent. Tu peux me croire aussi patient , aussi passif

que le poulet qu'on me présente avec mon bouillon : car j'en suis déjà réduit là.

Mais fois ton maître tant que tu voudras pour l'exécution testamentaire ; je ne t'en déclare pas moins que jamais je ne souffrirai que tu exposes mes lettres. Elles sont la moitié trop ingénues pour être vues. J'insiste absolument que tu les jettes au feu , sans exception , après avoir reçu celle-ci.

(¶) Je ne te pardonnerai jamais ton impudente & peu amicale réflexion , sur ce que je fais ici le petit tyran sur une demi-douzaine de personnes de distinction. Rappelle - toi aussi ta phrase de *pauvre orpheline sans appui*. Ces traits sont trop sérieux , & tu es un homme trop sérieux aussi , toi , trop grave pour que je laisse passer ces impertinences comme de vaines plaisanteries , malgré ton affectation à les écrire en caractères italiques , ce que tu n'as observé que depuis peu. Sur mon ame , Belford , si je n'avois été pris de cette belle maladie , j'aurois été te joindre & la belle aussi. (b)

Ne laisse pas de m'écrire ; & tâche , s'il est possible , de m'envoyer la copie de tout ce qui s'est passé entre Miss Harlowe & notre Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche sur les communications de cette nature. Les géné-

reuses offres que mes parens font à ma charmante, otent quelque chose au dégoût que j'ai pour eux. Mais tu vois qu'elle est aussi fière qu'implacable. Il est impossible de l'obliger. Elle aimeroit mieux vendre jusqu'au dernier de ses habits que d'avoir la moindre obligation à personne : quoiqu'elle soit sûre de faire plus de plaisir qu'elle n'en recevrait.

Oh Dieu ! Dieu ! . . . Par ma foi ! un mal mortel. . . .

Adieu , Belford.



Je me suis trouvé si mal dans l'endroit où la douleur m'a interrompu , que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que penSES-tu de cet accident ? Mon oncle , averti par mes gens , s'est hâté de faire appeler le ministre de la paroisse , pour prier à côté de moi : car l'aumônier du château est à Oxford. Ils m'ont trouvé sur mon lit , dans ma robe-de-chambre , & tout-à-fait sans connoissance. En ouvrant les yeux , quai-je vu autour de moi ? Le ministre à genoux d'un côté , & Milord de l'autre. Mde. Greme , qu'on a fait venir pour me servir de ce qu'ils appellent garde , étoit dans la même posture aux pieds du lit. Je remercie le ciel , ai-je dit à Milord , dans une espèce d'extase :

où est Miss Harlowe ? J'ai cru de bonne foi qu'ils étoient prêts à me marier.

Ils ont pris mon discours pour un délire , & leurs prières ont redoublé à plus haute voix. Ce bruit m'a reveillé les sens. J'ai sauté de mon lit à terre , j'ai mis mes pieds dans mes mules , j'ai ouvert une de mes poches , & j'en ai tiré ta dernière lettre , avec les méditations de ma charmante. Milord , M. le docteur , Mde. Greme , leur ai-je dit , vous m'avez cru jusqu'aujourd'hui un fort mauvais garnement ; mais voyez : je puis vous faire une lecture aussi pieuse que vos prières. Ils se sont regardés avec étonnement. (¶) J'ai bâillé & j'ai lu en bégayant : *Les pauvres mortels sont la cause de leurs propres maux.*

Ce texte convient autant à ma situation qu'à celle de la dame , tu le reconnoîtras , si tu veux , à une seconde lecture. (*) A l'endroit où il est dit : que quand l'homme est châtié pour son péché , sa beauté s'efface & s'évanouit (b) je me suis avancé vers la glace : par Jupiter , une pauvre figure ! me suis-je écrié , en me voyant , & ils ont tous prodigué leurs louanges & leur admiration ; ils ont levé les mains & les yeux

(*) Voyez Lettre LXI , de ce volume.

au ciel ; & le docteur a dit qu'il avoit toujours regardé comme une chose impossible qu'un homme d'esprit , tel que moi , fût aussi extravagant qu'on le publioit. Milord , bégayant & fouriant de joie , m'a félicité de ma conversion , & grâces à ma chère Mifs Harlowe , je me suis fait une excellente réputation à peu de frais parmi les bons , les méchans & les gens de moyenne vertu. En un mot , me voilà bien établi dans le château & dans toute la paroisse. Mais que sens - je ? ah , Belford ! je n'en suis pas quitte , il faut encore laisser la plume.



C'est une visite des deux sœurs Montaignu , conduites par le pair boiteux , pour me féliciter tout-à-la-fois de mon rétablissement & de mon amendement. Quel heureux événement que cette méditation qui s'est trouvée dans ma poche ! C'est ainsi , qu'étant écolier , je me joignois à ceux qui sortoient de l'église , & je faisois croire que j'y avois été moi-même.

(¶) Je suis enflammé de colère de l'insolence du jeune lévite. Tu m'obligeras sensiblement , si tu peux le découvrir , de m'envoyer sa paire d'oreilles dans ta prochaine lettre. (b)

Ma charmante se trompe bien sur mon compte , lorsqu'elle s'imagine que je lui ai proposé de

m'écrire, comme une alternative qui la garantiroit de ma visite. C'est un mal qu'elle n'évitera point, & dont je n'ai pensé à l'exempter qu'autant qu'elle m'auroit fait une réponse plus conforme à mes espérances. Fais-lui relire ma lettre. Je ne lui ai pas fait cette promesse. En dépit d'elle & de toi, je serois à ses pieds demain au plus tard, si je n'étois pas retenu par les talons, comme un misérable malfaiteur. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Je le dis, moi : quoique le docteur ne le dise pas ; mais je suis sûr de m'y mieux connoître que lui. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chère, à ma cruelle & implacable Miss Harlowe.

Adieu, Belford. Je bâille & bâille encore. Quelle étrange figure tu verrois faire à ton Lovelace, toujours bâillant !



L E T T R E LXXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 14 Août.

Ta maladie me cause la plus vive inquiétude; Je serois au désespoir de te perdre. Cependant, si tu dois mourir sitôt, je souhaiterois de toute mon ame que ta mort fût arrivée avant le mois d'Avril dernier; & cela pour ton intérêt autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puisque ta conscience n'auroit pas été chargée du crime le plus noir de ta vie.

On me dit avant-hier que tu étois fort mal; & cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire jusqu'à d'autres éclaircissemens. (¶) Mais je me flatte que Milord, aveuglé par sa tendresse que tu ne mérites guères, te voit plus mal que tu ne l'es en effet. Qu'est-ce que c'est donc que ton mal, mon pauvre enfant? (b) Henri me confirme en arrivant que tu es dans un état fâcheux. C'est une fièvre violente, me dit-on, accompagnée des symptômes les plus dangereux & les plus étranges.

Dans la situation où tu es, je ne te troublerai point

point par le récit de ce qui se passe ici avec Miss Harlowe. Puissent tes repentirs être aussi prompts que ta maladie, & n'être pas moins efficaces si tu meurs ! car autrement il est à craindre qu'elle & toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme ! a-t-elle dit. *Dangereusement malade.* dites-vous ?

Très-dangereusement, Madame, Milord M.... m'en donne avis lui-même.

Que le ciel ait pitié de lui s'il en meurt ! a repris cette admirable fille. Ensuite, après un moment de réflexion : Pauvre misérable ! a-t-elle dit avec un soupir, puisse-t-il trouver la miséricorde qu'il n'a pas montrée !

Je t'écris par un exprès : car je suis impatient d'apprendre ta situation. J'ai reçu ta dernière lettre. Quelles tristes réflexions ne doit-elle pas faire naître, par les légèretés choquantes dont elle est remplie, dans l'esprit de ton véritable ami,

BELFORD.



L E T T R E L X X I V .

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi , 15 Août.

JE te remercie , Belford , & du fond du cœur , de la conclusion modérée de ta dernière lettre. Il me prend envie , par cette considération , de te pardonner tes extraits , que je n'avois pas cessé jusqu'à ce moment de trouver impardonnables. Mais t'entre-t-il dans l'esprit que je puisse jamais consentir à perdre un si bel ange , un ange qui me pardonne ? Jamais , jamais. Implorer la miséricorde du ciel pour un ingrat , un misérable tel que moi ! Comme cet excès de générosité me déchire l'ame ! Mais c'est d'elle que j'attends les premières marques de miséricorde & de pitié. Elle doit m'apprendre ensuite , par son exemple , à me reposer avec confiance sur la miséricorde qu'elle implore pour moi.

Hâte-toi , cher ami , de m'apprendre l'état de ta santé , ses occupations , ses entretiens. Que ta diligence réponde à mes transports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah ! que ne puis-je penser qu'elle est à moi ! C'est alors

qu'il eût été bien doux d'être malade ! Envoyer à la ville , pour la faire prier de revenir près de moi ! Savoir qu'elle est en chemin , qu'elle vole sur les aîles de l'amour , pour m'apporter la consolation & la guérison ! L'entendre prier pour moi , par devoir , par inclination , & recevoir de sa bouche l'ordre de vivre pour elle !

Ah, Belford ! quel ange j'ai.... Mais il n'est pas perdu pour moi. Non , je ne la perdrai point. Je suis bien mieux ; je serois tout-à-fait bien sans ces odieux charlatans , qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances , & qui , pour faire honneur à leur art , veulent que toutes les maladies soient importantes. — Je prétends qu'elle soit à moi. J'en ferai ma femme ; & je retomberai malade aussitôt , pour acquérir des droits personnels à sa tendresse , à sa pieuse inquiétude , à sa pitié.

Que le ciel la comble à jamais de ses bénédictions. Hâte , hâte-toi , Belford , de me donner des nouvelles de sa santé. Mon mal n'est que l'amour. Une bonté si généreuse ! par tout ce qu'il y a de grand & de bon ! je ne la perdrai pas. Voilà ce que tu dois lui déclarer. Elle ne seroit pas capable de cette pitié , dit-elle , s'il lui restoit encore quelque idée d'être à moi.

C'est ce que Miss Howe écrit à Charlotte. Mais permets-lui de me haïr, pourvu qu'elle me reçoive. Ma conduite changera bientôt sa haine en amour. Cœur & ame, je serai tout à elle.

L E T T R E L X X V .

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jcudi, 17 Août.

MA joie est extrême, de te savoir aussi-bien que ton messager m'en assure. Ta lettre semble marquer que tes principes se réparent avec ta santé. C'est une lettre que j'ai pu faire voir à Miss Harlowe, & je n'y ai pas manqué.

Cette divine personne est plus mal que jamais, ce qui vient des maudites lettres qu'elle reçoit de son implacable famille. Je n'ai pu me procurer un long entretien avec elle, pour lui parler en ta faveur; mais ce qu'elle m'a dit, dans une visite fort courte, va te la faire adorer plus que jamais.

Elle a donné beaucoup d'attention à ma lecture; & lorsque je l'ai finie: qu'il est à plaindre! a-t-elle dit. Que je le plains, en effet,

si cette lettre est sincère. Il a connu à temps , & dans plus d'une occasion , que je n'étois pas incapable de générosité , s'il avoit été sensible à la générosité. Mais son repentir est toute la punition que je lui souhaite ; & cela pour son propre intérêt.... Cependant , je dois être plus réservée si vous lui écrivez tout ce que je dis.

J'ai marqué de l'admiration pour sa bonté. Comment pouvois-je m'en défendre quoiqu'en sa présence ?

Ce n'est pas bonté , m'a-t-elle dit , c'est une situation d'ame dans laquelle je me suis établie pour mon propre avantage. J'ai trop souffert de ne pas trouver la pitié que je demande , pour ne pas souhaiter que tous les cœurs pénitens pussent l'obtenir. Il paroît pénétré de repentir , a-t-elle ajouté , je ne dois point porter mon jugement au-delà des apparences. S'il ne l'est pas , c'est lui-même qu'il trompe plus que les autres.

Elle étoit si mal , que cet entretien n'a pas duré davantage.

Quel sujet entre les mains d'un grand maître , pour une excellente tragédie ! Tant d'outrages accumulés sur l'innocence ! Sa conduite , au milieu de ses peines ; également soutenue à l'égard de ses implacables parens & de son per-

secuteur ! Le but moral (*) néanmoins souffriroit une grande objection : car ici la vertu est punie , à moins qu'on ne jette les yeux sur les récompenses futures qui sont moralement certaines pour elle ; ou pour qui le feroient-elles ? Cependant , corrompu comme tu es , & capable de faire un très-mauvais mari , je ne fais , après tout , si ce n'est pas une récompense pour sa vertu , de t'avoir échappé..... (§) car souvent , comme l'observa un jour cette charmante créature , l'événement change en bonheur pour nous les maux les plus affreux que puisse redouter l'humanité.

(§) (*) L'objection de M. Belford , que dans une tragédie la vertu ne doit pas être malheureuse , n'est pas bien réfléchie.

Monime dans l'Orphelin , Belvidéra dans Venise fauvée , Athénaïs dans Théodose , Cordelie dans le Roi Léar de Shakespeare , Desmona dans Othello , Hamlet enfin , pour borner ici les citations , sont autant de preuves qu'une tragédie mérite à peine ce nom , si l'on n'y voit l'oppression passagère de la vertu , & le triomphe momentané du vice. Mais M. Belford , se reprend lui-même , dans la suite de ce paragraphe ; & nous conduit à jeter nos regards dans l'avenir pour y voir les récompenses futures de la vertu , & la punition du crime : & c'est avec justesse qu'il remarque , qu'il ne fait pas trop si l'on ne doit pas regarder la vertu de Clarisse comme déjà récompensée par le bonheur d'avoir échappé à un mari tel que Lovelace. (§)

J'ai pensé plus d'une fois depuis que je vois cette dame , que si Rowe , l'auteur favori de Belton , avoit eu devant lui un pareil caractère , il auroit tracé une autre espèce de pénitente que celle qu'il nous a peinte ; ou qu'il auroit donné à sa pièce un autre titre plus convenable. Miss Harlowe est vraiment *la belle pénitente* , & si je ne suis pas en contradiction dans les mots , une pénitente sans avoir commis de faute , si l'on considère la conduite de ses parens avec elle dès l'origine.

Toute l'histoire de la pénitente de Rowe est un assez mauvais tissu. Lothario , il est vrai , a l'air d'un méchant & ingrat vaurien , qui ressemble fort à certain autre que tu connois. L'auteur s'entendoit fort bien à peindre un libertin ; mais nullement à peindre une pénitente. Caliste est une fille douceuse & passionnée ; sa pénitence n'est autre chose que dédain , insolence & rage. Ses passions sont violentes & tumultueuses ; elles n'ont rien de la délicatesse des passions du sexe , qui , peintes avec vérité , se font distinguer des passions du sexe masculin , par une certaine douceur qui n'abandonnera pas une femme , au sein même de la fureur & du désespoir. Son caractère est formé de fraude & de dissimulation. Elle n'a aucune vertu. Elle est tout orgueil ;

& son démon est autant au-dedans d'elle qu'au-dehors.

Comment la chute d'une pareille créature pourroit-elle produire un véritable intérêt, lorsqu'on en considère attentivement toutes les circonstances ? Ne défavoue-t-elle pas son crime avec impudence, lors même qu'il est découvert ? C'est en pleine connoissance de son forfait qu'elle appelle la vengeance d'Altamon sur son meilleur ami, comme s'il avoit calomnié sa réputation. Elle consent à épouser Altamon, quoiqu'elle ait eu un commerce criminel avec un autre ; & elle entre dans la couche de ce languoureux imbécille, après qu'elle avoit donné sa personne & son cœur à Lothario, qui néanmoins refusoit de l'épouser.

Elle a bien raison lorsqu'elle commence sa pénitence, de l'appeler la frénésie de son ame ; & après avoir, comme je l'ai dit, nié impudemment son crime aussi long-temps qu'elle l'a pu, & fait faire tout le mal qui étoit en son pouvoir, en occasionnant la mort de Lothario, de son propre père & d'autres victimes, elle se poignarde elle-même.

Peut-on appeler cela un acte de repentir ?

Mais il faut en convenir, nos poètes ne savent guère exciter l'intérêt tragique, sans

employer l'horreur, le meurtre, le suicide; & pour faire couler vos larmes, ils révoltent votre cœur.

Altamon n'est qu'un idiot amoureux, un sot plein de crédulité; & quoiqu'on le représente comme un brave, plein de l'honneur militaire, ce n'est qu'un vrai spadassin, qui cherche querelle à son meilleur ami, & qui meurt comme un sot, (si l'on en juge par ce que fait supposer le dénouement de la pièce,) sans épée ni pistolet, de pur désespoir & de bêtise, pour l'amour d'une des plus viles créatures de son sexe. Mais la *belle pénitente*, comme on l'appelle, périt de sa propre main; & n'ayant, par ses crimes passés, aucun titre à une pitié vertueuse, elle renonce à tous les fruits d'un sincère & véritable repentir, & probablement à la miséricorde de son créateur.

Mais ici vous avez dans Miss Clarisse Harlowe une jeune dame vertueuse, d'une ame noble, d'un esprit sage, d'une piété éclairée. Maltraitée par ses parens, & malheureusement attirée dans le piège d'un infâme libertin, qu'elle croit un homme d'honneur, elle est en quelque sorte forcée de se jeter elle-même sous sa protection. Lui, dans la vue d'obtenir sa confiance, ne se

fait jamais scrupule de lui prodiguer les plus solennelles protestations d'amour.

Après une suite d'intrigues & de stratagèmes, qui tous échouent contre sa vigilance & sa vertu, il a bassement recours au plus odieux, au plus lâche des artifices ; & pour la dépouiller de son honneur, il est forcé de commencer par lui ôter l'usage de sa raison & de ses sens.

Il n'en réussit pas mieux à l'amener à ses vues d'une cohabitation criminelle ; & elle lui en impose à l'entrée même de la scène, qui est le prélude d'un nouvel attentat qu'il médite. Elle contient son audace en présence d'une troupe de créatures des plus abandonnées, assemblées pour l'aider dans son infernal projet ; elle triomphe d'eux tous par la seule force de son innocence, & elle s'échappe des odieuses mains auxquelles il l'avoit livrée. Son ressentiment est plein d'une sage noblesse ; & n'est pas un accès de frénésie. Elle refuse de voir & d'épouser ce misérable, qui se repentant d'avoir si indignement traité une si divine créature, voudroit la fléchir & l'amener à lui pardonner sa bassesse & à accepter sa main ; & dans quelles circonstances ? lorsqu'elle est persécutée par tous ses parens, & délaissée dans le plus cruel abandon, qu'elle est forcée, au milieu de la propriété d'une riche fortune, de

se défaire de ses effets pour sa subsistance , lorsqu'elle n'est environnée que de personnes étrangères , & obligée à défaut d'autres , de se faire un ami de l'ami de son séducteur.

Quoiqu'elle soupire après la mort , & qu'elle s'occupe de tous les soins qui peuvent l'y préparer , par la conviction où elle est , que le chagrin & le mauvais traitement qu'elle a éprouvé , ont porté à son cœur un coup mortel ; elle abhorre la pensée impie d'abrégier elle-même le terme de ses jours : & aussi éloignée de la vengeance que du désespoir , elle est capable de pardonner à l'auteur de sa ruine , elle désire son repentir , & qu'elle puisse être la dernière victime de sa barbare perfidie ; & le plus grand soin qui l'occupe dans cette vie , c'est de prendre toutes les mesures pour prévenir toute vengeance sanglante contre ou de la part de l'homme qui l'a si indignement traitée.

Voilà ce qu'on peut appeler une pénitente , un vrai repentir , une vraie piété ! & delà naît naturellement l'intérêt qui doit émouvoir & pénétrer tous les cœurs honnêtes.

A quelque dureté que se portent les parens ; de cette excellente fille contre elle , jamais elle ne s'emporte contre eux. Elle s'efforce au contraire de trouver des raisons pour les justifier

en s'accusant ; & elle paroît plus inquiète de leur cruauté , par rapport à leur tranquillité future , après qu'elle ne sera plus , que pour elle-même. « Car pour elle , elle est sûre , dit-elle , que Dieu lui pardonnera , quand personne sur la terre ne lui pardonneroit. »

Dans toutes les occasions extraordinaires qui peuvent provoquer son ressentiment , elle a recours aux saintes écritures , & elle tâche de modérer & de régler sa véhémence par leurs préceptes sacrés. « Quelque accablantes , dit-elle , que lui paroissent quelquefois ses afflictions , des personnes plus vertueuses qu'elle en ont souffert de plus grandes ; ne supporteroit-elle donc pas des maux que des créatures moins coupables ont supportés ? » Voici une méditation que je t'envoie , & qui a été occasionnée , comme je t'ai dit , par de nouveaux traits de cruauté de la part de son implacable famille. Elle te montrera avec quelle douceur elle se plaint , malgré la violence des sentimens qui lui arrachent ces plaintes. Vois , si dans la légèreté de ton cœur pervers , tu peux te l'appliquer dans ta position , comme tu as fait l'autre. Si tu ne le peux , laisse agir ta conscience , & elle en fera elle-même l'application la plus convenable.

M É D I T A T I O N.

Combien de temps encore tourmenterez-vous mon cœur, & le déchirerez-vous par vos paroles ?

Supposez qu'en effet j'aie commis une faute, ma faute demeure avec moi.

Celle qui est affligée, devrait trouver la pitié dans le cœur de son ami.

Mais l'infortunée dont le pied est prêt à glisser sur le bord du précipice, est encore comme une lampe dédaignée de ceux qui sont à l'aise & sans danger.

Il y a une honte qui produit le crime ; il y a aussi une honte qui obtient grâce & conduit à la gloire.

Ayez pitié de moi ; ayez pitié de moi, ô vous, mes amis ! car la main de Dieu m'a frappée.

Si votre ame étoit à la place de mon ame, je pourrais parler comme vous faites : je pourrais amasser les termes de reproche contre vous.

Mais je vous fortifierois par les consolations de ma bouche ; & le mouvement de mes lèvres adouciroit votre chagrin.

Pourquoi voulez-vous briser une feuille agitée au gré du vent ! pourquoi voulez-vous poursuivre le chaume aride ; & pourquoi vous acharnez-vous à écrire les mots les plus amers contre moi ; & me

faites-vous repasser dans le cœur les iniquités de ma jeunesse ?

La saison de la miséricorde est le temps de l'affliction , comme les nuages de la pluie sont de saison dans le temps de la sécheresse.

Mes jours ne sont-ils pas réduits à un petit nombre ? cessez-donc , & laissez-moi en paix , afin que je puisse prendre un peu de courage , — avant que j'aie dans un séjour dont je ne reviendrai jamais ; dans les ténèbres de la terre , & dans les ombres de la mort !



Tu sauras qu'elle a reçu avis par une lettre de Mde. Norton, que le colonel Morden est arrivé en Angleterre. C'est le seul homme qu'elle souhaite de voir. J'en ai témoigné quelque jalousie, dans la crainte qu'il ne soit préféré à moi pour l'office dont elle m'a honoré. Elle m'a répondu que ce n'étoit pas son dessein ; parce qu'en supposant même qu'il voulût accepter cet emploi, ce dont elle doutoit, elle craindroit que divers papiers qui passeroient nécessairement par ses mains, ne devinssent l'occasion de quelque désastre entre vous & lui ; malheur qu'elle redoute plus que la mort.

Le pauvre Belton est aux portes du trépas. Il vient dans le moment de m'arriver un

exprès de sa part, pour me dire qu'il ne peut mourir sans me voir. J'espère cependant qu'il n'est pas encore si près de sa dernière heure. Il laisseroit ses affaires, & pour ce monde & pour l'autre, dans un trop grand désordre. Je ne puis me dispenser de me rendre auprès de ce malheureux. D'un autre côté je ne veux pas bouger d'ici que je n'aie reçu l'assurance que vous ne causerez aucun trouble à Miss Clarisse : car je fais qu'il ne voudra pas que je le quitte, quand une fois il me tiendra près de lui. (b)

Tourville m'apprend que tu te rétablis à vue d'œil. Ce que je te demande à mains jointes, c'est de ne pas chagriner cette incomparable fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, & par le respect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlevait dans quelques semaines, comme je n'ai déjà que trop de raisons de le craindre, on diroit, & peut-être avec justice, que ta visite a précipité sa fin. Dans l'espérance que tu ne seras pas capable de cette cruelle indiscretion, je te souhaite un parfait rétablissement; sans quoi, puisses-tu retomber & te voir enchaîné dans ton lit.

L E T T R E L X X V I .

M. BELFORD à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi matin, 19 Août.

M A D A M E ,

J E crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je suis, que M. Lovelace ne se détermine à tenter son fort par une visite qu'il pense à vous rendre. Fasse le ciel que vous puissiez consentir à le recevoir ! Je vous garantis que vous verrez dans sa conduite un respect porté à la vénération, & toutes les marques d'un véritable repentir. Mais comme je suis forcé de partir pour Epsom, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous souvenir d'avoir vu une fois, il me semble à propos, dans l'opinion que j'ai des résolutions de M. Lovelace, dont je crains de ne pouvoir le détourner, de vous prévenir par cet avertissement, afin que son arrivée ne vous jette pas dans une trop grande surprise.

Il se flatte que votre maladie n'est pas aussi dangereuse que je la représente. Lorsqu'il aura
l'honneur

l'honneur de vous voir, il fera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre santé, est aussi ce qu'il y a de plus convenable pour son repos futur ; & j'ose vous assurer que, dans la crainte de nuire à votre rétablissement, il s'interdira toute autre visite ; du moins pendant que vous serez dans une si fâcheuse situation. Ainsi, le choc d'une demi-heure, si l'on peut donner ce nom à la vue d'un malheureux homme qui ne fait que relever lui-même d'une fièvre dangereuse, est tout ce que vous avez à soutenir.

Je vous demande en grâce, que cet avis ne vous cause point trop d'alarme, ni de troubles. Il est impossible que M. Lovelace soit à Londres avant lundi au plutôt. S'il s'obstine à s'y rendre, j'espère être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, Madame, d'être avec la plus profonde vénération.

Votre, &c.



L E T T R E LXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponse à la sienne du 17 Août. Voyez
N^o. LXXV.

Dimanche , 20 Août.

QUE tu as le cœur impitoyable ! Il n'est pas besoin de conscience , avec un pédagogue aussi impertinent que toi. (¶) Si Rowe a fait une pièce qui répond mal à son titre , est-ce une raison pour me faire l'objet de tes injurieuses applications ? (b) J'ai péché. Je me repens. Je n'aspire qu'à réparer mes fautes. Elle me pardonne mon péché ; elle accepte mon repentir ; mais elle m'interdit la réparation. Que' veux-tu que je fasse ?

Ne perds pas un moment pour faite ta visite au pauvre Belton. Mais soit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres , & que j'essaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chère inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laisseront libre , assure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entrevue. Son

opinion est d'une grande autorité pour moi ,
 — lorsqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me
 suis engagé à lui , à mes deux cousines , de
 me conduire avec toute la décence & tout le
 respect qu'on doit à ce qu'on respecte le plus
 au monde. Je tiendrai parole. Si tu veux
 retarder ton départ pour Epsom , tu en feras
 témoin.

Je connois , & tu me l'as entendu dire ,
 le colonel Morden pour homme d'honneur &
 de courage. Mais le colonel Morden a eu ses
 amourettes comme Belford & moi. Et connois-
 tu quelqu'un qui ne s'en soit pas mêlé , soit
 ouvertement , soit en secret ? L'enfer a tou-
 jours en main quelque jolie créature pour ten-
 ter un honnête homme de quelque âge , de
 quelque rang , de quelque degré qu'il puisse
 être. J'ai souvent entendu parler du colonel à
 ma charmante avec beaucoup de distinction &
 d'estime. Peut-être servira-t-il à lui calmer l'es-
 prit , en inspirant un peu plus de raison à son
 implacable famille.

Il me semble que je suis affligé de l'état du
 pauvre Belton. Mais on ne peut être malade
 ou vapoureux , que tu ne prennes aussitôt le
 ton lugubre , & que tu ne mettes les gens
 au rang des morts. Je te crois propre à ser-

vir de tambour funèbre pour la marche des enterremens.

(¶) Si tu connoissois mieux tes vrais talens , tu verrois que tu es formé pour exciter la joie par ta seule physionomie ; & tu figurerois la moitié mieux , en conduisant ton confrère l'ours au son d'une loure écossaise. Il me semble voir tes flancs épais s'agiter ridiculement dans cette lourde danse , & faire rire aux éclats tous les spectateurs ; ta grosse tête battre supérieurement la mesure , en se penchant sur tes épaules de porte-faix , tantôt à droite , tantôt à gauche , comme je t'ai vu faire une fois au son d'une cornemuse à Preston. Tu te rappelles cette partie folle , comme je me la suis rappelée cent fois. Jamais je ne t'ai vu paroître aussi-bien dans ton caractère.

Je ne fais ce que je vais m'attirer par cette peinture ; sans doute la répétition de cette notable observation : que l'extérieur est ce qu'il y a de pis en toi , & que le mien est ce qu'il y a de mieux en moi. Soit. Passons : tout ce que tu écris de ce genre , je ne peux jamais le prendre mal. (b)

Attends - toi , malgré ce que je t'ai dit dans ma dernière , que je te ferai rendre compte à mon arrivée des extraits que tu as commu-

niqués à Miss Harlowe, surtout si son cœur s'obstine à me rejeter. Combien de fois me suis-je vu accorder par une femme, ce qu'elle avoit juré de me refuser ! Mais par ces malheureux extraits, je ne doute pas que tu n'aies barré contre moi la porte de son cœur, comme elle étoit accoutumée à me barrer celle de sa chambre. Ce seroit une perfidie que l'amitié ne peut soutenir, & que l'honneur ne permet pas de pardonner.



L E T T R E LXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Londres, Lundi 21 Août.

JE crois, Belford, que je te dois des malédictions. Cependant je n'anticiperai pas sur le temps, & je vais te faire une plus longue lettre que tu n'en as reçu de moi depuis quelques semaines. Voici l'état des choses.

Pour te cacher autant qu'il m'étoit possible ; le temps où j'étois résolu de me mettre en marche ; je partis hier à six chevaux dans un carrosse de Milord, aussitôt que je t'eus dépêché ma lettre, & j'arrivai le soir à Londres. Je

G g iij

faivois qu'il y avoit peu de fonds à faire sur ton amitié, dans les choses où le caprice de Miss Harlowe est intéressé ?

Comme je n'avois pas d'autre logement prêt, je me suis vu dans la nécessité de retourner à mon ancien gîte, où j'ai d'ailleurs ma garde-robe. Là, j'ai distribué un millier d'imprécations contre la détestable troupe, & j'ai refusé de voir Sally & Polly, non-seulement pour avoir souffert l'évasion de Miss Harlowe ; mais encore pour l'infâme aventure de l'emprisonnement, & pour leurs insolens propos dans sa prison.

Je me suis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté, & que j'avois destiné pour le jour de ma noce. Je me suis trouvé si bien dans cette parure, & si content de moi-même, que j'ai commencé à croire avec toi, que c'est par mon extérieur que je vaux le mieux.

J'ai pris une chaise à porteurs, dans laquelle je me suis fait conduire chez Smith. Mon cœur fautoit de joie, avec des battemens si marqués qu'on les auroit presque entendus, dans la certitude où j'étois de voir ma charmante.

Je faisois claquer mes doigts au branle de la chaise. J'ai recommandé à mes yeux de faire paroître tour-à-tour de la langueur & de la

vivacité, J'ai enseigné à mes genoux comment ils doivent se plier : & dans le doux langage d'un de nos jolis poètes , j'exécutois en imagination le rôle que je m'imposois. « C'est ainsi, disois-je, que je prononcerai mes tendres plaintes , en fléchissant un genou ; c'est ainsi que j'exciterai sa pitié ; c'est ainsi que je peindrai mes peines ; c'est ainsi que je pousserai un douloureux soupir , à la vue de quelques dédains peut-être , si le dédain se montre sur son front ; & c'est ainsi que je trouverai grâce à ses yeux charmans. » (*)

Je me suis entretenu de ces idées jusqu'à la maison de Smith , où mes porteurs ont déposé leur fardeau. Les coquins ont mis chapeau bas en ouvrant la chaise. Mon laquais , qui est en livrée neuve , s'est approché pour recevoir mes ordres. Ma tête est sortie , & toute mon honorable personne a suivi & a apparu à la femme de la maison , qui s'est agitée derrière son comptoir. Le respect & la crainte ont donné de la gravité à ses traits , & je ne doute pas que ses genoux tremblans ne heurtassent contre les ais intérieurs de la boiserie.

Votre serviteur , Madame : — Will , faites

(*) Waller.

éloigner un peu les porteurs , & suivez-moi.

Vous avez une jeune personne qui loge ici ; Miss Harlowe ? Est-elle dans son appartement ? (j'allois traverser la boutique).

Monsieur , monsieur , ayez la bonté : (cette femme a été frappée de ma figure apparemment.) Vous demandez Miss Harlowe. Nous avons effectivement une jeune dame de ce nom. Mais , mais.....

Mais quoi , Madame ? il faut que je la voie. N'est-ce pas le premier qu'elle occupe ? Ne vous donnez pas la peine. Je trouverai son appartement. (Et je m'avançois vers l'escalier.)

Monsieur , monsieur , Madame n'est point au logis. Elle est sortie. Elle est à la campagne.

Sortie ? A la campagne ? Impossible. Vous ne m'en imposerez pas , bonne femme. Il faut absolument que je la voie. J'ai des affaires de la dernière importance avec elle.

Il est certain , Monsieur , qu'elle n'est point au logis. — D'honneur , Monsieur , elle est sortie.

(Elle a fait entendre une sonnette. Jean , a-t-elle crié , descendez promptement.....) En vérité , Monsieur , elle n'est point au logis.

(Jean est descendu. C'étoit le mari lui-même ; lorsque jugeant de lui , par l'impertinente fami-

liarité de sa femme, je ne l'avois pris que pour un homme à leurs gages.)

Mon cher ami, lui a-t-elle dit, Monsieur ne veut pas croire que Mifs Harlowe soit sortie.

Jean a fait une profonde révérence aux broderies de mon habit. Votre serviteur, Monsieur. Réellement, Mifs Harlowe n'est point à Londres. Elle est partie pour la campagne ce matin, à six heures, par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari, ni la femme. Je suis sûr, leur ai-je dit, quelle ne peut être à la campagne. Je fais qu'elle se porte très-mal. Elle n'est pas en état de supporter le mouvement d'un carrosse. Connoissez-vous M. Belford, mon ami ?

Oui, Monsieur, nous avons l'honneur de connoître ce digne gentilhomme. Il est allé voir un de ses amis qui est malade à la campagne. Il partit samedi matin. — C'est ce qu'on avoit dit aussi à Will, que j'avois envoyé chez toi en arrivant.

Fort bien. Mais je fais par une lettre de M. Belford, que Mifs Harlowe est extrêmement mal. Comment pourroit-elle être sortie ?

Oh ! Monsieur ! elle est très-mal, très-mal

en effet. A peine a-t-elle pu se traîner jusqu'au carrosse ?

(Belford, ai-je pensé en moi-même, ignore le temps de mon arrivée, & ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Aussi malade qu'il me l'a représentée, il est impossible qu'elle soit sortie.)

Où est sa femme-de-chambre ? Faites-moi parler à sa femme-de-chambre.

Elle n'en a point d'autre, Monsieur, qu'une femme qui la garde dans sa maladie, & cette femme est partie avec elle.

Eh bien ! mon ami, je n'en crois pas un mot. Pardonnez, mais je veux monter moi-même ; — & j'allois monter.

Là-dessus, Jean a pris un air plus sombre & moins respectueux. Monsieur, cette maison est à moi, &.....

Et quoi, mon ami ? ne doutant pas qu'elle ne fût chez elle. Je veux la voir. Je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit. Je suis un juge de paix, j'ai droit de faire des recherches.

Je suis monté. Ils m'ont suivi en murmurant, & dans une extrême agitation. La première porte qui s'est offerte étoit fermée. J'ai frappé assez fort.

Vous jugez bien, Monsieur, que Madame a le clef de son appartement.

En dedans; c'est de quoi je ne doute pas; mon cher ami; & j'ai frappé une seconde fois. Comme j'étois sûr qu'au son de ma voix, son naturel doux & timide la trahiroit par quelque marque de crainte, quelque mouvement de trouble, qu'il me seroit aisé d'entendre, j'ai dit assez haut: je fais à n'en pas douter, que Miss Harlowe est ici. Très-chère Miss, ouvrez, au nom de Dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais, n'entendant rien, & voyant l'air tranquille à Smith, j'ai continué à marcher vers la porte voisine où j'ai trouvé la clef en dehors. Je l'ai ouverte; j'ai parcouru la chambre des yeux, & j'ai visité le cabinet.

Le mari, piqué de mon audace, a dit qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus incivil. Prends garde, mon ami, lui ai-je dit, en tournant brusquement la tête, observe un peu mieux ta langue, ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monsieur, il n'est pas d'un galant homme de venir insulter les gens dans leur maison.

Ho! je te prie, point d'insolence sur ton fumier.

Je suis retourné à la porte que j'avois trouvée sans clef. Ma chère Miss Harlowe, de grâce, ouvrez un moment, où je vais faire sauter la porte. Je pouffois si rudement que je l'ai fait craquer. Smith en a pâli ; & sa frayeur lui allongeant le visage ; il s'est hâté d'appeler un de ses ouvriers, qui travailloit apparemment au grenier : *Joseph, descends vite !* Joseph est descendu. J'ai vu paroître un garçon de trente ans ; une face de lion en colère, court & épais, les cheveux touffus, comme la chevelure d'un vieux faule étêté. Sa présence a fait prendre au maître une contenance plus ferme. Mais, frédonnant quelques notes, j'ai visité toutes les autres chambres, j'ai sondé du poing tous les passages, pour découvrir quelque porte dérobée ; & je suis monté ensuite au second, en continuant de chanter. Jean, Joseph & Mde. Smith me suivoient en tremblant.

J'ai poussé mes recherches dans tous les lieux qui se sont présentés. Je suis entré dans deux chambres à lit, dont les portes étoient ouvertes ; j'ai pénétré dans les cabinets, j'ai fait passer mes regards par la serrure d'une porte fermée. Point de Miss Harlowe, par tous les dieux ! que faire ! que faire ! comme disent les jeunes filles ! Quel sera son chagrin, de

ne s'être pas trouvée chez elle ! J'avois mon dessein dans cette dernière exclamation ; c'étoit de découvrir si l'homme où la femme faisoient l'histoire de ma charmante ; & l'effet ne m'a pas trompé. — C'est ce que j'ai peine à croire, a répondu Mde. Smith.

Pourquoi donc , Madame ? Savez-vous qui je suis ?

Je le devine , Monsieur.

Vous êtes Monsieur Lovelace , j'en suis sûre.

Lui-même , Madame. Mais comment devinez-vous si juste , dame Smith ? Vous ne m'aviez jamais vu , n'est-ce pas ? (Ici , Belford , j'attendois un compliment ; mais je ne l'ai pas manqué.)

Monsieur , monsieur , il n'est pas aisé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux hommes tels que vous.

Fort-bien , dame Smith. Est-ce aussi bons , est-ce aussi mauvais que vous voulez dire ? (J'espérois que , pour le moins , elle répondroit *d'aussi bonne mine.*)

C'est ce que je vous laisse à juger , Monsieur. (Ma question , ai-je pensé , ne fait pas fortune ici.)

Comment donc , Smith , ta femme est un bel esprit ? tu ne t'en étois pas défié jusqu'au-

jourd'hui. Mais où est la veuve Lowick ? Mon cousin, M. Belford, en parle comme d'une très-bonne femme ? Est-elle ici ? Seroit-elle aussi à la campagne avec Miss Harlowe ?

Elle rentrera bientôt, Monsieur. Elle n'est pas partie avec Madame.

J'entends. Mais enfin, chère dame Smith, où Miss Harlowe est-elle allée ? Quand croyez-vous qu'elle revienne ?

Je l'ignore, Monsieur.

On ne me paye pas de fables, dame Smith ; on ne me paye point de fables, (en lui passant la main sous le menton, sans m'embarraffer d'une laide grimace que je voyois faire au mari.) Je suis sûr que vous ne l'ignorez pas. Mais vous avez un troisième étage. Voyons. Qui logez-vous là ? — Doucement, voici encore une chambre qui me paroît fermée, (en frappant à la porte,) y a-t-il quelqu'un ? ai-je crié.

C'est l'appartement de Mde. Lowick ; elle en est sortie ; elle en a la clef.

Veuve Lowick, (en recommençant à frapper,) je vous crois chez vous. De grâce, ouvrez !

Jean & Joseph parloient ensemble, & sembloient gronder tout bas. Qu'est-ce donc, mes amis ? Point de ces murmures. Il n'est pas civil

de faire de ces *a parte*. Joseph, que te disoit Jean ?

Jean ! Monsieur ! a répété dédaigneusement la bonne femme.

Pardon , Mde. Smith. Mais vous voyez la force de l'exemple. Si vous aviez marqué plus de considération pour votre honnête mari , je vous aurois imitée , recevez de moi ce petit avis : une femme qui manque de respect pour son mari , apprend aux étrangers à le traiter avec mépris ; par exemple , honnête Monsieur Jean , pourquoi n'as-tu pas encore ôté ton chapeau devant moi ? Oh ! tu l'aurois fait , j'en suis sûr ; mais tu ne l'as pas sur ta tête , & je suis persuadé que jamais tu ne le portes devant ta femme. Dis , n'est-il pas vrai ?

Trêve de railleries , Monsieur , m'a répondu Jean , on s'en passeroit fort bien. Je souhaiterois que tous les ménages de Londres fussent aussi heureux que le nôtre.

Je le souhaiterois comme toi , mon cher ami ; mais je veux être damné , si tu as des enfans.

Pourquoi non , Monsieur ?

En as-tu ? réponds-moi , ou n'en as-tu pas ?

Peut-être , Monsieur. Mais à quoi revient cette question ?

A quoi elle revient ? Je vais te l'apprendre :

l'homme qui n'a point d'enfant de sa femme , doit s'attendre , dans ton état , à se voir traité de Jean tout court. Si tu avois un ou deux enfans , on t'appelleroit M. Smith avec une révérence , ou du moins avec un sourire à chaque mot.

Il me semble , Monsieur , a répliqué la dame , que vous avez l'humeur tout-à-fait plaisante. Je m'imagine que mon mari & moi , si nous avions autant de reproches à nous faire qu'une personne que je connois bien , nous serions bien éloignés d'être si gais.

Hé ! mais , dame Smith , tant pis pour ceux qui feroient obligés de vivre avec vous. Mais je suis moins gai que vous ne pensez. J'ai le cœur accablé de tristesse. Hélas ! où trouverai-je ma chère Miss Harlowe ? ma chère , mon adorable Miss , (en criant au bas des degrés du troisième étage ,) si vous êtes là-haut , répondez , au nom de Dieu ! Je vole pour vous y joindre.

Monsieur , m'a dit le bon Smith , vous ferez beaucoup mieux de descendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos ateliers & nos magasins ; il n'y a là personne de ceux que vous cherchez.

Monterai-je , Mde. Smith ? continuerai-je de
chercher

chercher Miss Harlowe ? — Vous en êtes le maître , Monsieur.

Je ne monterai donc pas : car si Miss Harlowe y étoit , vous seriez moins obligeante. Au reste , je suis confus de vous avoir causé tant d'embarras. Vous êtes les marchands les plus polis du monde. Ami , Joseph (en lui donnant brusquement sur l'épaule un grand coup , qui lui a fait faire un saut d'étonnement ,) n'as-tu jamais parié ; mon ami , à qui feroit la plus vilaine grimace ? Je serai de moitié avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paroissoit pas mécontent de moi ; & , me regardant avec des grands yeux , sa bouche fendue d'une oreille à l'autre , au milieu d'une face plate & large , laissoit voir de grandes dents noires , comme son chapeau. Je ne veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour ?

Je peux bien gagner un demi-écu , (avec un air d'orgueil & de pétulance , & comme fâché d'avoir marqué de l'effroi.)

Eh bien ! voilà une journée de tes gages , & tu n'as pas besoin de me suivre plus long-temps. Allons , Mde. Smith , allons , Jean , M. Smith vouloit-je dire , descendons ensemble , & ne faites plus difficulté de m'apprendre où Miss Harlowe est allée , & quand vous attendez son retour.

Je suis descendu à leur tête , suivi de Jean & de Joseph , quoique j'eusse congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus , par politesse apparemment pour un étranger. En repassant au premier , je suis entré dans une des chambres que j'avois déjà vues. J'ai bien envie , leur ai-je dit , de me loger dans cette maison : car je n'ai rencontré de ma vie des hôtes plus obligeans. Qu'avez-vous à louer ici ? — Rien , Monsieur. — J'en serois bien affligé. Qui occupe donc cette chambre ?

Moi , Monsieur , a répondu le mari , d'un ton assez rustre.

Toi-même , ami Jean ? Hé bien ! je suis résolu de te l'ôter. Cette pièce , avec une autre , & le moindre grenier pour mon laquais , c'est tout ce que je désire. Je t'en donnerai le prix ordinaire , & j'y joindrai une demi-guinée par jour pour le tout.

Arrête , Jean , ou plutôt M. Smith , pense deux fois avant que de parler ; je t'apprends qu'un refus est un affront pour moi.

Monsieur , vous plaît-il de descendre ? a repris la dame en nous interrompant. Réellement , Monsieur , vous prenez....

De grandes libertés ! Ce n'est pas là , j'espère , ce que vous alliez dire , dame Smith ?

Mais, Monsieur.... J'aurois dit quelque chose d'approchant.

Je suis donc fort aise de vous avoir prévenue : car ces termes conviendroient mieux dans ma bouche que dans la vôtre. Au fond, je crois devoir prendre un logement ici jusqu'au retour de Miss Harlowe. Je crois vraiment que je ne peux m'en dispenser. Cependant, comme on peut avoir besoin de vous dans votre boutique, descendons ; nous allons descendre & y traiter cette affaire à notre aise.

Je suis descendu, soigneusement accompagné de mon collègue. Lorsque je suis arrivé dans la boutique, n'apercevant ni banc ni chaise, je me suis saisi de la place du comptoir, & j'ai pris séance sur une sorte de canapé, fait en voûte & orné de sculptures, espèce de trône, que ces fiers marchands se donnent, tandis qu'un simple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, sert de siège à ceux par lesquels ils gagnent leur pain. Telle est la dignité du commerce dans cette nation mercantile !

(¶) Je promenai mes regards autour & au-dessus de moi, en leur disant que j'étois fier de mon siège, & demandant si l'on avoit jamais permis à Jean de remplir cette superbe niche.

Hh ij

Pourquoi non , répondit-il , d'un ton fort sec ?

Et voilà justement ce qui te donne l'air d'une statue , mon ami Jean me lança un regard des plus mauvais. Mais son ouvrier Joseph & mon laquais Will tournèrent le dos , pour cacher leur grimace & leur rire , en tenant leur bouche fermée de leur poing.

Je demandai ce qu'ils vendoient.

De la poudre , des savonnettes & du tabac , répondirent-ils : des gants , des bas. Oh ! à merveilles , je ferai votre pratique. — Will , — n'ai-je pas besoin de savonnettes ? Oui , Monsieur , & si vous voulez , vous pourriez faire l'emplette d'une ou deux. Donnez-m'en une demi-douzaine , dame Smith.

Elle me dit qu'il falloit qu'elle se mit à ma place pour pouvoir me servir. Je vous prie , Monsieur , ayez la bonté de sortir du comptoir.

Non vraiment , je regarde cette boutique comme à moi. Où font-elles , s'il vous plaît , en cas qu'il vienne des acheteurs ?

Elle me les montra au-dessus de ma tête , la bouche plissée en bourse , comme si elle eût voulu s'empêcher de sourire , si elle avoit pu. J'aveignis la montre , & donnai six savonnettes à Will. — Tiens , prends ces six.

Il les prit en faisant une grimace , & montrant la place où étoient jadis ses dents. Cette vue me toucha la conscience , & me rappela que c'étoit à moi qu'il devoit leur perte. Joseph , dis-je , approche ici. Allons , viens donc , quand je te l'ordonne.

Joseph s'avança droit vers moi , ses mains derrière le dos , moitié gré , moitié force.

Je lui passai brusquement mon bras autour du cou. — Will , ton canif , tout-à-l'heure. — Coquin , où est ton canif ?

Oh , Monsieur ! s'écria mon gros joufflu ; faisant des efforts pour dégager sa tête de-dessous mon bras , tandis que mon autre main lui emmuseloit ses épaisses mâchoires , comme si j'avois voulu lui arracher les dents. (*)

Je te les payerai bien , mon ami. Ne te débats donc pas ainsi. Allons donc , Will , le canif.

Oh , Monsieur , s'écria Joseph , en redoublant ses efforts ; & alors Will sort sa serpette ; car le coquin se mêle du jardinage à la campagne. Monsieur , voilà tout ce que j'ai sur moi.

Cela est excellent pour partager une gen-

(*) Il n'y a que la folle joie d'un libertin convalescent , qui puisse faire passer cette farce même à M. Lovelace.

cive. — Quel diable es-tu ? Pourquoi donc tous ces efforts ?

M. & Mde. Smith, qui craignirent apparemment que je n'eusse des desseins sur le gosier de Joseph, parce qu'il étoit leur fidelle champion ; raison qui me fit en effet faire plus d'attention à lui, s'avancèrent vers moi avec des figures tragi-comiques, & je le laissai aller.

Je voulois seulement, leur dis-je, ôter deux ou trois dents de ce garçon, pour les placer dans les mâchoires de mon laquais. — Je les aurois payées ce qu'elles valent. — Vraiment, Joseph, laisse-toi faire. Voilà tout ce que je voulois. Joseph secouâ ses oreilles, & de ses deux mains il vous démêle de haut en bas son épaisse chevelure, en me regardant fixement, sans savoir s'il devoit rire ou se fâcher. Mais après deux ou trois instans de cette attitude, & de ce regard étonné, il s'avança jusqu'à l'autre bout de la boutique, en secouant la tête en s'en allant, & toujours peignant sa chevelure. Il alla se placer à côté de son maître, en le regardant, & lui disant entre ses dents que j'avois les bras horriblement forts, & que j'avois manqué de l'étrangler. Ensuite croisant les bras, & agitant sa crinière hérissée, il ajouta que j'étois bien

heureux d'être gentilhomme, sans quoi il ne me passeroit pas un pareil affront.

Je demandai ensuite où étoit leur boîte à tabac. La bonne femme me la montra du doigt : j'en pris plein la coquille, & sans vouloir qu'on le pesât, j'en remplis ma tabatière. — Et vos gants, Mde. Smith, où font-ils ? Elle me les montra. J'en choisis quatre paires, & je dis à Joseph, qui me regardoit encore d'un air à se faire remarquer, d'en ouvrir les doigts.

Dans le moment une fille, qui étoit restée à la porte à regarder cette scène, entra & demanda du tabac ; je me mis en devoir de la servir. La pauvre fille étoit horriblement laide ; & je le lui dis, sans quoi, ajoutai-je, nous aurions traité ensemble. Elle me répondit en colère : que nulle femme n'étoit laide à ses propres yeux, & elle jeta son gros fol sur la table ; je le mis dans ma poche.

Aussitôt tournant mes yeux vers la porte, j'ai vu une fort jolie dame, suivie d'un laquais, & avançant la tête en demandant, qu'y-a-t-il donc là, bonnes gens ? aux spectateurs attroupés. J'ai quitté mon comptoir, & j'ai couru à elle, & comme elle vouloit se retirer, je lui ai pris la main, & l'ai attirée dans la boutique, en la priant de me donner sa pratique : je ne

faisois , lui dis-je , que commencer mon commerce.

Que vendez-vous , Monsieur , dit-elle en souriant , mais un peu surprise ? des rubans de fil , des rubans de soie , lacets de soie , des épingles , des aiguilles : car je suis mercier ; de la poudre , des mouches , des savonnettes ; des bas , des jarrettières , du tabac de plusieurs sortes , des pelottes , — n'est-il pas vrai , bonne femme Smith ?

En même-temps j'entraînois doucement la jeune dame jusqu'au comptoir , en m'y replaçant moi-même avec l'air le plus empressé & le plus obligeant.

J'ai de beaux gants , Madame , d'excellentes savonnettes , du tabac rapé , du scot , de l'Espagne , & plusieurs autres sortes.

Allons , dit-elle , d'un air fort gai , je veux achalander un jeune marchand , & lui acheter quelque chose. André , approchez , (à son laquais ,) n'avez-vous pas besoin de gants ? dites , n'en avez-vous pas besoin ?

J'étais un paquet de gants , que m'indiqua Mde. Smith , & je m'avançai vers le domestique pour les lui choisir moi-même. — Ce n'est pas la peine de les ouvrir , lui dis-je ; tes doigts , mon ami , sont aussi roides que des baguettes de tam-

bour. — Allons, pousse : va, tu es un drôle bien gauche. Je m'étonne qu'une aussi jolie dame veuille se faire suivre par un lourdaud comme toi.

Le drôle n'avoit pas la force de rire ; & Joseph étoit tant aise ! espérant apparemment que j'allois emprunter quelques dents à André pour le tenir en respect. Et le bon homme & la bonne femme Smith, ainsi que tous les assistans, n'étant plus l'objet de ma plaisanterie, parurent s'amuser fort de ma bonne humeur.

Le drôle dit que les gants étoient trop petits.

Pousse donc fort, lui dis-je ; au diable le sot ; quoi, tu n'as pas la force d'un chat ?

Il poussa & déchira le gant.

Will, dis-je alors, où est ta serpette ? Sur mon ame, mon ami, je me sens une forte envie de te rogner tes maudites pattes ; mais voyons, en voici une paire de plus larges. Essaie-les, quand tu feras rentré à la maison ; & que la bonne amie de ton cœur, si tu en as une, raccommode l'autre paire : emporte-les toutes deux.

Sa maîtresse rit de ma farce, & son laquais aussi, & Mde. Smith & Joseph ; Jean lui-même rit aussi, quoiqu'à sa mine contrainte, on vit bien qu'il n'étoit qu'à demi-content de moi.

Madame, dis-je, en me replaçant derrière le

comptoir , & m'inclinant dessus , j'espère que vous m'acheterez quelque chose pour votre usage. Personne ne vous servira mieux , & ne vous vendra meilleur marché.

Allons , dit-elle , donnez-moi pour six fols de tabac d'Espagne.

On me montra où il étoit , & je la servis : & lorsqu'elle voulut me payer , je lui dis que je ne prenois rien à l'ouverture de mon commerce.

Si j'avois régaté son laquais , me dit-elle , elle ne souffriroit pas que je fisse de même avec elle.

Hé bien , de tout mon cœur , lui dis-je ; il ne convient pas à des marchands de faire les impertinens , n'est-il pas vrai , Mde. Smith ?

Je mis ses six fols dans ma poche ; & m'emparant de sa main , je lui fis remarquer la foule qui s'étoit attroupée auprès de la porte & la priai de vouloir bien se retirer dans l'arrière-boutique avec moi.

Elle dégagea ses mains de la mienne , & voyant qu'elle ne vouloit pas rester plus longtemps , je lui fis une belle révérence , avec un compliment engageant , & la remerciai , en lui disant , que j'espérois avoir sa pratique une autre

fois. Elle s'en alla en riant ; André la suivit , après m'avoir fait une profonde révérence.

Je commençois à être un peu déconcerté par la foule du peuple qui grossissoit de plus en plus , & je dis à Will de faire approcher ma chaise de la porte.

En vérité , Mde. Smith , lui dis-je d'un air fort grave , je suis sincèrement fâché que Miss Harlowe soit partie. Vous ne voulez donc pas me dire où elle est allée ?

D'honneur , Monsieur , je ne le pourrois pas.

C'est-à-dire , que vous ne le voulez pas. — Elle n'a pu deviner que je viendrois. Je ne suis arrivé que d'hier au soir à la ville. J'ai été fort malade. Elle m'a à demi brisé le cœur par sa cruauté. Vous savez mon histoire , je n'en doute point. Dites-lui qu'il faut que je quitte la ville demain matin ; mais j'enverrai mon laquais savoir si elle veut m'accorder une demi-heure d'entretien : car aussitôt que je sortirai de ma chambre , ce sera pour gagner Douvres & m'embarquer pour la France , si je ne reçois un contr'ordre d'elle , qui seule dispose de ma destinée.

Et jetant sur le comptoir une portugaise de trente-six livres , je pris M. Smith par la main & lui dis , que j'étois bien fâché de n'avoir

pas plus de temps pour mieux faire connoissance ensemble ; & disant adieu à l'honnête Joseph , qui fit une grimace quand je passai près de lui , comme s'il eut cru ses dents encore en danger , je pris congé de Mde. Smith , à qui je recommandai sa belle locataire ; je fredonnai un air , & la chaise étant venue , je m'élançai dedans. Tout le peuple , qui environnoit la porte , parut fort content de moi. Un quidam dit tout haut : voilà un gentilhomme bien aimable & bien gai , j'en suis sûr ; & je me fis conduire à l'auberge que j'avois indiquée.

A mon arrivée , j'ordonnai à Will d'aller changer d'habit : de déguiser sa figure en mettant une perruque noire , & tenant sa bouche fermée , & d'aller roder autour de la maison de Smith , pour s'informer des démarches de ma belle. (b)

Je fais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit ; mais je l'ai fait exprès pour te donner occasion de t'emporter contre moi , & de m'appeler cœur endurci , ou de tout autre nom que tu voudras. Considère néanmoins : premièrement , que je sortois d'une maladie dangereuse , & que j'étois fort joyeux de me trouver en vie ; ensuite que je me voyois trompé par l'absence imprévue de ma charmante ; si déconcerté par ce contre-temps , & si piqué du brusque

accueil de Jean , que je n'avois pas d'autre moyen pour éviter d'être de fort mauvaise humeur contre tout ce qui s'offroit à moi. Et puis quelle joie d'être convaincu , par son absence , & en apprenant qu'elle étoit sortie dès six heures du matin , qu'il étoit impossible qu'elle fût aussi mal que tu me l'avois représentée ; cette idée exaltoit encore mes esprits. D'ailleurs je fais que le beau sexe aime les gens gais & plaisans. La chère personne a toujours pris plaisir elle-même à mon enjouement naturel , & elle se faisoit un amusement de mes folles imaginations. Si Jean & sa femme lui avoient appris , à son retour , que j'eusse fait le rôle d'un sot dans leur boutique , son mépris pour moi n'auroit fait qu'augmenter.

Enfin j'étois persuadé que les gens de cette maison avoient une terrible idée de moi ; qu'ils me regardoient , sans doute , comme un sauvage ; comme un furieux qui ne respiroit que le sang , & qui ne connoissoit pas la pitié ; un *mangeur de femmes* , auquel ils s'attendoient peut-être à voir les griffes d'un lion , & les moustaches d'un tigre. En bonne politique , je devois leur faire connoître la douceur , & l'innocente gaieté de mon caractère , pour me faire deux amis de Jean & de Joseph , en les familiarisant tout-d'un-

coup avec moi. (¶) Car il étoit évident que la bonne femme ne les eût pas fait descendre dans la boutique , si l'on ne m'eût pas regardé comme un homme dangereux. (b) A présent qu'ils sont faits à mon humeur , que Jean & moi , nous avons eu ensemble une poignée de main , & que Mde. Smith a vu de ses propres yeux que j'ai le visage , les mains & le regard d'un homme , que je marche droit , que je parle , que je ris & que je badine comme un autre ; (¶) à présent que Joseph est persuadé que je peux parler de lui arracher les dents de la mâchoire , sans lui faire pour cela aucun mal ; (b) je suis sûr qu'à ma première visite je les trouverai faciles & souples , plus qu'André n'a trouvé ses gants , & qu'ils me verront avec aussi peu d'embarras que si nous nous connoissions depuis un an.

Lorsque je suis retourné chez la Sinclair , j'ai recommencé à la maudire , elle & toutes ses nymphes. J'ai eu un accès de fureur au souvenir de l'horrible emprisonnement. J'ai reproché au vieux serpent d'avoir ruiné la plus sublime vertu qui fût au monde , de m'avoir perdu de réputation , & d'être cause que je ne suis pas marié & heureux , par l'amour de la plus excellente personne de son sexe. Elle s'est

efforcée de m'appaiser, & dans cette vue l'infâme n'a pas eu honte de me proposer ce qu'elle appelle un nouveau visage, puisque je ne voulois plus voir ma Sally, qui en périssoit de chagrin.

(¶) Où est-il, ce nouveau visage ? Voyons-la : quoique je sente que je ne verrai plus avec plaisir d'autre visage que celui de Miss Harlowe.

Elle ne veut pas descendre, m'a-t-elle répondu. Elle ne veut pas encore être aux ordres de personne. Elle ne fait que d'entrer dans le filet ; & elle mérite bien qu'on aille la trouver, je puis vous en répondre, & qu'on lui fasse la cour.

Oui-dà, dis-je ; cela s'annonce bien. Conduisez-moi à son appartement dans l'instant : & je suis monté avec elle. On ouvre. Qu'apperçois-je ? Ce petit démon de Sally ! Malédiction ; me suis-je écrié, est-ce là votre nouveau visage ?

O mon cher, mon cher M. Lovelace ! s'est-elle écriée : je ne peux que me réjouir de tout ce qui vous ramène vers moi. N'importe comment ! — Et la petite furie s'est jetée à mon cou, où elle restoit pendue comme une chatte. Allons, dit-elle, que me donnerez-vous, & je vais faire l'honnête un quart-d'heure, & contrefaire au naturel votre Clarisse ?

Je suis resté aussi stupide qu'un Belford. Je ne pouvois souffrir une pareille insulte faite à la chère personne : car je suis au bout du compte d'un naturel tendre & généreux , quoique tu en puisses dire , & je l'ai maudite de de tout mon cœur , pour avoir ainsi profané le nom de ma charmante dans sa bouche impure. Mais le petit démon n'étoit pas aisé à déconcerter , & elle s'est mise à pleurer , à sanglotter , à prier , supplier & se répandre en exclamations , à s'évanouir , de façon que je n'ai jamais vu ma belle si bien contrefaite. En vérité, j'étois prêt à m'y méprendre : car je m'imaginois en effet la voir devant mes yeux.

Oh ce sexe ! ce sexe artificieux ! il n'y a pas moyen de le connoître à fond. D'abord , il est vrai , leur désespoir & leur chagrin peuvent être réels ; mais laissez passer l'ouragan , & bientôt il s'apaisera & finira par de tendres murmures , qui vous chatouillent l'oreille , comme les notes d'une viole bien organisée.

Sally est une preuve que l'art saura généralement si bien remplacer la nature , que vous aurez peine à distinguer la différence. Miss Clarisse Harlowe est la seule femme au monde que je crois qui puisse dire , dans le langage de Job , son auteur favori ; (car je suis en état de

de citer un texte aussi bien qu'elle,) *il n'en est pas de même avec moi.* — Laisse-moi, laisse-moi ! me suis-je écrié, jamais je ne verrai avec plaisir d'autre visage que celui de Miss Harlowe. (b)

Toutes les nymphes n'ont pas laissé de me tourmenter beaucoup par leurs questions. Elles m'ont dit que tu les as vues très-rarement ; que, si tu as paru chez elles, c'étoit pour y prendre un air de gravité insupportable ; qu'à peine y es-tu demeuré quatre minutes ; que tu ne fais plus que louer Miss Harlowe, & déplorer sa cruelle situation : en un mot, que tu les méprises ; qu'il ne sort de ta bouche que des sentences ; & qu'elles ne doutent point que tu ne sois bientôt un homme perdu ; c'est-à-dire, marié. Une jolie peinture de toi, comme tu vois !

(c) Tu es en beau chemin, & tu n'as rien de plus à faire qu'à continuer de le suivre. Et alors quelle tâche tu auras à parcourir, si tu reviens sur tes pas ! Ces forcières feront comme les Cosaques du Czar, (à la bataille de Pultowa, je crois,) qui étoient placés avec leurs fusils bandés & amorcés derrière les troupes réglées, pour les foudroyer, s'ils n'alloient pas toujours en avant à la victoire ; tu feras alors miséra-

blement méprisé de toutes les créatures dont tu as fait des filles perdues. Et dans ce cas, mon pauvre ami, que le nombre de tes ennemis fera formidable ! (b)

Je me propose de régler mes mouvemens sur les informations de Will ; car je veux voir, & je verrai absolument cette chère personne. Cependant j'ai promis à Milord d'être chez lui dans deux ou trois jours au plus tard. Sa tendresse est horriblement augmentée pour moi ; depuis ma maladie. Je compte que l'espérance que j'ai laissée à Smith, de mon départ de Londres, y ramènera bientôt cette belle, s'il est vrai qu'elle en soit sortie. (¶) En attendant j'ai cru devoir t'écrire ce récit pour te distraire au milieu des offices importants & sérieux que tu remplis auprès des mourans ; & comme ton laquais ne fait qu'aller & venir, peut-être recevras-tu demain une autre de mes lettres, avec les circonstances de l'entrevue qui fait l'objet de tous les vœux de mon ame. (b)



L E T T R E LXXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 22 Août, à sept heures du matin.

IL faut que je t'écrive pour tâcher de me distraire. Je ne connois plus de sommeil, de sommeil paisible & rafraîchissant.

Je viens de me réveiller dans l'effroi d'un maudit songe. Comment un homme se laisse-t-il ainsi affecter par des songes ?

Il m'a semblé que je jouissois d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté, condescendance & disposition à pardonner. Elle s'est laissé vaincre en ma faveur, par les intercessions réunies de Milord M..., de Miladi Lawrance, de Miladi Sadleir, & de mes deux cousines Montaigu, que je voyois près d'elle en longs habits de deuil ; Milord avoit lui-même un grand manteau noir traînant derrière ses talons. Ils m'ont dit qu'ils avoient pris cet habillement lugubre pour exprimer leur chagrin de mes outrages, & pour toucher ma Clarisse, & l'engager à me pardonner.

J'étois à genoux, mon épée à la main, offrant

de la remettre dans le fourreau, ou de l'enfoncer dans mon cœur, suivant l'ordre que sa bouche prononceroit.

Au même moment, j'ai cru voir son cousin Morden, qui s'élançoit dans la chambre par la fenêtre, l'épée nue & criant : meurs, Lovelace, meurs à l'instant, & tombe dans les enfers, si tu balances à réparer, par le mariage, les torts que tu as faits à Miss Harlowe.

Je me levois pour répondre à cette insulte, lorsque Milord s'est jeté entre Morden & moi, avec son grand manteau noir, dont il m'a couvert entièrement. Aussitôt Miss Harlowe m'a pris dans ses bras, enveloppé comme j'étois du manteau ; & de cette voix harmonieuse, qui a fait tant de fois le charme de mon oreille, elle s'est écriée : ah ! grâce, grâce, pour mon cher Lovelace ! Et vous, Lovelace, grâce aussi pour un si cher cousin ! N'augmentez pas mes malheurs, par le meurtre de l'une ou de l'autre de ces deux personnes si chères !

Dans le ravissement d'une si douce médiation, je me suis cru prêt à ferrer ma charmante de mes deux bras ; lorsque tout-à-coup le plafond de la chambre s'est ouvert, & m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me sembloit descendre dans un

nuage; le nuage en s'ouvrant a découvert au-dessus une voûte d'or & d'azur, & un groupe nombreux d'anges & d'archanges, tout brillans de leur parure & de leur propre éclat. J'ai entendu, distinctement entendu, plusieurs voix qui, s'adressant à elle, répétoient : venez à nous, venez, venez à nous; & ce chœur d'esprits célestes ayant entouré ma charmante, je l'ai vue monter avec eux vers les régions célestes; le nuage qui s'est fermé aussitôt, l'a dérobée à ma vue, elle & son brillant cortège. Je me suis trouvé entre les mains une robe de femme, d'un fond bleu, toute parsemée d'étoiles d'argent, que j'ai reconnue pour celle de Miss Harlowe, & par laquelle je m'étois efforcé de la retenir : c'est tout ce qui m'est resté de mon adorable Clarisse. Ensuite, ce que je ne me rappelle pas sans horreur, le plancher fondant sous moi, comme le plafond s'étoit ouvert pour elle, je suis tombé dans un trou plus effroyable que celui d'Elden, & je me suis senti tombant d'abîme en abîme, sans appercevoir aucun fond; je me suis réveillé dans les agitations de ma terreur, avec un trouble, un désordre aussi grands que si mon songe eût été une réalité.

Me pardonneras-tu de t'entretenir d'une misérable vision? Tu en concluras du moins que

la nuit, comme le jour, ma Clarisse m'est tous jours présente.

Mais j'entends Will, qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que Miss Harlowe revint chez elle hier au soir, entre onze heures & minuit. Il est sûr qu'elle y est encore; mais dans un état de grande foiblesse. Je m'habille, je vole vers elle. Mais pour ne pas augmenter son indisposition par aucun éclat ni tumulte, j'aurai toute la douceur, toute la tendresse d'une colombe. « Si je l'aime, ah! vous en êtes « témoins, vous, habitans du ciel! Vous savez « si elle m'est chère! ah! plus chère que n'est « la clarté du jour à celui qui est menacé de « perdre la lumière! plus chère que n'est la « vie à celui qui craint de mourir. » (*)

La chaise est prête, je vole vers ma bien-aimée.

(*) Quatre vers d'un poëte anglais.



L E T T R E LXXX.

M. L O V E L A C E au même.

Mardi, avant midi.

MAUDITE étoile ! J'ai perdu encore une fois mes peines. Il étoit environ huit heures, lorsque je suis arrivé chez Smith. La femme étoit déjà dans son comptoir.

Bon jour, vieille connoissance, lui ai-je dit en l'abordant. Je fais que mon amour est dans sa chambre. Qu'on l'avertisse que je suis ici, que j'attends la permission de monter, & que je ne me payerai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond respect, & devant les témoins qu'il lui plaira de choisir, & que je ne toucherai pas seulement la frange de sa robe sans sa permission.

En vérité, Monsieur, vous vous abusez, Madame n'est point au logis, ni même près d'ici.

C'est ce que je veux voir, ai-je répliqué. Will, (en lui parlant à l'oreille), tâche de savoir si elle n'est pas dans le voisinage ; mais sans perdre de vue cette maison, de peur qu'elle ne

forte pendant mes recherches. Will a suivi mes ordres. Je suis monté, sans autre compliment, en homme connu, & suivi seulement de la femme. J'ai visité chaque chambre, à l'exception de celle qui étoit hier fermée, & que j'ai retrouvée dans le même état. J'ai appelé Miss Harlowe du ton le plus tendre ; mais un profond silence m'a convaincu qu'elle n'étoit pas chez elle. Cependant la certitude de mes intelligences ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût dans la maison.

Je suis monté au second étage. J'ai fait le tour de la première chambre. Point de Miss Harlowe.

Et qui loge ici ? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voisine.

C'est Mde. Lovick, Monsieur ; une dame veuve.

Quoi ? la chère Madame Lovick ! me suis-je écrié. Je connois son excellent caractère, par le témoignage de mon cher ami M. Belford. Il faut absolument que je la voie. Ah, Mde. Lovick, faites-moi la grâce d'ouvrir.

Sa porte s'est ouverte. Votre serviteur, Madame. Ayez la bonté d'excuser. Vous savez mon histoire. Vous n'avez pu refuser votre admiration à la plus accomplie de toutes les

femmes. Chère Mde. Lowick, ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle est devenue ?

Hélas ! Monsieur, elle partit hier dans la seule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu savoir que je devois être à Londres ?

Elle a craint votre arrivée, lorsqu'elle a su que vous commenciez à vous porter mieux. Ah ! Monsieur ! quelle pitié qu'un homme, tel que vous paroissez, soit capable de reconnoître si mal les bontés de Dieu pour lui ?

Vous êtes une excellente femme, Mde. Lovick. Mon ami M. Belford ne m'a pas trompé ; & Miss Harlowe est un ange.

Oui, Monsieur ; Miss Harlowe a toutes les perfections des anges ; & vraisemblablement elle en augmentera bientôt le nombre.

La plaisanterie, Belford, n'auroit point été de saison, avec une femme de ce caractère. Daignez me dire, ma digne Mde. Lowick, ou je puis espérer de voir cette chère personne. Le ciel m'est témoin que je ne veux ni l'offenser, ni lui causer le moindre effroi ; je ne lui demande qu'un demi-quart-d'heure d'entretien, & après l'avoir obtenu, je ne la troublerai de ma vie, si sa volonté m'en fait une loi.

Monsieur, m'a dit la veuve, votre vue lui

causeroit la mort. Je ne vous déguiserai pas la vérité : elle revint hier au soir , quoique dans un état qui ne lui auroit pas dû permettre de quitter son lit de tout le jour. Elle revint pour mourir ici , nous dit-elle ; & persuadée que , s'il lui étoit impossible d'éviter votre visite , elle mourroit en votre présence.

Cependant , être sortie si matin ! Quelle apparence , ma chère veuve ?

Je puis vous assurer , Monsieur , que dans la crainte de votre retour , elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force ; elle en souffrira lorsqu'elles seront passées. Mais ne se trouvant point capable de recevoir votre visite , elle a pris des porteurs ce matin , & nous ignorons où elle s'est retirée. Je crois que son dessein étoit de se faire conduire sur le bord de la rivière , pour y prendre un bateau ; car elle ne peut soutenir le mouvement du carrosse ; elle s'en trouva hier fort mal.

Avant d'aller plus loin , ai-je repris , s'il est vrai qu'elle soit sortie ce matin , vous ne sauriez trouver mauvais que je visite tous les appartemens de cette maison , parce qu'on m'a garanti qu'elle y est actuellement.

Soyez sûr , Monsieur , qu'elle n'y est pas :

Vous êtes libre de vous satisfaire ; mais nous l'avons conduite à sa chaise , Mde. Smith & moi. Sa foiblesse nous obligeoit de la soutenir. Elle nous a dit : Où puis-je aller , Mde. Lowick ? où dois-je me réfugier , Mde. Smith ? Cruel , cruel persécuteur ! Dites-lui , s'il revient , que je lui ai donné ce nom. — Que le ciel lui accorde la paix qu'il me refuse !

Chère créature ! me suis-je écrié. J'ai baissé les yeux & j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je souhaiterois , a-t-elle dit en soupirant , de n'avoir jamais connu une dame si parfaite & si infortunée. Je l'aime comme ma propre fille.

Mde. Smith a pleuré.

J'ai perdu alors toute espérance de la voir aujourd'hui. J'étois également chagrin d'avoir manqué l'occasion , & d'apprendre qu'elle se portât si mal. Plût au ciel , ai-je dit , qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injustices ! J'ai été un misérable ! un ingrat pour elle. Je n'ai pas besoin de vous dire , Mde. Lovick ; combien je l'ai outragée ; & tout ce qu'elle souffre de ces cruels parens. C'est cela , Mde. Lowick , qui lui déchire le cœur. Sa famille est la plus implacable famille qu'il y ait sur la terre : & cette chère personne , en refusant de me voir

& de se réconcilier avec moi , fait un peu trop connoître qu'elle est du même sang.

O ! Monsieur , a répondu la veuve , pas un mot de ce reproche ne convient à l'infortunée Miss Harlowe. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme , une piété si édifiante , un naturel si disposé à l'oubli des offenses. Elle s'accuse sans cesse , sans cesse elle excuse ses parens. Pour vous , Monsieur , elle vous pardonne ; elle vous souhaite toutes sortes de biens , & plus de bonheur que vous ne voulez lui en laisser. Pourquoi , Monsieur , pourquoi ne voulez-vous pas la laisser mourir en paix ? C'est tout ce qu'elle désire. Vous ne paroissez pas un homme insensible. Comment pouvez-vous obséder ainsi & persécuter une jeune personne que ses parens ont délaissée ?

Mde. Lovick s'est remise à pleurer. Mde. Smith a pleuré aussi. Ma chaise m'est devenue incommode , & j'ai changé de place plusieurs fois. Et ce que m'a dit encore Mde. Lowick , ce qu'elle m'a montré , a augmenté mon trouble.

Malgré l'état de foiblesse où cette pauvre dame étoit hier au soir , voici , m'a dit la veuve , voici quelques passages qu'elle a transcrits cette nuit dans son livre de prières , pour s'en faire un sujet de méditation. Ils se rapportent à votre

acharnement à la persécuter. Elle m'a permis d'en tirer une copie; & je prends la liberté de vous les lire : si j'en pouvois espérer quelque effet.

Ah! donnez, que je les lise moi-même, Mde. Lovick.

(¶) Le titre sentoît l'esprit des Harlowes; & étoit intolérable pour une femme qui veut pardonner. J'ai voulu qu'elle me laissât cet écrit; elle y a consenti, à condition que je le montrerois à M. Belford. Ainsi, M. Belford, vous pourrez, si vous en avez envie, le lire ici.

Sur les persécutions de l'ennemi de mon ame.

Lundi, 21 Août.

*Délivre-moi, Seigneur, de l'homme méchant.
Préserve-moi de l'homme violent qui médite le mal
dans son cœur.*

*Il a aiguisé sa langue comme le dard du serpent.
Le poison des vipères est sous ses lèvres.*

*Garantis-moi, Seigneur, des mains du pervers.
Préserve-moi de l'homme violent qui a résolu ma
perte.*

*Il a caché un piège pour me surprendre. Il a
tendu un filet sur le bord du chemin. Il a dressé
ses embûches sur la route où je marchois.*

*Garantis-moi des pièges qu'il a tendus pour moi,
& des lacs dangereux de cet artisan d'iniquité.*

L'ennemi a persécuté mon ame. Il a frappé mortellement ma vie, sans espoir de me relever. Il m'a plongé dans un séjour de ténèbres aussi sombre que le séjour des morts oubliés.

Le courage de mon ame est abattu sous ses coups; mon cœur est dans la détresse & l'abandon.

Ne détourne pas ta face de moi, dans le jour de mon affliction.

Car mes jours se sont évanouis comme une fumée, & mes os sont calcinés comme la poussière de la terre.

Mon cœur est flétri comme l'herbe fanée; j'oublie de prendre ma nourriture.

A force de gémir & de pleurer, mes os sont attachés à ma peau.

Je suis comme le pélican du désert, comme le hibou solitaire des forêts.

Je veille seule comme un passereau solitaire sur le toit de la maison.

J'ai mangé des cendres au lieu de pain, & j'ai mêlé mes larmes dans ma boisson.

Sous le poids de ton indignation & de ton courroux: car tu m'as élevé, & tu m'as ensuite précipité contre la terre.

Mes jours ressemblent à un ombre qui s'ensuit, & je suis desséché comme le gazon flétri.

N'accomplis pas, ô Seigneur, les désirs du méchant!

ne favorise pas ses projets, de peur qu'il ne triomphe dans ses succès. (b)



En vérité, Mde. Lowick, ai-je repris après la lecture de cette méditation, comme elle l'appeloit, il me semble que je suis traité avec un peu de rigueur, si c'est à moi que Miss Harlowe en veut dans tous ces passages. Comment peut-elle me nommer *l'ennemi de son ame*, lorsque j'adore également son ame & sa personne? Elle me traite d'homme violent, de méchant homme. J'avoue que j'ai mérité ces deux noms; mais j'apporte à ses pieds mon repentir, & je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenses.

Par les pièges, les filets, les embûches, elle entend sans doute le mariage. Mais est-ce donc un crime à moi de vouloir l'épouser? Quelle autre femme en auroit cette idée, & préféreroit de vivre dans un désert, comme le pélican; ou sur un toit comme le passereau solitaire, au plaisir de se voir accompagnée de quelque oiseau vif & gai, dont le ramage se feroit entendre jour & nuit autour d'elle.

Elle dit qu'elle a *mangé des cendres au lieu de pain*; fâcheuse méprise assurément! & qu'elle a *mêlé ses larmes avec sa boisson*. C'est avoir le vin

fort tendre, dirois-je de toute autre que Miss Harlowe, qui feroit le même aveu.

(a) Elle finit par prier le ciel *de ne pas accomplir les désirs du méchant* ; c'est moi ; pauvre malheureux , qu'elle a en vue , je suppose ! *que mes projets ne soient pas remplis , de crainte que je ne fasse un triomphe de mes succès*. Je triompherois sans doute & avec raison , si j'avois l'honneur & le bonheur d'obtenir une si sublime épouse. Et si ce but honorable est le terme de mes désirs , je ne vois pas pourquoi on me traiteroit de méchant , & pourquoi on ne me permettroit pas d'espérer l'accomplissement de mes projets , & le triomphe de mes succès. (b)

Mais ici, Mde. Lowick , comme ce passereau solitaire sur le toit de la maison n'est pas observé sans quelque vue , permettez que je vous demande , si la chère personne ne feroit pas actuellement cachée dans quelque lucarne de grenier de Mde. Smith ? Dites-le moi naturellement. Qu'en est-il , Mde. Lowick , qu'en est-il , Mde. Smith ?

Elles ont recommencé toutes deux à m'assurer qu'elle étoit sortie , & qu'elles ignoroient où elle étoit allée.

Tu vois , cher ami , que je me suis efforcé de résister au chagrin que je ressentais des propos de ces deux femmes , & de cette collection
de

de passages qu'on avoit rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté , dans la même vue , quantité d'autres réflexions folles & bizarres ; & c'est le seul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché prise. Elle s'est attachée à moi , & elle m'a donné , je t'assure , de l'embarras de reste , par le tour sérieux & touchant de ses reproches ; Mde. Smith l'a secondée par quelques mots ; & les deux plats visages , Jean & Joseph , n'étant pas là pour m'offrir un sujet de diversion , il ne m'a pas été possible de faire tourner cette conversation en badinage. A la fin elles ont réuni toutes deux leurs efforts , pour me faire renoncer au dessein de voir Miss Harlowe. Mais je n'ai pas été traitable sur ce point. Au contraire , j'ai pressé Mde. Smith de me louer une de ses chambres , jusqu'à-ce que cette satisfaction me fût accordée ; ne fût-ce que pour trois jours , pour deux , pour un seul , j'ai offert de payer l'année de loyer , & de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle s'en est excusée ; & toutes deux m'ont assuré que jusqu'à mon départ , Miss Harlowe ne rentreroit point dans le sien , dût - elle s'absenter l'espace d'un mois.

Ce langage m'a plu , parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'étoit pas si mal qu'on avoit voulu me

le persuader ; mais je me suis bien gardé de les aviser de leur inadvertance : c'eût été les mettre en garde contre celles qui pouvoient encore leur échapper. En un mot , je leur ai déclaré que je voulois la voir , que je la verrois ; mais avec tout le respect , avec toute la vénération dont un cœur étoit capable , & que méritoient toutes ses perfections ; que depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , je ferois la visite de toutes les églises de Londres & de Westminster , & que jusqu'à l'heureux moment après lequel je soupierois , elles me verroient roder autour de la maison , comme un *revenant* qui ne leur laisseroit pas de repos. Je leur ai dit d'en prévenir Miss Harlowe ; & c'est avec cet adieu que je les ai quittées.

Je suis rentré dans ma chaise , & je me suis fait porter à Lincoln's-Inn , où j'ai attendu longtemps que la chapelle fut ouverte. J'y suis entré. J'ai assisté à toutes les prières , dans l'espérance de voir entrer ma Clarisse ; mais espérance inutile ! Avec quelle ardeur j'ai prié mon bon ange , ou le sien , de me l'amener ! Réellement , je brûle plus que jamais de revoir cette femme adorable , & de me prosterner devant elle ; oui , si je l'avois apperçue dans l'église , je ne doute pas qu'au milieu de l'office , à la vue d'un millier de spec-

teurs, je ne me fusse jeté à ses pieds, en poussant des cris pour implorer sa bonté; acte de chistianisme, Belford, & digne par conséquent du lieu!

Après l'office, je suis retourné chez Smith, dans l'espoir de la surprendre; mais il n'y a plus de pareil bonheur pour ton ami. J'ai passé dans l'arrière-boutique deux heures entières à ma montre, & j'ai essuyé de nouveaux sermens de la part des deux femmes. Jean m'a paru plus civil; sensible apparemment au ton sérieux dont j'ai déclaré mes honorables vues pour la jeune dame. Ils ont tous trois souhaité de voir la paix faite entre nous. Mais on n'a pas cessé de me représenter qu'elle ne reviendrait pas de sa maladie, & que son cœur étoit blessé à mort. C'est toi, j'imagine, qui leur inspire ces idées & ce rôle.

Pendant que j'étois dans cette maison, un exprès a apporté une lettre. Les femmes ont mis tous leurs soins à me la cacher; d'où j'ai conclu qu'elle étoit pour Miss Harlowe. Cependant j'ai demandé la permission de jeter les yeux sur le cachet & sur l'adresse, en promettant de la rendre sans l'ouvrir. J'ai reconnu la main & les armes; elle étoit de sa sœur. (*)

(*) Voyez Lettre X, Tome IX.

J'espérois, ai-je dit aux deux femmes, qu'elle contiendrait d'heureuses nouvelles. Ils ont joint leurs vœux sincères aux miens.

Je leur ai remis la lettre, & je les ai quittées; mais je les reverrai bientôt : car je me flatte que mes civilités & le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grâce que j'ambitionne uniquement.

J'allois laisser ma lettre ouverte, pour t'informer du succès de ma première visite; mais ton laquais, qui vient m'offrir ses services, me détermine à la faire partir. Je t'en promets incessamment une autre; à condition néanmoins que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.



. LETTRE LXXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 22 Août.

JE suis depuis trois jours dans une agitation si continuelle, à la vue du pauvre mourant, dont j'attends d'heure en heure la fin, & du spectacle choquant de son agonie, que je n'ai

eu que le temps & la force de jeter sans ordre ces tristes scènes sur le papier, dans la vue de les rassembler avec plus de suite pour notre instruction à tous, lorsque l'envie d'écrire me reviendrait.



Cette envie me revient ; l'indignation la réveille à la lecture de tes dernières lettres, qui me donnent sujet de te faire un reproche très-sérieux. Tu as violé ta parole ; & si les effets de cette infidélité sont tels que je les appréhende, il est certain que j'aurai là-dessus d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie sincère dans le désir de toucher l'infortunée Miss Harlowe en ta faveur, ta ridicule conduite chez ses hôtes, quand elle en sera instruite, est vraiment un admirable moyen de la ramener à toi ! Qu'en penses-tu toi-même ? Ce procédé la confirmera sans doute dans l'opinion, que le tombeau est préférable pour elle à un mari qui n'est pas plus capable de réflexions que de remords, surtout au sortir d'une maladie aussi sérieuse que la tienne.

Mon inquiétude est extrême pour la situation de cette pauvre dame dans l'abandon. Elle étoit samedi dernier dans un abattement si excessif,

qu'elle ne put me recevoir pour prendre ses ordres avant mon départ. Etre chassée de son logement , lorsqu'elle est dans un état à ne pas quitter son lit ; c'est un traitement si cruel qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'est rendu coupable de tant d'autres barbaries envers un pareil ange ! Ne conviendras-tu pas toi-même avec un peu de réflexion , qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amusement , sans aucune vue qui puisse répondre à tes propres espérances & contre tes propres intérêts , de chasser de place en place une malheureuse fille qui , portant déjà comme une biche innocente la flèche mortelle dans son sein , ne cherche qu'un asyle contre toi dans les ombres de la mort.

Mais je t'abandonne à ta conscience. Je veux te faire la peinture d'une scène qui aura peut-être plus de force pour te rappeler à toi-même , parce que tu dois en être un jour le principal acteur , & que c'est aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis que j'ai vu pendant quatre jours dans un état dont l'horreur m'est toujours présente , sans compter que , sortant du même danger , il est impossible qu'il n'ait pas excité quelques momens ton attention. Au fond , malgré les emportemens de ta folle gaieté , malgré

toutes tes extravagances , il faut , Lovelace , que cette infaillible vérité demeure gravée dans ta mémoire : que la vie à laquelle nous sommes si fortement attachés , mérite à peine le nom de vie ; que c'est une simple course où la respiration manque bientôt ; & qu'à la fin de la plus longue & , si tu veux , de la plus heureuse , *ton sort sera de mourir comme Belton.*

Tu as su par Tourville l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire sa fin si proche. Cependant lorsque j'arrivai à sa maison samedi au soir , je le trouvai extrêmement mal ; il venoit de quitter son lit pour se mettre dans un fauteuil , soutenu d'un côté par sa garde , & de l'autre par Mowbray , le plus dur & le moins compâtimeur personnage qui soit jamais entré dans la chambre d'un malade ; tandis que ses domestiques s'efforçoient de rendre plus commode & plus doux le lit où il devoit rentrer. La mauvaise humeur se joignoit à la maladie , sans autre cause que son lit de plume qu'il trouvoit trop dur.

Il avoit désiré de me voir avec tant d'impatience , que tout le monde se réjouissant de mon arrivée , j'entendis Mowbray qui lui disoit ,

en m'entendant monter : console-toi, Belton, tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où est-il, où est-il ? s'écria le pauvre ami ! — J'entends sa voix, répondit Mowbray, c'est lui que j'entends monter l'escalier. — Dans le transport de sa joie, il auroit voulu se lever pour me recevoir ; mais sa foiblesse le retint sur sa chaise. Après s'être un peu remis, il me nomma son meilleur ami, son ami de cœur ; mais se mettant à verser un ruisseau de larmes, ô Belford, me dit-il, cher Belford, voyez l'état où je suis ! réduit si bas & dans un espace si court ! Me reconnoissez-vous ? reconnoissez-vous votre pauvre ami Belton ?

Je ne vous trouve pas si changé, mon cher Belton ; mais je m'apperçois que vous vous imaginez l'être. Vous êtes foible, très-foible, & j'en suis affligé.

Foible ! hélas ! oui, mon très-cher Belford ! plus foible encore, s'il est possible, d'esprit que de corps, (il s'est remis à pleurer,) sans quoi m'avilirois-je à cette foiblesse indigne d'un homme ? moi qui n'ai jamais connu la crainte, me voir forcé de pleurer comme une femmelette ! J'ai honte de moi-même ; mais ne me regarde pas avec mépris, cher Belford ; je t'en supplie, ne me méprise pas.

J'ai toujours estimé, & j'estimerai toujours l'homme que les peines d'autrui attendrissoient jusqu'aux larmes : avec cette disposition de cœur on ne peut être insensible à ses propres maux. En lui tenant ce discours, je ne pouvois m'empêcher moi-même de marquer visiblement mon émotion, en voyant la sienne.

C'est à présent, Belford, interrompt le brutal Mowbray, que je te trouve tout-à-fait insupportable. Notre pauvre ami est déjà d'un point trop bas, & tu ne fais que le ravalier de plus en plus. Cette manière de flatter sa foiblesse, & de joindre tes larmes aux siennes, ne convient point à la circonstance ; je suis sûr qu'elle est hors de saison. Lovelace te diroit la même chose, s'il étoit ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton, & très-peu propre à figurer dans une scène, dont tu ne seras capable de sentir les terreurs que lorsque tu les éprouveras toi-même. Alors, si tu as le temps de les sentir, j'engage ma vie contre la tienne que tu marqueras autant de foiblesse que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher. (¶) Et me tournant vers le pauvre malade : les larmes, mon cher Belton, ne sont point indignes de l'homme ; elles décèlent au contraire une ame

humaine & sensible; elles soulagent le cœur surchargé qui, sans cet épanchement, se briserait de douleur.

« Donnez des paroles à la douleur, (dit « Shakespare.) — Le chagrin qui reste muet, « refoule sur le cœur surchargé, & le force à « se rompre. »

Je fais, mon cher Belton, que tu prenois plaisir à ces citations tirées des poètes; mais tu dois être maintenant bien insensible à leurs beautés. Néanmoins n'écoute point ce sauvage Mowbray qui ne réfléchit jamais. Les larmes, a dit Juvenal, sont la prérogative de l'homme.

Cette citation, mon cher Belford, est au moins faite à propos. Il est de ton amitié de me fortifier contre le reproche que Mowbray ne cesse de me faire de cette foiblesse de femme comme il l'appelle depuis qu'il est avec moi. Et quoique je pusse penser, lorsque j'étois dans la pleine santé dont il jouit, il m'a convaincu par cette dureté, que les amis de bouteille ne sentent rien dès qu'ils sortent du cercle étroit & incensé de leur folie.

Fort bien, fort bien; continuez avec votre belle méthode. J'ai autant d'amitié que vous pour Belton, & je le jure, je n'en crois pas moins que flatter la foiblesse d'un ami, c'est

l'augmenter. (b) J'ai vu plus d'un malfaiteur, ajouta le farouche animal pour soutenir sa misérable thèse, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. — Le pauvre Belton répondit pour lui-même : (c) oui, dit-il, Mowbray ; mais ces malheureux n'étoient pas affoiblis par d'aussi longues infirmités que les miennes. Mais tu fus toujours un homme dur, & tu l'es encore. — N'être capable dans ces momens que de reproches qui affligent un ami ; & savoir que je ne peux les soutenir long-temps, & aussi quel sera mon fort, si... ; là s'interrompant lui-même, & se tournant vers moi : (d) compte, cher Belford, que les marques de ta pitié sont un baume que tu verses dans mes plaies. Laissons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les souffrances d'un ami, & de rire de nous deux.

L'endurci Mowbray prit le parti de se retirer avec l'air d'un Lovelace, plus stupide seulement, bâillant, étendant les bras au lieu de frédonner, comme tu as fait chez Smith. — J'aidai le malade à se remettre dans son lit. Il étoit réellement si foible que, n'ayant pu supporter cette fatigue, il s'évanouit entre mes bras, & je le croyois tout-à-fait passé ; mais étant revenu à lui-même, & le médecin lui

ordonnant le repos , j'allai joindre au jardin le brave Mowbray , qui prit plus de plaisir à parler des folies de Lovelace plein de vie , que du repentir de Belton mourant.

Je revis le malade le soir avant que de me retirer , ce que je fis de fort bonne heure , pour éviter la compagnie de Mowbray dont j'étois las : car sa froide insensibilité me le rendoit insupportable. Il est si horrible qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite.... comment l'appellerai-je ? oh ! il ne prouve pas que ce fût de l'amitié ; après avoir fait profession de l'aimer jusqu'à ne pouvoir se passer de sa compagnie , jusqu'à faire de longs voyages pour en jouir , & jusqu'à tirer l'épée pour soutenir sa querelle , sans en examiner la justice , on puisse le voir réduit au plus triste état d'esprit & de corps , & se sentir moins de penchant à plaindre sa misère qu'à la tourner en raillerie & en reproche , parce qu'on le croit plus sensible à ses peines qu'un criminel qu'on mène à l'exécution , lequel doit peut-être son insensibilité passagère à l'ivrognerie ; & dont une longue maladie n'a pas amolli le cœur ! — Je me rappelai à cette occasion ce que la divine Miss Harlowe me disoit un jour en parlant d'amitié , & des devoirs que m'impose la mienne pour

vous : Comptez , M. Belford , me dit-elle , que tôt ou tard vous ferez convaincu que ce que vous appelez *amitié* , n'en est que l'ombre , le simulacre , & que nul sentiment n'est digne de ce nom sacré , que celui qui a la vertu pour *bâse*.

Dimanche matin je fus appelé sur les six heures à la prière du pauvre Belton , & je le trouvai dans une affreuse agonie. O Belford ; Belford , me dit-il d'un air égaré , comme s'il eût cru voir un spectre , approchez de moi ; & tendant les deux bras : cher , cher Belford , approchez-donc. Ah , sauvez-moi ! ensuite , saisissant mon bras de ses deux mains , & levant la tête vers moi avec une étrange agitation dans les yeux : sauvez-moi , cher Belford , sauvez-moi ! ajouta-t-il.

Je passai mon autre bras autour de lui : vous sauver , mon cher Belton ! vous sauver ? eh de quoi ? Il n'y a rien ici qui puisse vous nuire. De quoi voulez-vous que je vous sauve ?

En revenant de sa terreur , il s'est laissé tomber sur son oreiller. Oh , sauvez-moi de moi-même , reprit-il ; sauvez-moi de mes propres réflexions ! Cher Belford ! quelle affreuse nécessité que celle de mourir sans avoir à se rappeler une seule pensée consolante ! Que ne donnerois-je pas pour une seule de mes années passées ! pour

une seule année ! avec le sentiment que j'ai aujourd'hui des choses du monde !

J'essayai de le consoler du mieux que je pus ; mais au lit de la mort les libertins sont de mauvais consolateurs les uns pour les autres ; — il m'interrompit : O mon cher Belford , me dit-il , on m'a raconté que l'excellente Miss Harlowe vous avoit converti , & j'ai entendu vous railler à cette occasion ; puisse-t-on m'avoir dit la vérité ! vous êtes un homme sensé ; puisse-t-on m'avoir fait un récit vrai ! C'est aujourd'hui votre temps. Vous êtes dans la pleine force de l'esprit & du corps. Mais , hélas ! votre pauvre Belton a gardé ses vices , jusqu'à ce qu'ils l'aient abandonné : voyez-en les misérables effets dans la foiblesse & l'abattement de son ame. Quand Mowbray seroit présent , & prêt à rire de moi , je reconnoîtrois que c'est là la cause de mon désespoir. (¶) La justice de Dieu empêche sa miséricorde d'agir pour ma consolation : car , hélas ! j'ai été , oh ! j'ai été un grand pécheur. J'ai méprisé les offres de sa grâce , tant qu'à la fin il me l'a retirée. (b).

J'employai tous les argumens que je pus imaginer pour sa consolation. Ce que je lui dis , tranquillisa son esprit pendant le reste du jour ; (¶) & dans un intervalle de calme , sa

mémoire put encore lui rappeler ces vers de Dryden, qu'il répéta, en me serrant la main, & me regardant fixement.

« Ah ! que je craignisse moins de perdre cette
 « existence qui, comme un flocon de neige,
 « s'écoule & se fond dans ma lâche main,
 « qui la presse pour la retenir ! » (b)

L'après-midi il me demanda de vos nouvelles, & quelle conduite vous teniez avec Miss Harlowe. Je lui appris votre maladie, & combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut se réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, est une lame de bonne trempe, & d'acier jusqu'au dos. Il te donna d'autres louanges grossières ; mais sincères, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, & telles qu'un abandonné peut souhaiter de les mériter.

Mais si le ciel t'avoit fait entendre ce que le pauvre mourant a dit à cette occasion, peut-être aurois-tu fait trêve à tes extravagances pour une heure ou deux.

(c) Quand le pauvre Lovelace, dit-il, sera étendu sur son lit de mort, comme je suis maintenant, & que son ame pressentira l'impossibilité d'en revenir, (il n'a pas eu ce pressentiment dans sa dernière maladie : s'il avoit cru mourir,

il ne se feroit pas comporté avec tant de légèreté;) lorsqu'il repassera dans son souvenir tout le cours d'une vie employée à perdre tant d'innocentes créatures sans défense; surtout sa conduite avec Miss Harlowe, il verra ce qu'il pensera alors de lui-même & de ses actions passées. Quand son esprit sera abattu, que toute sa force sera changée en foiblesse; qu'il ne pourra faire un pas ni un mouvement sans l'assistance d'autrui; qu'il n'entrera pas un seul rayon d'espoir dans son ame environnée de ténèbres; que sa conscience s'élèvera contre lui, & parlera plus fortement que mille témoins; qu'il sera tourmenté de douleurs & de peines; lassé à-la-fois des restes d'une vie déplorable qu'il traîne encore, & craignant que quelques heures de plus n'amènent un changement plus funeste, & ne combtent pour jamais son malheur, & un malheur qui doit durer au-delà des temps, & s'étendre autant que l'éternité. Ah! Belford, quelle idée il aura en ce moment de ces jouissances vaines & passagères des sens qui occupent aujourd'hui toute son attention? Dis-lui, cher Belford, dis-lui combien il est heureux, (s'il peut sentir son bonheur,) combien il est heureux, en comparaison de son pauvre ami mourant, d'avoir échappé à sa dernière maladie,

&c

& que le ciel lui prête encore des jours , pour lesquels je donneroïis , moi , mille mondes , si j'avois mille mondes à donner !

J'approuvai ses réflexions comme étant bien conformes à sa situation actuelle , & j'en tirai des inductions consolantes pour une ame qui se montrait aussi touchée d'un vrai repentir.

Il reprit & continua sur le ton d'un homme pénétré de ses fautes.

J'ai mené une fort mauvaise vie , & nous en avons tous fait autant. Nous avons fait sans scrupule tout le mal que nous avons pu , soit par violence , soit par fraude. Nous avons tendu des pièges aux cœurs innocens , & notre épée , toujours prête à verser le sang , n'a jamais refusé d'étendre , suivant les occasions qui s'offroient , nos outrages contre les personnes que nous avions offensées jusqu'aux objets les plus chers de leur affection. Cependant je crois sincèrement dans mon cœur que j'ai moins à répondre que Lovelace ou Mowbray. Car moi , en m'associant à cette maudite séductrice , dont tu m'as délivré , & qui pendant je ne fais combien d'années , a fait retomber sur ma tête une partie des maux que j'avois attirés sur celle des autres , & me retirant pour vivre avec elle comme avec une épouse , je n'ai pas été complice de la moitié

des scélérateffes que j'ai bien peur que mes camarades Tourville & Mowbray , & vous-même , Belford , n'ayez commises. Quand à l'ingrate Thomassine , j'espère que j'ai trouvé en elle ma punition. Mais , malgré cela , ne crois-tu pas qu'une pareille action , — une pareille action ! & encore , cette action !.... (& il récapitula plusieurs méchancetés , auxquelles nous avons tous eu part , entraînés par une fausse bravoure , & par la chaleur de l'âge & du vin ,) ne crois-tu pas que ces infâmes procédés , (permets que je leur donne maintenant leur véritable nom) , joint à la négligence volontaire , (négligence dont nous faisons gloire ,) de tout principe , de tout devoir que la raison & l'éducation nous faisoient sentir nous être imposés par notre titre d'hommes & de chrétiens , ne soient pas suffisans pour plonger mon ame dans le désespoir ? Oh ! oui , oui , il y en a bien assez pour désespérer ! Et de me flatter aujourd'hui d'obtenir miséricorde ; & compter sur ce bienfaisant attribut de l'Etre Suprême , lorsque celui de sa souveraine Justice également infini me le défend : Dis , comment puis-je l'espérer , moi , qui ai méprisé tous les avertissemens , & qui n'ai pas su profiter des avantages que j'aurois pu recueillir de la longue langueur qui m'a miné par degrés ;

moi, qui ai toujours abandonné mon sort au hasard du dernier moment, espérant toujours me rétablir contre toutes les apparences, & remettant le repentir de jour en jour jusqu'au dernier, où cette grâce m'est refusée : car, hélas ! mon cher Belford, je ne peux en ce moment ni me repentir, ni prier comme je le voudrois ; mon cœur est endurci, & je ne puis faire autre chose que me désespérer. (b)

Il en auroit voulu dire davantage ; mais accablé de son mal & de sa douleur, il a penché la tête sur son sein agité, pour cacher à Mowbray, qui rentroit dans la chambre, des larmes qu'il ne pouvoit retenir. Fâcheuse situation, par ma foi, fâcheuse situation ! a dit le consolant Mowbray du ton flegmatique que tu lui connois ; & s'asseyant comme moi près du lit, il est demeuré en silence, les jambes étendues, les yeux à demi-fermés, la lèvre d'en bas repliée sur l'autre, & le menton *pommelé*, pour emprunter un de tes termes descriptifs, sans qu'on pût distinguer si c'étoit assoupissement de crapule ou de méditation profonde. Je n'ai pas laissé de lui dire : il me semble, Mowbray, qu'il ne manque rien à cette leçon. Quelque désagréable qu'elle soit, elle est forte ! Nous nous verrons quelque jour dans

le même cas ; & qui fait si ce temps est bien éloigné ? Il s'est mis à bâiller en étendant les bras , & revenant à lui , il s'est relevé comme en sursaut , se tordant & se secouant , comme dans l'excès d'une douleur subite. Quelle heure est-il , a-t-il demandé ? il a tiré sa montre , il a bâillé encore une fois ; ensuite se levant sans me répondre , il a pris à grands pas lents le chemin de la porte , & je l'ai entendu qui disoit à quelque domestique qu'il a rencontré sur l'escalier : apporte-moi une rasade du meilleur vin ; ton pauvre maître & ce maudit Belford causeroient des vapeurs à l'homme le plus robuste.

(¶) Après cela , Mowbray est allé se distraire dans la bibliothèque de notre ami , qui , comme tu fais , est principalement composée de livres classiques & dramatiques. Il est tombé par hasard sur un passage de l'Œdipe de Lée , qu'il a cru infiniment propre à la circonstance , & il est rentré plein des notions du courage qu'il croyoit que ce passage pouvoit inspirer à un mourant ; & il l'a lu à Belton. Le passage est beau & poétique ; le voici :

« Quand le soleil se couche , les ombres qui en
« plein midi paroissent courtes & légères ,
« s'allongent & prennent une noire horreur.

« Ainsi , lorsque nous croyons voir la mort
 « suspendue sur nos têtes , nos terreurs crois-
 « sent & grandissent sans mesure. Dans le
 « cri de la chouette , du corbeau , de l'insecte
 « glapissant des foyers , il nous semble enten-
 « dre le cri de la mort. Le plus méprisable
 « reptile de la nature épouvante l'homme ,
 « le roi de l'univers ! Jusqu'aux échos , restes
 « vains d'une voix , deviennent des spectres
 « bégayans qui nous appellent à notre tom-
 « beau. Chaque atome de la pensée s'enfle à
 « la hauteur d'une montagne énorme , & nous ,
 « victimes de rêves fantastiques , nous frisson-
 « nons hors d'haleine & couverts d'une sueur
 « froide sous le poids de notre propre imagi-
 « nation. »

Il s'attendoit à nos éloges pour avoir décou-
 vert ce passage ; mais Belton détournant de lui
 sa tête : Ah , Mowbray , dit-il , ce ne sont pas
 là les réflexions d'un mourant ! Si tu sens un
 jour ce que je sens à cette heure , tu seras
 convaincu que les maux qui seront alors devant
 tes yeux & dans ton ame , sont quelque chose
 de plus que les effets de l'imagination.

Il m'a fait appeler deux fois le dimanche au
 soir. Car le pauvre ami , quand ses réflexions
 sur le passé l'accablent trop , redoute de se

voir seul avec ses deux gardes ; & ses yeux , me disent-elles , sont toujours errans & me cherchent dans la chambre. Où est M. Belford , s'écrie-t-il ? mais je le fatigue..... n'importe ! conjurez-le de monter auprès de moi. — Non , demeurez ; — allez-y. — Tels étoient les ordres contraires qu'il leur donnoit à chaque instant , & elles venoient me chercher. Mais , hélas ! que pouvoit faire Belford pour lui ? Belford , qui n'avoit été que trop souvent le compagnon de ses déréglemens , qui a autant besoin que lui de la miséricorde du ciel , & qui ne peut se la promettre à lui-même , quoiqu'il n'ait point d'autre consolation , d'autre secours à offrir à son ami. Quels malheureux nous sommes ; quels rôles nous jouerons dans ces momens terribles ! (b) Si le glorieux exemple de Miss Harlowe , & les terreurs de ce malheureux ami n'avoient pas la force de me toucher , je me croirois aussi abandonné à la perdition que je crains que tu ne le sois , si tu ne tires aucun fruit de ces deux exemples.

(c) Parmi les motifs de consolation sur lesquels j'appuyois , lorsque j'ai été appelé la dernière fois dimanche au soir , je lui disois qu'il ne devoit pas s'abandonner entièrement au désespoir ; que la plupart des terreurs qu'il éprou-

voit, lui étoient communes avec les hommes les plus vertueux, dans l'effrayante incertitude de ce qui devoit suivre cette vie. C'est une observation bien vraie, lui dis-je, qu'a faite un poète religieux, qui étoit un parfait chrétien :
 « que la mort ne pouvoit se donner un cortége
 « plus terrible, qu'en se plaçant entre la maladie
 « & les douleurs d'un côté, & des ténèbres
 « profondes de l'autre. » (*)

Hier, lundi, vers les huit heures du matin, je le trouvai un peu plus calme. Il me demanda quel étoit l'auteur des deux vers que je lui avois cités la veille, & il me les fit répéter. *Un terrible cortége en effet*, reprit-il, & il me témoigna alors qu'il n'avoit nulle espérance d'en revenir, & combien la pensée de mourir le remplissoit de terreur, & il en tira de funestes conséquences pour son état futur. — Il y a dans la nature, lui dis-je, une si forte aversion pour la mort, qu'il ne faut pas vous imaginer, mon cher Belton, que vous soyez le seul qui la craigniez, & qui éprouviez cet effroi qui remplit à son approche toute ame capable de réfléchir ; mais vous devez, autant qu'il est possible, séparer les craintes de la nature, dont nul homme n'est

(*) M. Norris de Bemerton.

exempt dans un instant aussi sérieux , des autres appréhensions que vous cause l'idée de n'y être pas assez préparé. M. Pomfret , dans *sa vue de la mort* , que je rencontraï hier au soir dans votre cabinet , & que je mis dans ma poche , dit : (& je cherchai le passage.)

« Mourir n'est point ce que craint l'homme
« raisonnable : car , dès que nous sommes nés,
« il est certain que nous devons rentrer dans la
« poussière , c'est le dernier terme du déclin de
« nos années ; mais où devons-nous aller après
« la mort ? Où ? Voilà ce que nous voudrions
« savoir , & ce que l'entendement humain ne
« peut nous montrer ; voilà ce qui nous fait
« trembler. »

Vous voyez , lui dis-je , que M. Pomfret avoit les craintes que vous pouvez avoir de cet état ténébreux : ce vertueux théologien que je vous citois hier au soir , & qui n'avoit guère à se reprocher que les foibleesses inséparables de la fragilité humaine , & dont les *mélanges* me tombèrent sous la main parmi les livres de mon oncle , lorsque je l'assistois dans ses derniers momens , dit aussi :

« C'est un terme inévitable , ô mon ame
« mais c'est un changement bien étrange , un
« terrible & mystérieux changement , lorsque

« tu quitteras cette maison d'argile , pour aller
 « dans je ne fais quel lieu inconnu des mortels !
 « Quand le temps deviendra l'éternité , & que
 « tu feras..... quoi?... tu ne peux le dire ,
 « & que tu vivras.... tu ne peux dire com-
 « ment. Etat inconcevable ! il n'est pas étonnant
 « que nous te redoutions , que nous frisson-
 « nions à l'idée de la mort , à la vue des morts !
 « Tu es enveloppé de nuages impénétrables ,
 « comme si la seule connoissance de ce que tu
 « es étoit repoussée par une invincible antipa-
 « thie de la pensée. »

C'est d'après ces vers que suivent les deux
 que je vous citai , « que la mort ne pouvoit
 « inventer pour elle un plus terrible cortège
 « qu'en se plaçant d'un côté entre la maladie
 « & les douleurs , & de vastes & profondes
 « ténèbres de l'autre. »

Hélas ! mon cher Belford , en conclut le pau-
 vre malade dans son état de réflexions profon-
 des , ce passage est bien propre à me convaincre
 que les mortels les plus parfaits sont de bien
 chétives créatures. Quel doit donc être l'état
 d'un pécheur comme moi qui , par une mau-
 vaise vie , ai encore ajouté à la force de ces
 terreurs naturelles ! Si la mort est une chose si
 révoltante pour la nature humaine , que les gens

de bien frissonnent à son approche , que doit-elle être pour un misérable qui n'a vécu que la vie des sens & des passions , & qui n'a jamais réfléchi sur le terme que je vois maintenant devant mes yeux ? Que pouvois-je dire à une conséquence aussi juste ? La miséricorde , l'infinie miséricorde du ciel , étoit toute ma ressource , qu'il combattoit sans cesse , en lui opposant la justice divine , & il me réduisoit en quelque sorte au silence. Que n'aurois-je pas donné pour me rappeler de lui une seule bonne action , une seule action méritoire & d'une bonté commune , que j'eusse pu offrir à sa pensée , pour combattre ses craintes ?

Je crois bien , Lovelace , que je te fatigue , & beaucoup plus par le sujet de ma lettre que par sa longueur. Mais réellement je pense que depuis ton rétablissement tes esprits ont tellement repris leur vigueur pour le mal & l'offense , que je dois saisir tous les sujets mélancoliques qui se présentent , & m'y appesantir pour amortir ton feu , & te ramener au niveau de la faiblesse humaine. Tu dois d'ailleurs être naturellement curieux de tous les détails qui concernent un homme pour lequel tu as toujours montré une affection distinguée. Je vais donc poursuivre mon récit : si tu n'as pas de goût pour cette

lecture à présent , mets ma lettre de côté , si tu veux , jusqu'à ce que tu te trouves dans la même position , & que le même état t'assiége des mêmes réflexions ; alors prends ma lettre & compare.



Ne pouvant résister à sa prière , j'ai passé la nuit à côté de lui , & le pauvre malheureux ! il est impossible de te dire combien il se croyoit tranquille & en sûreté dans ma compagnie , pendant la première partie de la nuit. Un homme qui se noye , s'attachera à une paille , dit le proverbe ; je n'étois rien de plus pour lui , puisque je ne pouvois lui procurer aucun secours réel. Il se réveillait souvent dans l'effroi ; une fois entr'autres , il m'a appelé : cher Belford , a-t-il crié , où êtes-vous ? Ah vous voilà ! donnez-moi votre main , mon ami , & la pressant & y appliquant ses lèvres livides & demi-froides , que vous êtes bon ! tout m'effraye quand vous êtes absent ; mais la présence d'un ami , d'un ami compatissant , ah ! qu'elle est consolante !

Mais vers les quatre heures du matin il m'effraya beaucoup. Il s'éveilla en poussant trois gémissemens terribles ; il s'efforça de parler ; mais il n'en eut pas la force dans le moment , & lorsqu'il put retrouver la voix : mon ami , mon

ami , répété cinq ou six fois l'une après l'autre ,
sauve-moi , sauve-moi , sauve-moi ! ah je me
meurs , je me meurs ! ah !... Je jetai mes bras
autour de lui & le soulevai sur son oreiller , ran-
dis qu'il cherchoit à s'y renfoncer , comme s'il
eût voulu se cacher de quelque objet menaçant ,
& me jetant des regards égarés : où suis-je , dit-
il ? en revenant un peu à lui , ne l'avez-vous
pas vu ? tournant sa tête à droite & à gauche ,
& l'horreur peinte dans tous ses traits , ne l'avez-
vous pas vu ? Qui vu ? qui , mon cher Belton ?

Oh ! replacez-moi sur mon lit , dit-il , que
je ne meure pas sur le plancher. Posez-moi dou-
cement & restez près de moi. Ne me quittez pas.
Tout fera bientôt fini.

Eh ! mon cher Belton , vous y êtes dans votre
lit ; vous n'en êtes pas sorti ; vous n'avez pas
été sur le plancher ; c'est l'effet d'un violent
délire ; vous êtes foible , faute d'avoir pris au-
cun rafraîchissement : (car il avoit refusé plu-
sieurs fois de rien accepter ,) laissez-moi vous
persuader de prendre un peu de ce cordial. Je
vais vous quitter , si vous n'avez pas pour moi
cette complaisance. Il se hâta de me complaire ;
mais il dit qu'il auroit juré que *Tom Metcalfe*
en personne étoit entré dans la chambre , &
qu'il l'avoit saisi à la gorge & entraîné de son

lit sur le plancher , en lui reprochant les outrages qu'il avoit faits à sa sœur & à lui-même , dans le duel qui lui causa cette fièvre , dont il est mort.

Tu connois cette histoire , Lovelace , tu la connois trop pour que j'aye besoin de te la rappeler. Le ciel ait pitié de nous ! mais dans ces terribles momens tous les maux que nous avons faits , s'élèvent & reparoissent devant notre imagination épouvantée. Si cela est , par quelles scènes affreuses il me faudra passer , moi , & toi encore plus , si , comme le dit un poète célèbre , il reste alors quelque sentiment !

Le médecin lui a ordonné ce matin une potion , qui a fait un si bon effet , qu'il s'est assoupi & qu'il a dormi plusieurs heures de suite d'un sommeil plus tranquille qu'il n'avoit fait depuis deux jours , quoiqu'on lui eût donné des narcotiques auparavant. Mais il est visible de plus en plus que la nature chez lui est entièrement épuisée. (b)

Mowbray , fatigué de cette maison de deuil , se détermine à t'aller joindre à Londres ce matin. Il a été bien charmé d'apprendre que ta santé t'avoit permis de faire le voyage : apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.



Il vient de prendre congé de notre pauvre ami ; un congé qui fera probablement de longue durée : car je ne m'attends pas que notre ami puisse vivre jusqu'à demain le soir. Je crois que le pauvre Belton n'auroit pas été fâché de le voir partir à mon arrivée , & dans le fond c'est un choquant personnage , qui jouit d'une santé trop vigoureuse pour être capable d'entrer dans les souffrances d'un malade. Il n'est pas aisé à son ame , pour employer une de tes expressions , *d'aiguïser* des organes de cette force & de cette épaisseur. Sa constitution & celle de l'ami dépravé qu'il va joindre , vous promettent à tous deux une vie assez longue , du moins si l'épée ou l'échaffaud n'en abrègent pas le cours.

Je dois te répéter , Lovelace , que je ne puis être que fort alarmé pour l'objet infortuné de tes cruelles persécutions , & que je ne pense point que tu ayes rempli avec moi ta parole d'honneur. J'avois prévu , qu'aussitôt que tu serois rétabli , tu entreprendrois de la voir. Je l'en avois avertie , sous prétexte de la préparer à cette visite , & je n'avois rien épargné pour l'engager à te recevoir ; mais il est évident qu'elle n'a pas été capable de soutenir un pareil choc. Elle m'a répété constamment , que pour le monde entier elle n'y consentiroit pas , ne

lui demandât-on qu'un quart-d'heure. Si j'avois pu la fléchir, je suis persuadé que tu n'aurois pu te défendre de la plus vive émotion à la vue de l'aimable squelette : (car , avec sa figure & ses traits , elle ne cessera jamais d'être aimable ,) que tu as su faire en si peu de temps de la plus charmante femme qui soit sortie des mains de la nature ; & cela dans la pleine fleur de sa jeunesse & de sa beauté.

(¶) Mowbray se charge de te porter ma lettre qui , dit-il , lui vaudra un meilleur accueil de toi. Quand j'aurois dû l'envoyer sans être cachetée , les caractères que nous employons feroient de l'hebreu pour cet épais butor. J'exige que tu me la renvoies , je t'en donnerai une copie quand tu me la demanderas ; mais je veux garder l'original avec moi , comme un antidote contre la contagion de ta société , qui autrement pourroit peut-être dans la suite venir à bout d'affoiblir les impressions de cette scène , que je désire avoir toujours présente. Le ciel veuille nous changer tous deux ! (b)

Fin du Tome Huitième.



T A B L E

D E S S O M M A I R E S

Du Tome Huitième.

- L**ETTRE I. Belford à Lovelace. *Il a été admis à voir Clarisse. Ce qui s'est passé dans cette visite. Il est vraiment persuadé qu'elle aime encore Lovelace. Il a une vénération profonde, une sorte d'amour pur & sacré pour elle. Il est étonné que Lovelace ait pu persister dans ses criminels desseins contre sa femme aussi angélique. Il se reproche de ne s'être pas montré & employé plutôt pour la sauver.*
- II.** Du même. *On a appelé le Docteur H. n'ayant pas une seule guinée pour payer sa visite, elle en accepte trois de M^{de}. Lovick sur une bague à diamans. Ses raisons, tirées de ses devoirs, pour recevoir la visite du docteur. Conduite du docteur pleine de prévenance & de civilité. Elle se détermine à se défaire d'une partie de ses effets. Ses motifs.*
- III.** Lovelace à Belford. *Il s'emporte contre lui. A quel sujet. Il le raille avec sa gaieté ordinaire sur différens endroits de ses lettres. Ses raisons pour se persuader que le cœur de Clarisse ne peut pas succomber sous ce qu'elle a pu souffrir. Les filles passionnées sont aisément subjuguées. Les caractères tranquilles pardonnent rarement. Il éprouve quelques tentations de revenir sur ses pas. Cependant il est toujours sérieusement résolu d'épouser Clarisse. Il conclut gravement, qu'un homme qui a l'intention de se marier un jour, ne devrait jamais être un libertin. Ses folles résolutions. Il renouvelle néanmoins*

néanmoins ses promesses de ne lui causer aucune peine. Charmant encouragement pour un homme à intrigues, qu'une femme qui est connue pour ne pas aimer son mari. Avantage qu'ont les hommes sur les femmes, lorsqu'ils sont trompés dans leur amour. Il est sûr qu'elle finira par lui permettre de lui faire réparation, après qu'elle l'aura bien tourmenté par les délais & les incertitudes.

LETTRE IV. Miss Howe à Clarisse. Elle est choquée de recevoir d'elle une lettre écrite d'une autre main que la sienne. Elle la console avec une tendre amitié; & elle s'emporte contre Lovelace. Elle la presse de nouveau de l'épouser. Sa mère est entièrement du même avis. Éloge de la sœur de M. Hickman, qui lui a faite une visite avec son mari.

V. Clarisse à Miss Howe. Sa condition est de beaucoup meilleure. Sous quels rapports. Son ame commence à se fortifier. Elle se trouve quelquefois supérieure à ses infortunes. Sous quel aspect elle désire que Miss Howe la considère en songeant à elle. Elle lui demande de l'aimer toujours, mais d'une amitié qui vive de privations & qui la détache d'elle. Elle n'est plus ce qu'elle étoit lorsqu'elles étoient deux amies inséparables. Leurs vues doivent être maintenant bien différentes.

VI. Belford à Lovelace. Une maladie de langueur, & une maîtresse qui conspire avec elle pour miner vos jours, comme dans le cas où se trouve Belton, sont deux terribles calamités à supporter. Autres réflexions sur le concubinage. Le pauvre Belton tremble d'entrer dans sa maison. Belford épouse sa cause. L'instinct dans les animaux est l'équivalent de l'affection naturelle dans les hommes. Trait historique des anciens Sarmates, & de leurs esclaves. Réflexions sur la vie des libertins; & sur la promptitude avec laquelle ils se fuyent & s'abandonnent

dans le malheur & la maladie. Portrait du libertin sur son lit de mort. Il est résolu de se marier & de rompre avec tous ses camarades.

LETTRE VII. Belford à Lovelace. *Clarisse se défait d'une partie de ses dentelles. Traits à l'éloge du docteur H. & de M. Goddard. Reproche dur adressé à Lovelace.*

VIII. Lovelace à Belford. *Il a une entrevue avec M. Hickman. A quelle occasion. Il cherche à le déconcerter par le ridicule, & par son air d'assurance. Mais il trouve en lui une conduite prudente & ferme.*

IX. Du même. *Il raille Belford sur ses projets de réforme. Il attribue uniquement la mauvaise santé de Clarisse à sa dernière aventure, dans laquelle il dit qu'il n'a eu aucune part, & à la cruauté de ses parens. Il est peu touché de ce qu'elle vend ses robes & ses dentelles. Il s'arrête sur la situation de Belton. Distinction qu'il fait entre société & amitié. Son projet pour débarrasser Belton de sa Thomasfine & de ses bâtards.*

X. Belford à Lovelace. *Clarisse a écrit à sa sœur; pour obtenir la révocation de la malédiction de son père. Il prend la défense de ses parens. Il lui parle avec la plus grande chaleur pour les intérêts de son ami. Noblesse de sa réponse & de sa conduite.*

XI. Du même. *Il a peine à s'empêcher de l'adorer à genoux. Il lui offre d'être son banquier. Conversation sur ce sujet. Il admire sa grandeur d'ame. Il n'est plus étonné qu'une vertu appuyée sur une base si solide ait triomphé de tous les artifices de Lovelace. Autres traits de sa grandeur d'ame. M. Smith & sa femme l'invitent à dîner avec eux, & prient Clarisse de lui faire le même honneur, en considération du jour qui étoit celui de leur mariage. Sa conduite touchante dans cette occasion. Elle lui*

raconte brièvement , & avec la noble simplicité qui lui est ordinaire , sa vie & ses infortunes.

LETTRE XII. *Lovelace à Belford. Il le tourne en ridicule sur son offre d'être le banquier de Clarisse , sur ses extases & ses adorations pour elle. Il a besoin de voir les lettres qu'elle a écrites. Il lui dit d'engager Mde. Lovick à les lui procurer. Ascendant qu'ont les prosélites auprès des bonnes ames qui les convertissent : raison qu'il en donne. Il espère encore que sa belle lui pardonnera. Son motif. Jamais il ne l'a autant adorée qu'il l'adore actuellement. Il est sur le point d'aller à un bal que donne le colonel Ambroise. Quelles personnes doivent s'y trouver. Il censure l'affectation & la recherche dans l'habillement des hommes ; & pour s'exalter lui-même , il raille Belford à cette occasion.*

XIII, XIV, XV, XVI & XVII. *Lettres piquantes que s'écrivent Miss Howe & Miss Arabelle.*

XVIII. *Mde. Harlowe à Mde. Howe ; en lui envoyant les copies des cinq précédentes lettres.*

XIX. *Réponse de Mde. Howe à Mde. Harlowe.*

XX. *Miss Howe à Clarisse. Elle demande une réponse à ses premières lettres , qu'elle puisse communiquer à Miss Montagu. Elle appuie sur l'avis de sa mère & le sien , que son amie épouse Lovelace. Sa mère l'oblige d'aller à un bal qui se donne chez le colonel Ambroise. Protestations de sa tendre amitié.*

XXI. *Clarisse à Miss Howe. Ses nobles motifs pour refuser Lovelace. Elle désire qu'elle communique des extraits de sa lettre aux dames de la famille.*

XXII. *De la même. Elle la conjure , au nom de l'amitié , de s'abstenir de traiter ses parens avec autant de liberté & de rigueur. Elle cherche , avec son respect ordinaire , à excuser & défendre leur*

conduite à son égard. Elle la presse de rendre *M. Hickman* heureux.

LETTRE XXIII. *Mde. Norton* à *Clarisse*. Elle s'excuse de son silence. Elle lui apprend que sa famille, qui avoit des intentions bienfaisantes pour elle, est irritée contr'elle à l'occasion des lettres dures de *Miss Howe* à sa sœur.

XXIV. *Clarisse* à *Mde. Norton*. Son chagrin que *Miss Howe* se mêle d'écrire à son sujet à ses parens. Elle lui fait le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis sa dernière lettre. Ses réflexions, qui sont d'une ame vraiment chrétienne, & dignes de son caractère, sur sa situation actuelle, sur ses espérances pour un heureux avenir.

XXV. Copie de l'humble lettre de *Clarisse* à sa sœur, pour implorer la révocation de l'accablante malédiction de son père.

XXVI. *Belford* à *Lovelace*. Il justifie *Clarisse* de l'esprit d'entêtement que lui prête *Lovelace* dans sa volonté de vendre quelque partie de ses effets. État déplorable de *Belton*. Observations sur les amitiés des libertins. Il admire la noble simplicité, le style naturel & plein de dignité des livres sacrés. Il s'étend sur l'aveugle folie de l'homme. Plus il est ignorant, plus il se moque de ce qu'il ne connoît pas.

XXVII. Du même. *Clarisse* se défait d'un de ses plus riches habillemens. Réflexions sur les acheteurs qui profitent du besoin de leurs semblables. L'égoïsme est un odieux démon. Altération visible dans la santé de la jeune dame. Elle lui remet toutes les lettres de *Lovelace*. Il saisit cette occasion pour parler en sa faveur. Visite de *M. Hickman*.

XXVIII. Du même. Déjeûné le lendemain avec *M. Hickman* & *Clarisse*, où il se trouve. Son opinion avantageuse de *M. Hickman*. Il censure

l'orgueil présomptueux & la petitesse d'ame des libertins. Scène touchante à la séparation de M. Hickman & de Clarisse. Observations à la louange de l'amitié intellectuelle.

LETTRE XXIX. Miss Howe à Clarisse. *Elle ne fait point comment la froideur peut se concilier avec l'amitié. Elle n'est point la fille de ceux qu'elle se permet de traiter librement. Elle différera encore de déclarer le refus de Clarisse aux sollicitations de la famille de Lovelace. Son motif. Elle a été extrêmement troublée en voyant entrer Lovelace au bal du colonel Ambroise. Ce qui s'est passé à cette occasion. Sa mère & toutes les dames les plus vertueuses de leur connoissance sont toutes d'avis, qu'elle accepte Lovelace pour mari.*

XXX. Réponse de Clarisse. *Elle la gronde de ce qu'elle diffère à communiquer sa déclaration & son refus. Quand elle seroit sûre de vivre plusieurs années, elle ne voudroit pas de M. Lovelace. Les censures du monde ne méritent qu'une attention secondaire. Sa méthode pour ses exercices de piété, qu'elle commençoit à suivre, lorsqu'elle a été si ignominieusement arrêtée.*

XXXI. Clarisse à Miss Howe. *Lettre écrite pour qu'elle soit communiquée à la famille de M. Lovelace.*

XXXII & XXXIII. Lovelace à Belford. *Deux lettres entièrement dans son caractère, & qui pourtant sont mêlées de leçons & d'observations dignes d'un plus honnête homme. Il espère beaucoup de la médiation de Miss Howe en sa faveur. Peinture de deux libertins devenus hermites & de leur pénitence.*

XXXIV. Miss Howe à Clarisse. *Elle approuve maintenant tout à fait son refus de Lovelace. Elle admire le noble exemple qu'elle a donné à son sexe d'une passion vaincue. Elle est fâchée qu'elle ait*

écrit à Arabelle. Mais elle ne peut l'imiter dans son penchant à s'accuser seule, & à absoudre les autres qui tous sont coupables. Ses notions sur les prérogatives d'un mari. Elle espère qu'elle s'occupe à mettre par écrit les particularités de sa tragique histoire. Usage dont sera cette histoire pour l'avantage de son sexe. Sa mère tient fortement à cette idée.

LETTRE XXXV. Mifs Howe aux deux Mifs Montaignu, avec l'envoi de la lettre de Clarisse N^o. XXXI. *Ses propres sentimens sur le lâche traitement que son amie a reçu de leur parent. Elle demande vengeance contre lui, si sa santé ne se rétablit pas.*

XXXVI. Mde. Norton à Clarisse. *Elle l'informe de quelques mouvemens qui se sont faits au château d'Harlowe. Elle souhaiteroit presque de la voir mariée à ce méchant homme; Sa raison. Réflexions utiles sur ce qui est arrivé à une jeune dame si universellement aimée. Elle veut absolument essayer de toucher sa mère en sa faveur. Mais elle ne lui dira ses moyens qu'après le succès.*

XXXVII. Mde. Norton à Mde. Harlowe.

XXXVIII. Réponse touchante de Mde. Harlowe.

XXXIX. Clarisse à Mde. Norton. *Elle la conjure instamment, d'après des motifs également généreux & respectueux, de la laisser elle-même négocier ses intérêts avec ses parens. Elle a reçu la réponse de sa sœur à sa lettre N^o. XXV. Elle s'efforce de trouver une excuse à la dureté de cette réponse, quoiqu'elle en soit vivement affectée. Autres réflexions touchantes & pleines de respect filial.*

XL. Lettre cruelle de sa sœur, citée dans la précédente.

XLI Clarisse à Mifs Howe. *Elle est bien aise de la voir enfin approuver son refus de Lovelace.*

Elle la prie de se consoler de l'état de son amie. Elle lui promet de ne rien entreprendre contre ses jours. Elle espère avoir déjà surmonté le choc que lui a donné l'affreux tourment que lui a fait Lovelace. Elle lui a plutôt échappé qu'elle ne la perdu. Quand même elle n'auroit pas à lui reprocher cet outrage, il étoit impossible qu'elle fût heureuse avec lui. Sa raison. Elle fait la plus touchante description de la douleur de son père, de sa mère, & de ses autres parens, sur sa perte; elle respire les sentimens les plus généreux & le respect de l'obéissance filiale. Elle a commencé à écrire les particularités de sa triste histoire : mais elle voudroit bien se dispenser de la continuer; sa raison. Elle annonce son dessein de faire M. Belford son exécuteur testamentaire. Et elle donne les raisons qui l'y engagent. Son père ayant retiré sa malédiction, elle n'a plus qu'à implorer sa dernière bénédiction.

XLII. *Clarisse à sa sœur. Elle la conjure avec les plus humbles & les plus ardentes instances de lui obtenir cette dernière bénédiction.*

XLIII. *Mde. Norton à Clarisse. On doit envoyer M. Brand s'informer du véritable état de sa santé. Son caractère de pédant. Elle croit qu'ils ne lui accorderont rien, jusqu'à son retour & son rapport. Elle ne doute pas que les choses ne prennent bientôt un tour heureux.*

XLIV. *Réponse de Clarisse. La seule grâce qu'elle demande, c'est la bénédiction de ses parens pour mourir & non pas pour vivre. Leurs faveurs, s'ils ont dessein de lui en accorder quelque'une, pourroient bien arriver trop tard. Elle croit que sa mère ne peut rien faire pour elle de son chef. Ligue cruelle contre une pauvre créature, leur fille, leur sœur, leur nièce. Peut-être que son frère l'a fait renouveler avant son départ pour Edimbourg. Il n'avoit*

pas besoin de le faire , dit-elle ; son ouvrage est fait.

LETTRE XLV. Lovelace à Belford. *Il est mortifié en recevant la lettre de refus. Charlotte écrit à Clarisse en sa faveur , au nom de toute la famille ; tous approuvent le contenu de la lettre , & il en espère beaucoup d'effet.*

XLVI. Copie de la lettre de Miss Montagu à Clarisse , où elle la conjure au nom de toute la famille , de recevoir Lovelace en grâce.

XLVII. Belford à Lovelace. *Il se propose de mettre la sœur de Belton en possession de sa maison pour lui. La santé de Clarisse s'affoiblit de plus en plus. Il insiste de nouveau sur l'observation de sa promesse de ne la point troubler.*

XLVIII. Clarisse à Miss Montagu. *En réponse à celle du N^o. XLVI.*

XLIX. Belford à Lovelace. *Il vient de recevoir une lettre de Clarisse , qu'il lui envoie , & où elle demande des extraits des lettres que lui a écrites M. Lovelace à une certaine époque. Raisons qui le déterminent à la satisfaire.*

L. Belford à Clarisse. *En lui envoyant ces extraits , il lui parle encore pour la défense de son ami.*

LI. Clarisse à Belford. *Elle le remercie des extraits. Elle lui demande d'accepter l'office de son exécuteur testamentaire : & elle lui donne les raisons qui l'engagent à le choisir pour ces tristes & sérieuses fonctions.*

LII. Belford à Clarisse. *Il accepte avec empressement l'office dont elle veut l'honorer.*

LIII. Belford à Lovelace. *Notice des extraits qu'il a remis à Clarisse. Il lui apprend le dessein qu'elle a de le faire son exécuteur testamentaire. Le triste plaisir qu'il aura à lire les papiers qu'elle laissera après elle. Il doit , dit-il , y avoir bien plus d*

vie & de sentiment dans le style d'une personne qui écrit dans la chaleur du moment & au fort de ses douleurs, que dans le récit froid & inanimé d'une personne qui raconte les peines qu'elle a surmontées & qu'elle ne sent plus.

LIV. Arabelle à Clarisse. *En réponse à sa lettre N^o. XLII, où elle demandoit la dernière bénédiction de ses parens.*

LV. Clarisse à sa mère. *Lettre écrite dans toute la ferveur de ses sentimens, & en même-temps remplie de la plus profonde humilité & où elle implore à genoux sa bénédiction & celle de son père comme la seule grâce qui puisse répandre des consolations sur ses derniers instans.*

LVI. Miss Montaigne à Clarisse. *En réponse à sa lettre N^o. XLVIII. Toute la famille l'admire & l'aime tendrement. Leur parent n'a pas un seul ami dans leur maison. Elle la conjure de leur faire l'amitié d'accepter une pension, & le paiement qu'ils lui envoient de la première année; du moins jusqu'à ce qu'elle puisse être mise en possession de son bien. Cette lettre est signée de Lord M... de Lady Sara, de Lady Betty, de sa sœur & d'elle.*

LVII. Lovelace à Belford. *Il s'emporte contre Clarisse, indigné de ce qu'elle le rejette pour mari: & cependant il l'en adore davantage. Il occupe une moitié de la maison où il est retiré, ayant défendu à Lord M... & à ses parens de le voir, en retour de pareille défense qu'il avoit reçue d'eux. Il est furieux contre Belford pour les extraits qu'il a promis de ses lettres. Il est mortellement piqué du refus de Clarisse. Il maudit les viles créatures & leurs potions. Mais, dit-il, la majesté de sa vertu l'auroit encore sauvée de leurs attentats, comme elle l'en avoit sauvée une fois.*

LVIII. Lovelace à Clarisse. *Il ne souffrira pas,*

lui dit-il , qu'il soit l'exécuteur de son testament. Personne que lui ne sera lié a elle par aucun rapport. Quelle reprobation d'un homme qui lui fut si cher autrefois. Autres traits de son emportement.

LETTRE LIX. Lovelace à Clarisse. *Lettre de repentir , de promesses , de louanges & d'admiration de sa vertu. Il n'a aucun espoir d'échapper à la perdition que par ses préceptes & son exemple. Tout ce qu'il lui demande à présent , c'est la faveur de quelques lignes pour l'encourager à espérer son pardon , s'il peut justifier ses sermens & ses protestations par sa conduite future.*

LX. Clarisse à Milord M..., & aux dames de sa maison. *Elle les remercie , tout en les refusant , des offres de leur générosité. Elle les exhorte à se réconcilier avec leur parent , par des motifs qui intéressent sa propre paix. Elle espère qu'ils pourront se réjouir un jour des effets de sa réformation , long-temps après qu'elle sera oubliée sur la terre.*

LXI. Belford à Lovelace. *Récit abrégé des moyens qu'il a pris pour chasser la Thomassine , ses enfans & son galant de la maison de Belton. Nouvelles réflexions sur le danger d'entretenir des maîtresses. Espèce de vie qui ne s'accorde pas avec le lit de mort. Il donne un journal succinct de ce qui s'est passé avec Clarisse depuis sa dernière lettre. M. Brand prend des informations sur le caractère & la conduite de M^{de}. Smith. Son caractère empesté , suffisant & pédant.*

LXII. Du même. *Autres particularités relatives à Clarisse. Pouvoirs que lui a laissé le testament de son grand-père.*

LXIII. Clarisse à Lovelace. *En réponse à sa lettre N^o. LIX.*

LETTRE LXIV. Lettre cruelle de son oncle Harlowe. *En réponse à celle qu'elle avoit adressée à sa mère. N^o. LV. Méditation attachée à la lettre avec un bout de soie noire.*

LXV. Réponse de Clarisse à son oncle Harlowe.

LXVI. Miss Howe, de l'isle de Wigh, en réponse à celle de son amie N^o. XLI. *Elle n'approuve point le choix qu'elle a fait de Belford pour l'exécution de son testament : d'un autre côté elle ne croit pas qu'elle puisse confier cet office à aucun de sa famille. Elle espère qu'elle a encore beaucoup d'années à vivre.*

LXVII. Clarisse à Miss Howe. *Elle lui envoie un gros paquet de lettres : excepté quelques-unes qu'elle n'a pas voulu y joindre, par égard pour ses parens. Elle est obligée maintenant de s'en tenir au choix qu'elle a fait de M. Belford : & elle s'en rapporte aux papiers qu'elle lui a envoyés pour sa justification sur ce point.*

LXVIII. Antonin Harlowe à Clarisse. *Lettre plus dure encore & plus remplie de reproches que celle de l'oncle Jules. Ce qui l'a occasionnée.*

LXIX. Réponse de Clarisse. *Elle désireroit qu'on eût fait des informations sur son compte. Elle finit par une prière des plus ferventes & des plus pathétiques pour le bonheur de toute sa famille.*

LXX. Mde. Norton à Clarisse. *Ses parens, d'après le rapport de Brand, songent, à ce qu'elle présume, à la faire partir pour les Colonies. Elle lui conseille d'écarter toutes les visites suspectes. Les situations difficiles sont la pierre de touche de la prudence & de la vertu. Tendre inquiétude du docteur Lewen sur son sort. Arrivée de son cousin Morden en Angleterre. Autres pieuses consolations.*

LXXI. Réponse de Clarisse. *Elle lui envoie un de paquet de papiers & de lettres, qu'elle ne peut,*

à cause de ses parens , communiquer à *Miss Howe*. Ces mémoires l'instruiront d'une bonne partie de son histoire. Elle prend la défense de sa mère , & cependant lui fait quelques reproches dans les termes les plus doux. Elle craint qu'on n'anime contr'elle son cousin *Morden* ; ou , ce qui seroit plus fâcheux encore , qu'il ne veuille entreprendre de la venger. Elle finit par des réflexions touchantes sur les pieuses consolations de *Mde. Norton*.

LETTRE LXXII. *Lovelace* à *Belford*. Il est fort mal ; s'il meurt , *Clarisse* se reprochera son refus. Quelle est la plus grande des félicités qui peuvent arriver à une femme ? Il est extrêmement mal. Sa plaisante conduite en trouvant à son réveil , un prêtre & ses amis priant à côté de son lit.

LXXIII. *Belford* à *Lovelace*. Il est inquiet de sa maladie. Il voudroit qu'il fût mort avant le mois d'*Avril* dernier. Il lui dit que *Clarisse* a pour lui une généreuse pitié , & qu'elle prie le ciel de lui accorder la miséricorde qu'elle n'a pas obtenue de lui.

LXXIV. *Lovelace* à *Belford*. Ses transports en apprenant les bontés de *Clarisse*. Son vif repentir de l'avoir si cruellement traitée. Il la bénit.

LXXV. *Belford* à *Lovelace*. Il le félicite de son amendement. Sublime charité de *Clarisse* à son égard. Son histoire seroit un beau sujet de tragédie. Il lui compare , en la critiquant , la belle pénitente (de *Rowe* .) Elle est fort mal. Ce qui a empiré son état , sont quelques nouveaux traits de la colère implacable de ses parens. Méditation sur ce sujet. Il lui apprend que le pauvre *Belton* est aux portes de la mort & demande à le voir.

LXXVI. *Belford* à *Clarisse*. Il lui fait part de l'obligation où il est de se rendre chez *Belton* , & il la prévient , pour diminuer sa surprise , sur la

*résolution où est Lovelace de lui faire une visite ,
résolution annoncée dans la lettre suivante.*

LETTRE LXXVII. Lovelace à Belford. *Il est résolu
à aller se jeter aux pieds de Clarisse. Milord M.
pense qu'elle ne peut lui refuser une entrevue.*

LXXVIII. Du même. *Arrivé à Londres , il trouve
Clarisse sortie. Il soupçonne Belford. Extravagan-
ces inconcevables qu'il fait chez Smith. Ses motifs
pour cette conduite si bizarre. La vile Sally Martin
le divertit en contrefaisant sa divine Clarisse.*

LXXIX. Du même. *Son rêve effrayant. Combien
il en est affecté. Soit qu'il veille ou qu'il dorme, sa
Clarisse est toujours présente à ses yeux. Il apprend
qu'elle est rentrée. Il se hâte d'aller la voir.*

LXXX. Lovelace à Belford. *Son espérance est en-
core éconduite. Il est touché des reproches de Mde.
Lovick. Elle lui montre une méditation intitulée :
sur la persécution de l'ennemi de son ame.
Commentaires de son esprit léger sur cette médita-
tion. Il sort en la chargeant de dire qu'il est déter-
miné à voir Clarisse. Nouveaux efforts qu'il fait
pour y parvenir.*

LXXXI. Belford à Lovelace. *Il lui reproche d'a-
voir violé sa parole d'honneur qu'il lui avoit don-
née. Il le réprimande sévèrement & avec colère de
la conduite extravagante qu'il a tenue chez Smith.
Terreur & désespoir de Belton. Conduite de l'in-
sensé Mowbray.*

Fin de la Table du Huitième Volume.



641265

